



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

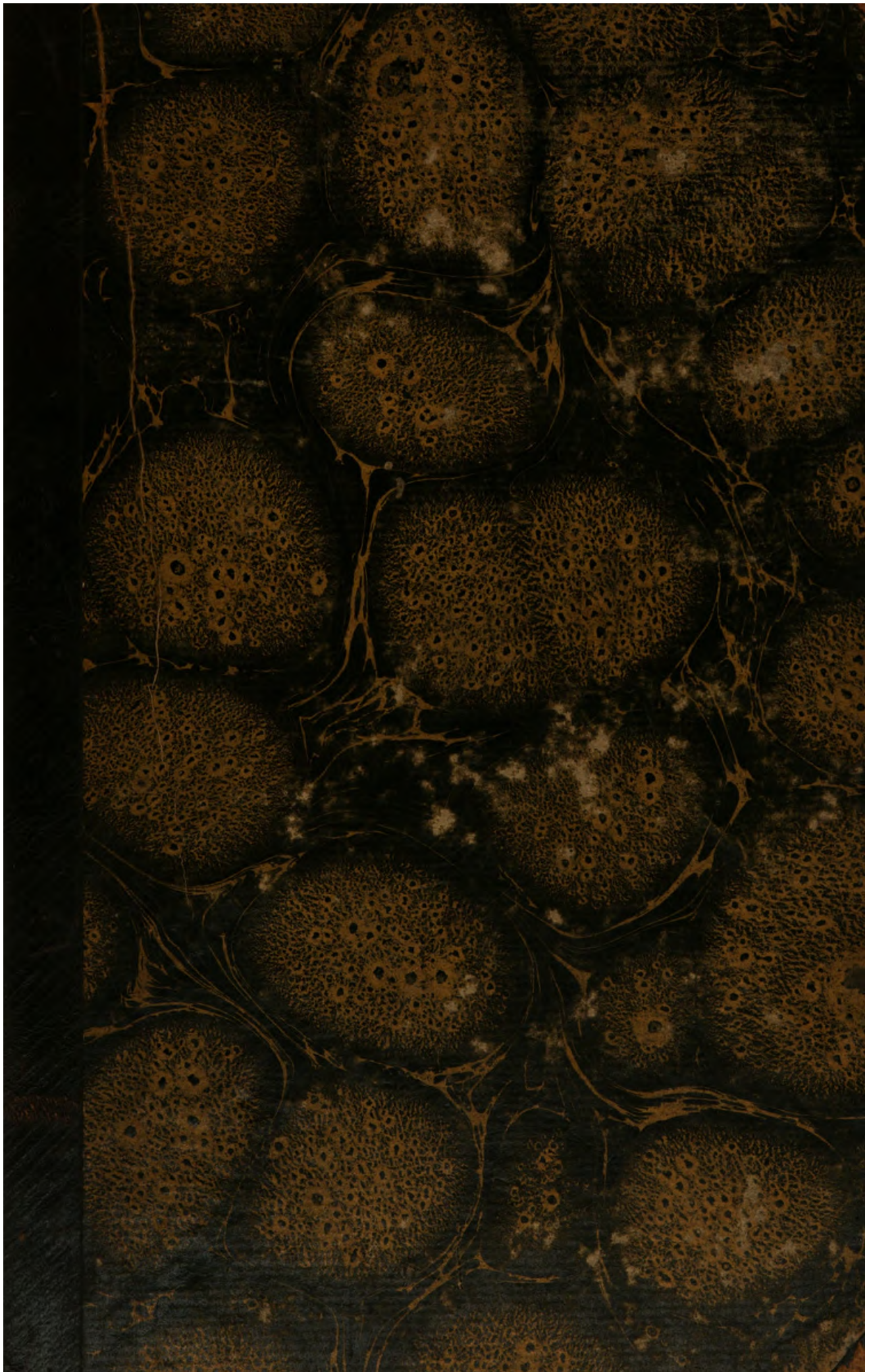
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

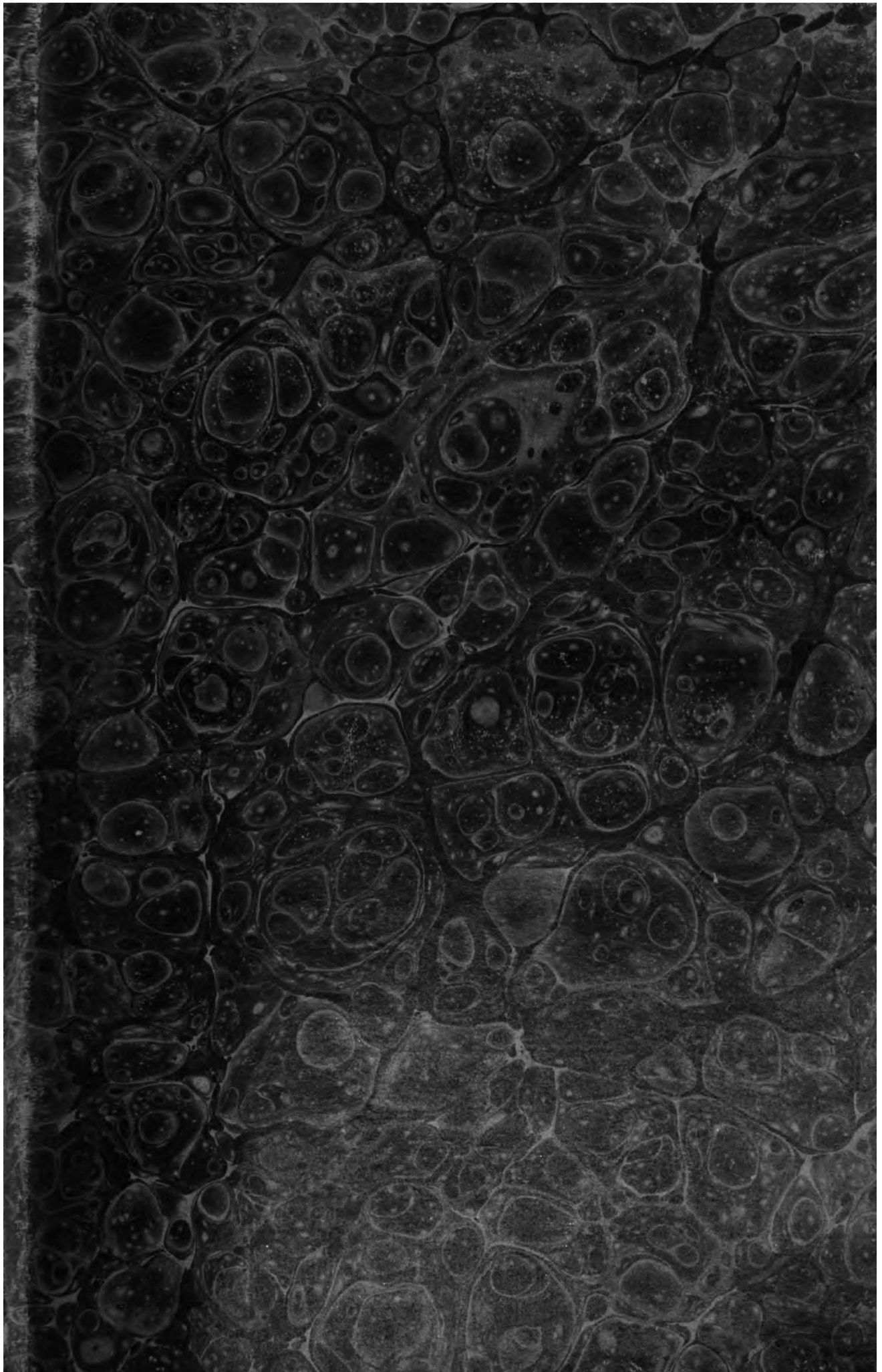




GUSTAVE RUDLER  
COLLECTION



Rudler K. 105





~~16~~

A. L. Mayhew

Oxford

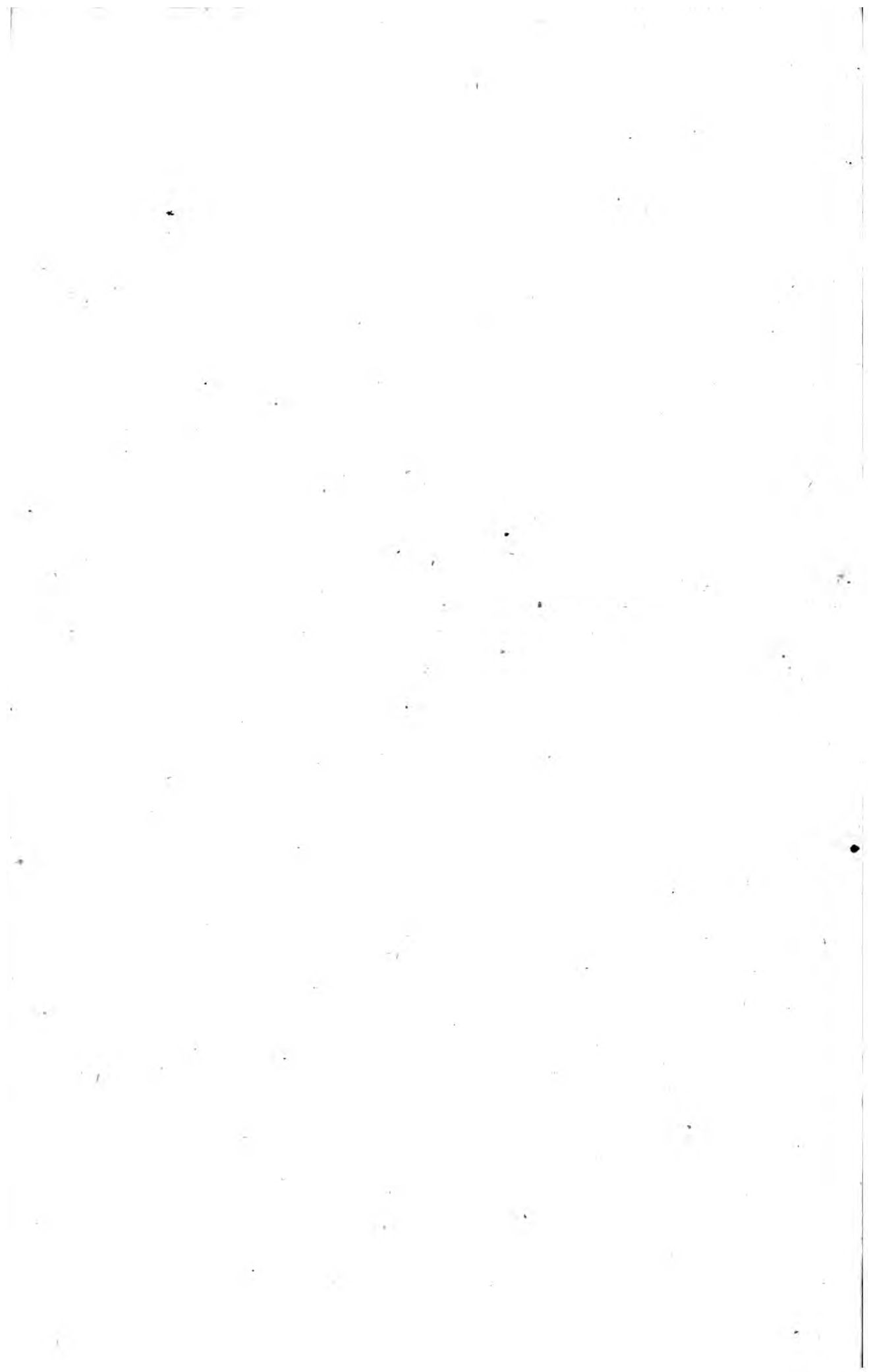
Feast of S. Michael & All Angels

1899

16

Mrs. Geymer





**OEUVRES**  
**D'ALPHONSE**  
**DE LAMARTINE.**





OEUVRES  
D'ALPHONSE  
DE LAMARTINE.

ÉDITION COMPLÈTE,

CONTENANT :

LES MÉDITATIONS POÉTIQUES;  
LES ÉPITRES ET POÉSIES DIVERSES; LA MORT DE SOCRATE;  
LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD;  
LE CHANT DU SACRE; LES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES,  
ET LE DISCOURS PRONONCÉ PAR L'AUTEUR, LE JOUR DE SA RÉCEPTION  
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



**BRUXELLES.**  
LAURENT FRERES, IMPRIMEURS-EDITEURS,  
PLACE DE LOUVAIN, n° 547.

---

M DCCC XXX.





## INTRODUCTION.

---

Pendant qu'on agite dans les journaux, dans les brochures, dans les écoles, dans les académies, la prééminence des deux littératures rivales, l'expression de la société actuelle achève de se manifester, et l'on discutera encore, que ce renouvellement terminé marquera une nouvelle ère dans l'histoire de l'imagination et du génie. La critique d'une littérature usée agit sur les derniers périodes de son existence, comme la médecine clinique sur l'agonie de l'homme mourant. Elle dit par quelle admirable combinaison de facultés son organisation jeune encore a lutté contre la destruction, et ressuscitant par la pensée l'exercice des sens fatigués et le jeu des organes vieillies, elle leur demande de la sensibilité, de la force et de la vie comme au temps de leur énergique adolescence. Est-il si difficile de concevoir que tout périt à son tour dans le monde matériel, même la forme des pensées de l'homme, et qu'il est aussi loin maintenant de la poésie positive des anciens que de leurs mythologies allégoriques et de leurs croyances de convention? Chez les anciens, ce sont les poètes qui ont fait les religions; chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin des poètes; et comme aucun langage ne s'adresse avec plus de pouvoir à l'intelligence, il serait peut-être permis de dire que, tant que la poésie n'a pas été chrétienne, le grand ouvrage de cette nouvelle loi qui a révélé à l'univers un ordre entier de pensées et de sentiments, n'a pas été complet.

Voyez cependant avec quelle infaillible certitude s'accomplissent les destinées annoncées au christianisme! Tantôt proscrit, tantôt abandonné par le pouvoir, tantôt combattu avec les armes de la dialectique, tantôt livré aux sarcasmes du mépris par ceux qui s'appellent *sages*, il semble n'exister depuis long-temps que par tolérance et à la faveur de son indispensable

nécessité. On dirait qu'il va périr sous les épigrammes des beaux-esprits et les arguties des sophistes, quand tout à coup s'élève une école inspirée des plus belles idées de l'homme et favorisée des dons les plus précieux du génie; une école qui exprime la pensée la plus élevée, qui représente le perfectionnement le plus accompli de la société, dans un âge où le cercle entier de la civilisation a été parcouru; et cette école est chrétienne, et ne pouvait pas être autre chose.

On le demande : quelle impression ferait maintenant sur l'esprit des peuples désabusés le chœur fastidieux de ces divinités païennes sur lesquelles la nature physique elle-même a pour ainsi dire l'avantage de la nouveauté? Le ciel, tout désert que les athées l'ont fait, disait plus de choses à la pensée que Saturne et Jupiter. Il n'y a pas une vague qui ne porte au rivage sur lequel elle vient se briser plus d'inspirations poétiques que la fable surannée de Neptune et de son cortège éternel. Les muses du Parnasse classique, froides images de quelques divisions des sciences, des arts et de la poésie, ont perdu toute leur séduction, même au collège. Le christianisme est arrivé, accompagné de trois muses immortelles, qui régneront sur toutes les générations poétiques de l'avenir, la religion, l'amour et la liberté. Ce sont là les véritables conquêtes d'une société parvenue au point le plus élevé de ses perfectionnements, et qui n'a plus rien à gagner en améliorations morales et littéraires; car il n'y a rien au dessus de Dieu, de la liberté et de l'amour. Si quelques grands poètes ont relevé la gloire des muses mythologiques, vers la fin des âges classiques de l'antiquité, c'est qu'ils devinaient ces muses nouvelles et qu'ils leur accordaient, sans les connaître encore distinctement, un empire involontaire sur leurs compositions.

Le *Pollion* de Virgile était peut-être digne de prêter une autorité de plus aux prophéties ; et le poète qui inventait dans l'admirable épisode de Didon la mélancolie des amours chrétiennes, n'était pas loin de s'élever, comme le *Socrate* de M. de Lamartine, aux secrets les plus sublimes de la révélation.

Le succès des *Méditations poétiques* est dû sans doute en grande partie au talent prodigieux de l'auteur ; mais M. de Lamartine a trop d'esprit pour ne pas reconnaître qu'il doit beaucoup lui-même aux circonstances, à l'âge de création littéraire dans lequel il a paru. La révolution avait produit une de ces grandes secousses qui ont l'avantage au moins d'aboutir pour quelque temps à un état d'équilibre et de repos, où l'on croirait la société arrêtée pour son bonheur et pour sa gloire. Cette situation, rare dans l'histoire, produit le retour et le développement des seules vérités sociales. C'est alors que le christianisme se releva des ruines sanglantes sous lesquelles il avait paru enseveli, et manifesta, par la voix d'un de ses plus éloquents interprètes, qu'il était la religion immortelle. Alors reprirent leur ascendant ces sublimes théories religieuses auxquelles se rattachent toutes les hautes pensées, toutes les affections généreuses de l'homme, et sans lesquelles il n'y a point de poésie. Dès ce moment la poésie fut retrouvée, ou, pour se servir d'une expression plus juste, qui n'a d'extraordinaire que l'apparence, la poésie nationale fut trouvée. Quand les *Méditations poétiques* furent publiées pour la première fois, les vers étaient tombés dans un tel discrédit que les libraires n'en voulaient plus, et l'on semblait convenir généralement qu'une prose cadencée, nombreuse et noble était le seul langage qui pût s'approprier avec succès aux conceptions de la nouvelle école. L'effet des *Méditations* résulta donc d'une opération soudaine qui se fit dans l'esprit des lecteurs, et que devait nécessairement produire l'harmonie de ces sentimens que tout le monde avait éprouvés, avec cette

belle langue dont tout le monde avait senti le besoin. A la place d'une frivole recherche de traits précieux, d'un pénible enchaînement d'antithèses affectées, de la triste monotonie des fables grecques, de l'insipide ennui du polythéisme, on y trouve des pensées, des sentimens, des passions qui font rêver le cœur, d'énergiques vérités qui agrandissent l'ame et la rapprochent de sa céleste origine. La poésie reprit une partie de l'empire qu'elle avait exercé dans les temps primitifs, et, à l'époque où nous vivons, c'est le plus beau de ses triomphes.

Ce serait mal remplir les devoirs d'une religieuse amitié que de ne pas mêler quelques observations à ce que nous venons de dire des *Méditations poétiques* ; M. de Lamartine, préoccupé sans doute par la grandeur imposante de ses pensées, en a quelquefois négligé l'expression. On croirait que, jaloux d'un repos que l'envie et la haine laissent rarement au talent, il a jeté, comme une expiation de son génie, dans ses ouvrages les plus parfaits, des imperfections volontaires, ou qu'il a pensé vivre encore dans cet âge de goût et de raison où le plus judicieux des critiques écrivait :

...Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis  
Offendar maculis.

M. de Lamartine a trouvé des juges plus sévères, et il devait s'y attendre. Il est si agréable de faire preuve du facile talent de peser des syllabes, de disséquer des mots, de souligner une épithète hasardée ou une rime défectueuse ! il est si avantageux d'eux pour la cause dont le poète n'a pas cru devoir embrasser les intérêts, de le prendre en défaut sur une rime ou sur une épithète ! joies puériles de la médiocrité, qui rappellent les *insulteurs* publics que les Romains plaçaient sur le chemin des triomphateurs, et qui ne les empêchaient pas de s'élever, entourés d'acclamations et couronnés de lauriers, aux pompes du Capitole !

CHARLES NODIER.

OEUVRES  
D'ALPHONSE  
DE LAMARTINE.

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

I.

*l'isolement.*

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,  
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds :  
Je promène au hasard mes regards sur la plaine  
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;  
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;  
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes  
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres  
Le crépuscule encor jette un dernier rayon.  
Et le char vapoureux de la reine des ombres  
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,  
Un son religieux se répand dans les airs ;  
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique  
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon ame indifférente  
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;  
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :  
Le soleil des vivans n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,  
Du sud à l'aiglon, de l'aurore au couchant,

Je parcours tous les points de l'immense étendue,  
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,  
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?  
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,  
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,  
D'un œil indifférent je le suis dans son cours :  
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,  
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,  
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts.  
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire :  
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,  
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,  
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,  
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire ;  
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,  
Et ce bien idéal que toute ame désire,  
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,  
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !  
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?  
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,  
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons ;  
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :  
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

## II.

## L'Homme.

*A Lord Byron.*

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,  
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,  
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,  
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,  
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents  
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrens !  
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :  
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine :  
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés  
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés ;  
Des rivages couverts des débris du naufrage,  
Ou des champs tout noircis des restes du carnage ;  
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs  
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,  
Lui, des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,  
Suspend au flanc des monts son aire sur l'abîme,  
Et là, seul, entouré de membres palpitans,  
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttans,  
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,  
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,  
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.  
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.  
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,  
Et ton ame, y plongeant loin du jour et de Dieu,  
A dit à l'espérance un éternel adieu !  
Comme lui, maintenant, régna dans les ténèbres,  
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;  
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,  
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.  
Mais que sert de lutter contre sa destinée ?  
Que peut contre le sort la raison mutinée ?  
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.  
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :  
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;  
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place.  
Comment ? pourquoi ? qui sait ? De ses puissantes mains  
Il a laissé tomber le monde et les humains,  
Comme il a dans le champ répandu la poussière,  
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière ;  
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,  
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !  
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :  
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.  
Byron, ce mot est dur : long-temps j'en ai douté ;  
Mais pourquoi reculer devant la vérité ?  
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage ;  
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;

Dans l'ordre universel, faible atome emporté,  
D'unir à ses desseins ta libre volonté,  
D'avoir été conçu par son intelligence,  
De le glorifier par ta seule existence.  
Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,  
Baise plutôt le joug que tu voulais briser,  
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace ;  
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;  
Aux regards de celui qui fit l'immensité  
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté !

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;  
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,  
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.  
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.  
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,  
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.  
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers.  
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.  
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,  
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.  
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,  
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ;  
Soit que, déshérité de son antique gloire,  
De ses destins perdus il garde la mémoire ;  
Soit que de ses désirs l'immense profondeur  
Lui présage de loin sa future grandeur :  
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.  
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,  
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;  
Malheureux, il aspire à la félicité ;  
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;  
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile !  
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :  
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,  
Mesurant d'un regard les fatales limites,  
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.  
Il entendit de loin dans le divin séjour  
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,  
Les accens du bonheur, les saints concerts des anges  
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;  
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,  
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie  
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !  
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,  
La nature répugne à la réalité ;  
Dans le sein du possible en songe elle s'éclaire ;  
Le réel est étroit, le possible est immense ;  
L'ame avec ses désirs s'y bâtit un séjour  
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;  
Où, dans des océans de beauté, de lumière,  
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère ;  
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,  
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.  
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée :  
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts ;  
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,  
J'ai demandé sa cause à toute la nature,  
J'ai demandé sa fin à toute créature ;  
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé :



De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,  
 J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges.  
 Tantôt, passant les mers pour écouter les sages :  
 Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !  
 Tantôt pour deviner le monde inanimé,  
 Fuyant avec mon âme au sein de la nature,  
 J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.  
 J'étudiai la loi par qui roulent les cieux :  
 Dans leurs brillans déserts Newton guida mes yeux ;  
 Des empires détruits je méditai la cendre ;  
 Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre ;  
 Des mânes les plus saints troublant le froid repos,  
 J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros ;  
 J'allais redemander à leur vaine poussière  
 Cette immortalité que tout mortel espère.  
 Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourans,  
 Mes regards la cherchaient dans des yeux expirans ;  
 Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,  
 Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,  
 J'appelais, je bravais le choc des éléments :  
 Semblable à la sybille en ses emportemens,  
 J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,  
 Laisait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :  
 J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.  
 Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,  
 Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,  
 J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre !  
 J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,  
 Tomber comme au hasard, échappés de son sein ;  
 J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,  
 Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître ;  
 Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,  
 N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.  
 Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,  
 J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,  
 Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,  
 Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;  
 Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,  
 L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

« Gloire à toi, dans les temps et dans l'éternité,  
 » Éternelle Raison, suprême volonté !  
 » Toi, dont l'immensité reconnaît la présence !  
 » Toi, dont chaque matin annonce l'existence !  
 » Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi :  
 » Celui qui n'était pas a paru devant toi.  
 » J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,  
 » Je me suis élané jusqu'aux portes de l'Être ;  
 » Me voici ! le néant te salue en naissant ;  
 » Me voici ! mais que suis-je ? un atome pensant !  
 » Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?  
 » Moi, qui respire en toi ma rapide existence,  
 » A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,  
 » Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né ?  
 » Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême !  
 » Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même !  
 » Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :  
 » Je suis pour accomplir tes ordres souverains ; [pace,  
 » Dispose, ordonne, agis ! Dans les temps, dans l'es-  
 » Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place ;  
 » Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,  
 » De soi-même en silence accourra s'y ranger.  
 » Comme ces globes d'or qui, dans les champs du vide,

» Suivent avec amour ton ombre qui les guide,  
 » Noyé dans la lumière, ou perdu dans la nuit,  
 » Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :  
 » Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,  
 » Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,  
 » Je m'élançe, entouré d'esclaves radieux,  
 » Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;  
 » Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,  
 » Tu ne fasses de moi, créature inconnue,  
 » Qu'un atome oublié sur les bords du néant,  
 » Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,  
 » Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,  
 » J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,  
 » Et d'un égal amour accomplissant ta loi,  
 » Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !

» Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre,  
 » Mon sort est un problème et ma fin un mystère :  
 » Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,  
 » Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,  
 » Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,  
 » Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.  
 » L'homme est le point fatal où les deux infinis  
 » Par la toute-puissance ont été réunis.  
 » A tout autre degré, moins malheureux peut être,  
 » J'eusse été... mais je suis ce que je devais être ;  
 » J'adore sans la voir ta suprême raison :  
 » Gloire à toi qui m'as fait ! ce que tu fais est bon !

» Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,  
 » Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne :  
 » Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,  
 » Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,  
 » Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,  
 » Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.  
 » Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi ;  
 » Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi ;  
 » J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,  
 » Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.  
 » Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu ;  
 » J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;  
 » J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice :  
 » Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice !  
 » Gloire à toi ! l'innocence est coupable à tes yeux :  
 » Un seul être du moins me restait sous les cieux ;  
 » Toi-même de nos jours avais mêlé la trame ;  
 » Sa vie était ma vie, et son âme mon âme :  
 » Comme un fruit encor vert du rameau détaché,  
 » Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !  
 » Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,  
 » La frappa lentement pour m'être plus sensible :  
 » Dans ses traits expirans, où je lisais mon sort,  
 » J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;  
 » J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,  
 » Sous la main du trépas par degrés assoupie,  
 » Se ranimer encore au souffle de l'amour !  
 » Je disais chaque jour : Soleil, encore un jour !  
 » Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres  
 » Et descendu vivant dans les demeures sombres,  
 » Près du dernier flambeau qui doit l'éclairer,  
 » Se penche sur sa lampe et la voit expirer,  
 » Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;  
 » Dans son dernier regard je la cherchais encore !

» Ce soupir, ô mon Dieu, dans ton sein s'exhala;  
 » Hors du monde avec lui mon espoir s'envola!  
 » Pardonne au désespoir un moment de blasphème,  
 » J'osai... Je me repens : Gloire au maître suprême !  
 » Il fit l'eau pour couler, l'aiglon pour courir,  
 » Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir !

» Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !  
 » La nature insensible obéit sans connaître :  
 » Moi seul, te découvrant sous la nécessité,  
 » J'immole avec amour ma propre volonté ;  
 » Moi seul je t'obéis avec intelligence ;  
 » Moi seul je me complais dans cette obéissance ;  
 » Je jouis de remplir, en tout temps, en tout lieu,  
 » La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;  
 » J'adore en mes destins ta sagesse suprême,  
 » J'aime ta volonté dans mes supplices même :  
 » Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !  
 » Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi ! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste ;  
 Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.  
 Mais silence, ô ma lyre ! et toi qui dans tes mains  
 Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,  
 Byron, viens en tirer des torrens d'harmonie :  
 C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.  
 Jette un cri vers le ciel, ô chanter des enfers :  
 Le ciel même aux damnés envira tes concerts !  
 Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme  
 Un rayon descendra dans l'ombre de ton ame.  
 Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,  
 S'apaisera soi-même à tes propres accords,  
 Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,  
 Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.  
 Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,  
 Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,  
 Ou si, du sein profond des ombres éternelles,  
 Comme un ange tombé, tu secouais tes ailes,  
 Et prenant vers le jour un lumineux essor,  
 Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor ;  
 Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,  
 Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,  
 Jamais des séraphins les chœurs mélodieux  
 De plus divins accords n'auraient ravi les cieus.  
 Courage, enfant déchu d'une race divine !  
 Tu portes sur ton front ta superbe origine !  
 Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux  
 Un rayon éclipsé de la splendeur des cieus !  
 Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !  
 Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;  
 Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :  
 La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.  
 Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,  
 Parmi ces purs enfans de gloire et de lumière  
 Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,  
 Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer !

## III.

## A Sivre.

Oui, l'Anio murmure encore  
 Le doux nom de Cinthie aux rochers de Tibur ;  
 Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure ;  
 Et Ferrare au siècle futur  
 Murmurera toujours celui d'Éléonore !  
 Heureuse la beauté que le poète adore !  
 Heureux le nom qu'il a chanté !  
 Toi, qu'on secret son culte honore,  
 Tu peux, tu peux mourir ! dans la postérité  
 Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie ;  
 Et l'amante et l'amant sur l'aile du génie  
 Montent, d'un vol égal, à l'immortalité.  
 Ah ! si mon frère esquif, battu par la tempête,  
 Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port !  
 Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête !  
 Si les pleurs d'une amante, attendrissant le sort,  
 Écartaient de mon front les ombres de la mort !  
 Peut-être... oui, pardonne, ô maître de la lyre !  
 Peut-être j'oserais ( et que n'ose un amant ! )  
 Égaler mon audace à l'amour qui m'inspire,  
 Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,  
 De notre amour aussi laisser un monument !  
 Ainsi le voyageur qui, dans son court passage,  
 Se repose un moment à l'abri du vallon,  
 Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,  
 Avant que de partir, aime à graver son nom !

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature ?  
 La terre perd ses fruits, les forêts leur parure ;  
 Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers ;  
 Par un souffle des vents la prairie est fanée,  
 Et le char de l'automne, au penchant de l'année,  
 Roule, déjà poussé par la main des hivers !  
 Comme un géant armé d'un glaive inévitable,  
 Atteignant au hasard tous les êtres divers,  
 Le Temps avec la Mort, d'un vol infatigable  
 Renouvelle en fuyant ce mobile univers !  
 Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne ;  
 Tel un rapide été voit tomber sa couronne  
 Dans la corbeille des glaneurs.  
 Tel un pampre jauni voit la féconde automne  
 Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs !  
 Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie !  
 Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté !  
 Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,  
 Ainsi vous tomberez, si la main du génie  
 Ne vous rend l'immortalité !

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,  
 Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir !  
 Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,  
 Que restera-t-il d'elle ? à peine un souvenir :  
 Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,

Un silence éternel succède à ses amours ;  
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,  
Elvire , et tu vivras toujours !

## IV.

## Le Soir.

Le Soir ramène le silence.  
Assis sur ces rochers déserts,  
Je suis , dans le vague des airs ,  
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;  
A mes pieds l'étoile amoureuse  
De sa lueur mystérieuse  
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre  
J'entends frissonner les rameaux ;  
On dirait autour des tombeaux  
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup , détaché des cieux ,  
Un rayon de l'astre nocturne ,  
Glissant sur mon front taciturne ,  
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme ,  
Charmant rayon , que me veux-tu ?  
Viens-tu dans mon sein abattu  
Porter la lumière à mon ame ?

Descends-tu pour me révéler  
Des mondes le divin mystère ;  
Ces secrets cachés dans la sphère  
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence  
T'adresse-t-elle aux malheureux ?  
Viens-tu , la nuit , briller sur eux  
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir  
Au cœur fatigué qui l'implore ?  
Rayon divin , es-tu l'aurore  
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme ,  
Je sens des transports inconnus ,  
Je songe à ceux qui ne sont plus :  
Douce lumière , es-tu leur ame ?

Peut-être ces mânes heureux  
Glissent ainsi sur le bocage :  
Enveloppé de leur image ,  
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous , ombres chéries !  
Loin de la foule et loin du bruit ,  
Revenez ainsi , chaque nuit ,  
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour  
Au sein de mon ame épuisée ,  
Comme la nocturne rosée  
Qui tombe après les feux du jour.

Venez!... Mais des vapeurs funèbres  
Montent des bords de l'horizon :  
Elles voilent le doux rayon ,  
Et tout rentre dans les ténèbres.

## V.

## L'Immortalité.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;  
Sur nos fronts languissans à peine il jette encore  
Quelques rayons tremblans qui combattent la nuit ;  
L'ombre croît , le jour meurt , tout s'efface et tout fuit.

Qu'un autre , à cet aspect , frissonne ou s'attendrisse ,  
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice ,  
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir  
Le triste chant des morts tout prêt à retentir ,  
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère ,  
Suspendus sur les bords de son lit funéraire ,  
Ou l'airain gémissant , dont les sons éperdus  
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !  
Je te salue , ô Mort ! Libérateur céleste ,  
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste  
Que t'a prêté long-temps l'épouvante ou l'erreur ;  
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur ;  
Ton front n'est point cruel , ton œil n'est point perfide ;  
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;  
Tu n'anéantis pas , tu délivres : ta main ,  
Céleste messager , porte un flambeau divin :  
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière ,  
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;  
Et l'Espoir , près de toi , rêvant sur un tombeau ,  
Appuyé sur la Foi , m'ouvre un monde plus beau.

Viens donc , viens détacher mes chaînes corporelles !  
Viens , ouvre ma prison ; viens , prête-moi tes ailes !  
Que tardes-tu ? Parais : que je m'élançe enfin  
Vers cet être inconnu , mon principe et ma fin !  
Qui m'en a détaché ? Que suis-je et que dois-je être ?  
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.  
Toi qu'en vain j'interroge , esprit , hôte inconnu ,  
Avant de m'animer , quel ciel habitais-tu ?  
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?  
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?  
Par quels nœuds étonnans , par quels secrets rapports

Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?  
 Quel jour séparera l'ame de la matière ?  
 Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?  
 As-tu tout oublié ? Par-delà le tombeau  
 Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?  
 Vas-tu recommencer une semblable vie ?  
 Ou , dans le sein de Dieu , ta source et ta patrie ,  
 Affranchi pour jamais de tes liens mortels ,  
 Vas tu jouir enfin de tes droits éternels ?

Oui , tel est mon espoir , ô moitié de ma vie !  
 C'est par lui que déjà mon ame raffermie  
 A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs  
 Se faner du printemps les brillantes couleurs ;  
 C'est par lui que , percé du trait qui me déchire ,  
 Jeune encore , en mourant vous me verrez sourire ,  
 Et que des pleurs de joie , à nos derniers adieux ,  
 A ton dernier regard brilleront dans mes yeux.  
 Vain espoir ! s'écrira le troupeau d'Épicure ,  
 Et celui dont la main disséquant la nature ,  
 Dans un coin du cerveau nouvellement décrit ,  
 Voit penser la matière et végéter l'esprit :  
 Insensé ! diront-ils , que trop d'orgueil abuse ,  
 Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use ;  
 Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir ;  
 Dans ces prés jaunissans tu vois la fleur languir ;  
 Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe  
 Sous le poids de ses ans tomber , ramper sous l'herbe ;  
 Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;  
 Les cieux même , les cieux commencent à pâlir ;  
 Cet astre dont le temps a caché sa naissance ,  
 Le soleil , comme nous , marche à sa décadence ,  
 Et dans les cieux déserts les mortels éperdus  
 Le chercheront un jour , et ne le verront plus !  
 Tu vois autour de toi , dans la nature entière ,  
 Les siècles entasser poussière sur poussière ,  
 Et le Temps , d'un seul pas confondant ton orgueil ,  
 De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.  
 Et l'homme , et l'homme seul , ô sublime folie !  
 Au fond de son tombeau croit retrouver la vie !  
 Et dans le tourbillon au néant emporté ,  
 Abattu par le temps , rêve l'éternité !

Qu'un autre vous réponde , ô sages de la terre !  
 Laissez-moi mon erreur : j'aime , il faut que j'espère ;  
 Notre faible raison se trouble et se confond.  
 Oui , la raison se tait ; mais l'instinct vous répond .  
 Pour moi , quand je verrais dans les célestes plaines ,  
 Les astres , s'écartant de leurs routes certaines ,  
 Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés ,  
 Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;  
 Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;  
 Quand je verrais son globe errant et solitaire ,  
 Flottant loin des soleils , pleurant l'homme détruit ,  
 Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;  
 Et quand , dernier témoin de ces scènes funèbres ,  
 Entouré du cahos , de la mort , des ténèbres ,  
 Seul , je serais debout , seul , malgré mon effroi ,  
 Être infailible et bon , j'espérerais en toi :  
 Et , certain du retour de l'éternelle aurore ,  
 Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Souvent , tu t'en souviens , dans cet heureux séjour

Où naquit d'un regard notre immortel amour ,  
 Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques ,  
 Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques ,  
 Sur l'aile du désir , loin du monde emportés ,  
 Je plongeais avec toi dans ces obscurités.  
 Les ombres à longs plis descendant des montagnes  
 Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes ;  
 Mais bientôt , s'avançant sans éclat et sans bruit ,  
 Le chœur mystérieux des astres de la nuit ,  
 Nous rendant les objets voilés à notre vue ,  
 De ses molles lueurs revêtaient l'étendue :  
 Telle , en nos temples saints , par le jour éclairés ,  
 Quand les rayons du soir pâlisent par degrés ,  
 La lampe , répandant sa pieuse lumière ,  
 D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenaï mes yeux  
 Et des cieux à la terre , et de la terre aux cieux :  
 Dieu caché , disais-tu , la nature est ton temple !  
 L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple ;  
 De tes perfections , qu'il cherche à concevoir ,  
 Ce monde est le reflet , l'image , le miroir ,  
 Le jour est ton regard , la beauté ton sourire ;  
 Partout le cœur t'adore et l'ame te respire ;  
 Éternel , infini , tout-puissant et tout bon ,  
 Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom ,  
 Et l'esprit , accablé sous ta sublime essence ,  
 Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.  
 Et cependant , ô Dieu ! par sa sublime loi ,  
 Cet esprit abattu s'élance encore à toi ,  
 Et sentant que l'amour est la fin de son être ,  
 Impatient d'aimer , brûle de te connaître.

Tu disais : et nos cœurs unissaient leurs soupirs  
 Vers cet être inconnu qu'attestaient nos desirs :  
 A genoux devant lui , l'aimant dans ses ouvrages ,  
 Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages ,  
 Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour  
 La terre notre exil , et le ciel son séjour.  
 Ah ! si dans ces instans où l'ame fugitive  
 S'élance et veut briser le sein qui la captive ,  
 Ce Dieu , du haut du ciel répondant à nos vœux ,  
 D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux !  
 Nos ames , d'un seul bond remontant vers leur source ,  
 Ensemble auraient franchi les mondes dans leur  
 A travers l'infini , sur l'aile de l'amour , [course ;  
 Elles auraient monté comme un rayon du jour ,  
 Et jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperduës ,  
 Se seraient dans son sein pour jamais confonduës !  
 Ces vœux nous trompaient-ils ? Au néant destinés ,  
 Est-ce pour le néant que les êtres sont nés ?  
 Partageant le destin du corps qui la recèle ,  
 Dans la nuit du tombeau l'ame s'engloutit-elle ?  
 Tombe-t-elle en poussière ? ou , prête à s'envoler  
 Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler ?  
 Après un vain soupir , après l'adieu suprême  
 De tout ce qui t'aimait , n'est-il plus rien qui t'aime ?  
 Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi !  
 Vois mourir ce qui t'aime , Elvire , et réponds-moi !



## VI.

## Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,  
N'ra plus de ses vœux importuner le sort ;  
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,  
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :  
Du flanc de ses coteaux pendent des bois épais,  
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,  
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure  
Tracent en serpentant les contours du vallon :  
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,  
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;  
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour ;  
Mais leur onde est limpide, et mon ame troublée  
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,  
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;  
Comme un enfant bercé par un chant monotone,  
Mon ame s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,  
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,  
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,  
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;  
Je viens chercher vivant le calme du Léthé :  
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :  
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon ame est en silence ;  
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,  
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,  
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,  
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;  
L'amour seul est resté, comme une grande image  
Survit seul au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon ame, en ce dernier asile,  
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,  
S'assied avant d'entrer aux portes de la ville,  
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière :  
L'homme par ce chemin ne repasse jamais ;

Comme lui respirons au bout de la carrière  
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'au-  
tomne,  
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux :  
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,  
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;  
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :  
Quand tout change pour toi, la nature est la même,  
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :  
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;  
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,  
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;  
Dans les plaines de l'air vole avec l'aiglon ;  
Avec les doux rayons de l'astre du mystère  
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :  
Sous la nature enfin découvre son auteur !  
Une voix à l'esprit parle dans son silence :  
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

\*\*\*\*\*

## VII.

## Le Désespoir.

Lorsque du Créateur la parole féconde  
Dans une heure fatale eut enfanté le monde  
Des germes du cahos,  
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,  
Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,  
Rentra dans son repos.

Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;  
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,  
Tu n'es rien devant moi :  
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;  
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide,  
Et le Malheur ton roi.

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,  
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,  
Un long gémissement ;  
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,  
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle  
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire ;  
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire  
Commença de souffrir ;



Et la terre , et le ciel , et l'ame , et la matière ,  
Tout gémit : et la voix de la nature entière  
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines , [nes  
Cherchez Dieu dans son œuvre , invoquez dans vos pei-  
Ce grand consolateur :  
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente :  
Vous cherchez votre appui ? l'univers vous présente  
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer , ô fatale puissance ?  
Qu'on t'appelle destin , nature , providence ,  
Inconcevable loi ; [phème,  
Qu'on tremble sous ta main , ou bien qu'on la blas-  
Soumis ou révolté , qu'on te craigne ou qu'on t'aime,  
Toujours , c'est toujours toi !

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance ;  
Mon esprit abusé but avec complaisance  
Son filtre empoisonneur :  
C'est elle qui , poussant nos pas dans les abîmes ,  
De festons et de fleurs couronne les victimes  
Qu'elle livre au malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes ,  
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes  
Avec d'égaies lois !  
Mais les siècles ont vu les ames magnanimes ,  
La beauté , le génie , ou les vertus sublimes  
Victimes de son choix.

Tel , quand des dieux de sang voulaient en sacrifier  
Des troupeaux innocens les sanglantes prémices  
Dans leurs temples cruels ,  
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe ,  
Et l'agneau sans souillure , ou la blanche colombe  
Engraissait leurs autels.

Créateur tout-puissant , principe de tout être !  
Toi pour qui le possible existe avant de naître !  
Roi de l'immensité ,  
Tu pouvais cependant , au gré de ton envie ,  
Puiser pour tes enfans le bonheur et la vie  
Dans ton éternité !

Sans t'épuiser jamais , sur toute la nature  
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure  
Un bonheur absolu :  
L'espace , le pouvoir , le temps , rien ne te coûte.  
Ah ! ma raison frémit ; tu le pouvais sans doute :  
Tu ne l'as pas voulu !

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?  
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être ,  
Ou l'a-t-il accepté ?  
Sommes-nous , ô hasard ! l'œuvre de tes caprices ?  
Ou plutôt , Dieu cruel , fallait-il nos supplices  
Pour ta félicité ?

Montez donc vers le ciel , montez , encens qu'il aime ,  
Soupirs , gémissemens , larmes , sanglots , blasphème ,  
Plaisirs , concerts divins ;  
Cris du sang , voix des morts , plaintes inextinguibles ,

Montez , allez frapper les voûtes insensibles  
Du palais des destins !

Terre , élève ta voix ! cieus , répondez ! abîmes ,  
Noirs séjours où la mort entasse ses victimes ,  
Ne formez qu'un soupir !  
Qu'une plainte éternelle accuse la nature ,  
Et que la douleur donne à toute créature  
Une voix pour gémir !

Du jour où la nature , au néant arrachée ,  
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée ,  
Qu'as-tu vu cependant ?  
Aux désordres du mal la matière asservie ,  
Toute chair gémissant , hélas , et toute vie  
Jalouse du néant !

Des élémens rivaux les luttes intestines ,  
Le temps qui flétrit tout , assis sur les ruines  
Qu'entassèrent ses mains ,  
Attendait sur le seuil tes œuvres éphémères ,  
Et la mort étouffant dès le sein de leurs mères  
Les germes des humains !

La vertu succombant sous l'audace impunie  
L'imposture en honneur , la vérité bannie ;  
L'errante liberté  
Aux dieux vivans du monde offerte en sacrifice ;  
Et la force , partout , fondant de l'injustice  
Le règne illimité !

La valeur , sans les dieux , décidant des batailles !  
Un Caton libre encor déchirant ses entrailles  
Sur la foi de Platon !  
Un Brutus qui , mourant pour la vertu qu'il aime ,  
Doute au dernier moment de cette vertu même ,  
Et dit : Tu n'es qu'un nom !...

La fortune toujours du parti des grands crimes !  
Les forfaits couronnés devenus légitimes !  
La gloire au prix du sang !  
Les enfans héritant l'iniquité des pères !  
Et le siècle qui meurt racontant ses misères  
Au siècle renaissant !

Hé quoi ! tant de tourmens , de forfaits , de supplices ,  
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices  
Tes lugubres autels ?  
Ce soleil , vieux témoin des malheurs de la terre ,  
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire  
L'angoisse des mortels ?

Héritiers des douleurs , victimes de la vie ,  
Non , non , n'espérez pas que sa rage assouvie  
Endorme le Malheur ,  
Jusqu'à ce que la mort ouvrant son aile immense  
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence  
L'éternelle douleur !

VIII.

La Providence à l'Homme.

Quoi ! le fils du néant a maudit l'existence !  
Quoi ! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits !  
Tu peux fermer les yeux à la magnificence  
Des dons que je t'ai faits !

Tu n'étais pas encor , créature insensée ,  
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein :  
Déjà , comme son fruit , l'éternelle pensée  
Te portait dans son sein.

Oui , ton être futur vivait dans ma mémoire ;  
Je préparais les temps selon ma volonté.  
Enfin ce jour parut ; je dis : Nais pour ma gloire  
Et ta félicité !

Tu naquis : ma tendresse , invisible et présente ,  
Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard :  
J'échauffai de tes sens la sève languissante  
Des feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis la mamelle :  
Tu t'enivras sans peine à ces sources d'amour.  
J'affermis les ressorts , j'arrondis la prune  
Où se peignit le jour.

Ton ame , quelque temps par les sens éclipsee ,  
Comme tes yeux au jour , s'ouvrit à la raison :  
Tu pensas ; la parole acheva ta pensée ,  
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère  
Ce grand nom s'offrit à tes yeux !  
Tu vis ma bonté sur la terre ,  
Tu lus ma grandeur dans les cieux !  
L'ordre était mon intelligence ;  
La nature , ma providence ;  
L'espace , mon immensité !  
Et de mon être ombre altérée ,  
Le temps te peignit ma durée ,  
Et le destin , ma volonté !

Tu m'adoras dans ma puissance ;  
Tu me bénis dans ton bonheur ,  
Et tu marchas en ma présence  
Dans la simplicité du cœur ;  
Mais aujourd'hui que l'infortune  
A couvert d'une ombre importune  
Ces vives clartés du réveil ,  
Ta voix m'interroge et me blâme ;  
Le nuage couvre ton ame ,  
Et tu ne crois plus au soleil.

« Non , tu n'es plus qu'un grand problème  
Que le sort offre à la raison :

« Si le monde était ton emblème ,  
« Ce monde serait juste et bon. »  
Arrête , orgueilleuse pensée !  
A la loi que je t'ai tracée  
Tu prétends comparer ma loi ?  
Connais leur différence auguste :  
Tu n'as qu'un jour pour être juste ;  
J'ai l'éternité devant moi !

Quand les voiles de ma sagesse  
A tes yeux seront abattus ,  
Ces maux , dont gémit ta faiblesse ,  
Seront transformés en vertus.  
De ces obscurités cessantes  
Tu verras sortir triomphantes  
Ma justice et ta liberté ;  
C'est la flamme qui purifie  
Le creuset divin où la vie  
Se change en immortalité.

Mais ton cœur endurec doute et murmure encore :  
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés ,  
Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore  
De l'éternelle aurore  
Les célestes clartés !

Attends ; ce demi-jour , mêlé d'une ombre obscure ,  
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu :  
Regarde qui je suis , et marche sans murmure ,  
Comme fait la nature  
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde ;  
L'Océan , refoulé sous mon bras tout-puissant ,  
Sait-il comment , au gré du nocturne croissant ,  
De sa prison profonde  
La mer vomit son onde ,  
Et des bords qu'elle inonde  
Recule en mugissant ?

Ce soleil éclatant , ombre de la lumière ,  
Sait-il où le conduit le signe de ma main ?  
S'est-il tracé lui-même un glorieux chemin ?  
Au bout de sa carrière ,  
Quand j'éteins sa lumière ,  
Promet-il à la terre  
Le soleil de demain ?

Cependant tout subsiste et marche en assurance ;  
Ma voix chaque matin réveille l'univers ;  
J'appelle le soleil du fond de ses déserts :  
Franchissant la distance ,  
Il monte en ma présence ,  
Me répond , et s'élance  
Sur le trône des airs !

Et toi , dont mon souffle est la vie ,  
Toi , sur qui mes yeux sont ouverts ,  
Peux-tu craindre que je t'oublie ,  
Homme , roi de cet univers ?  
Crois-tu que ma vertu sommeille ?  
Non , mon regard immense veille  
Sur tous les mondes à la fois ;  
La mer qui fuit à ma parole ,

Ou la poussière qui s'envole,  
Suivent et comprennent mes lois.

Marche au flambeau de l'espérance  
Jusque dans l'ombre du trépas,  
Assuré que ma providence  
Ne tend point de piège à tes pas !  
Chaque aurore la justifie,  
L'univers entier s'y confie,  
Et l'homme seul en a douté !  
Mais ma vengeance paternelle  
Confondra ce doute infidèle  
Dans l'abîme de ma bonté.



### IX.

## Souvenir.

En vain le jour succède au jour,  
Ils glissent sans laisser de trace ;  
Dans mon ame rien ne t'efface,  
O dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années  
S'accumuler derrière moi,  
Comme le chêne autour de soi  
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps ;  
Mon sang refroidi coule à peine,  
Semblable à cette onde qu'enchaîne  
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,  
Que le regret vient embellir,  
Dans mon sein ne saurait vieillir ;  
Comme l'ame, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;  
Et quand mon regard solitaire  
Cessa de te voir sur la terre,  
Soudain je te vis dans les cieus.

Là, tu m'apparais telle encore  
Que tu fus à ce dernier jour,  
Quand vers ton céleste séjour  
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté  
Dans les cieus même t'a suivie ;  
Tes yeux, où s'éteignait la vie,  
Rayonnent d'immortalité !

Du zéphyr l'amoureuse haleine  
Soulève encor tes longs cheveux :  
Sur ton sein leurs flots onduleux  
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain  
Adoucit encor ton image,  
Comme l'aube qui se dégage  
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme  
Avec les jours revient et fuit ;  
Mais mon amour n'a pas de nuit,  
Et tu luis toujours sur mon ame.

C'est toi que j'entends, que je vois,  
Dans le désert, dans le nuage :  
L'onde réfléchit ton image ;  
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,  
Si j'entends le vent soupirer,  
Je crois t'entendre murmurer  
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars  
Qui des nuits parsèment le voile,  
Je crois te voir dans chaque étoile  
Qui plaît le plus à mes regards.

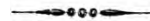
Et si le souffle du zéphire  
M'enivre du parfum des fleurs,  
Dans ses plus suaves odeurs  
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,  
Quand je vais, triste et solitaire,  
Répandre en secret ma prière  
Près des autels consolateurs.

Quand je dors tu veilles dans l'ombre ;  
Tes ailes reposent sur moi ;  
Tous mes songes viennent de toi,  
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main  
De mes jours déliait la trame,  
Céleste moitié de mon ame,  
J'irais m'éveiller dans ton sein !

Comme deux rayons de l'aurore,  
Comme deux soupirs confondus,  
Nos deux ames ne forment plus  
Qu'une ame, et je soupire encore !



X.

Ode.

Delicta majorum immeritus lues.  
HORAT., od. VI, lib. III.

Peuple ! des crimes de tes pères  
Le ciel punissant tes enfants ,  
De châtimens héréditaires  
Accablera leurs descendants ,  
Jusqu'à ce qu'une main propice  
Relève l'auguste édifice  
Par qui la terre touche aux cieux ;  
Et que le zèle et la prière  
Dissipent l'indigne poussière  
Qui couvre l'image des dieux.

Sortez de vos débris antiques ,  
Temples que pleurait Israël ;  
Relevez-vous, sacrés portiques ;  
Lévites, montez à l'autel :  
Aux sons des harpes de Solyme ,  
Que la renaissance victime  
S'immole sous vos chastes mains ;  
Et qu'avec les pleurs de la terre  
Son sang éteigne le tonnerre  
Qui gronde encor sur les humains !

Plein d'une superbe folie ,  
Ce peuple au front audacieux  
S'est dit un jour : « Dieu m'humilie ;  
Soyons à nous-mêmes nos dieux.  
Notre intelligence sublime  
A sondé le ciel et l'abîme  
Pour y chercher ce grand esprit ;  
Mais, ni dans les flancs de la terre ,  
Mais, ni dans les feux de la sphère ,  
Son nom pour nous ne fut écrit.

« Déjà nous enseignons au monde  
A briser le sceptre des rois :  
Déjà notre audace profonde  
Se rit du joug usé des lois.  
Secouez, malheureux esclaves ,  
Secouez d'indignes entraves ,  
Rentrez dans votre liberté !  
Mortel, du jour où tu respirez ,  
Ta loi, c'est ce que tu désires ;  
Ton devoir, c'est la volupté.

» Ta pensée a franchi l'espace ,  
Tes calculs précèdent les temps ,  
La foudre cède à ton audace ,  
Les cieux roulent tes chars flottans ;

Comme un feu que tout alimente ,  
Ta raison sans cesse croissante  
S'étendra sur l'immensité !  
Et ta puissance, qu'elle assure ,  
N'aura de terme et de mesure  
Que l'espace et l'éternité.

» Heureux nos fils ! heureux cet âge  
Qui, fécondé par nos leçons ,  
Viendra recueillir l'héritage  
Des dogmes que nous lui laissons !  
Pourquoi les jalouses années  
Bornent-elles nos destinées  
A de si rapides instans ?  
O loi trop injuste et trop dure !  
Pour triompher de la nature  
Que nous a-t-il manqué ? le temps. »

Eh bien ! le temps sur vos poussières  
A peine encore a fait un pas !  
Sortez, ô mânes de nos pères .  
Sortez de la nuit du trépas !  
Venez contempler votre ouvrage ;  
Venez partager de cet âge  
La gloire et la félicité !  
O race en promesses féconde ,  
Paraissez ! bienfaiteurs du monde ,  
Voilà votre postérité.

Que vois-je ? ils détournent la vue ,  
Et, se cachant sous leurs lambeaux ,  
Leur foule, de honte éperdue ,  
Fuit et rentre dans les tombeaux !  
Non, non, restez, ombres coupables :  
Auteurs de nos jours déplorables ,  
Restez ! ce supplice est trop doux.  
Le ciel, trop lent à vous poursuivre ,  
Devait vous condamner à vivre  
Dans le siècle enfanté par vous !

Où sont-ils ces jours où la France ,  
A la tête des nations ,  
Se levait comme un astre immense  
Inondant tout de ses rayons ?  
Parmi nos siècles, siècle unique ,  
De quel cortège magnifique  
La gloire composait ta cour !  
Semblable au dieu qui nous éclaire ,  
Ta grandeur étonnait la terre ,  
Dont tes clartés étaient l'amour !

Toujours les siècles du génie  
Sont donc les siècles des vertus ;  
Toujours les dieux de l'harmonie  
Pour les héros sont descendus.  
Près du trône qui les inspira ,  
Voyez-les déposer la lyre  
Dans de pures et chastes mains ;  
Et les Racine et les Turenne  
Enchaîner les grâces d'Athènes  
Au char triomphant des Romains.

Mais, ô déclin ! quel souffle avide  
De notre âge a séché les fleurs ?

Eh quoi ! le lourd compas d'Euclide  
Étouffe nos arts enchanteurs !  
Élans de l'âme et du génie,  
Des calculs la froide manie  
Chez nos pères vous remplaça ;  
Ils posèrent sur la nature  
Le doigt glacé qui la mesure,  
Et la nature se glaça !

Et toi , prêtresse de la terre ,  
Vierge du Pinde ou de Sion !  
Tu fuis ce globe de matière ,  
Privé de ton dernier rayon !  
Ton souffle divin se retire  
De ces cœurs flétris que la lyre  
N'émeut plus de ses sons touchans ;  
Et pour son Dieu qui le contemple ,  
Sans toi l'univers est un temple  
Qui n'a plus ni parfums ni chants !

Pleurons donc , enfans de nos pères !  
Pleurons ! de deuil couvrons nos fronts !  
Lavons dans nos larmes amères  
Tant d'irréparables affronts !  
Comme les fils d'Héliodore ,  
Rassemblons du soir à l'aurore  
Les débris du temple abattu ;  
Et sous ces cendres criminelles  
Cherchons encor les étincelles  
Du génie et de la vertu.

.....

XI.

*L'Enthousiasme.*

---

Ainsi , quand l'aigle du tonnerre  
Enlevait Ganymède aux cieux,  
L'enfant , s'attachant à la terre ,  
Luttait contre l'oiseau des dieux ;  
Mais entre ses serres rapides  
L'aigle , pressant ses flancs timides ,  
L'arrachait aux champs paternels ;  
Et , sourd à la voix qui l'implore ,  
Il le jetait , tremblant encore ,  
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi , quand tu fonds sur mon âme ,  
Enthousiasme , aigle vainqueur ,  
Au bruit de tes ailes de flamme  
Je frémis d'une sainte horreur ;  
Je me débats sous ta puissance ,  
Je fuis , je crains que ta présence  
N'anéantisse un cœur mortel :

Comme un feu que la foudre allume ,  
Qui ne s'éteint plus , et consume  
Le bûcher , le temple et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée  
L'instinct des sens s'oppose en vain :  
Sous le dieu , mon âme oppressée ,  
Bondit , s'élançe , et bat mon sein.  
La foudre en mes veines circule :  
Étonné du feu qui me brûle ,  
Je l'irrite en le combattant ;  
Et la lave de mon génie  
Déborde en torrens d'harmonie ,  
Et me consume en s'échappant.

Muse , contemple ta victime !  
Ce n'est plus ce front inspiré ,  
Ce n'est plus ce regard sublime  
Qui lançait un rayon sacré :  
Sous ta dévorante influence ,  
A peine un reste d'existence  
A ma jeunesse est échappé ;  
Mon front , que la pâleur efface ,  
Ne conserve plus que la trace  
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible !  
Son luth n'est point baigné de pleurs ,  
Son enthousiasme paisible  
N'a point ces tragiques fureurs :  
De sa veine féconde et pure  
Coulent , avec nombre et mesure ,  
Des ruisseaux de lait et de miel ;  
Et ce pusillanime Icare ,  
Trahi par l'aile de Pindare ,  
Ne retombe jamais du ciel

Mais nous , pour embraser les âmes ,  
Il faut brûler , il faut ravir  
Au ciel jaloux ses triples flammes.  
Pour tout peindre , il faut tout sentir ;  
Foyers brûlans de la lumière ,  
Nos cœurs de la nature entière  
Doivent concentrer les rayons ;  
Et l'on accuse notre vie !  
Mais ce flambeau qu'on nous envie  
S'allume au feu des passions.

Non , jamais un sein pacifique  
N'enfanta ces divins élans ,  
Ni ce désordre sympathique  
Qui soumet le monde à nos chants.  
Non , non , quand l'Apollon d'Homère ,  
Pour lancer ses traits sur la terre ,  
Descendait des sommets d'Éryx ,  
Volant aux rives infernales ,  
Il trempait ses armes fatales  
Dans les eaux bouillantes du Styx.

Descendez de l'auguste cime  
Qu'indignent de lâches transports !  
Ce n'est que d'un luth magnanime  
Que partent les divins accords.



Le cœur des enfans de la lyre  
Ressemble au marbre qui soupire  
Sur le sépulchre de Memnon :  
Pour lui donner la voix et l'ame,  
Il faut que de sa chaste flamme  
L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore  
Des feux sous la cendre couverts,  
Mon reste d'ame s'évapore  
En accens perdus dans les airs !  
La gloire est le rêve d'une ombre ;  
Elle a trop retranché le nombre  
Des jours qu'elle devait charmer.  
Tu veux que je lui sacrifie  
Ce dernier souffle de ma vie !  
Je veux le garder pour aimer.

## XII.

*La Retraite.*

*M. M. de C\*\*\**

Aux bords de ton lac enchanté,  
Loin des sots préjugés que l'erreur déifie,  
Couvert du bouclier de ta philosophie,  
Le temps n'emporte rien de ta félicité ;  
Ton matin fut brillant, et ma jeunesse envie  
L'azur calme et serein du beau soir de ta vie.

Ce qu'on appelle nos beaux jours  
N'est qu'un éclair brillant dans une nuit d'orage,  
Et rien, excepté nos amours,  
N'y mérite un regret du sage.  
Mais que dis-je ? on aime à tout âge :  
Ce feu durable et doux, dans l'ame renfermé,  
Donne plus de chaleur en jetant moins de flamme ;  
C'est le souffle divin dont tout l'homme est formé,  
Il ne s'éteint qu'avec son ame.

Étendre son esprit, resserrer ses desirs,  
C'est là ce grand secret ignoré du vulgaire :  
Tu le connais, ami ; cet heureux coin de terre  
Renferme tes amours, tes goûts et tes plaisirs :  
Tes vœux ne passent point ton champêtre domaine ;  
Mais ton esprit plus vaste étend son horizon,  
Et du monde embrassant la scène,  
Le flambeau de l'étude éclaire ta raison.

Tu vois qu'aux bords du Tibre, et du Nil et du Gange,  
En tous lieux, en tous temps, sous des masques divers,

L'homme partout est l'homme, et qu'en cet univers  
Dans un ordre éternel tout passe, et rien ne change ;  
Tu vois les nations s'éclipser tour à tour  
Comme les astres dans l'espace ;  
De mains en mains le sceptre passe ; [jour.  
Chaque peuple a son siècle, et chaque homme a son

Sujets à cette loi suprême,  
Empire, gloire, liberté,  
Tout est par le temps emporté :  
Le temps emporta les dieux même  
De la crédule antiquité,  
Et ce que des mortels, dans leur orgueil extrême,  
Osaient nommer la vérité.

Au milieu de ce grand nuage,  
Réponds-moi : que fera le sage  
Toujours entre le doute et l'erreur combattu ?  
Content du peu de jours qu'il saisit au passage,  
Il se hâte d'en faire usage  
Pour le bonheur et la vertu.

J'ai vu ce sage heureux ; dans ses belles demeures  
J'ai goûté l'hospitalité ;  
A l'ombre du jardin que ses mains ont planté,  
Aux doux sons de sa lyre, il endormait les heures  
En chantant sa félicité.

Soyez touché, grand Dieu, de sa reconnaissance.  
Il ne vous lasse point d'un inutile vœu ;  
Gardez-lui seulement sa rustique opulence :  
Donnez tout à celui qui vous demande peu.

Des doux objets de sa tendresse  
Qu'à son riant foyer toujours environné,  
Sa femme et ses enfans couronnent sa vieillesse,  
Comme de ses fruits mûrs un arbre est couronné !  
Que sous l'or des épis ses collines jaunissent !  
Qu'au pied de son rocher son lac soit toujours pur !  
Que de ses beaux jasmins les ombres s'épaississent !  
Que son soleil soit doux, que son ciel soit d'azur,  
Et que pour l'étranger toujours ses vins mûrissent !

Pour moi, loin de ce port de la félicité,  
Hélas ! par la jeunesse et l'espoir emporté,  
Je vais tenter encore et les flots et l'orage ;  
Mais, ballotté par l'onde et fatigué du vent,  
Au pied de ton rocher sauvage,  
Ami, je reviendrai souvent  
Rattacher vers le soir ma barque à ton rivage.

## XIII.

*Le Lac.*

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,



Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,  
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence:  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accens inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos:  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laisa tomber ces mots:

«O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices!

»Suspendez votre cours:

»Laissez-nous savourer les rapides délices  
»Des plus beaux de nos jours!

»Assez de malheureux ici-bas vous implorent,  
»Coulez, coulez pour eux;

»Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent:  
»Oubliez les heureux.

»Mais je demande en vain quelques momens encore:

»Le temps m'échappe et fuit;

»Je dis à cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore  
»Va dissiper la nuit.

»Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive,

»Hâtons-nous, jouissons:

»L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive!  
»Il coule, et nous passons!»

Temps jaloux, se peut-il que ces momens d'ivresse,  
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
S'envolent loin de nous de la même vitesse  
Que les jours du malheur!

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?  
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus;  
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?  
Parlez: nous rendez-vous ces extases sublimes  
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets, grottes, forêt obscure!  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux:

Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise: Ils ont aimé!

XIV.

La Gloire.

*À un Poète exilé.*

Généreux favoris des Filles de Mémoire,  
Deux sentiers différens devant vous vont s'ouvrir:  
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire;  
Mortels, il faut choisir.

Ton sort, ô Manoël! suivit la loi commune:  
La muse t'enivra de précoces faveurs;  
Tes jours furent tissés de gloire et d'infortune,  
Et tu verses des pleurs!

Rougis plutôt, rougis d'envier au vulgaire  
Le stérile repos dont son cœur est jaloux;  
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre;  
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.  
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels  
Où le juste avenir prépare à ton génie  
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre  
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,  
Semble dire aux mortels: Je suis né sur la terre,  
Mais je vis dans les cieux.

Oui, la gloire t'attend; mais arrête, et contemple  
A quel prix on pénètre en ces parvis sacrés;  
Vois: l'infortune, assise à la porte du temple,  
En garde les degrés.

Ici, c'est ce vieillard que l'ingrate Ionie  
A vu de mers en mers promener ses malheurs:  
Aveugle, il mendiait au prix de son génie  
Un pain mouillé de pleurs.

Là le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,  
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,  
Quand il va recueillir la palme triomphale,  
Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,  
Luttant contre le sort ou contre les bourreaux :  
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes  
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre :  
Des cœurs nés sans vertu l'infortune est l'écueil ;  
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire  
Un généreux orgueil !

Que t'importe, après tout, que cet ordre barbare  
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau ?  
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare  
Un glorieux tombeau ?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage  
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras ;  
Lisbonne la réclame, et voilà l'héritage  
Que tu lui laisseras !

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme ;  
Athènes à des proscrits ouvre son Panthéon ;  
Coriolan expire, et les enfans de Rome  
Revendiquent son nom.

Au rivage des morts avant que de descendre,  
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains :  
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,  
Et sa gloire aux Romains.

XV.

*Sde.*

*La Naissance*

DU DUC DE BORDEAUX.

Versez du sang ! frappez encore !  
Plus vous retranchez ses rameaux,  
Plus le tronc sacré voit éclore  
Ses rejetons toujours nouveaux !  
Est-ce un dieu qui trompe le crime ?  
Toujours d'une auguste victime  
Le sang est fertile en vengeur !  
Toujours échappé d'Athalie

Quelque enfant que le fer oublie  
Grandit à l'ombre du Seigneur !

Il est né l'enfant du miracle !  
Héritier du sang d'un martyr,  
Il est né d'un tardif oracle,  
Il est né d'un dernier soupir !  
Aux accens du bronze qui tonne  
La France s'éveille et s'étonne  
Du fruit que la mort a porté !  
Jeux du sort ! merveilles divines !  
Ainsi fleurit sur des ruines  
Un lis que l'orage a planté !

Il vient, quand les peuples victimes  
Du sommeil de leurs conducteurs  
Errent au penchant des abîmes  
Comme des troupeaux sans pasteurs.  
Entre un passé qui s'évapore,  
Vers un avenir qu'il ignore,  
L'homme nage dans un chaos !  
Le doute égare sa boussole,  
Le monde attend une parole,  
La terre a besoin d'un héros !

Courage ! c'est ainsi qu'ils naissent ;  
C'est ainsi que, dans sa bonté,  
Un dieu les sème ! Ils apparaissent  
Sur des jours de stérilité.  
Ainsi dans une sainte attente,  
Quand des pasteurs la troupe errante  
Parlait d'un Moïse nouveau,  
De la nuit déchirant le voile  
Une mystérieuse étoile  
Les conduisit vers un berceau.

Sacré berceau, frêle espérance  
Qu'une mère tient dans ses bras,  
Déjà tu rassures la France :  
Les miracles ne trompent pas !  
Confiante dans son délire,  
A ce berceau déjà ma lyre  
Ouvre un avenir triomphant ;  
Et, comme ces rois de l'Aurore,  
Un instinct que mon âme ignore  
Me fait adorer un enfant !

Comme l'orphelin de Pergame,  
Il verra près de son berceau  
Un roi, des princes, une femme,  
Pleurer aussi sur un tombeau !  
Bercé sur le sein de sa mère,  
S'il vient à demander son père,  
Il verra se baisser les yeux !  
Et cette veuve inconsolée,  
En lui cachant le mausolée,  
Du doigt lui montrera les cieus !

Jeté sur le déclin des âges,  
Il verra l'empire sans fin,  
Sorti de glorieux orages,  
Frémir encor de son déclin.  
Mais son glaive au champ de victoire  
Nous rappellera la mémoire

Des destins promis à Clovis,  
Tant que le tronçon d'une épée,  
D'un rayon de gloire frappée,  
Brillera aux mains de ses fils!

Sourd aux leçons efféminées  
Dont le siècle aime à les nourrir,  
Il saura que les destinées  
Font roi pour régner ou mourir;  
Que des vieux héros de sa race  
Le premier titre fut l'audace,  
Et le premier trône un pavois;  
Et qu'en vain l'humanité crie:  
Le sang versé pour la patrie  
Est toujours la pourpre des rois!

Tremblant à la voix de l'histoire,  
Ce juge vivant des humains,  
Français, il saura que la gloire  
Tient deux flambeaux entre ses mains!  
L'un d'une sanglante lumière  
Sillonne l'horrible carrière  
Des peuples par le crime heureux;  
Semblable aux torches des furies  
Que jadis les fameux impies  
Sur leurs pas traînaient après eux!

L'autre, du sombre oubli des âges,  
Tombeau des peuples et des rois,  
Ne sauve que les siècles sages.  
Et les légitimes exploits:  
Ses clartés immenses et pures,  
Traversant les races futures,  
Vont s'unir au jour éternel;  
Pareil à ces feux pacifiques,  
O Vesta! que des mains pudiques  
Entretenant sur ton autel.

Il saura qu'aux jours où nous sommes,  
Pour vieillir au trône des rois,  
Il faut montrer aux yeux des hommes  
Ses vertus auprès de ses droits;  
Qu'assis à ce degré suprême,  
Il faut s'y défendre soi-même,  
Comme les dieux sur leurs autels;  
Rappeler en tout leur image,  
Et faire adorer le nuage  
Qui les sépare des mortels!

Au pied du trône séculaire  
Où s'assied un autre Nestor,  
De la tempête populaire  
Le flot calmé murmure encor!  
Ce juste, que le ciel contemple,  
Lui montrera par son exemple  
Comment, sur les écueils jeté,  
On élève sur le rivage,  
Avec les débris du naufrage,  
Un temple à l'immortalité!

Ainsi s'expliquaient sur ma lyre  
Les destins présents à mes yeux;  
Et tout secondait mon délire,  
Et sur la terre et dans les cieux!

Le doux regard de l'espérance  
Éclairait le deuil de la France:  
Comme, après une longue nuit,  
Sortant d'un berceau de ténèbres,  
L'aube efface les pas funèbres  
De l'ombre obscure qui s'enfuit.

XVI.

La Prière.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,  
Descend avec lenteur de son char de victoire;  
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux  
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,  
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.  
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,  
La lune se balance aux bords de l'horizon;  
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,  
Et le voile des nuits sur les monts se délie:  
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,  
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,  
S'élève au créateur du jour et de la nuit,  
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,  
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel!  
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;  
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre,  
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,  
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,  
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés;  
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,  
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,  
Dans les plaines de l'air repliant mollement,  
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,  
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore  
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts  
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?  
Tout se tait: mon cœur seul parle dans ce silence.  
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.  
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,  
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,  
Et, donnant un langage à toute créature,  
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.  
Seul, invoquant ici son regard paternel,  
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;  
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,  
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,  
Écoute aussi la voix de mon humble raison,  
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde!

Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde ;  
 Ame de l'univers , Dieu , père , créateur ,  
 Sous tous ces noms divers je crois en toi , Seigneur !  
 Et , sans avoir besoin d'entendre ta parole ,  
 Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.  
 L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur ,  
 La terre ta bonté , les astres ta splendeur.  
 Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage !  
 L'univers tout entier réfléchit ton image ;  
 Et mon ame à son tour réfléchit l'univers.  
 Ma pensée , embrassant tes attributs divers ,  
 Partout autour de soi te découvre et t'adore ,  
 Se contemple soi-même , et t'y découvre encore :  
 Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux ,  
 Se réfléchit dans l'onde , et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi , bonté , beauté suprême !  
 Je te cherche partout , j'aspire à toi , je t'aime !  
 Mon ame est un rayon de lumière et d'amour ,  
 Qui , du foyer divin détaché pour un jour ,  
 De désirs dévorans loin de toi consumée ,  
 Brûle de remonter à sa source enflammée !  
 Je respire , je sens , je pense , j'aime en toi !  
 Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;  
 C'est toi que je découvre au fond de la nature ,  
 C'est toi que je bénis dans toute créature.  
 Pour m'approcher de toi , j'ai fui dans ces déserts ;  
 Là , quand l'aube , agitant son voile dans les airs ,  
 Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore ,  
 Et sème sur les monts les perles de l'aurore ,  
 Pour moi c'est ton regard qui , du divin séjour ,  
 S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour ;  
 Quand l'astre à son midi , suspendant sa carrière ,  
 M'inonde de chaleur , de vie et de lumière ,  
 Dans ses puissans rayons , qui raniment mes sens ,  
 Seigneur , c'est ta vertu , ton souffle que je sens ;  
 Et quand la nuit , guidant son cortège d'étoiles ,  
 Sur le monde endormi jette ses sombres voiles ,  
 Seul , au sein du désert et de l'obscurité ,  
 Méditant de la nuit la douce majesté ,  
 Enveloppé de calme , et d'ombre , et de silence ,  
 Mon ame de plus près adore ta présence ;  
 D'un jour intérieur je me sens éclairer ,  
 Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui , j'espère , Seigneur , en ta magnificence.  
 Partout à pleines mains prodiguant l'existence ,  
 Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours  
 A ces jours d'ici-bas , si troublés et si courts.  
 Je te vois en tous lieux conserver et produire :  
 Celui qui peut créer dédaigne de détruire.  
 Témoin de ta puissance , et sûr de ta bonté ,  
 J'attends le jour sans fin de l'immortalité ;  
 La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres ,  
 Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres :  
 C'est le dernier degré qui m'approche de toi ,  
 C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.  
 Hâte pour moi , Seigneur , ce moment que j'implore ;  
 Ou si dans tes secrets tu le retiens encore ,  
 Entends du haut du ciel le cri de mes besoins :  
 L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :  
 Des dons de ta bonté soutiens mon indigence ,  
 Nourris mon corps de pain , mon ame d'espérance ;

Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissans  
 Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens ;  
 Et , comme le soleil aspire la rosée ,  
 Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée !

XVII.

Invocation.

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde ,  
 Habitante du ciel , passagère en ces lieux !  
 O toi qui fis briller dans cette nuit profonde  
 Un rayon d'amour à mes yeux ;

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière :  
 Dis-moi quel est ton nom , ton pays , ton destin.  
 Ton berceau fut-il sur la terre ?  
 Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière ?  
 Ou dans ce lieu d'exil , de deuil et de misère ,  
 Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?  
 Ah ! quel que soit ton nom , ton destin , ta patrie ,  
 O fille de la terre , ou du divin séjour ,  
 Ah ! laisse-moi toute ma vie  
 T'offrir mon culte et mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière ,  
 Sois mon appui , mon guide , et souffre qu'en tous lieux  
 De tes pas adorés je baise la poussière.  
 Mais si tu prends ton vol , et si , loin de nos yeux ,  
 Sœur des anges , bientôt tu remontes près d'eux ,  
 Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre ,  
 Souviens-toi de moi dans les cieux !

XVIII.

La Foi.

O néant ! ô seul Dieu que je puisse comprendre !  
 Silencieux abîme où je vais redescendre ,  
 Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main ?  
 De quel sommeil profond je dormais dans ton sein !  
 Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore ;  
 Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que j'abhorre ,  
 Et dans ta longue nuit mon paisible sommeil  
 N'aurait jamais connu ni songes ni réveil.



— Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.  
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.  
Vains regrets ! le destin me condamnait au jour,  
Et je viens, ô soleil, te maudire à mon tour.

— Cependant, il est vrai, cette première aurore,  
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,  
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,  
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,  
Ce vague enchantement, ces torrens d'espérance,  
Éblouissent les yeux au seuil de l'existence.  
Salut, nouveau séjour où le temps m'a jeté !  
Globe, témoin futur de ma félicité !  
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature !  
Soleil, premier amour de toute créature !  
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits !  
Terre, berceau de l'homme, admirable palais !  
Homme semblable à moi, mon compagnon, mon frère !  
Toi, plus belle à mes yeux, à mon ame plus chère !  
Salut, objets, témoins, instrumens de bonheur !  
Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur...

— Que ce rêve est brillant, mais, hélas ! c'est un rêve.  
Il commençait alors, maintenant il s'achève.  
La douleur lentement m'entr'ouvre le tombeau ;  
Salut, mon dernier jour ! sois mon jour le plus beau !

J'ai vécu : j'ai passé ce désert de la vie,  
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie ;  
Où toujours l'espérance, abusant ma raison,  
Me montrait le bonheur dans un vague horizon ;  
Où du vent de la mort les brûlantes baleines  
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.  
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,  
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,  
Pleure de son printemps l'aurore évanouie,  
Et consente à revivre une seconde vie ;  
Pour moi, quand le destin m'offrirait, à mou choix,  
Le sceptre du génie ou le trône des rois,  
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,  
Et joindrait à ses dons l'éternelle jeunesse,  
J'en jure par la mort ! dans un monde pareil,  
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil ! [passe ;  
Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout  
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface ;  
Où tout est fugitif, périssable, incertain ;  
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain !

— Combien de fois, ainsi trompé par l'existence,  
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance !  
Combien de fois ainsi mon esprit abattu  
A cru s'envelopper d'une froide vertu,  
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,  
Sous un manteau stoïque à caché sa faiblesse !  
Dans son indifférence un jour enseveli,  
Pour trouver le repos, il invoquait l'oubli :  
Vain repos faux sommeil ! — Tel qu'au pied des collines  
Où Rome sort du sein de ses propres ruines,  
L'œil voit dans ce chaos, confusément épars,  
D'antiques monumens, de modernes remparts,  
Des théâtres croulans, dont les frontons superbes  
Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes.

Les palais des héros par les ronces couverts,  
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,  
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,  
La colonne portant une image étrangère,  
L'herbe dans les forum, les fleurs dans les tombeaux,  
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux ;  
Tandis que, s'élevant de distance en distance,  
Un faible bruit de vie interrompt ce silence...  
Telle est notre ame après ces longs ébranlemens :  
Secouant la raison jusqu'en ses fondemens,  
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,  
Où, comme un grand débris, le désespoir domine !  
De sentimens éteints silencieux chaos,  
Éléments opposés, sans vie et sans repos,  
Restes des passions par le temps effacées,  
Combat désordonné de vœux et de pensées,  
Souvenirs expirans, regrets, dégoûts, remord.  
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort !  
Mais sous ce vaste deuil l'ame encore est vivante ;  
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente ;  
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau  
Craint de brûler encore au-delà du tombeau.

Ame ! qui donc es-tu ? flamme qui me dévore,  
Dois-tu vivre après moi ? dois-tu souffrir encore ?  
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir ?  
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir ?  
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,  
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle ;  
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,  
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,  
Une fange animée, une argile pensante...  
Mais que vois-je ? à ce mot tu frémis d'épouvante :  
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,  
Hélas ! tu crains de vivre, et trembles de mourir.

— Qui te révélera, redoutable mystère ?  
J'écoute en vain la voix des sages de la terre :  
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,  
Et de la même argile ils ont été pétris.  
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,  
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce ;  
Platon à Sunium te cherchait après lui :  
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui ;  
Deux mille ans passeront, et les enfans des hommes  
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.  
La vérité rebelle échappe à nos regards,  
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

— Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,  
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière :  
Mon ame aura passé, sans guide et sans flambeau,  
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau ;  
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,  
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.  
Réponds-moi, Dieu cruel ! S'il est vrai que tu sois,  
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois !  
Après le poids du jour, du moins le mercenaire  
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire ;  
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,  
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort !  
.....  
.....

— Mais tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,  
 Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,  
 La Foi, se réveillant comme un doux souvenir,  
 Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,  
 Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,  
 Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.  
 Je remonte aux lueurs de ce flambeau divin,  
 Du couchant de ma vie à son riant matin ;  
 J'embrasse d'un regard la destinée humaine ;  
 A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne ;  
 Je lis dans l'avenir la raison du présent ;  
 L'espoir ferme après moi les portes du néant,  
 Et, rouvrant l'horizon à mon âme ravie,  
 M'explique par la mort l'énigme de la vie.

Cette Foi, qui m'attend au bord de mon tombeau,  
 Hélas ! il m'en souvient, plana sur mon berceau.  
 De la terre promise immortel héritage,  
 Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.  
 Notre esprit la reçoit à son premier réveil,  
 Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil :  
 Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,  
 Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère ;  
 Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison ;  
 Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.  
 L'enfant, en essayant sa première parole,  
 Balbutie au berceau son sublime symbole,  
 Et, sous l'œil maternel germant à son insu,  
 Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.

Ah ! si la vérité fut faite pour la terre,  
 Sans doute elle a reçu ce simple caractère ;  
 Sans doute, dès l'enfance offerte à nos regards,  
 Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,  
 Comme les purs rayons de la céleste flamme,  
 Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,  
 De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,  
 S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs ;  
 Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,  
 Dans notre sein long-temps germer avant d'éclorre,  
 Et, quand l'homme a passé son orageux été,  
 Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,  
 Prête à mes yeux mourans ta mystique lumière :  
 Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur !  
 Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !  
 Hélas ! je n'ai que toi dans mes heures funèbres ;  
 Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres :  
 Cette raison superbe, insuffisant flambeau,  
 S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.  
 Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !  
 Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;  
 Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,  
 Et brille à l'horizon comme l'astre du soir.



## XIX.

## Le Génie.

*À M. de Bonald.*

*Impavidum ferient ruinae.*

Ainsi, quand parmi les tempêtes,  
 Au sommet brûlant du Sina,  
 Jadis le plus grand des prophètes  
 Gravait les tables de Juda ;  
 Pendant cet entretien sublime,  
 Un nuage couvrait la cime  
 Du mont inaccessible aux yeux,  
 Et, tremblant aux coups du tonnerre,  
 Juda, couché dans la poussière,  
 Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi des sophistes célèbres  
 Dissipant les fausses clartés,  
 Tu tires du sein des ténèbres  
 D'éblouissantes vérités.  
 Ce voile qui des lois premières  
 Couvrait les augustes mystères,  
 Se déchire et tombe à ta voix ;  
 Et tu suis ta route assurée,  
 Jusqu'à cette source sacrée  
 Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable  
 De l'éternelle vérité,  
 Tu vois d'un œil inaltérable  
 Les phases de l'humanité.  
 Secoués de leurs gonds antiques,  
 Les empires, les républiques,  
 S'écroutent en débris épars ;  
 Tu ris des terreurs où nous sommes :  
 Partout où nous voyons les hommes,  
 Un Dieu se montre à tes regards !

En vain, par quelque faux système,  
 Un système faux est détruit ;  
 Par le désordre à l'ordre même  
 L'univers moral est conduit.  
 Et comme autour d'un astre unique  
 La terre, dans sa route oblique,  
 Décrit sa route dans les airs,  
 Ainsi, par une loi plus belle,  
 Ainsi la justice éternelle  
 Est le pivot de l'univers.

Mais quoi ! tandis que le génie  
 Te ravit si loin de nos yeux,  
 Les lâches clameurs de l'envie  
 Te suivent jusque dans les cieux !  
 Crois-moi, dédaigne d'en descendre,



Ne t'abaisse pas pour entendre  
 Ces bourdonnements détracteurs ;  
 Poursuis ta sublime carrière ,  
 Poursuis : le mépris du vulgaire  
 Est l'apanage des grands cœurs.

Objet de ses amours frivoles ,  
 Ne l'as-tu pas vu tour à tour  
 Se forger de frères idoles  
 Qu'il adore et brise en un jour ?  
 N'as-tu pas vu son inconstance  
 De l'héréditaire croyance  
 Éteindre les sacrés flambeaux ?  
 Brûler ce qu'adoraient ses pères ,  
 Et donner le nom de lumières  
 A l'épaisse nuit des tombeaux ?

Secouant ses antiques rênes ,  
 Mais par d'autres tyrans flatté ,  
 Tout meurtri du poids de ses chaînes ,  
 L'entends-tu crier : *Liberté !*  
 Dans ses sacrilèges caprices ,  
 Le vois-tu donnant à ses vices  
 Les noms de toutes les vertus ,  
 Traîner Socrate aux gémonies ,  
 Pour faire , en des temples impies ,  
 L'apothéose d'Anitus ?

Si , pour caresser sa faiblesse ,  
 Sous tes pinceaux adulateurs ,  
 Tu parais du nom de sagesse  
 Les leçons de ses corrupteurs ,  
 Tu verrais ses mains avilies ,  
 Arrachant des palmes flétries  
 De quelque front déshonoré ,  
 Les répandre sur ton passage ,  
 Et , changeant la gloire en outrage ,  
 T'offrir un triomphe abhorré !

Mais , loin d'abandonner la lice  
 Où ta jeunesse a combattu ,  
 Tu sais que l'estime du vice  
 Est un outrage à la vertu.  
 Tu t'honores de tant de haine ;  
 Tu plains ces faibles cœurs qu'entraîne  
 Le cours de leur siècle égaré ;  
 Et , seul contre le flot rapide ,  
 Tu marches d'un pas intrépide  
 Au but que la gloire a montré.

Tel un torrent , fils de l'orage ,  
 En roulant du sommet des monts ,  
 S'il rencontre sur son passage  
 Un chêne , l'orgueil des vallons :  
 Il s'irrite , il écume , il gronde ,  
 Il presse des plis de son onde  
 L'arbre vainement menacé ,  
 Mais , debout parmi les ruines ,  
 Le chêne aux profondes racines  
 Demeure ; et le fleuve a passé :

Toi donc , des mépris de ton âge  
 Sans être jamais rebuté ,  
 Retrempe ton mâle courage

Dans les flots de l'adversité ;  
 Pour cette lutte qui s'achève ,  
 Que la vérité soit ton glaive ,  
 La justice ton bouclier !  
 Va , dédaigne d'autres armures ,  
 Et si tu reçois des blessures ,  
 Nous les couvrirons de laurier !

Vois-tu dans la carrière antique ,  
 Autour des coursiers et des chars ,  
 Jaillir la poussière olympique  
 Qui les dérobe à nos regards ?  
 Dans sa course ainsi le génie  
 Par les nuages de l'envie  
 Marche long-temps environné ;  
 Mais au terme de la carrière ,  
 Des flots de l'indigne poussière  
 Il sort vainqueur et couronné.

XX.

*Philosophie.*

*Au Marquis de \*\*\**

Oh ! qui m'emportera vers les tièdes rivages  
 Où l'Arno , couronné de ses pâles ombrages ,  
 Aux murs de Médicis en sa course arrêté ,  
 Réfléchit le palais par un sage habité ,  
 Et semble , au bruit flatteur de son onde plus lente ,  
 Murmurer les grands noms de Pétrarque et du Dante ?  
 Ou plutôt , que ne puis-je , au doux tomber du jour ,  
 Quand , le front soulagé du fardeau de la cour ,  
 Tu vas sous tes bosquets chercher ton Égérie ,  
 Suivre , en rêvant , tes pas de prairie en prairie ,  
 Jusqu'au modeste toit par tes mains embelli ,  
 Où tu cours adorer le silence et l'oubli !  
 J'adore aussi ces dieux : depuis que la sagesse  
 Aux rayons du malheur a mûri ma jeunesse ,  
 Pour nourrir ma raison des seuls fruits immortels ,  
 J'y cherche en soupirant l'ombre de leurs autels :  
 Et , s'il est au sommet de la verte colline ,  
 S'il est sur le penchant du coteau qui s'incline ,  
 S'il est aux bords déserts du torrent ignoré  
 Quelque rustique abri , de verdure entouré ,  
 Dont le pampre arrondi sur le seuil domestique  
 Dessine en serpentant le flexible portique ,  
 Semblable à la colombe errante sur les eaux ,  
 Qui , des cèdres d'Arar découvrant les rameaux ,  
 Vola sur leur sommet poser ses pieds de rose ,  
 Soudain mon ame errante y vole et s'y repose.  
 Aussi , pendant qu'admis dans les conseils des rois ,

Représentant d'un maître honoré par son choix ,  
 Tu tiens un des grands fils de la trame du monde ,  
 Moi, parmi les pasteurs, assis aux bords de l'onde ,  
 Je suis d'un œil rêveur les barques sur les eaux.  
 J'écoute les soupirs du vent dans les roseaux ;  
 Nonchalamment couché près du lit des fontaines ,  
 Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes ;  
 Ou je grave un vain nom sur l'écorce des bois ;  
 Ou je parle à l'écho qui répond à ma voix ;  
 Ou, dans le vague azur contemplant les nuages ,  
 Je laisse errer, comme eux, mes flottantes images ;  
 La nuit tombe, et le temps, de son doigt redouté ,  
 Me marque un jour de plus, que je n'ai pas compté.

Quelquefois seulement, quand mon ame oppressée  
 Sent en rythmes nombreux déborder ma pensée,  
 Au souffle inspirateur du soir, dans les déserts  
 Ma lyre abandonnée exhale encor des vers !  
 J'aime à sentir ces fruits d'une sève plus mûre  
 Tomber, sans qu'on les cueille, au gré de la nature ;  
 Comme le sauvageon secoué par les vents,  
 Sur les gazons flétris, de ses rameaux mouvans  
 Laisse tomber ses fruits que la branche abandonne,  
 Et qui meurent au pied de l'arbre qui les donne.

Il fut un temps peut-être ou mes jours mieux remplis,  
 Par la gloire éclairés, par l'amour embellis,  
 Et fuyant loin de moi sur des ailes rapides,  
 Dans la nuit du passé ne tombaient pas si vides.  
 Aux douteuses clartés de l'humaine raison,  
 Égaré dans les cieus sur les pas de Platon,  
 Par ma propre vertu je cherchais à connaître  
 Si l'ame est en effet un souffle du grand Être ;  
 Si ce rayon divin, dans l'argile enfermé,  
 Doit être par la mort éteint ou rallumé ;  
 S'il doit après mille ans revivre sur la terre ;  
 Ou si, changeant sept fois de destins et de sphère,  
 Et montant d'astre en astre à son centre divin,  
 D'un but qui fuit toujours il s'approche sans fin ;  
 Si dans ces changemens nos souvenirs survivent ;  
 Si nos soins, nos amours, si nos vertus nous suivent ;  
 S'il est un juge assis aux portes des enfers,  
 Qui sépare à jamais les justes des pervers ;  
 S'il est de saintes lois qui, du ciel émanées,  
 Des empires mortels prolongent les années,  
 Jettent un frein au peuple indocile à leur voix,  
 Et placent l'équité sous la garde des rois ;  
 Ou si d'un dieu qui dort l'aveugle nonchalance  
 Laisse au gré du destin trébucher sa balance,  
 Et livre, en détournant ses yeux indifférens,  
 La nature au hasard et la terre aux tyrans !  
 Mais, ainsi que des cieus, où son vol se déploie,  
 L'aigle souvent trompé redescend sans sa proie,  
 Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté  
 Je n'ai rien découvert que doute et vanité ;  
 Et, las d'errer sans fin dans des champs sans limite,  
 Au seul jour où je vis, au seul bord que j'habite  
 J'ai borné désormais ma pensée et mes soins :  
 Pourvu qu'un dieu caché fournisse à mes besoins ;  
 Pourvu que dans les bras d'une épouse chérie  
 Je goûte obscurément les doux fruits de ma vie ;  
 Que le rustique enclos par mes pères planté  
 Me donne un toit l'hiver, et de l'ombre l'été ;  
 Et que d'heureux eufans ma table couronnée

D'un convive de plus se peuple chaque année ,  
 Ami, je n'irai plus ravir si loin de moi ,  
 Dans les secrets de Dieu, ces comment, ces pourquoi ;  
 Ni du risible effort de mon faible génie  
 Aider péniblement la sagesse infinie.  
 Vivre est assez pour nous ; un plus sage l'a dit :  
 Le soin de chaque jour à chaque jour suffit.  
 Humble, et du saint des saints respectant les mystères,  
 J'héritai l'innocence et le dieu de mes pères ;  
 En inclinant mon front j'élevé à lui mes bras,  
 Car la terre l'adore et ne le comprend pas :  
 Semblable à l'alcyon, que la mer dorme ou gronde ,  
 Qui dans son nid flottant s'endort en paix sur l'onde ,  
 Me reposant sur Dieu du soin de me guider  
 A ce port invisible où tout doit aborder ,  
 Je laisse mon esprit, libre d'inquiétude,  
 D'un facile bonheur faisant sa seule étude ,  
 Et, prêtant sans orgueil la voile à tous les vents ,  
 Les yeux tournés vers lui, suivre le cours du temps.

Toi qui, long-temps battu des vents et de l'orage,  
 Jouissant aujourd'hui de ce ciel sans nuage,  
 Du sein de ton repos contemples du même œil  
 Nos revers sans dédain, nos erreurs sans orgueil,  
 Dont la raison facile et chaste sans rudesse,  
 Des sages de son temps n'a pris que la sagesse,  
 Et qui reçus d'en haut ce don mystérieux  
 De parler aux mortels dans la langue des dieux :  
 De ces bords enchanteurs où ta voix me convie,  
 Où s'écoule à flots purs l'automne de ta vie,  
 Où les eaux et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,  
 De tes jours nonchalans usurpent la moitié ;  
 Dans ces vers inégaux que ta muse entrelace,  
 Dis-nous, comme autrefois nous l'aurait dit Horace,  
 Si l'homme doit combattre ou suivre son destin ;  
 Si je me suis trompé de but ou de chemin ;  
 S'il est vers la sagesse une autre route à suivre :  
 Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre ?

---

 XXI.

 Le Golfe de Baya.
 

---

Vois-tu comme le flot paisible  
 Sur le rivage vient mourir ?  
 Vois-tu le volage zéphyre  
 Rider, d'une haleine insensible,  
 L'onde qu'il aime à parcourir !  
 Montons sur la barque légère  
 Que ma main guide sans efforts,  
 Et de ce golfe solitaire  
 Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :  
 Tandis que d'une main craintive

Tu tiens le docile aviron,  
Courbé sur la rame bruyante,  
Au sein de l'onde frémissante  
Je trace un rapide sillon.

Dieu ! quelle fraîcheur on respire !  
Plongé dans le sein de Thétis,  
Le soleil a cédé l'empire  
A la pâle reine des nuits ;  
Le sein des fleurs demi-fermées  
S'ouvre , et de vapeurs embaumées  
En ce moment remplit les airs ;  
Et du soir la brise légère  
Des plus doux parfums de la terre  
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent ?  
Quels chants éclatent sur ces bords ?  
De ces deux concerts qui s'unissent  
L'écho prolonge les accords.  
N'osant se fier aux étoiles ,  
Le pêcheur , repliant ses voiles ,  
Salue , en chantant , son séjour ;  
Tandis qu'une folle jeunesse  
Pousse au ciel des cris d'allégresse ,  
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse  
Tombe et brunit les vastes mers ;  
Le bord s'efface , le bruit cesse ,  
Le silence occupe les airs.  
C'est l'heure où la Mélancolie  
S'assied pensive et recueillie  
Aux bords silencieux des mers ,  
Et , méditant sur les ruines ,  
Contemple au penchant des collines  
Ce palais , ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie ,  
Terre autrefois féconde en sublimes vertus ,  
Sous d'indignes Césars \* maintenant asservie ,  
Ton empire est tombé , tes héros ne sont plus !  
Mais dans ton sein l'ame agrandie  
Croit sur leurs monumens respirer leur génie ,  
Comme on respire encor dans un temple aboli  
La majesté du dieu dont il était rempli.  
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses ,  
Vieux Romains , fiers Catons , mânes des deux Brutus !  
Allons redemander à ces murs abattus  
Des souvenirs plus doux , des ombres plus heureuses.

Horace , dans ce frais séjour ,  
Dans une retraite embellie  
Par les plaisirs et le génie ,  
Fuyait les pompes de la cour ;  
Properce y visitait Cynthia ,  
Et sous les regards de Délie  
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.  
Plus loin , voici l'asile où vint chanter le Tasse ,  
Quand , victime à la fois du génie et du sort ,

\* Ceci était écrit en 1813.

Errant dans l'univers , sans refuge et sans port ,  
La pitié recueillit son illustre disgrâce .  
Non loin des mêmes bords , plus tard il vint mourir ;  
La gloire l'appelait , il arrive , il succombe :  
La palme qui l'attend devant lui semble fuir ,  
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baya ! poétique séjour !  
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour  
Tout ce qui fut grand dans le monde ,  
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.  
Pas une voix qui me réponde ,  
Que le bruit plaintif de cette onde ,  
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour !

Ainsi tout change , ainsi tout passe ;  
Ainsi nous-mêmes nous passons ,  
Hélas ! sans laisser plus de trace  
Que cette barque où nous glissons  
Sur cette mer où tout s'efface.

---

## XXII.

### Le Temple.

---

Qu'il est doux , quand du soir l'étoile solitaire ,  
Précédant de la nuit le char silencieux ,  
S'élève lentement dans la voûte des cieux ,  
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre ;  
Qu'il est doux de porter ses pas religieux  
Dans le fond du vallon , vers ce temple rustique  
Dont la mousse a couvert le modeste portique ,  
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux !  
Salut , bois consacré ! Salut , champ funéraire ,  
Des tombeaux du village humble depositaire !  
Je bénis en passant tes simples monumens.  
Malheur à qui des morts profane la poussière !  
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre ,  
Et la nef a reçu mes pas retentissans.  
Quelle nuit ! quel silence ! au fond du sanctuaire  
A peine on aperçoit la tremblante lumière  
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.  
Seule elle luit encor quand l'univers sommeille ;  
Emblème consolant de la bonté qui veille  
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

Avançons : aucun bruit n'a frappé mon oreille ;  
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés ;  
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.  
Murs sacrés ! saints autels ! je suis seul , et mon ame  
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme ,  
Et confier au ciel des accents ignorés ,  
Que lui seul connaîtra , que vous seuls entendrez.

Mais quoi ! de ces autels j'ose approcher sans crainte !  
J'ose apporter , grand Dieu ! dans cette auguste enceinte

Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour !  
 Et je ne tremble pas que ta majesté sainte  
 Ne venge le respect qu'on doit à son séjour !  
 Non , je ne rougis plus du feu qui me consume :  
 L'amour est innocent quand la vertu l'allume ;  
 Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré ,  
 Le mien brûle mon cœur , mais c'est d'un feu sacré ;  
 La constance l'honneur et le malheur l'épure.  
 Je l'ai dit à la terre , à toute la nature ;  
 Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi :  
 J'oserais , Dieu puissant , la nommer devant toi.  
 Oui , malgré la terreur que ton temple m'inspire ,  
 Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire ;  
 Et ce nom , répété de tombeaux en tombeaux ,  
 Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire ,  
 De l'enceinte funèbre a troublé le repos.

Adieu, froids monumens ! adieu , saintes demeures !  
 Deux fois l'écho nocturne a répété les heures  
 Depuis que devant vous mes larmes ont coulé ;  
 Le ciel a vu ces pleurs , et je sors consolé.

Peut-être au même instant , sur un autre rivage ,  
 Elvire veille ainsi , seule avec mon image ,  
 Et dans un temple obscur , les yeux baignés de pleurs ,  
 Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

XXIII.

*Chants lyriques de Saül.*

IMITATION

DES

*Psaumes de David.*

Je répandrai mon ame au seuil du sanctuaire ,  
 Seigneur , dans ton nom seul je mettrai mon espoir ;  
 Mes cris t'éveilleront , et mon humble prière  
 S'élèvera vers toi comme l'encens du soir.

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue ?  
 J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau ;  
 Et par tant de rigueurs mon ame confondue ,  
 Mon ame est devant toi comme un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête ;  
 Ils se montrent , Seigneur , ton Christ humilié.  
 Le voilà , disent-ils : ses dieux l'ont oublié ;  
 Et Moloch en passant a secoué la tête  
 Et souri de pitié

.....  
 .....  
 .....

Seigneur , tendez votre arc ! levez-vous , jugez-moi !  
 Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes.  
 Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes  
 Portent sur eux la mort qu'ils appelaient sur moi !

Dieu se lève , il s'élance , il abaisse la voûte  
 De ces cieus éternels ébranlés sous ses pas :  
 Le soleil et la foudre ont éclairé sa route ;  
 Ses anges devant lui font voler le trépas.

Le feu de son courroux fait monter la fumée ,  
 Son éclat a fendu les nuages des cieus ;

La terre est consumée  
 D'un regard de ses yeux.

Il parle : sa voix foudroyante  
 A fait chanceler d'épouvante

Les cèdres du Liban , les rochers des déserts ;

Le Jourdain montre à nu sa source reculée ;

De la terre ébranlée  
 Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle  
 Des superbes enfans d'Ammon.

Levez-vous , ô Saül , et que l'ombre éternelle  
 Engloutisse jusqu'à leur nom !

.....  
 .....  
 .....

Que vois-je ! vous tremblez , orgueilleux oppresseurs ?

Le héros prend sa lance ,  
 Il l'agite , il s'élance ;

A sa seule présence ,

La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs.

Fuyez !... il est trop tard ! sa redoutable épée  
 Décrit autour de vous un cercle menaçant ,  
 En tout lieu vous poursuit , en tout lieu vous attend ;  
 Et , déjà mille fois dans votre sang trempée ,  
 S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe  
 Foule comme l'herbe  
 Les corps des mourans ;  
 Le héros l'excite  
 Et le précipite

A travers les rangs :  
 Les feux l'environnent ,  
 Les casques résonnent  
 Sous ses pieds sanglans ;  
 Devant sa carrière  
 Cette foule altière  
 Tombe tout entière  
 Sous ses traits brûlans ,  
 Comme la poussière  
 Qu'emportent les vents.



Où sont ces fiers Ismaélites ,  
Ces enfans de Moab , cette race d'Édom ?  
Iduméens , guerriers d'Ammon ,  
Et vous , superbes fils de Tyr et de Sidon ,  
Et vous , cruels Amalécites ?

Les voilà devant moi comme un fleuve tari ,  
Et leur mémoire même avec eux a péri !

.....

.....

.....

Que de biens le Seigneur m'apprête !  
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !  
Éphraïm , Manassé , Galaad , sont à moi ;  
Jacob , mon bouclier est l'appui de ma tête.  
Que de biens le Seigneur m'apprête !  
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !

Des bords où l'aurore se lève  
Aux bords où le soleil achève  
Son cours tracé par l'Éternel ,  
L'opulente Saba , la fertile Éthiopie ,  
La riche mer de Tyr , les déserts d'Arabie .  
Adorent le roi d'Israël .

Peuples , frappez des mains ! le roi des rois s'avance :  
Il monte , il s'est assis sur son trône éclatant ;  
Il pose de Sion l'éternel fondement ;  
La montagne frémit de joie et d'espérance .  
Peuples , frappez des mains ! le roi des rois s'avance :  
Il pose de Sion l'éternel fondement .

De sa main pleine de justice  
Il verse aux nations l'abondance et la paix .  
Réjouis-toi , Sion ! sous ton ombre propice ,  
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès ,  
La paix et l'équité fleurissent à jamais .  
De sa main pleine de justice  
Il verse aux nations l'abondance et la paix .

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles  
Plus que les tentes d'Israël !  
Il y fait sa demeure , il y rend ses oracles ,  
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles :  
Sion , ainsi que lui , ton nom est immortel .  
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles  
Plus que les tentes d'Israël .

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille ;  
C'est là qu'environné de la troupe docile  
De ses nombreux enfans , sa gloire et son appui ,  
Le roi vieillit , semblable à l'olivier fertile  
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui .

## XXIV.

*Hymne au Soleil.*

Vous avez pris pitié de sa longue douleur ,  
Vous me rendez le jour , Dieu que l'amour implore !  
Déjà mon front , convert d'une molle pâleur ,  
Des teintes de la vie à ses yeux se colore ;  
Déjà dans tout mon être une douce chaleur  
Circule avec mon sang , remonte dans mon cœur :  
Je renais pour aimer encore !

Mais la nature aussi se réveille en ce jour ;  
Au doux soleil de mai nous la voyons renaître :  
Les oiseaux de Vénus , autour de ma fenêtre ,  
Du plus chéri des mois proclament le retour !  
Guidez mes premiers pas dans nos vertes campagnes !  
Conduis-moi , chère Elvire , et soutiens ton amant :  
Je veux voir le soleil s'élever lentement ,  
Précipiter son char du haut de nos montagnes ,  
Jusqu'à l'heure où dans l'onde il ira s'engloutir ,  
Et cédera les airs au nocturne zéphyr .  
Viens ! Que crains-tu pour moi ? Le ciel est sans nuage :  
Ce plus beau de nos jours passera sans orage ;  
Et c'est l'heure où déjà sur les gazons en fleurs  
Dorment près des troupeaux les paisibles pasteurs .

Dieu ! que les airs sont doux ! que la lumière est pure !  
Tu régnes en vainqueur sur toute la nature ,  
O soleil ! et des cieux où ton char est porté  
Tu lui verses la vie et la fécondité .  
Le jour où , séparant la nuit de la lumière ,  
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière ,  
L'univers tout entier te reconnut pour roi ,  
Et l'homme , en t'adorant , s'inclina devant toi .  
De ce jour , poursuivant ta carrière enflammée ,  
Tu déris sans repos ta route accoutumée ;  
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli ,  
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli !

Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore ,  
L'Indien prosterné te bénit et t'adore ;  
Et moi , quand le midi de ses feux bienfaisans  
Ranime par degrés mes membres languissans ,  
Il me semble qu'un Dieu , dans tes rayons de flamme ,  
En échauffant mon sein , pénètre dans mon ame !  
Et je sens de ses fers mon esprit détaché ,  
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché .  
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire ?  
N'es-tu point , ô soleil , un rayon de sa gloire ?  
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux ,  
O soleil , n'es-tu point un regard de ses yeux ?

Ah ! si j'ai quelquefois , aux jours de l'infortune ,  
Blasphémé du soleil la lumière importune ;  
Si j'ai maudit les dons que j'ai reçus de toi ,



Dieu qui lis dans les cœurs, ô Dieu, pardonne-moi.  
 Je n'avais pas goûté la volupté suprême  
 De revoir la nature auprès de ce que j'aime,  
 De sentir dans mon cœur, aux rayons d'un beau jour,  
 Redescendre à la fois et la vie et l'amour.  
 Insensé ! j'ignorais tout le prix de la vie ;  
 Mais ce jour me l'apprend, et jè te glorifie !

XX

XXV.

Adieu.

---

Oui, j'ai quitté ce port tranquille,  
 Ce port si long-temps appelé,  
 Où, loin des ennuis de la ville,  
 Dans un loisir doux et facile,  
 Sans bruit mes jours auraient coulé.  
 J'ai quitté l'obscur vallon,  
 Le toit champêtre d'un ami ;  
 Loin des bocages de Bissy,  
 Ma muse, à regret exilée,  
 S'éloigne, triste et désolée,  
 Du séjour qu'elle avait choisi.  
 Nous n'irons plus dans les prairies,  
 Au premier rayon du matin,  
 Égarer, d'un pas incertain,  
 Nos poétiques rêveries.  
 Nous ne verrons plus le soleil,  
 Du haut des cimes d'Italie  
 Précipitant son char vermeil,  
 Semblable au père de la vie,  
 Rendre à la nature assoupie  
 Le premier éclat du réveil.  
 Nous ne goûterons plus votre ombre,  
 Vieux pins, l'honneur de ces forêts,  
 Vous n'entendrez plus nos secrets ;  
 Sous cette grotte humide et sombre  
 Nous ne chercherons plus le frais :  
 Et le soir, au temple rustique,  
 Quand la cloche mélancolique  
 Appellera tout le hameau,  
 Nous n'irons plus, à la prière,  
 Nous courber sur la simple pierre  
 Qui couvre un rustique tombeau.  
 Adieu, vallons ! adieu, bocages !  
 Lac azuré, rochers sauvages,  
 Bois touffus, tranquille séjour,  
 Séjour des heureux et des sages,  
 Je vous ai quittés sans retour !  
 Déjà ma barque fugitive,  
 Au souffle des zéphyrs trompeurs,  
 S'éloigne à regret de la rive  
 Que m'offraient des dieux protecteurs :  
 J'affronte de nouveaux orages :  
 Sans doute à de nouveaux naufrages

Mon frère esquif est dévoué,  
 Et pourtant à la fleur de l'âge,  
 Sur quels écueils, sur quel rivage  
 Déjà n'ai-je pas échoué ?  
 Mais d'une plainte téméraire  
 Pourquoi fatiguer le destin ?  
 A peine au milieu du chemin,  
 Faut-il regarder en arrière ?  
 Mes lèvres à peine ont goûté  
 Le calice amer de la vie,  
 Loin de moi je l'ai rejeté ;  
 Mais l'arrêt cruel est porté,  
 Il faut boire jusqu'à la lie !  
 Lorsque mes pas auront franchi  
 Les deux tiers de notre carrière,  
 Sous le poids d'une vie entière  
 Quand mes cheveux auront blanchi,  
 Je reviendrai du vieux Bissy  
 Visiter le toit solitaire,  
 Où le ciel me garde un ami.  
 Dans quelque retraite profonde,  
 Sous les arbres par lui plantés,  
 Nous verrons couler comme l'onde  
 La fin de nos jours agités.  
 Là, sans crainte et sans espérance,  
 Sur notre orageuse existence  
 Ramenés par le souvenir,  
 Jetant nos regards en arrière,  
 Nous mesurerons la carrière  
 Qu'il aura fallu parcourir.  
 Tel un pilote octogénaire  
 Du haut d'un rocher solitaire,  
 Le soir tranquillement assis,  
 Laisse au loin égarer sa vue,  
 Et contemple encor l'étendue  
 Des mers qu'il sillonna jadis.

XX

XXVI.

La Semaine Sainte.

---

*A la Roche-Guyon.*

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde :  
 Nautoniers sans étoile, abordez ! c'est le port :  
 Ici l'âme se plonge en une paix profonde,  
 Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre ;  
 Un jour égal et pur y repose les yeux :  
 C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,  
 Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé long-temps avant l'aurore,  
 Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour :

Notre rêve est fini , le vôtre dure encore ;  
Éveillez-vous ! voilà le jour.

Cœurs tendres , approchez ! ici l'on aime encore ;  
Mais l'amour , épuré , s'allume sur l'autel :  
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore ;  
Tout ce qui reste est immortel.

La prière , qui veille en ces saintes demeures ,  
De l'astre matinal nous annonce le cours ;  
Et , conduisant pour nous le char pieux des heures ,  
Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore ;  
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs ,  
Et les airs , ébranlés sous le marteau sonore ,  
Prennent l'accent de nos soupirs.

Dans le creux du rocher , sous une voûte obscure ,  
S'élève un simple autel : roi du ciel , est-ce toi ?  
Oui , contraint par l'amour , le Dieu de la nature  
Y descend , visible à la foi.

Que ma raison se taise , et que mon cœur adore !  
La croix à mes regards révèle un nouveau jour ;  
Aux pieds d'un Dieu mourant puis-je douter encore ?  
Non : l'amour m'explique l'amour.

Tous ces fronts prosternés , ce feu qui les embrase  
Ces parfums , ces soupirs s'exhalant du saint lieu ,  
Ces élans enflammés , ces larmes de l'extase ,  
Tout me répond que c'est un Dieu.

Favoris du Seigneur , souffrez qu'à votre exemple ,  
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais ,  
J'adore aussi de loin , sur le seuil de son temple ,  
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah ! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges !  
Que mon encens souillé monte avec votre encens.  
Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges  
Ne mêlaient-ils pas leurs accens !

Du nombre des vivans chaque aurore m'efface ;  
Je suis rempli de jours , de douleurs , de remords !  
Sous le portique obscur venez marquer ma place ,  
Ici , près du séjour des morts !

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre.  
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux,  
La mort m'a tout ravi , la mort doit tout me rendre :  
J'attends le réveil des tombeaux !

Ah ! puisse-je près d'eux , au gré de mon envie ,  
A l'ombre de l'autel , et non loin de ce port ,  
Seul , achever ainsi les restes de ma vie  
Entre l'espérance et la mort !

## XXVII.

*Le Chrétien mourant.*

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !  
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?  
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?  
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille  
Pour la dernière fois ? Eh quoi ! je me réveille  
Sur le bord du tombeau !

O toi , d'un feu divin précieuse étincelle ,  
De ce corps périssable habitante immortelle ,  
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !  
Prends ton vol , ô mon ame , et dépouille tes chaînes :  
Déposer le fardeau des misères humaines ,  
Est-ce donc là mourir ?

Oui , le temps a cessé de mesurer mes heures.  
Messagers rayonnans des célestes demeures ,  
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?  
Déjà , déjà je nage en des flots de lumière ;  
L'espace devant moi s'agrandit , et la terre  
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? Au moment où mon ame s'éveille,  
Des soupirs , des sanglots ont frappé mon oreille !  
Compagnons de l'exil , quoi ! vous pleurez ma mort !  
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée  
J'ai bu l'oubli des maux , et mon ame enivrée  
Entre au céleste port.

## XXVIII.

*Dieu.*

*A. M. de Lamennais.*

Oui , mon ame se plaît à secouer ses chaînes :  
Déposant le fardeau des misères humaines ,  
Laisant errer mes sens dans ce monde des corps ,  
Au monde des esprits je monte sans efforts.  
Là , foulant à mes pieds cet univers visible ,  
Je plane en liberté dans les champs du possible.  
Mon ame est à l'étroit dans sa vaste prison :  
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,  
L'infini dans son sein absorbe ma pensée :  
Là, reine de l'espace et de l'éternité,  
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,  
Aborder le néant, parcourir l'existence,  
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.  
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,  
Toute parole expire en efforts impuissans :  
Mon ame croit parler ; ma langue embarrassée  
Frappe l'air de vains sons, ombre de ma pensée.  
Dieu fit pour les esprits deux langages divers :  
En sons articulés l'un vole dans les airs ;  
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes ;  
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,  
Et, suivant des mortels les destins inconstans,  
Change avec les climats ou passe avec les temps ;  
L'autre, éternel, sublime, universel, immense,  
Est le langage inné de toute intelligence :  
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,  
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu :  
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'ame ;  
Ce langage senti, touche, illumine, enflamme :  
De ce que l'ame éprouve interprètes brûlans,  
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans ;  
C'est la langue du ciel que parle la prière,  
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler,  
L'enthousiasme aussi vient me la révéler ;  
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,  
Et mieux que la raison il m'explique le monde.  
Viens donc ! il est mon guide, et je veux t'en servir.  
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir.  
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface :  
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace,  
Et, dans l'ordre éternel de la réalité,  
Nous voilà face à face avec la vérité !

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,  
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore !  
Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,  
De son être infini sont les purs élémens :  
L'espace est son séjour, l'éternité son âge ;  
Le jour est son regard, le monde est son image ;  
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;  
L'être à flots éternels découlant de son sein,  
Comme un fleuve nourri par cette source immense,  
S'en échappe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes, comme lui, ses ouvrages parfaits  
Bénissent en naissant la main qui les a faits !  
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire :  
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire.  
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,  
Sa volonté suprême est sa suprême loi.  
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,  
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.  
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré ;  
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :  
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,  
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse ;  
Et comblant le néant de ses dons précieux,  
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux.  
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,

Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,  
Tendant par leur nature à l'être qui les fit ;  
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit.

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,  
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,  
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon ;  
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison ;  
Que la justice attend, que l'infortune espère,  
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre.  
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,  
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,  
Ce Dieu, défiguré par la main des faux prêtres,  
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.  
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon ;  
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom !

Heureux qui le connaît ! plus heureux qui l'adore !  
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,  
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,  
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,  
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,  
Brûle, comme l'encens, son ame en sa présence !  
Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu  
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu.  
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :  
Le désir et l'amour sont les ailes de l'ame.

Ah ! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,  
Jeunes, à peine encor échappés de ses mains,  
Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,  
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence !  
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil !  
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil !  
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même ;  
L'univers respirait ta majesté suprême ;  
La nature, sortant des mains du Créateur,  
Étalait en tous sens le nom de son auteur :  
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,  
En traits plus éclatans brillait sur tes ouvrages ;  
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi,  
Il invoquait son père, et tu disais : C'est moi.

Long-temps comme un enfant t'avois daigné l'instruire,  
Et par la main long-temps tu voulus le conduire.  
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,  
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,  
Dans le buisson d'Oreb, ou sur l'auguste cime  
Où Moïse aux Hébreux dictait ta loi sublime !  
Ces enfans de Jacob, premiers nés des humains,  
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :  
Tu frappais leur esprit par tes vivans oracles ;  
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles ;  
Et, lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus  
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus.  
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,  
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course :  
De cet astre vieillissant la sombre nuit des temps  
Éclipsa par degrés les rayons éclatans.  
Tu cessas de parler : l'oubli, la main des âges,  
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages,  
Les siècles en passant firent pâlir la foi,  
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire;  
 Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire;  
 Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,  
 Remonter flots à flots le long fleuve des jours!  
 Nature ! firmament ! l'œil en vain vous contemple !  
 Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple ;  
 Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieus,  
 De leurs mille soleils le cours mystérieux ;  
 Il ne reconnaît plus la main qui les dirige ;  
 Un prodige éternel cesse d'être un prodige.  
 Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain.  
 Qui sait où commença leur glorieux chemin ?  
 Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,  
 Une première fois s'est levé sur le monde ?  
 Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,  
 Et les jours éternels n'ont point de premier jour.  
 Sur le monde moral, en vain ta providence,  
 Dans ces grands changemens révèle ta présence.  
 C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains  
 Passe d'un sceptre à l'autre errant de mains en mains,  
 Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,  
 Se sont fait de la gloire une froide habitude :  
 Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort !  
 Le spectacle est usé : l'homme engourdi s'endort !

Réveille-nous, grand Dieu ! parle, et change le monde ;  
 Fais entendre au néant ta parole féconde.  
 Il est temps ! lève-toi ! sors de ce long repos ;  
 Tire un autre univers de cet autre chaos.  
 A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles !  
 A nos esprits flottans il faut d'autres miracles !  
 Change l'ordre des cieus qui ne nous parle plus !  
 Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus ;  
 Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire ;  
 Viens ! montre-toi toi-même, et force-nous de croire !  
 Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieus déserts  
 Le soleil cessera d'éclairer l'univers,  
 De ce soleil moral la lumière éclipse  
 Cessera par degrés d'éclairer la pensée,  
 Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit  
 Plongera l'univers dans l'éternelle nuit !  
 Alors tu briseras ton inutile ouvrage.  
 Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :  
 Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister !  
 L'homme cessa de croire : il cessa d'exister !

---

 XXIX.

 L'Automne.
 

---

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !  
 Feuillages jaunissans sur les gazons épars !  
 Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature  
 Convient à ma douleur, et plaît à mes regards.  
 Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;

J'aime à revoir eucor, pour la dernière fois,  
 Ce soleil pâissant, dont la faible lumière  
 Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,  
 A ses regards voilés je trouve plus d'attraits.  
 C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire  
 Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,  
 Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,  
 Je me retourne encore, et d'un regard d'envie  
 Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,  
 Je vous dois une larme au bord de mon tombeau.  
 L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !  
 Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie  
 Ce calice mêlé de nectar et de fiel :  
 Au fond de cette coupe où je buvais la vie,  
 Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore  
 Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !  
 Peut-être dans la foule une ame que j'ignore  
 Aurait compris mon ame et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre :  
 A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ; [pire,  
 Moi, je meurs : et mon ame, au moment qu'elle ex-  
 S'exhale comme un son triste et mélodieux.

## XXX.

## La Poésie sacrée.

 DITHYRAMBE.
 

---

*A M. de Genoude. \**

Son front est couronné de palmès et d'étoiles ;  
 Son regard immortel, que rien ne peut ternir,  
 Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,

---

\* M. de Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est le premier qui ait fait passer dans la langue française la sublime poésie des Hébreux. Jusqu'à présent nous ne connaissions que le sens des livres de Job, d'Isaïe, de David ; grâce à lui, l'expression, la couleur, le mouvement, l'énergie, vivent aujourd'hui dans notre langue. Ce dithyrambe est un témoignage de la reconnaissance de l'auteur pour la manière nouvelle dont M. de Genoude lui a fait envisager la poésie sacrée.



Réveille le passé, plonge dans l'avenir.  
 Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent :  
 Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent ;  
 A son gré descendant ou remontant leur cours ,  
 Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale ,  
 Ou , sur sa lyre virginal ,  
 Chante au monde vieilli ce jour , père des jours.

Écoutez ! — Jéhova s'élançe  
 Du sein de son éternité.  
 Le chaos endormi s'éveille en sa présence ;  
 Sa vertu le féconde , et sa toute-puissance  
 Repose sur l'immensité.

Dieu dit, et le jour fut : Dieu dit, et les étoiles  
 De la nuit éternelle éclairèrent les voiles ;  
 Tous les élémens divers  
 A sa voix se séparèrent :  
 Les eaux soudain s'écoulèrent  
 Dans le lit creusé des mers ;  
 Les montagnes s'élevèrent ,  
 Et les aquilons volèrent  
 Dans les libres champs des airs.

Sept fois de Jéhova la parole féconde  
 Se fit entendre au monde ,  
 Et sept fois le néant à sa voix répondit ;  
 Et Dieu dit : Faisons l'homme à ma vivante image.  
 Il dit, l'homme naquit ; à ce dernier ouvrage  
 Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit.

Mais ce n'est plus un Dieu ; — c'est l'homme qui soupire :  
 Éden a fui ; ... voilà le travail et la mort.  
 Dans les larmes sa voix expire ,  
 La corde du bonheur se brise sur sa lyre ,  
 Et Job en tire un son triste comme le sort.

Ah ! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître !  
 Ah ! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu ,  
 Et le sein qui m'a donné l'être ,  
 Et les genoux qui m'ont reçu !  
 Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface !  
 Que , toujours obscurci des ombres du trépas ,  
 Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place !  
 Qu'il soit comme s'il n'était pas !

Maintenant dans l'oubli je dormirais encore ;  
 Et j'achèverais mon sommeil  
 Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore ,  
 Avec ces conquérans que la terre dévore ,  
 Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclorre ,  
 Et qui n'a pas vu le soleil !

Mes jours déclinent comme l'ombre ;  
 Je voudrais les précipiter.  
 O mon Dieu ! retranchez le nombre  
 Des soleils que je dois compter ;  
 L'aspect de ma longue infortune  
 Éloigne , repousse , importune  
 Mes frères lassés de mes maux ;  
 En vain je m'adresse à leur foule ,  
 Leur pitié m'échappe et s'écoule  
 Comme l'onde aux flancs des coteaux.

Ainsi qu'un nuage qui passe ,

Mon printemps s'est évanoui ;  
 Mes yeux ne verront plus la trace  
 De tous ces biens dont j'ai joui.  
 Par le souffle de la colère ,  
 Hélas ! arraché de la terre ,  
 Je vais d'où l'on ne revient pas !  
 Mes vallons , ma propre demeure ,  
 Et cet œil même qui me pleure ,  
 Ne verront jamais mes pas !

L'homme vit un jour sur la terre  
 Entre la mort et la douleur ;  
 Rassasié de sa misère ,  
 Il tombe enfin comme la fleur.  
 Il tombe ! au moins par la rosée  
 Des fleurs la racine arrosée  
 Peut-elle un moment reflleurir :  
 Mais l'homme , hélas ! après la vie ,  
 C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :  
 On le cherche , il vient de tarir.

Mes jours fondent comme la neige  
 Au souffle du courroux divin ;  
 Mon espérance qu'il abrège  
 S'enfuit comme l'eau de ma main :  
 Ouvrez-moi mon dernier asile :  
 Là , j'ai dans l'ombre un lit tranquille ,  
 Lit préparé pour mes douleurs.  
 O tombeau ! vous êtes mon père ;  
 Et je dis aux vers de la terre :  
 Vous êtes ma mère et mes sœurs !

Mais les jours heureux de l'impie  
 Ne s'éclipsent pas au matin :  
 Tranquille , il prolonge sa vie  
 Avec le sang de l'orphelin.  
 Il étend au loin ses racines ;  
 Comme un troupeau sur les collines ,  
 Sa famille couvre Ségor :  
 Puis dans un riche mausolée  
 Il est couché dans la vallée ,  
 Et l'on dirait qu'il vit encor.

C'est le secret de Dieu , je me tais et j'adore.  
 C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore ,  
 Qui pesa l'océan , qui suspendit les cieux.  
 Pour lui, l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles.  
 Il a fondé la terre et semé les étoiles ;  
 Et qui suis-je à ses yeux ?

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe ,  
 De son sein bouillonnant la menace à longs flots  
 S'échappe ; un Dieu l'appelle , il s'élançe , il s'écrie :  
 Cieux et terre , écoutez ! silence au fils d'Amos !

Osius n'était plus : Dieu m'apparut : je vis  
 Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante :  
 Les bords éblouissans de sa robe flottante  
 Remplissaient le sacré parvis.

Des séraphins , debout sur des marches d'ivoire  
 Se voilaient devant lui de six ailes de feux :  
 Volant de l'un à l'autre , ils se disaient entre eux :  
 Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux !  
 Toute la terre est pleine de sa gloire !



Du temple à ces accens la voûte s'ébranla ;  
Adonai s'enfuit sous la nue enflammée ;  
Le saint lieu fut rempli de torrens de fumée ;  
La terre sous mes pieds trembla.

Et moi, je resterais dans un lâche silence !  
Moi qui t'ai vu , Seigneur, je n'oserais parler !  
A ce peuple impur qui t'offense  
Je craindrais de te révéler !

Qui marchera pour nous ? dit le Dieu des armées.  
Qui parlera pour moi ? dit Dieu. — Qui ? moi, Seigneur !  
Touche mes lèvres enflammées :  
Me voilà , je suis prêt !... Malheur !

Malheur à vous qui dès l'aurore  
Respirez les parfums du vin ,  
Et que le soir retrouve encore  
Chancelans aux bords du festin !  
Malheur à vous qui par l'usure  
Étendez sans fin ni mesure  
La borne immense de vos champs !  
Voulez-vous donc , mortels avides ,  
Habiter dans vos champs arides ,  
Seuls , sur la terre des vivans ?

Malheur à vous , race insensée !  
Enfans d'un siècle audacieux ,  
Qui dites dans votre pensée :  
Nous sommes sages à nos yeux !  
Vous changez la nuit en lumière ,  
Et le jour en ombre grossière  
Où se cachent vos voluptés ;  
Mais comme un taureau dans la plaine ,  
Vous traînez après vous la chaîne  
De vos longues iniquités.

Malheur à vous , filles de l'onde ,  
Iles de Sidon et de Tyr !  
Tyrans qui trafiquez du monde  
Avec la pourpre et l'or d'Ophir !  
Malheur à vous , votre heure sonne :  
En vain l'Océan vous couronne !  
Malheur à toi , reine des eaux ,  
A toi qui , sur des mers nouvelles ,  
Fais retentir comme des ailes  
Les voiles de mille vaisseaux !

Ils sont enfin venus les jours de ma justice ;  
Ma colère , dit Dieu , se déborde sur vous :  
Plus d'encens , plus de sacrifices  
Qui puisse éteindre mon courroux !

Je livrerai ce peuple à la mort , au carnage :  
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage  
Ses bataillons entiers !  
— Seigneur ! épargnez-nous ! Seigneur ! — Non , point  
de trêve !  
Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive  
Le sang de ses guerriers !

Ses torrens sècheront sous ma brûlante haleine ;  
Ma main nivellera , comme une vaste plaine ,

Ses murs et ses palais !  
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume !  
Là , plus de nation , de ville , de royaume ;  
Le silence à jamais !

Ses murs se couvriront de ronces et d'épines :  
L'hiène et le serpent peupleront ses ruines ;  
Les hiboux , les vautours ,  
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure ,  
Viendront à leurs petits porter la nourriture  
Au sommet de ses tours !

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe :  
Le sombre Ézéchiël ,  
Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël ,  
Fait descendre à son tour la parole de vie !

L'Éternel emporta mon esprit au désert :  
D'ossements desséchés le sol était couvert ;  
J'approche en frissonnant ; mais Jéhova me crie :  
Si je parle à ces os , reprendront-ils la vie ?  
— Éternel , tu le sais. — Eh bien ! dit le Seigneur ,  
Écoute mes accens , retiens-les , et dis-leur :  
Ossements desséchés , insensible poussière ,  
Levez-vous ! recevez l'esprit et la lumière !  
Que vos membres épars s'assemblent à ma voix !  
Que l'esprit vous anime une seconde fois !  
Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent !  
Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent !  
Levez-vous et vivez , et voyez qui je suis !  
J'écoutai le Seigneur , j'obéis , et je dis :  
Esprit , soufflez sur eux du couchant , de l'aurore ;  
Soufflez de l'aquilon , soufflez !... Pressés d'éclorre ,  
Ces restes du tombeau , réveillés par mes cris ,  
Entrechoquent soudain leurs ossements flétris ;  
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre ,  
Leurs os sont rassemblés et la chair les recouvre !  
Et ce champ de la mort tout entier se leva ,  
Redevint un grand peuple , et connut Jéhova !

Mais Dieu de ses enfans a perdu la mémoire ;  
La fille de Sion , méditant ses malheurs ,  
S'assied en soupirant , et , veuve de sa gloire ,  
Écoute Jérémie et retrouve des pleurs.

Le Seigneur , m'accablant du poids de sa colère ,  
Retire tour à tour et ramène sa main :  
Vous qui passez par le chemin ,  
Est-il une misère égale à ma misère ?

En vain ma voix s'élève , il n'entend plus ma voix ,  
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme ,  
Et tout le jour contre mon ame  
Sa fureur a lancé les fils de son carquois.

Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée ;  
Les enfans m'ont chanté dans leurs dérisions ;  
Seul , au milieu des nations ,  
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

Il s'est enveloppé de son divin courroux :  
Il a fermé ma route , il a troublé ma voie ;  
Mon sein n'a plus connu la joie ,  
Et j'ai dit au Seigneur : Seigneur , souvenez-vous ,

Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère ;  
Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri ;  
Non, votre amour n'est point tari :  
Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

Je repasse en pleurant ces misérables jours :  
J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore :  
Quand il punit, il aime encore ;  
Il ne s'est pas, mon ame, éloigné pour toujours.

Heureux qui le connaît ! heureux qui dès l'enfance  
Porta le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur !  
Il croit au salut du Seigneur,  
S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence !

Il sent peser sur lui ce joug de votre amour ;  
Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière ;  
Et la bouche dans la poussière,  
Il invoque, il espère, il attend votre jour.

Silence, ô lyre ! et vous, silence,  
Prophètes, voix de l'avenir !  
Tout l'univers se tait d'avance  
Devant celui qui doit venir.  
Fermez-vous, lèvres inspirées ;  
Reposez-vous, harpes sacrées,  
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,  
Une voix au monde inconnue  
Fera retentir dans la nue :  
PAIX A LA TERRE, ET GLOIRE AUX CIEUX !

XXXI.

*L'Esprit de Dieu.*

*A L. de V\*\*\*.*

Le feu divin qui nous consume  
Ressemble à ces feux indiscrets  
Qu'un pasteur imprudent allume  
Aux bords des profondes forêts :  
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,  
L'humble foyer couve et sommeille :  
Mais s'il respire l'aquilon,  
Tout à coup la flamme engourdie  
S'enfle, déborde : et l'incendie  
Embrase un immense horizon !

O mon ame ! de quels rivages  
Viendra ce souffle inattendu ?  
Sera-ce un enfant des orages,  
Un soupir à peine entendu ?  
Viendra-t-il, comme un doux zéphyre,

Mollement caresser ma lyre,  
Ainsi qu'il caresse une fleur ?  
Ou sous ses ailes frémissantes  
Briser ses cordes gémissantes  
Du cri perçant de la douleur !

Viens du couchant ou de l'aurore !  
Doux ou terrible au gré du sort :  
Le sein généreux qui t'implore  
Brave la souffrance ou la mort !  
Aux cœurs altérés d'harmonie  
Qu'importe le prix du génie ?  
Si c'est la mort, il faut mourir !...  
On dit que la bouche d'Orphée,  
Par les flots de l'Èbre étouffée,  
Rendit un immortel soupir.

Mais soit qu'un mortel vive ou meure,  
Toujours rebelle à nos souhaits,  
L'esprit ne souffle qu'à son heure  
Et ne se repose jamais !  
Préparons-lui des lèvres pures,  
Un œil chaste, un front sans souillures,  
Comme, aux approches du saint lieu,  
Des enfans, des vierges voilées,  
Jonchent de roses effeuillées  
La route où va passer un Dieu !

Fuyant des bords qui l'ont vu naître,  
De Laban l'antique berger  
Un jour devant lui vit paraître  
Un mystérieux étranger ;  
Dans l'ombre, ses larges prunelles  
Lançaient de pâles étincelles ;  
Ses pas ébranlaient le vallon :  
Le courroux gonflait sa poitrine,  
Et le souffle de sa narine  
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence  
Ils se mesurent un moment ;  
Soudain l'un sur l'autre s'élança  
Saisi d'un même emportement :  
Leurs bras menaçans se replient,  
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,  
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés ;  
Comme un chêne qu'on déracine  
Leur tronc se balance et s'incline  
Sur leurs genoux entrelacés !

Tous deux ils glissent dans la lutte,  
Et Jacob enfin terrassé  
Chancelle, tombe, et dans sa chute  
Entraîne l'ange renversé :  
Palpitant de crainte et de rage,  
Soudain le pasteur se dégage  
Des bras du combattant des cieux,  
L'abat, le presse, le surmonte,  
Et sur son sein gonflé de honte  
Pose un genou victorieux.

Mais sur le lutteur qu'il domine,  
Jacob encor mal affermi,  
Sent à son tour sur sa poitrine

Le poids du céleste ennemi.  
Enfin, depuis les heures sombres  
Où le soir lutte avec les ombres,  
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,  
Contre ce rival qu'il ignore  
Il combattit jusqu'à l'aurore.....  
Et c'était l'esprit du Seigneur !

Ainsi dans les ombres du doute  
L'homme, hélas ! égaré souvent,  
Se trace à soi-même sa route,  
Et veut voguer contre le vent ;  
Mais dans cette lutte insensée,  
Bientôt notre aile terrassée  
Par le souffle qui la combat,  
Sur la terre tombe essoufflée  
Comme la voile désenflée  
Qui tombe et dort le long du mât.

Attendons le souffle suprême  
Dans un repos silencieux ;  
Nous ne sommes rien de nous-même  
Qu'un instrument mélodieux !  
Quand le doigt d'en haut se retire,  
Restons muets comme la lyre  
Qui recueille ses saints transports,  
Jusqu'à ce que la main puissante  
Touche la corde frémissante  
Où dorment les divins accords !

.....

XXXII.

Sapho,

ÉLÉGIE ANTIQUE.

L'aurore se levait, la mer battait la plage ;  
Ainsi parla Sapho debout sur le rivage,  
Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos  
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots.

Fatal rocher ! profond abîme !  
Je vous aborde sans effroi !

Vous allez à Vénus dérober sa victime :  
J'ai méconnu l'amour, l'amour punit mon crime.  
O Neptune ! tes flots seront plus doux pour moi !  
Vois-tu de quelles fleurs j'ai couronné ma tête ?  
Vois, ce front, si long-temps chargé de mon ennui,  
Orné pour mon trépas comme pour une fête,  
Du bandeau solennel étincèle aujourd'hui !  
On dit que dans ton sein... mais je ne puis le croire,  
On échappe au courroux de l'implacable Amour ;  
On dit que, par tes soins, si l'on renaît au jour,

D'une flamme insensée on y perd la mémoire !  
Mais de l'abîme, ô dieu ! quel que soit le secours,  
Garde-toi, garde-toi de préserver mes jours !  
Je ne viens pas chercher dans tes ondes propices  
Un oubli passager, vain remède à mes maux !  
J'y viens, j'y viens trouver le calme des tombeaux !  
Reçois, ô roi des mers, mes joyeux sacrifices ! [glots ?  
Et vous, pourquoi ces pleurs ? pourquoi ces vains san-  
Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos !

Importuns souvenirs, me suivrez-vous sans cesse ?  
C'était sous les bosquets du temple de Vénus :  
Moi-même, de Vénus insensible prêtresse,  
Je chantais sur la lyre un hymne à la déesse :  
Aux pieds de ses autels soudain je t'aperçus !  
Dieux ! quels transports nouveaux ! ô dieux ! comment  
décrire

Tous les feux dont mon sein se remplit à la fois :  
Ma langue se glaça, je demeurai sans voix,  
Et ma tremblante main laissa tomber ma lyre !  
Non : jamais aux regards de l'ingrate Daphné  
Tu ne parus plus beau, divin fils de Latone ;  
Jamais le thyrses en main, de pampres couronné,  
Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe trainé,  
N'apparut plus brillant aux regards d'Érigone.  
Tout sortit... De lui seul je me souviens, hélas !  
Sans rougir de ma flamme, en tous temps, à toute  
heure,

J'errais seule et pensive autour de sa demeure :  
Un pouvoir plus qu'humain m'enchaînait sur ses pas !  
Que j'aimais à le voir, de la foule enivrée,  
Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,  
Lancer le disque au loin d'une main assurée,  
Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux !  
Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière  
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,  
S'élançant le premier au bout de la carrière,  
Et, le front couronné, revenir à pas lents !  
Ah ! de tous ses succès, que mon ame était fière !  
Et si de ce beau front de sueur humecté  
J'avais pu seulement essuyer la poussière !...  
O dieux ! j'aurais donné tout, jusqu'à ma beauté,  
Pour être un seul instant ou sa sœur ou sa mère !  
Vous, qui n'avez jamais rien pu pour mon bonheur,  
Vaines divinités des rives du Permesse,  
Moi-même, dans vos arts j'instruisis sa jeunesse ;  
Je composai pour lui ces chants pleins de douceur,  
Ces chants qui m'ont valu les transports de la Grèce.  
Ces chants, qui des Enfers fléchiraient la rigueur,  
Malheureuse Sapho, n'ont pu fléchir son cœur,  
Et son ingratitude a payé sa tendresse !

Redoublez vos soupirs ! redoublez vos sanglots !  
Pleurez ! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles charmes  
A son indifférence avaient pu l'arracher !  
Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher !  
S'il eût été du moins attendri par mes larmes :  
Jamais, pour un mortel, jamais la main des dieux  
N'aurait filé des jours plus doux, plus glorieux !  
Que d'éclat cet amour eût jeté sur sa vie !  
Ses jours à ces dieux même auraient pu faire envie !  
Et l'amant de Sapho, fameux dans l'univers,

Aurait été, comme eux, immortel dans mes vers !  
 C'est pour lui que j'aurais, sur tes autels propices,  
 Fait fumer en tout temps l'encens des sacrifices ;  
 O Vénus ! c'est pour lui que j'aurais nuit et jour  
 Suspendu quelque offrande aux autels de l'Amour !  
 C'est pour lui que j'aurais, durant les nuits entières,  
 Aux trois fatales sœurs adressé mes prières !  
 Ou bien que, reprenant mon luth mélodieux,  
 J'aurais redit les airs qui lui plaisaient le mieux !  
 Pour lui j'aurais voulu dans les jeux d'Ionie  
 Disputer aux vainqueurs les palmes du génie !  
 Que ces lauriers brillans à mon orgueil offerts  
 En les cucillant pour lui m'auraient été plus chers !  
 J'aurais mis à ses pieds le prix de ma victoire,  
 Et couronné son front des rayons de ma gloire !

Souvent à la prière abaissant mon orgueil,  
 De ta porte, ô Phaon ! j'allais baiser le seuil !  
 Au moins, disais-je, au moins, si ta rigueur jalouse  
 Me refuse à jamais ce doux titre d'épouse,  
 Souffre, ô trop cher Phaon, que Sapho, près de toi,  
 Esclave si tu veux, vive au moins sous ta loi !  
 Que m'importent ce nom et cette ignominie,  
 Pourvu qu'à tes côtés je consume ma vie !  
 Pourvu que je te voie, et qu'à mon dernier jour  
 D'un regard de pitié tu plaines tant d'amour !  
 Ne crains pas mes périls, ne crains pas ma faiblesse ;  
 Vénus égalera ma force à ma tendresse.  
 Sur les flots, sur la terre, attachée à tes pas,  
 Tu me verras te suivre au milieu des combats ;  
 Tu me verras, de Mars affrontant la furie,  
 Détourner tous les traits qui menacent ta vie,  
 Entre la mort et toi toujours prompte à courir...  
 Trop heureuse pour lui si j'avais pu mourir !

Lorsqu'enfin fatigué des travaux de Bellone,  
 Sous la tente, au sommeil ton ame s'abandonne,  
 Ce sommeil, ô Phaon ! qui n'est plus fait pour moi,  
 Seule me laissera veillant autour de toi ;  
 Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,  
 Assise à tes côtés durant la nuit entière,  
 Mon luth sur mes genoux, soupirant mon amour,  
 Je charmerai ta peine, en attendant le jour !

Je disais ; et les vents emportaient ma prière !  
 L'écho répétait seul ma plainte solitaire ;  
 Et l'écho seul encor répond à mes sanglots !  
 Pleurez ! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

Toi qui fus une fois mon bonheur et ma gloire,  
 O lyre ! que ma main fit résonner pour lui,  
 Ton aspect que j'aimais m'importune aujourd'hui,  
 Et chacun de tes airs rappelle à ma mémoire  
 Et mes feux, et ma honte, et l'ingrat qui m'a fui !  
 Brise-toi dans mes mains, lyre à jamais funeste !  
 Aux autels de Vénus, dans ses sacrés parvis  
 Je ne te suspends pas ! que le courroux céleste  
 Sur ces flots orageux disperse tes débris !  
 Et que de mes tourmens nul vestige ne reste !  
 Que ne puis-je de même engloutir dans ces mers  
 Et ma fatale gloire, et mes chants, et mes vers !  
 Que ne puis-je effacer mes traces sur la terre !  
 Que ne puis-je aux Enfers descendre tout entière,  
 Et brûlant ces écrits où doit vivre Phaon,  
 Emporter avec moi l'opprobre de mon nom !

Cependant si les dieux que sa rigueur outrage  
 Poussaient en cet instant ses pas vers le rivage,  
 Si de ce lieu suprême il pouvait s'approcher ;  
 S'il venait contempler sur le fatal rocher  
 Sapho, les yeux en pleurs, errante, échevelée,  
 Frappant de vains sanglots la rive désolée,  
 Brûlant encor pour lui, lui pardonnant son sort,  
 Et dressant lentement les apprêts de sa mort !  
 Sans doute, à cet aspect, touché de mon supplice  
 Il se repentirait de sa longue injustice :  
 Sans doute, par mes pleurs se laissant désarmer  
 Il dirait à Sapho : Vis encor pour aimer !  
 Qu'ai-je dit ? Loin de moi, quelque remords peut-être,  
 A défaut de l'amour, dans son cœur a pu naître ;  
 Peut-être dans sa fuite, averti par les dieux,  
 Il frissonne, il s'arrête, il revient vers ces lieux :  
 Il revient m'arrêter sur les bords de l'abîme ;  
 Oh ! qu'entends-je ?... écoutez... du côté de Lesbos  
 Une clameur lointaine a frappé les échos !  
 J'ai reconnu l'accent de cette voix si chère,  
 J'ai vu sur le chemin s'élever la poussière !  
 O vierges ! regardez, ne le voyez-vous pas  
 Descendre la colline et me tendre les bras ?  
 Mais non ! tout est muet dans la nature entière,  
 Un silence de mort règne au loin sur la terre ;  
 Le chemin est désert !... Je n'entends que les flots...  
 Pleurez ! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

Mais déjà s'élançant vers les cieux qu'il colore,  
 Le soleil de son char précipite le cours.  
 Toi qui viens commencer le dernier de mes jours,  
 Adieu, dernier soleil ! adieu, suprême aurore !  
 Demain du sein des flots vous jaillirez encore,  
 Et moi je meurs ! et moi, je m'éteins pour toujours !  
 Adieu, champs paternels ! adieu, douce contrée !  
 Adieu, chère Lesbos à Vénus consacrée !  
 Rivage où j'ai reçu la lumière des cieux ! [sance,  
 Temple auguste où ma mère, aux jours de ma nais-  
 D'une tremblante main me consacrant aux dieux,  
 Au culte de Vénus dévoua mon enfance !  
 Et toi, forêt sacrée, où les filles du ciel,  
 Entourant mon berceau, m'ont nourri de leur miel,  
 Adieu ! Leurs vains présens que le vulgaire envie,  
 Ni des traits de l'Amour, ni des coups du destin,  
 Misérable Sapho, n'ont pu sauver ta vie !  
 Tu vécus dans les pleurs, et tu meurs au matin !  
 Ainsi tombe une fleur avant le temps fané !  
 Ainsi, cruel Amour ! sous le couteau mortel,  
 Une jeune victime à ton temple amenée,  
 Qu'à ton culte en naissant le père a destinée,  
 Vient tomber avant l'âge au pied de ton autel !

Et vous qui reverrez le cruel que j'adore  
 Quand l'ombre du trépas aura couvert mes yeux,  
 Compagnes de Sapho, portez-lui ces adieux ;  
 Dites-lui... qu'en mourant je le nommais encore !...

Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots,  
 Vous revintes sans elle, ô vierges de Lesbos !



## XXXIII.

## Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,  
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive  
Un tombeau près du bord par les flots déposé;  
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,  
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre  
On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... point de nom!... demandez à la terre!  
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère,  
Des bords du Tanais au sommet du Cédar,  
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,  
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves  
Qu'il foulait tremblans sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle  
annonce,  
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce  
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.  
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface,  
N'imprima sur la terre une plus forte trace,  
Et ce pied s'est arrêté là!...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure!  
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.  
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.  
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,  
Et son ombre n'entend que le bruit monotone  
D'une vague contre un écueil!

Ne crains pas, cependant, ombre encore inquiète,  
Que je vienne outrager ta majesté muette.  
Non : la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.  
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.  
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire;  
Rien... excepté la vérité.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,  
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage.  
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom;  
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes  
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes  
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;  
La victoire te prit sur ses ailes rapides;  
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi!  
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course  
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,  
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;  
Pareil au fier Jacob tu luttas contre une ombre;  
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel;

Et de tous ces grands noms profanateur sublime,  
Tu jouas avec eux, comme la main du crime  
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire  
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire,  
En jetant dans ses fers un cri de liberté,  
Un héros tout à coup de la poudre se lève,  
Le frappe avec son sceptre... il s'éveille, et le rêve  
Tombe devant la vérité!

Ah! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,  
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,  
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront!  
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois  
De quel divin parfum, de quel pur diadème, [même,  
L'histoire aurait sacré ton front!

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore  
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore  
Dont un stupide écho répète au loin le son.  
De cette langue en vain ton oreille frappée,  
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,  
Et le mâle accord du clairon!

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,  
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire!  
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.  
Ta volonté volait comme ce trait rapide  
Qui va frapper le but où le regard le guide,  
Même à travers un cœur ami!

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,  
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;  
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer!  
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,  
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,  
Sans sourire et sans soupirer!

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,  
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes!  
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,  
Quand les flots ondoyans de sa pâle crinière  
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,  
Et que ses pieds brisaient l'acier!

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure:  
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure:  
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.  
Comme l'aigle régna dans un ciel solitaire,  
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,  
Et des serres pour l'embrasser!

.....  
.....

S'élançant d'un seul bond au char de la victoire,  
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,  
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;  
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,  
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne  
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,  
Émousser le poignard, décourager l'envie;  
Ébranler, raffermir l'univers incertain,



Aux sinistres clartés de la foudre qui gronde,  
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde.  
Quel rêve!... et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faite!  
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,  
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau!  
Et le Sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,  
Pour dernière faveur t'accorda cet espace  
Entre le trône et le tombeau!

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,  
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée  
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit;  
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,  
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,  
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde  
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,  
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;  
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,  
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,  
Tu rappelais tes anciens jours!

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes  
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes:  
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;  
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,  
Chaque flot t'apportait une brillante image  
Que tu suivais long-temps des yeux!

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre!  
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre!  
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain!  
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée!  
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée!  
Ici... Mais quel effroi soudain?

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?  
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?  
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?  
Est-ce de vingt cités la ruine fumante?  
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?  
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime!  
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime!  
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur inondé;  
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse;  
Et toujours en passant la vague vengeresse  
Lui jetait le nom de Condé!...

Comme pour effacer une tache livide,  
On voyait sur son front passer sa main rapide;  
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait!  
Et comme un sceau frappé par une main suprême,  
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,  
Le couronnait de son forfait!

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie  
Fera par ton forfait douter de ton génie,  
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,  
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,

Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge  
Entre Marius et César!

.....  
.....  
Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,  
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,  
Et dort sur sa faucille avant d'être payé!  
De ton glaive sanglant tu t'armas en silence,  
Et tu fus demander justice ou récompense\*  
Au dieu qui t'avait envoyé!

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,  
Devant l'éternité seul avec son génie,  
Son regard vers le ciel parut se soulever!  
Le signe rédempteur toucha son front farouche!...  
Et même on entendit commencer sur sa bouche  
Un nom... qu'il n'osait achever!

Achève!... c'est le dieu qui règne et qui couronne!  
C'est le dieu qui punit! c'est le dieu qui pardonne.  
Pour les héros et nous il a des poids divers!  
Parle-lui sans effroi, lui seul peut te comprendre!  
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,  
L'un du sceptre, l'autre des fers!

Son cercueil est fermé! Dieu l'a jugé! silence!  
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance;  
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!  
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?  
Et vous, fléaux de Dieu! qui sait si le génie  
N'est pas une de vos vertus?...

.....  
.....  
XXXIV.

Les Étoiles.

—  
*M<sup>me</sup> de P\*\*\**

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,  
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,  
De l'absence du jour pour consoler les cieus  
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.  
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,  
Comme les bords flottans d'une robe qui traîne,  
Balayer lentement le firmament obscur  
Où les astres ternis revivent dans l'azur.

\* On lit dans les premières éditions :

Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,  
Et tu fus demander récompense ou justice  
Au dieu qui t'avait envoyé!

Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,  
 Que cherche par instinct la rêveuse paupière,  
 Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit  
 Comme une poudre d'or sous les pas de la nuit ;  
 Et le souffle du soir qui vole sur sa trace,  
 Les sème en tourbillons dans le brillant espace.  
 L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois ;  
 Les uns semblent planer sur les cimes des bois,  
 Tel qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes  
 Font jaillir en s'ouvrant des gerbes d'étincelles.  
 D'autres, en flots brillans s'étendent dans les airs,  
 Comme un rocher blanchi de l'écume des mers ;  
 Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,  
 Déroulent à longs plis leur flottante crinière ;  
 Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,  
 Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi ;  
 Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles  
 Voguent dans cet azur comme de blanches voiles,  
 Qui, revenant au port d'un rivage lointain,  
 Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillans, son plus sublime ouvrage,  
 Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge ;  
 Les uns, déjà vieilliss, pâlisent à nos yeux ;  
 D'autres se sont perdus dans les routes des cieus ;  
 D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,  
 Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,  
 Et, charmant l'Orient de leurs fraîches clartés,  
 Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.  
 Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,  
 Ainsi qu'un nouveau-né, les salue, et les nomme.  
 Quel mortel enivré de leur chaste regard,  
 Laisant ses yeux flottans les fixer au hasard,  
 Et cherchant le plus pur, parmi ce chœur suprême,  
 Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?  
 Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,  
 Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,  
 Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,  
 Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.  
 Peut-être !... Ah ! puisse-t-il au céleste séjour  
 Porter au moins ce nom que lui donna l'Amour !  
 Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense,  
 Tous ces mondes flottans gravitent en silence,  
 Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours,  
 Vers un port inconnu nous avançons toujours.  
 Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphire,  
 On sent la terre aussi flotter comme un navire.  
 D'une écume brillante on voit les monts couverts  
 Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs :  
 Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,  
 On entend l'aigle se briser sous la proue,  
 Et du vent dans les mâts les tristes sifflemens,  
 Et de ses flancs battus les sourds gémissemens ;  
 Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,  
 Vogue avec volupté sur la foi du pilote !  
 Soleils ! mondes errans qui voguez avec nous,  
 Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?  
 Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?  
 Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide ?  
 Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,  
 Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,  
 Semer l'immensité des débris du naufrage,  
 Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,  
 Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,

Dans un golfe du ciel aborder endormis ?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,  
 Mondes étincelans, vous le savez sans doute !  
 Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,  
 Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;  
 Plus brillantes que nous, vous savez davantage,  
 Car de la vérité la lumière est l'image !  
 Oui : si j'en crois l'éclat dont vos orbites errans  
 Argentent des forêts les dômes transparens,  
 Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,  
 Calme en les éclairant les vagues agitées ;  
 Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,  
 Inspirent la vertu, la prière, l'amour,  
 Et quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,  
 Attirent une larme aux bords de la paupière ;  
 Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentimens  
 Qui dirigent vers vous les soupîers des amans,  
 Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,  
 Et le vol enflammé de l'aigle et du poète !  
 Tentes du ciel ! Édens ! temples ! brillans palais !  
 Vous êtes un séjour d'innocence et de paix !  
 Dans le calme des nuits, à travers la distance  
 Vous en versez sur nous la lointaine influence !  
 Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,  
 Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,  
 Dans vos brillans climats que le regard envie  
 Nourrissent à jamais les enfans de la vie,  
 Et l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,  
 Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.  
 Hélas ! combien de fois, seul, veillant sur ces cimes  
 Où notre ame plus libre a des vœux plus sublimes,  
 Beaux astres ! fleurs du ciel dont le lis est jaloux,  
 J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous ?  
 Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,  
 Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,  
 Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,  
 Éclorre tout à coup sous les pas de mon Dieu,  
 Ou briller sur le front de la beauté suprême,  
 Comme un pâle fleuron de son saint diadème !  
 Dans le limpide azur de ces flots de cristal,  
 Me souvenant encor de mon globe natal,  
 Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,  
 Sur les monts que j'aimais briller près de la terre ;  
 J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,  
 A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux ;  
 A percer doucement le voile d'un nuage,  
 Comme un regard d'amour que la pudeur ombre :  
 Je visiterais l'homme ; et s'il est ici-bas  
 Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,  
 Une ame en deuil, un cœur qu'un poids sublime op-  
 Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse, [presse,  
 Un malheureux au jour dérobant ses douleurs  
 Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,  
 Un génie inquiet, une active pensée  
 Par un instinct trop fort dans l'infini lancée ;  
 Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,  
 Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,  
 Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,  
 Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre !  
 Ma lueur fraternelle, en décollant sur eux,  
 Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux :  
 Je leur révélerais dans la langue divine  
 Un mot du grand secret que le malheur devine !

Je sècherais leurs pleurs ; et quand l'œil du matin  
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain ,  
Mon rayon , en quittant leur paupière attendrie ,  
Leur laisserait encor la vague rêverie ,  
Et la paix et l'espoir ; et , lassés de gémir ,  
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir !

Et vous , brillantes sœurs ! étoiles , mes compagnes ,  
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes !  
Et cadencant vos pas à la lyre des cieus ,  
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux !  
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne ,  
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne ,  
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert ,  
Labyrinthe de feu où le regard se perd !  
Vos rayons m'apprendraient à louer , à connaître  
Celui que nous cherchons , que vous voyez peut-être ,  
Et noyant dans mon sein ses tremblantes clartés ,  
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez !

.....

XXXV.

Le Papillon.

—

Naître avec le printemps , mourir avec les roses ,  
Sur l'aile du zéphir nager dans un ciel pur ;  
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses ,  
S'enivrer de parfums , de lumière et d'azur ,  
Secouant , jeune encor , la poudre de ses ailes ,  
S'envoler comme un souffle aux volées éternelles ,  
Voilà du papillon le destin enchante !  
Il ressemble au désir , qui jamais ne se pose ,  
Et sans se satisfaire , effleurant toute chose ,  
Retourne enfin au ciel chercher la volupté !

.....

XXXVI.

Le Passé.

—

*A. M. A. de V\*\*\**

Arrêtons-nous sur la colline  
A l'heure où , partageant les jours ,  
L'astre du matin qui décline

Semble précipiter son cours !  
En avançant dans sa carrière ,  
Plus faible il rejette en arrière  
L'ombre terrestre qui le suit ,  
Et de l'horizon qu'il colore ,  
Une moitié le voit encore ,  
L'autre se plonge dans la nuit !

C'est l'heure où , sous l'ombre inclinée ,  
Le laboureur , dans le vallon ,  
Suspend un moment sa journée ,  
Et s'assied aux bords du sillon !  
C'est l'heure où , près de la fontaine ,  
Le voyageur reprend haleine  
Après sa course du matin !  
Et c'est l'heure où l'ame qui pense ,  
Se retourne et voit l'Espérance  
Qui l'abandonne en son chemin !

Ainsi notre étoile pâlie ,  
Jetant de mourantes lueurs  
Sur le midi de notre vie ,  
Brille à peine à travers nos pleurs.  
De notre rapide existence ,  
L'ombre de la mort qui s'avance  
Obscurcit déjà la moitié !  
Et près de ce terme funeste ,  
Comme à l'aurore il ne nous reste  
Que l'espérance et l'amitié !

Ami , qu'un même jour vît naître ,  
Compagnon depuis le berceau ,  
Et qu'un même jour doit peut-être  
Endormir au même tombeau !  
Voici la borne qui partage  
Ce douloureux pèlerinage ,  
Qu'un même sort nous a tracé !  
De ce sommet qui nous rassemble ,  
Viens , jetons un regard ensemble  
Sur l'avenir et le passé !

Repassons nos jours , si tu l'oses !  
Jamais l'espoir des matelots  
Couronna-t-il d'autant de roses  
Le navire qu'on lance aux flots ?  
Jamais d'une teinte plus belle ,  
L'aube en riant colora-t-elle  
Le front rayonnant du matin ?  
Jamais d'un œil perçant d'audace ,  
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace  
Que nous en ouvrait le destin ?

En vain sur la route fatale ,  
Dont les cyprès tracent le bord ,  
Quelques tombeaux par intervalle  
Nous avertissaient de la mort !  
Ces monumens mélancoliques  
Nous semblaient , comme aux jours antiques ,  
Un vain ornement du chemin ;  
Nous nous asseyions sous leur ombre ,  
Et nous rêvions des jours sans nombre ,  
Hélas ! entre hier et demain !

Combien de fois , près du rivage

Où Nisida dort sur les mers ,  
La beauté crédule ou volage  
Accourut à nos doux concerts !  
Combien de fois la barque errante ,  
Berça sur l'onde transparente  
Deux couples par l'Amour conduits !  
Tandis qu'une déesse amie  
Jetait sur la vague endormie  
Le voile parfumé des nuits !

Combien de fois dans le délire  
Qui succédait à nos festins ,  
Aux sons antiques de la lyre ,  
J'évoquai des songes divins !  
Aux parfums des roses mourantes ,  
Aux vapeurs des coupes fumantes ,  
Ils volaient à nous tour à tour !  
Et sur leurs ailes nuancées ,  
Égarèrent nos molles pensées  
Dans les dédales de l'Amour !

Mais dans leur insensible pente ,  
Les jours qui succédaient aux jours ,  
Entraînaient comme une eau courante  
Et nos songes et nos amours :  
Pareil à la fleur fugitive  
Qui du front joyeux d'un convive  
Tombe avant l'heure du festin ;  
Ce bonheur que l'ivresse cueille ,  
De nos fronts tombant feuille à feuille ,  
Jonchait le lugubre chemin !

Et maintenant , sur cet espace  
Que nos pas ont déjà quitté ,  
Retourne-toi ; cherchons la trace  
De l'amour , de la volupté !  
En foulant leurs rives fanées ,  
Remontons le cours des années ,  
Tandis qu'un souvenir glacé ,  
Comme l'astre adouci des ombres ,  
Éclaire encor de teintes sombres  
La scène vide du passé !

Ici , sur la scène du monde ,  
Se leva ton premier soleil !  
Regarde ! quelle nuit profonde  
A remplacé ce jour vermeil !  
Tout sous les cieux semblait sourire :  
La feuille , l'onde , le zéphire ,  
Murmuraient des accords charmans !  
Écoute ! la feuille est flétrie !  
Et les vents sur l'onde tarie ,  
Rendent de sourds gémissements !

Reconnais-tu ce beau rivage ?  
Cette mer aux flots argentés ,  
Qui ne fait que bercer l'image  
Des bords dans son sein répétés ?  
Un nom chéri vole sur l'onde !...  
Mais pas une voix qui réponde ,  
Que le flot grondant sur l'écueil !  
Malheureux ! quel nom tu prononces !  
Ne vois-tu pas parmi ces ronces  
Ce nom gravé sur un cercueil ?...

Puis loin sur la rive où s'épanche  
Un fleuve épris de ces coteaux ,  
Vois-tu ce palais qui se penche  
Et jette une ombre au sein des eaux !  
Là , sous une forme étrangère ,  
Un ange exilé de sa sphère  
D'un céleste amour t'enflamma !  
Pourquoi trembler ? quel bruit t'étonne ?  
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne  
Aux pas du mortel qu'elle aime !

Hélas ! partout où tu repasses ,  
C'est le deuil , le vide ou la mort ,  
Et rien n'a germé sur nos traces  
Que la douleur ou le remord !  
Voilà ce cœur où ta tendresse  
Sema des fruits que ta vieillesse ,  
Hélas ! ne recueillera pas !  
Là , l'oubli perdit ta mémoire !  
Là , l'envie étouffa ta gloire !  
Là , ta vertu fit des ingrats !

Là , l'illusion éclipse  
S'enfuit sous un nuage obscur !  
Ici , l'espérance lassée  
Replia ses ailes d'azur !  
Là , sous la douleur qui le glace ,  
Ton sourire perdit sa grâce ,  
Ta voix oublia ses concerts !  
Tes sens épuisés se plaignirent ,  
Et tes blonds cheveux se teignirent  
Au souffle argenté des hivers !

Ainsi des rives étrangères ,  
Quand l'homme , à l'insu des tyrans ,  
Vers la demeure de ses pères  
Porte en secret ses pas errans ,  
L'ivraie a couvert ses collines ,  
Son toit sacré pend en ruines ,  
Dans ses jardins l'onde a tari ;  
Et sur le seuil qui fut sa joie ,  
Dans l'ombre un chien féroce aboie  
Contre les mains qui l'ont nourri !

Mais ces sens qui s'appesantissent  
Et du temps subissent la loi ,  
Ces yeux , ce cœur qui se ternissent ,  
Cette ombre enfin , ce n'est pas toi !  
Sans regret , au flot des années ,  
Livre ces dépouilles fanées  
Qu'enlève le souffle des jours ;  
Comme on jette au courant de l'onde ,  
La feuille aride et vagabonde  
Que l'onde entraîne dans son cours !

Ce n'est plus le temps de sourire  
A ces roses de peu de jours !  
De mêler au son de la lyre  
Les tendres soupirs des amours ;  
De semer sur des fonds stériles  
Ces vœux , ces projets inutiles ,  
Par les vents du ciel emportés ,  
A qui le temps qui nous dévore ,  
Ne donne pas l'heure d'éclorre



Pendant nos rapides étés !

Levons les yeux vers la colline ,  
Où luit l'étoile du matin !  
Saluons la splendeur divine ,  
Qui se lève dans le lointain !  
Cette clarté pure et féconde ,  
Aux yeux de l'ame éclaire un monde  
Où la foi monte sans effort !  
D'un saint espoir ton cœur palpite ;  
Ami , pour y voler plus vite ,  
Prenons les ailes de la mort !

En vain , dans ce désert aride ,  
Sous nos pas tout s'est effacé !  
Viens ! où l'éternité réside ,  
On retrouve jusqu'au passé !  
Là , sont nos rêves pleins de charmes ,  
Et nos adieux trempés de larmes ,  
Nos vœux et nos soupirs perdus !  
Là , reflouriront nos jeunesses ;  
Et les objets de nos tristesses  
A nos regrets seront rendus !

Ainsi , quand les vents de l'automne  
Ont balayé l'ombre des bois ,  
L'hirondelle agile abandonne  
Le faite des palais des rois !  
Suivant le soleil dans sa course ,  
Elle remonte vers la source ,  
D'où l'astre nous répand les jours :  
Et sur ses pas retrouve encore  
Un autre ciel , une autre aurore ,  
Un autre nid pour ses amours !

Ce roi , dont la sainte tristesse  
Immortalisa les douleurs ,  
Vit ainsi sa verte jeunesse  
Se renouveler sous les pleurs !  
Sa harpe , à l'ombre de la tombe ,  
Soupirait comme la colombe  
Sous les verts cyprès du Carmel ;  
Et son cœur , qu'une lampe éclaire ;  
Résonnait comme un sanctuaire  
Où retentit l'hymne éternel.

---

XXXVII.

*Tristesse.*

---

Ramenez-moi , disais-je , au fortuné rivage  
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur  
Ses palais , ses coteaux , ses astres sans nuage ,  
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.  
Que tardez-vous ? partons ! Je veux revoir encore

Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux ;  
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore ;  
Je veux , guidant les pas de celle que j'adore ,  
Redescendre , en rêvant , de ces rians coteaux :

Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille ;  
Retournons sur ces bords à nos pas si connus ,  
Aux jardins de Cynthie , au tombeau de Virgile ,  
Près des débris épars du temple de Vénus ;  
Là , sous les orangers , sous la vigne fleurie ,  
Dont le pampre flexible au myrthe se marie ,  
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs ,  
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure ,  
Seuls avec notre amour , seuls avec la nature ,  
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâlisans le flambeau se consume ,  
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur ,  
Ou , s'il jette parfois une faible lueur ,  
C'est quand ton souvenir dans mon sein se rallume.  
Je ne sais si les dieux me permettront enfin  
D'achever ici-bas ma pénible journée ;  
Mon horizon se borne , et mon œil incertain  
Ose l'étendre à peine au-delà d'une année.

Mais , s'il faut périr au matin ,  
S'il faut , sur une terre au bonheur destinée ,  
Laisser échapper de ma main  
Cette coupe que le destin

Semblait avoir pour moi de roses couronnée ,  
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas  
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie ,  
De saluer de loin ces fortunés climats ,  
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

---

XXXVIII.

*La Solitude.*

---

Heureux qui , s'écartant des sentiers d'ici-bas ,  
A l'ombre du désert allant cacher ses pas ,  
D'un monde dédaigné secouant la poussière ,  
Efface , encor vivant , ses traces sur la terre ,  
Et dans la solitude enfin enseveli  
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !  
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace ,  
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe ,  
Des caprices du sort à jamais défendu ,  
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu !...  
Il voit les passions , sur une onde incertaine ,  
De leur souffle orageux enfler la voie humaine.  
Mais ces vents inconstans ne troublent plus sa paix :  
Il se repose en Dieu , qui ne change jamais ;  
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages ,



Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des  
Où dans leur masse auguste et leur solidité [âges,  
Ce dieu grava sa force et son éternité.

A cette heure, où frappé d'un rayon de l'aurore,  
Leur sommet enflammé que l'Orient colore,  
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,  
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,  
Il s'élançait, il franchit ces riantes collines  
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,  
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,  
Sous ses pins immortels il s'enfonçait à pas lents.  
Là, des torrens séchés le lit seul est sa route,  
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,  
Et, tantôt sur leurs bords tout à coup suspendu,  
Il recule étonné : son regard éperdu  
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,  
Et sous ses pieds, long-temps, voit tournoyer l'abîme!  
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;  
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend :  
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore,  
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore!  
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté  
S'empare de l'espace, et plane en liberté.  
Ainsi, lorsque notre âme, à sa source envolée,  
Quitte enfin pour jamais la terrestre vallée,  
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,  
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux;  
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse,  
En découvrant toujours elle monte sans cesse  
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin  
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillans sommets! champs de neige et de glace!  
Vous, qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace;  
Vous, que le regard même aborde avec effroi,  
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi!  
Œuvres du premier jour, augustes pyramides,  
Que Dieu même affermit sur vos bases solides;  
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,  
N'avez jamais changé de forme et de contour:  
Le nuage, en grondant, parcourt en vain vos cimes;  
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,  
La foudre frappe en vain votre front endurci;  
Votre front solennel, un moment obscurci,  
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,  
Et, laissant pendre au loin sa noire chevelure,  
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,  
Au dieu qui l'a fondé, dire encor : me voilà!  
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde!  
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde;  
Les nuages battus par les ailes des vents  
Entrechoquant comme eux leurs tourbillons mouvans,  
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,  
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,  
Et devant ces sommets abaissant leur orgueil,  
Brisent incessamment sur cet immense écueil.  
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,  
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :  
Depuis l'heure où son char s'élançait dans les airs,  
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,  
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,  
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière,  
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux  
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrens de joie,  
Ainsi que mon regard, mon âme se déploie,  
Et croit, en respirant cet air de liberté,  
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.  
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,  
Le mépris des mortels, leur haine, ou leur envie,  
N'accompagnent plus l'homme et ne surnaient pas;  
Comme un vil plomb, d'eux-même ils retombent en bas;  
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y sur-  
nage.

A peine de ce monde il emporte une image.  
Mais ton image, ô Dieu! dans ces grands traits épars,  
En s'élevant vers toi grandit à nos regards.  
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,  
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire.  
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,  
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;  
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,  
Par la voix des déserts écoute tes oracles.  
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,  
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,  
Déroulant à ta voix leur humide crinière,  
Franchir en bondissant leur bruyante barrière;  
Puis soudain refoulés, sous ton frein tout-puissant,  
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.  
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,  
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,  
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,  
Berçer en murmurant la barque du pêcheur.  
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,  
Comme un serpent de feu, se dérouler sur l'onde;  
Le zéphyr embaumé des doux parfums du miel,  
Balayer doucement l'azur voilé du ciel;  
La colombe, essuyant son aile encore humide,  
Sur les bords de son nid poser un pied timide,  
Puis d'un vol cadencé fendait le flot des airs,  
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.  
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,  
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,  
Ces trésors des hivers d'où, par mille détours  
Dans nos champs desséchés multipliant leurs cours,  
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,  
Viennent désaltérer la mourante verdure...  
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,  
Et ces torrens grondant dans les granits fendus,  
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...  
Et toute la nature est un hymne à ta gloire!

XXXIX.

Oschia.

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes :  
Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit,  
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,  
Un voile transparent sur le front de la nuit.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes  
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,  
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,  
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,  
Teint d'un jour azuré la pâle obscurité,  
Et fait nager au loin dans la vague étendue  
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan amoureux de ces rives tranquilles  
Calme, en baisant leurs pieds, ses orageux transports,  
Et pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,  
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire  
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour;  
On dirait un amant qui presse en son délire  
La vierge qui résiste, et cède tour à tour.

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille,  
Un son vague et plaintif se répand dans les airs;  
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille,  
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,  
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté;  
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,  
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton ame à ces torrens de vie!  
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit:  
A l'enivrer d'amour son ombre te convie;  
Son astre dans le ciel se lève, et te conduit,

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline?  
Par la main de l'Amour c'est un phare allumé.  
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline  
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La beauté, dans le songe où son ame s'égare,  
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,  
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare  
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux!

«Viens! l'amoureux silence occupe au loin l'espace!  
»Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur!  
»C'est l'heure: à peine au loin la voile qui s'efface  
»Blanchit, en ramenant le paisible pêcheur

»Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive  
»J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,  
»Ainsi que de son lit la colombe craintive  
»Suit l'aile du ramier, qui blanchit dans les airs.

»Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,  
»J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos,  
»Et la brise du soir, en mourant sur la plage,  
»Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

»Quand la vague a grondé sur la côte écumante,  
»A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom;  
»J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante  
»L'amoureuse prière a fait fuir l'aiglon.

»Maintenant sous le ciel tout repose, ou tout aime:  
»La vague, en ondulant, vient dormir sur le bord;  
»La fleur dort sur sa tige, et la nature même  
»Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

»Vois! la mousse a pour nous tapissé la vallée,  
»Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,  
»Et l'haleine de l'onde à l'oranger mêlée,  
»De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

»A la molle clarté de la voûte sereine  
»Nous chanterons ensemble, assis sous le jasmin,  
»Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Mysène,  
»Se perd, en pâissant, dans les feux du matin.»

Elle chante; et sa voix par intervalle expire,  
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,  
Les échos assoupis ne livrent au zéphyre  
Que des soupirs mourans, de silence coupés.

Celui qui, le cœur plein de délire et de flamme;  
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,  
Sentirait tout à coup le rêve de son ame  
S'animer sous les traits d'une chaste beauté;

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycamore,  
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,  
Assis à ses genoux de l'une à l'autre aurore,  
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs;

Celui qui, respirant son haleine adorée,  
Sentirait ses cheveux soulevés par les vents,  
Caresser, en passant, sa paupière effleurée,  
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyans;

Celui qui, suspendant les heures fugitives,  
Fixant avec l'amour son ame en ce beau lieu,  
Oublierait que le temps coule encor sur ces rives,  
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu?...

Et nous, aux doux penchans de ces verts Élysées,  
Sur ces bords où l'Amour eût caché son Éden,  
Au murmure plaintif des vagues apaisées,  
Aux rayons endormis de l'astre élyséen,

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,  
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,  
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,  
Élise!... et cependant on dit qu'il faut mourir!

XL.

La Branche d'Amandier.

De l'amandier tige fleurie,  
Symbole, hélas! de la beauté,  
Comme toi, la fleur de la vie  
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille ,  
De nos fronts , des mains de l'Amour ,  
Elle s'échappe feuille à feuille ,  
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ses courtes délices :  
Disputons-les même au zéphyr :  
Épuisons les rians calices  
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive  
Ressemble à la fleur du matin ,  
Qui , du front glacé du convive ,  
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe , un autre se lève ;  
Le printemps va s'évanouir ;  
Chaque fleur que le vent enlève  
Nous dit : Hâtez-vous d'en jouir.

Et , puisqu'il faut qu'elles périssent ,  
Qu'elles périssent sans retour !  
Que les roses ne se flétrissent ,  
Que sous les lèvres de l'Amour !

---

### XLI.

#### A Noire.

---

Lorsque seul avec toi , pensive et recueillie ,  
Tes deux mains dans la mienne , assis à tes côtés ,  
J'abandonne mon ame aux molles voluptés  
Et je laisse couler les heures que j'oublie ;  
Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi ,  
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille ,  
Ou que te répétant les sermens de la veille ,  
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi ;  
Lorsqu'enfin , plus heureux , ton front charmant repose  
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien ,  
Et que mes doux regards sont suspendus au tien  
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose :  
Souvent alors , souvent , dans le fond de mon cœur  
Pénètre , comme un trait , une vague terreur :  
Tu me vois tressaillir : je pâlis , je frissonne ,  
Et troublé tout à coup dans le sein du bonheur ,  
Je sens couler des pleurs dont mon ame s'étonne.  
Tu me presses soudain dans tes bras caressans ,  
Tu m'interroges , tu t'alarmes ,  
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes  
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.  
« De quel ennui secret ton ame est-elle atteinte ?  
» Me dis-tu : cher amour , épanche ta douleur ;  
» J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte ,  
» Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »

Ne m'interroge plus , ô moitié de moi-même !  
Enlacé dans tes bras , quand tu me dis : Je t'aime :  
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi ,  
Nul mortel sous les cieus n'est plus heureux que moi !  
Mais jusque dans le sein des heures fortunées  
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir  
Me poursuit , et vient m'avertir  
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années ,  
Et que de nos amours le flambeau doit mourir !  
D'un vol épouvanté , dans le sombre avenir  
Mon ame avec effroi se plonge ,  
Et je me dis : Ce n'est qu'un songe  
Que le bonheur qui doit finir !

---

### XLII.

#### Épigramme.

---

Cueillons , cueillons la rose au matin de la vie ;  
Des rapides printemps respire au moins les fleurs.  
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs ;  
Aimons-nous sans mesure , ô mon unique amie !

Quand le nocher battu par les flots irrités  
Voit son fragile esquif menacé du naufrage ,  
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés ,  
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.  
Ah ! qu'il voudrait alors au toit de ses aïeux ,  
Près des objets chéris , présens à sa mémoire ,  
Coulant des jours obscurs , sans périls et sans gloire ,  
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux !

Ainsi l'homme , courbé sous le poids des années ,  
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.  
Ah ! rendez-moi , dit-il , ces heures profanées ;  
O dieux ! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.  
Il dit : la Mort répond ; et ces dieux qu'il implore ,  
Le poussant au tombeau , sans se laisser fléchir ,  
Ne lui permettent pas de se baisser encore  
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous , ô ma bien-aimée !  
Et rions des soucis qui bercent les mortels ;  
Pour le frivole appas d'une vaine fumée ,  
La moitié de leurs jours , hélas ! est consumée  
Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons point envie ,  
Laissons le long espoir au maître des humains !  
Pour nous , de notre heure incertains ,  
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie  
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne ,  
Et qu'aux fastes sanglans de l'altière Bellone  
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms ;  
Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne

L'amour pare nos humbles fronts ;  
 Nous allons échouer, tous, au même rivage :  
 Qu'importe, au moment du naufrage,  
 Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs ;  
 Ou sur une barque légère  
 D'avoir, passager solitaire,  
 Rasé timidement le rivage des mers ?

## XLIII.

## Le Poète mourant.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine !  
 Ma vie hors de mon sein s'enfuit à chaque haleine :  
 Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter ;  
 Et l'aïe de la mort, sur l'airain qui me pleure,  
 En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :  
 Faut-il gémir ? faut-il chanter ?

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre :  
 Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire  
 Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.  
 C'est un présage heureux donné par mon génie :  
 Si notre ame n'est rien qu'amour et qu'harmonie,  
 Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;  
 La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,  
 Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;  
 Le cygne voit le ciel à son heure dernière :  
 L'homme seul, reportant ses regards en arrière  
 Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les  
 pleure ?  
 Un soleil, un soleil ; une heure, et puis une heure ;  
 Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;  
 Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :  
 Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,  
 Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées  
 S'attachant comme un lierre aux débris des années,  
 Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !  
 Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,  
 Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère  
 Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage  
 Qui ne bâtissent point leur nid sur le rivage,  
 Qui ne se posent point sur les rameaux des bois ;  
 Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,  
 Ils passent en chantant loin des bords, et le monde  
 Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore  
 Ne guida dans ses jeux ma main novice encore.  
 L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;  
 Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,  
 L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,  
 L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,  
 Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure  
 Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort ;  
 J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,  
 Et chaque passion, en frappant sur mon ame,  
 En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,  
 Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,  
 Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.  
 Le voyageur s'arrête étonné de l'entendre,  
 Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre  
 D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée ;  
 Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;  
 Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas ;  
 Dans la coupe écrasé, le jus du pampre coule,  
 Et le baume flétri sous le pied qui le foule  
 Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon ame ;  
 Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme :  
 Don fatal ! et je meurs pour avoir trop aimé !  
 Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière ;  
 Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère  
 S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps ? — Il n'est plus. — Mais la gloire ? — Eh !  
 qu'importe  
 Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte ;  
 Ce nom, brillant jouet de la postérité ?  
 Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,  
 Écoutez cet accord que va rendre ma lyre !....  
 Les vents déjà l'ont emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir moins frivole.  
 Eh quoi ! le souvenir de ce son qui s'envole  
 Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?  
 Ce souffle d'un mourant, quoi ! c'est là de la gloire ?  
 Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,  
 Mortels, possédez-vous deux jours ?

J'en atteste les dieux ! depuis que je respire,  
 Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire  
 Ce grand nom, inventé par le délire humain :  
 Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,  
 Et je l'ai rejeté comme une écorce aride  
 Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile amour d'une gloire incertaine,  
 L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne  
 Un nom de jour en jour dans sa course affaibli ;  
 De ce brillant débris le flot du temps se joue ;  
 De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue  
 Dans les abîmes de l'oubli.



Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage ,  
 Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme, ou surnage,  
 En serai-je plus grand? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.  
 Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,  
 Amis! s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes  
 Flotte encor sur un vil gazon?

Mais pourquoi chantais-tu? — Demande à Philomèle  
 Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle  
 Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant:  
 Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,  
 Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,  
 Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.  
 Mortels, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,  
 A l'heure des adieux je ne regrette rien;  
 Rien, que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,  
 L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence  
 D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre,  
 Voir d'accord en accord l'harmonieux délire  
 Couler avec le son et passer dans son sein;  
 Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,  
 Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore  
 Tombent d'un calice trop plein;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste  
 Se tourner tristement vers la voûte céleste,  
 Comme pour s'envoler avec le son qui fuit,  
 Puis retombant sur vous, pleins d'une chaste flamme,  
 Sous ces cils abaissés laisser briller son ame,  
 Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,  
 La parole manquer à sa bouche oppressée,  
 Et de ce long silence entendre enfin sortir  
 Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,  
 Ce mot, le mot des dieux et des hommes... Je t'aime!  
 Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!  
 Sur l'aile de la mort, mon ame au ciel s'envole;  
 Je vais où leur instinct emporte nos désirs;  
 Je vais où le regard voit briller l'espérance;  
 Je vais où va le son qui de mon luth s'élance;  
 Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,  
 La foi, cet œil de l'ame, a percé mes ténèbres;  
 Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.  
 Aux champs de l'avenir, combien de fois mon ame,  
 S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,  
 A-t-elle devancé la mort?

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre;  
 Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre:  
 D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.  
 Laissez-moi seulement à peine assez d'espace  
 Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe  
 Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent dans le secret de l'ombre et du silence,

Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,  
 Et trouve l'espérance à côté de la mort.  
 Le pied sur une tombe on tient moins à la terre;  
 L'horizon est plus vaste; et l'ame, plus légère,  
 Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,  
 Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon ame:  
 Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.  
 Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,  
 Je vais guider, peut-être, aux accords de ma lyre,  
 Des cieus suspendus à ma voix.

Bientôt!... Mais de la mort la main lourde et muette  
 Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette  
 Un son plaintif et sourd dans la vague des airs.  
 Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre;  
 Et que mon ame encor passe d'un monde à l'autre  
 Au bruit de vos sacrés concerts!

---

#### XLIV.

#### L'Ange.

#### FRAGMENT ÉPIQUE.

---

Dieu se lève; et soudain sa voix terrible appelle  
 De ses ordres secrets un ministre fidèle,  
 Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui  
 De servir aux humains de conseil et d'appui,  
 De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,  
 De veiller sur leur vie, et de garder leur ame;  
 Tout mortel a le sien: cet ange protecteur,  
 Cet invisible ami veille autour de son cœur,  
 L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,  
 Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,  
 Et portant dans les cieus son ame entre ses mains,  
 La présente en tremblant au juge des humains:  
 C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhova lui-même,  
 Entre le pur néant et la grandeur suprême,  
 D'êtres inaperçus une chaîne sans fin  
 Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;  
 C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,  
 Dieu répandit partout l'esprit, l'ame et la vie.

Au son de cette voix, qui fait trembler le ciel,  
 S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel:  
 C'est lui qui du héros est le céleste guide,  
 Et qui, pendant sa vie, à ses destins préside:  
 Sur les marches du trône, où de la Trinité  
 Brille au plus haut des cieus la triple majesté,  
 L'esprit, épouvanté de la splendeur divine, [cline.  
 Dans un saint tremblement, soudain monte et s'in-  
 Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or  
 Du céleste regard s'ombrage, et tremble encor.



Mais Dieu, voilant pour lui sa clarté dévorante,  
 Modère les accens de sa voix éclatante,  
 Se penche sur son trône et lui parle : soudain  
 Tout le ciel, attentif au Verbe souverain,  
 Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle  
 S'apprête à recueillir la parole éternelle.  
 Pour la première fois, sous la voûte des cieux,  
 Cessa des chérubins le chœur harmonieux :  
 On n'entendit alors, dans les saintes demeures,  
 Que le bruit cadencé du char léger des heures,  
 Qui, des jours éternels mesurant l'heureux cours,  
 Dans un cercle sans fin fuit et revient toujours :  
 On n'entendit alors que la sourde harmonie  
 Des sphères poursuivant leur course indéfinie,  
 Et des astres pieux le murmure d'amour  
 Qui vient mourir au seuil du céleste séjour.

Mais en vain dans le ciel les chœurs sacrés se turent ;  
 Autour du trône en vain tous les saints accoururent ;  
 L'archange entendit seul les ordres du Très-Haut :  
 Il s'incline, il adore, il s'élançe aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits, une étoile tombante,  
 Se détachant soudain de la voûte éclatante,  
 Glisse, et d'un trait de feu fendant l'obscurité,  
 Vient aux bords des marais éteindre sa clarté :  
 Tel, d'un vol lumineux et d'une aile assurée,  
 L'ardent Ithuriel fend la plaine azurée.  
 A peine il a franchi ces déserts enflammés  
 Que la main du Très-Haut de soleils a semés,  
 Il ralentit son vol, et comme un aigle immense,  
 Sur son aile immobile un instant se balance :  
 Il craint que la clarté des célestes rayons  
 Ne trahisse son vol aux yeux des nations ;  
 Et secouant trois fois ses ailes immortelles,  
 Trois fois en fait jaillir des gerbes d'étincelles.  
 Le nocturne pasteur, qui compte dans les cieux  
 Les astres tant de fois nommés par ses aïeux,  
 Se trouble, et croit que Dieu de nouvelles étoiles  
 A de l'antique nuit semé les sombres voiles.  
 Mais pour tromper les yeux, l'archange essaie en vain  
 De dépouiller l'éclat de ce reflet divin :  
 L'immortelle clarté dont son aile est empreinte  
 L'accompagne au-delà de la céleste enceinte ;  
 Et ces rayons du ciel, dont il est pénétré,  
 Se détachant de lui, pâlisent par degré.  
 Ainsi le globe ardent, que l'ange des batailles  
 Inventa pour briser les tours et les murailles,  
 Sur ses ailes de feu projeté dans les airs,  
 Trace au sein de la nuit de sinistres éclairs :  
 Immobile un moment au haut de sa carrière,  
 Il pâlit, il retombe en perdant sa lumière :  
 Tous les yeux avec lui dans les airs suspendus  
 Le cherchent dans l'espace et ne le trouvent plus !  
 .....  
 C'était l'heure où la nuit de ses paisibles mains  
 Répand le doux sommeil, ce nectar des humains :  
 Le fleuve, déroulant ses vagues fugitives,  
 Réfléchissait les feux allumés sur ses rives,  
 Ces feux abandonnés, dont les débris mouvans  
 Pâlissaient, renaissaient, mouraient au gré des vents ;  
 D'une antique forêt le ténébreux ombrage  
 Couvrait au loin la plaine et bordait le rivage :  
 Là, sous l'abri sacré du chêne aimé des Francs,

Clovis avait planté ses pavillons errans !  
 Les vents, par intervalle agitant les armures,  
 En tiraient dans la nuit de belliqueux murmures ;  
 L'astre aux rayons d'argent, se levant dans les cieux,  
 Répandait sur le camp son jour mystérieux,  
 Et, se réfléchissant sur l'acier des trophées,  
 Jetait dans la forêt des lueurs étouffées :  
 Tels brillent dans la nuit, à travers les rameaux,  
 Les feux tremblans du ciel réfléchis dans les eaux.

Le messenger divin s'avance vers la tente  
 Où Clovis, qu'entourait sa garde vigilante,  
 Commença à goûter les nocturnes pavots ;  
 Clodomir et Lisois, compagnons du héros,  
 Debout devant la tente, appuyés sur leur lance,  
 Gardaient l'auguste seuil, et veillaient en silence.  
 Mais de la palme d'or qui brille dans sa main  
 L'ange en touchant leurs yeux les assoupit soudain :  
 Ils tombent ; de leur main la lance échappe et roule,  
 Et sous son pied divin l'ange en passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les degrés.  
 Sur la peau d'un lion, dont les ongles dorés  
 Retombaient aux deux bords de sa couche d'ivoire,  
 Clovis dormait, bercé par des songes de gloire.  
 L'ange, de sa beauté, de sa grâce étonné,  
 Contemple avec amour ce front prédestiné.  
 Il s'approche, il retient son haleine divine,  
 Et sur le lit du prince en souriant s'incline :  
 Telle une jeune mère, au milieu de la nuit,  
 De son lit nuptial sortant au moindre bruit,  
 Une lampe à la main, sur un pied suspendue,  
 Vole à son premier-né, tremblant d'être entendue,  
 Et, pour calmer l'effroi qui la faisait frémir,  
 En silence long-temps le regarde dormir !  
 Tel des ordres d'en haut l'exécuteur fidèle,  
 Se penchant sur Clovis, l'ombrageait de son aile.  
 Sur le front du héros il impose ses mains :  
 Soudain, par un pouvoir ignoré des humains,  
 Dénouant sans efforts les liens de la vie,  
 Des entraves des sens son ame se délie :  
 L'ange qui la reçoit dirige son essor,  
 Et le corps du héros paraît dormir encor !

Dans l'astre au front changeant, dont la forme inégale  
 Grandissant, décroissant, mourant par intervalle,  
 Prête ou retire aux nuits ses limpides rayons,  
 L'Éternel étendit d'immenses régions,  
 Où, des êtres réels images symboliques,  
 Les songes ont bâti leurs palais fantastiques.  
 Sortis demi formés des mains du Tout-Puissant,  
 Ils tiennent à la fois de l'être et du néant ;  
 Un souffle aérien est toute leur essence,  
 Et leur vie est à peine une ombre d'existence :  
 Aucune forme fixe, aucun contour précis,  
 N'indiquèrent jamais ces êtres indécis ;  
 Mais ils sont, aux regards du Dieu qui les fit naître,  
 L'image du possible, et les ombres de l'être.  
 La matière et le temps sont soumis à leurs lois.  
 Revêtus tour à tour de formes de leur choix,  
 Tantôt de ce qui fut ils rendent les images,  
 Et tantôt, s'élançant dans le lointain des âges,  
 Tous les êtres futurs, au néant arrachés,  
 Apparaissent d'avance en leurs jeux ébauchés.

Quand la nuit des mortels a fermé la paupière ,  
 Sur les pâles rayons de l'astre du mystère  
 Ils glissent en silence , et leurs nombreux essaims  
 Ravissent au sommeil les âmes des humains ,  
 Et les portant d'un trait à leurs palais magiques ,  
 Font éclore à leurs yeux des mondes fantastiques.  
 De leur globe natal les divers élémens ,  
 Subissant à leur voix d'éternels changemens ,  
 Ne sont jamais fixés dans des formes prescrites ,  
 Ne connaissent ni lois , ni repos , ni limites ;  
 Mais sans cesse en travail , l'un par l'autre pressés ,  
 Séparés , confondus , attirés , repoussés ,  
 Comme les flots mouvans d'une mer en furie  
 Leur forme insaisissable à chaque instant varie :  
 Où des fleuves coulaient , où mugissaient des mers ,  
 Des sommets escarpés s'élançant dans les airs ;  
 Soudain dans les vallons les montagnes descendent ,  
 Sur leurs flancs décharnés des champs féconds s'étendent ,  
 Qui , changés aussitôt en immenses déserts , [dent ,  
 S'abîment à grand bruit dans des gouffres ouverts ;  
 Des cités , des palais et des temples superbes  
 S'élèvent , et soudain sont cachés sous les herbes ;  
 Tout change , et les cités , et les monts , et les eaux ,  
 S'y déroulent sans terme en horizons nouveaux.  
 Tel roulait le chaos dans les déserts du vide ,  
 Lorsque Dieu séparant la terre du fluide ,  
 De la confusion des élémens divers  
 Son regard créateur vit sortir l'univers.

C'est là qu'Ithuriel , sur son aile brillante ,  
 Du héros endormi portait l'âme tremblante :  
 A peine il a touché ces bords mystérieux ,  
 L'ombre de l'avenir éclot devant ses yeux :  
 L'ange l'y précipite ; et son âme étonnée  
 Parcourt en un clin d'œil l'immense destinée.

XLV.

Consolation.

Quand le Dieu qui me frappe , attendri par mes larmes ,  
 De mon cœur oppressé soulève un peu sa main ,  
 Et , donnant quelque trêve à mes longues alarmes ,  
 Laisse tarir mes yeux et respirer mon sein ;

Soudain , comme le flot refoulé du rivage  
 Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant ,  
 Ou comme le roseau , vain jouet de l'orage ,  
 Qui plie et rebondit sous la main du passant ,

Mon cœur revient à Dieu plus docile et plus tendre ,  
 Et de ses châtimens perdant le souvenir ,  
 Comme un enfant soumis n'ose lui faire entendre  
 Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir!

Que le deuil de mon âme était lugubre et sombre !  
 Que de nuits sans pavots , que de jours sans soleil !  
 Que de fois j'ai compté les pas du temps dans l'ombre ,  
 Quand les heures passaient sans mener le sommeil !

Mais loin de moi ces temps ! que l'oubli les dévore !  
 Ce qui n'est plus , pour l'homme a-t-il jamais été ?  
 Quelques jours sont perdus , mais le bonheur encore  
 Peut fleurir sous mes yeux comme une fleur d'été.

Tous les jours sont à toi ! que t'importe leur nombre ?  
 Tu dis : le temps se hâte , ou revient sur ses pas ;  
 Eh ! n'es-tu pas celui qui fit reculer l'ombre  
 Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas.

Si tu voulais , ainsi le torrent de ma vie ,  
 A sa source aujourd'hui remontant sans efforts ,  
 Nourrirait de nouveau ma jeunesse tarie ,  
 Et de ses flots vermeils féconderait ses bords ;

Ces cheveux dont la neige , hélas ! argente à peine  
 Un front où la douleur a gravé le passé ,  
 S'ombrageraient encor de leurs touffes d'ébène ,  
 Aussi purs que la vague où le cygne a passé.

L'amour ranimerait l'éclat de ces prunelles ,  
 Et ce foyer du cœur , dans les yeux répété ,  
 Lancerait de nouveau ces chastes étincelles  
 Qui d'un désir craintif font rougir la beauté.

Dieu ! laissez-moi cueillir cette palme féconde ,  
 Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours ,  
 Ainsi que le torrent emporte dans son onde ,  
 Les roses de Saron qui parfument son cours !

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose  
 S'incliner doucement dans le calme des nuits !  
 Quand verrai-je ses fils de leurs lèvres de rose  
 Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis.

A l'ombre du figuier , près du courant de l'onde ,  
 Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers ,  
 Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde ,  
 Comme sur un écueil l'hirondelle des mers !

Là , sans les abreuver à ces sources amères ,  
 Où l'humaine sagesse a mêlé son poison ,  
 De ma bouche fidèle aux leçons de mes pères ,  
 Pour unique sagesse ils apprendront ton nom !

Là , je leur laisserai le modeste héritage  
 Qu'aux petits des oiseaux Dieu donne à leur réveil ,  
 L'eau pure du torrent , un nid sous le feuillage ,  
 Les fruits tombés de l'arbre , et ma place au soleil !

Alors , le front chargé de guirlandes fanées ,  
 Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons ,  
 Je verrai de mes fils les brillantes années  
 Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons !

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse ,  
 Et , convive enivré des vins de ta bonté ,  
 Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse ,  
 Et je m'endormirai dans ma félicité !

## XLVI.

## Les Préludes.

La Nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,  
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,  
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,  
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :  
C'était l'heure où jadis!... mais aujourd'hui mon ame,  
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,  
Fait pour se rallumer un inutile effort,  
Retombe sur soi-même, et languit, et s'endort!  
Que ce calme lui pèse! O lyre! ô mon génie!  
Musique intérieure, ineffable harmonie,  
Harpes, que j'entendais résonner dans les airs,  
Comme un écho lointain des célestes concerts,  
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,  
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.  
Et toi, qui donnes l'ame à mon luth inspiré,  
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré!  
Il descend! il descend! la harpe obéissante  
A frémi mollement sous son vol cadencé,  
Et de la corde frémissante  
Le souffle harmonieux dans mon ame a passé.

L'onde qui baise ce rivage,  
De quoi se plaint-elle à ses bords?  
Pourquoi le roseau sur la plage,  
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage  
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle  
Quand, dans le silence des bois,  
Seule auprès du ramier fidèle,  
L'amour fait palpiter son aile,  
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi, dont la candeur se livre,  
Au doux sourire du bonheur,  
Dont le tendre regard m'enivre,  
Me fait mourir, me fait revivre,  
De quoi te plains-tu sur mon cœur?

Plus je une que la jeune aurore,  
Plus limpide que ce flot pur,  
Ton ame au bonheur vient d'éclorre,  
Et jamais aucun souffle encore  
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire  
De quelque poids mystérieux,  
Sur tes traits si ta joie expire,  
Et si tout près de ton sourire  
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,

Pliant sous sa félicité  
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,  
Donne l'accent de la tristesse  
Même au chant de la volupté;

Ou bien peut-être qu'avertie  
De la fuite de nos plaisirs,  
L'ame en extase, anéantie,  
Se réveille et sent que la vie  
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah! laisse le zéphyr avide  
A leur source arrêter tes pleurs;  
Jouissons de l'heure rapide :  
Le temps fuit, mais son flot limpide  
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive  
Au terme ignoré de son sort :  
A l'océan l'onde plaintive,  
Aux vents la feuille fugitive,  
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée!  
Le terme incertain de nos jours?  
Pourvu que sur l'onde calmée,  
Par une pente parfumée  
Le temps nous entraîne en son cours;

Pourvu que, durant le passage,  
Couché dans tes bras à demi,  
Les yeux tournés vers ton image,  
Sans le voir, j'aborde au rivage  
Comme un voyageur endormi.  
Le flot murmurant se retire  
Du rivage qu'il a baisé,  
La voix de la colombe expire,  
Et le voluptueux zéphire  
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,  
Et sans rien reprocher aux dieux,  
Un jour de la terre où l'on aime  
Évanouissons-nous de même  
En un soupir mélodieux.

Non, non, brise à jamais cette corde amollie!  
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.  
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :  
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.  
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,  
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,  
Un regard, un silence, un accent de sa voix,  
Un mot toujours le même et répété cent fois,  
O lyre! en disent plus que ta vaine harmonie :  
L'amour est à l'amour, le reste est au génie ;  
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,  
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde  
Un souffle impétueux fait frissonner les airs, {de;  
Comme l'on voit frissonner l'onde,  
Quand l'aigle, au vol pesant, rase le sein des mers.

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?  
 Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,  
 Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,  
 Fendre de l'Océan les liquides vallons !  
 M'engloutir dans leur sein, m'élançer sur leurs cimes,  
 Rouler avec la vague au fond des noirs abîmes,  
 Et, revomi cent fois par les gouffres amers,  
 Flotter comme l'écume au vaste sein des mers !  
 D'effroi, de volupté, tour à tour éperdue,  
 Cent fois, entre la vie et la mort suspendue,  
 Peut être que mon âme, au sein de ces horreurs,  
 Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs ;  
 Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,  
 A la vie un moment se reprendrait encore,  
 Comme un homme, roulant des sommets d'un rocher,  
 De ses bras tout sanglans cherche à s'y rattacher.  
 Mais toujours repasser par une même route,  
 Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;  
 Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau,  
 Ces générations, inutile fardeau,  
 Qui meurent pour mourir, qui végètent pour vivre,  
 Et dont, chaque printemps, la terre se délivre,  
 Comme dans nos forêts, le chêne avec mépris  
 Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris ;  
 Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie  
 Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie :  
 Sentir son âme usée en impuissant effort,  
 Se ronger lentement sous la rouille du sort ;  
 Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,  
 Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre :  
 Hélas ! tel est mon sort et celui des humains !  
 Nos pères ont passé par les mêmes chemins :  
 Chargés du même sort, nos fils prendront nos places :  
 Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.  
 Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas !  
 Excepté les mortels, rien ne change ici-bas !

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,  
 Esprit consolateur, que ta voix est changée !  
 On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,  
 Rouler, à flots plaintifs, le sourd torrent des pleurs.  
 Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage,  
 A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage ?  
 Pourquoi ce vain retour vers la félicité ?  
 Quoi donc ! ce qui n'est plus a-t-il jamais été ?  
 Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,  
 Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie ?  
 Et d'un regard funèbre, effrayant les humains,  
 Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains ?  
 Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre !  
 Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.  
 Viens : chante, et du passé détournant mes regards,  
 Précipite mon âme au milieu des hasards !

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !  
 C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier :  
 La corde de sang trempée  
 Retentit comme l'épée  
 Sur l'orbe du bouclier.

La trompette a jeté le signal des alarmes :  
 Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !  
 Dans la plaine, soudain les escadrons épars,  
 Plus prompts que l'aigle, fondent de toutes parts ;

Et sur les flancs épais des légions mortelles,  
 S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.  
 Le coursier, retenu par un frein impuissant,  
 Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.  
 La foudre dort encore, et sur la foule immense  
 Plane, avec la terreur, un lugubre silence :  
 On n'entend que le bruit de cent mille soldats,  
 Marchant comme un seul homme au devant du trépas.  
 Les roulemens des chars, les coursiers qui hennissent  
 Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,  
 Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,  
 Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvans,  
 Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,  
 Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire :  
 Et tantôt retombant le long des pavillons,  
 De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :  
 Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;  
 Des tubes enflammés la foudre avec effort  
 Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;  
 Le boulet dans les rangs laisse une large trace.  
 Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,  
 Et sans se reposer déchirant le vallon,  
 A côté du sillon creuse un autre sillon :  
 Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène  
 Et comme des épis les couche dans la plaine.  
 Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,  
 Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.  
 Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,  
 Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière :  
 Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;  
 Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,  
 Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène :  
 Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,  
 Lance un regard oblique à son maître expirant,  
 Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.  
 Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les armes,  
 Eut les camps pour patrie, et pour amours, ses armes.  
 Il ne regrette rien que ses chers étendards,  
 Et les suit en mourant de ses derniers regards...  
 La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :  
 L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,  
 Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,  
 De ses membres épars voit voler les lambeaux,  
 Et, se traînant encor sur la terre humectée,  
 Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.  
 Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi  
 Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :  
 Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,  
 Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.  
 Mais de la foudre en vain les livides éclats  
 Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,  
 Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumeante  
 Se referme soudain sur sa trace fumante,  
 Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,  
 Viennent braver la mort sur les corps des mourans !...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,  
 Les deux camps, animés d'une même vaillance,  
 Se heurtent, et du choc ouvrant leurs bataillons,  
 Mêlent en tournoyant leurs sanglans tourbillons.  
 Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent :  
 D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent ;



Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer ;  
 Les rangs entrechoqués lancent un seul éclair :  
 Le salpêtre, au milieu des torrens de fumée,  
 Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,  
 Et d'un nuage épais enveloppant leur sort,  
 Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.  
 Ainsi quand deux torrens dans deux gorges profondes  
 De deux monts opposés précipitant leurs ondes,  
 Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer  
 Viennent au même instant tomber et se heurter,  
 Le flot choque le flot, les vagues courroucées  
 Rejaillissent au loin par les vagues poussées,  
 D'une poussière humide obscurcissent les airs,  
 Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,  
 Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,  
 Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.

.....  
 Mais la foudre se tait. Écoutez !... Des concerts  
 De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :  
 La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,  
 Mélant leurs voix d'airain, montent par intervalle,  
 S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents  
 Nous jettent leurs accords, et les cris des mourans !..  
 De leurs brillans éclats les coteaux retentissent,  
 Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,  
 Et dans les airs pesans que le son vient froisser  
 On dirait qu'on entend l'âme des morts passer !  
 Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,  
 Éclaire avec horreur la scène du carnage ;  
 Et son pâle rayon, sur la terre glissant,  
 Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,  
 Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,  
 Des membres mutilés épars sur la poussière,  
 Les débris confondus des armes et des corps,  
 Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts !

.....  
 Accourez maintenant, amis, épouses, mères !  
 Venez compter vos fils, vos amans et vos frères !  
 Venez sur ces débris disputer aux vautours  
 L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours.  
 Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre !  
 Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,  
 Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,  
 Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit !  
 Mais au sort des humains la nature insensible  
 Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :  
 Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,  
 Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;  
 Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,  
 Les vents balayeront leur poussière infectée,  
 Et le sol, engraisé de leurs restes fumans,  
 Cachera sous des fleurs leurs pâles ossemens !

Silence, esprit de feu ! mon âme épouvantée  
 Suit le frémissement de ta corde irritée,  
 Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,  
 Comme un char emporté par deux coursiers fougueux :  
 Mais mon œil attristé de ces sombres images  
 Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages.  
 N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?  
 N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur ?  
 Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,  
 Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,

Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,  
 Portent de saule en saule un son plaintif et lent ?  
 Souvent, pour l'écouter, le soir, sur la colline,  
 Du côté de ses chants mon oreille s'incline,  
 Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,  
 Dans un monde étranger se perd avec la voix ;  
 Et je sens, par momens, sur mon âme calmée,  
 Passer avec le son une brise embaumée,  
 Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,  
 Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

Un vent caresse ma lyre ;  
 Est-ce l'aile d'un oiseau ?  
 Sa voix dans le cœur expire,  
 Et l'humble corde soupire  
 Comme un flexible roseau !

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière !  
 Aux bords penchans des bois suspendus aux coteaux :  
 Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,  
 Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,  
 Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,  
 Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,  
 Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.  
 J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;  
 Il semble que dans l'air une voix qui me pleure  
 Me rappelle à mes premiers jours !

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,  
 Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ;  
 Loin de moi les cités et leur vaine opulence,  
 Je suis né parmi les pasteurs !

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine  
 Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir :  
 A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine  
 Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,  
 A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,  
 Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,  
 Les tendres œufs des tourtereaux :

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,  
 Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,  
 Et le sourd tintement des cloches suspendues  
 Au cou des chevreaux, dans les bois ;

Et depuis, exilé de ces douces retraites,  
 Comme un vase imprégné d'une première odeur,  
 Toujours loin des cités, des voluptés secrètes  
 Entraînaient mes yeux et mon cœur !

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !  
 Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,  
 Saules contemporains, courbez vos longs feuillages  
 Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,  
 Arbres, que dans mes jeux j'insultais autrefois,

Et toi qui, loin de moi, te cachais à la foule,  
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos rians asiles,  
Les regrets du passé, les songes du futur :  
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,  
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller, le cœur pur, au réveil de l'aurore,  
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait les jours ;  
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore  
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,  
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;  
Voir onduler de loin l'haleine matinale  
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,  
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,  
Ou voir ses blancs taureaux venir tendre d'eux-même  
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie ;  
Du pampre domestique émonder les berceaux,  
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,  
Les lits murmurans des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,  
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain ;  
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière  
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible,  
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit  
Que ce sable léger dont la fuite insensible  
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir, de vos doux vergers, sur vos fronts les fruits  
pendre ;  
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir ;  
Et sur eux appuyé doucement redescendre :  
C'est assez pour qui doit mourir.

.....  
.....

Le chant meurt, la voix tombe : adieu, divin génie !  
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie :  
Tes chants ont arrêté les larmes dans mes yeux.  
Je lui parlais encore... il était dans les cieus.

XLVII.

## L'Apparition

DE

L'OMBRE DE SAMUEL

à Saül.

FRAGMENT DRAMATIQUE.

SAUL, LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SAUL, seul.

Peut-être... puisqu'enfin je puis le consulter,  
Le ciel peut-être est las de me persécuter ?  
A mes yeux dessillés la vérité va luire :  
Mais au livre du sort, ô Dieu ! que vont-ils lire ?...  
De ce livre fatal qui s'explique trop tôt,  
Chaque jour, chaque instant, hélas ! révèle un mot.  
Pourquoi donc devancer le temps qui nous l'apporte ?  
Pourquoi, dans cet abîme, avant l'heure... ? N'importe,  
C'est trop, c'est trop long temps attendre dans la nuit  
Les invisibles coups du bras qui me poursuit !  
J'aime mieux, déroulant la trame infortunée,  
Y lire, d'un seul trait, toute ma destinée,  
(*La pythonisse d'Endor entre sur la scène.*)  
Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,  
Viens au roi d'Israël annoncer son destin ?

LA PYTHONISSE.

C'est moi.

SAUL.

Qui donc es-tu ?

LA PYTHONISSE.

La voix du Dieu suprême.

SAUL.

Tremble de me tromper !

LA PYTHONISSE.

Saül, tremble toi-même !

SAUL.

Eh bien ! qu'apportes-tu ?

LA PYTHONISSE.

Ton arrêt !

SAUL.

Parle !

LA PYTHONISSE.

O ciel !

Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël ?  
Mon cœur est faible, ô ciel ! et mon sexe est timide.  
Choisis, pour ton organe, un sein plus intrépide ;  
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,  
Qui suis-je ?

SAUL, étonné.

Ta main tremble et tu verses des pleurs !  
Quoi ! ministre du ciel, tu n'es plus qu'une femme !

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon ame!

SAUL.

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler?

LA PYTHONISSE.

Mais ma bouche, ô mon roi! se refuse à parler.

SAUL, avec colère.

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience:

Parle, si tu le peux, ou sors de ma présence!

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je sortir, emportant avec moi

Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi!

Mais un Dieu me retient, me pousse, me ramène;

Je ne puis résister à son bras qui m'entraîne.

Oui, je sens ta présence, ô Dieu persécuteur!

Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

.....

.....

*(Avec plus d'horreur.)*

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière!

Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière!

Silence!... l'avenir ouvre ses noirs secrets!

Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits!

Dans la confusion je les vois tous ensemble!

Comment? comment saisir le fil qui les rassemble?

Saül... Michol... David... Malheureux Jonathas!

Arrête! arrête, ô roi! ne m'interroge pas.

SAUL, tremblant.

Que dis-tu de David, de Jonathas? achève!

LA PYTHONISSE, montrant une ombre du doigt.

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève;

C'est lui!...

SAUL.

Qui donc?

LA PYTHONISSE.

David!

SAUL.

Eh bien?

LA PYTHONISSE.

Il est vainqueur!

Quel triomphe! ô David, que d'éclat t'environne!

Que vois-je sur ton front?

SAUL.

Achève!

LA PYTHONISSE.

Une couronne!...

SAUL.

Perfide! qu'as-tu dit? lui, David couronné?

LA PYTHONISSE, avec tristesse.

Hélas! et tu périras, jeune homme infortuné!

Et pour pleurer ton sort, belle et tendre victime,

Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime!...

Grâce, grâce, ô mon Dieu! détourne tes fureurs!

Saül a bien assez de ses propres malheurs!...

Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes,

Hélas! et David même en a versé des larmes!...

SAUL.

Silence! c'est assez: j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté.

D'un prince condamné Dieu détourne sa face,

D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race:

Le sceptre est arraché!...

SAUL, l'interrompant avec violence.

Tais-toi, dis-je, tais-toi!

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi!

Le sceptre est arraché de ses mains sans défense;

Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance,

Et ces biens, par Dieu même, à ta race promis,

Transportés à David, passent tous à ses fils.

Que David est brillant! que son triomphe est juste!

Qu'il sort de rejets de cette tige auguste!

Que vois-je? un Dieu lui-même?... O vierges du saint lieu!

Chantez, chantez David! David enfante un Dieu!...

SAUL.

Ton audace à la fin a comblé la mesure:

Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.

Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAUL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage?

SAUL.

Sais-tu quel sort t'attend? sais-tu?...

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais,

C'est que ton propre bras va punir tes forfaits:

Et qu'avant que des cieus le flambeau se retire,

Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire.

Adieu, malheureux père! adieu; malheureux roi!

*(Elle se retire, Saül la retient par force.)*

SAUL.

Non, non, perfide, arrête, écoute! et réponds-moi!

C'est souffrir trop long-temps l'insolence et l'injure:

Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.

Si le ciel à tes yeux a su les révéler,

Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,

Saül! mais le ciel voit ce que la terre ignore.

Ne tente pas le ciel.

SAUL.

Non: parle si tu sais.

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuël te dira ces forfaits...

SAUL.

Samuël! Samuël! Eh quoi! que veux-tu dire?

LA PYTHONISSE.

Toi-même, en traits de sang, ne peux-tu pas le lire?

SAUL.

Eh bien, qu'a de commun ce Samuël et moi?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein ce fer sanglant?

SAUL.

Qui?

LA PYTHONISSE.

Toi!

SAUL, furieux et se précipitant sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop long-temps épargné ma clémence,

Ton audace à la fin appelle ma vengeance!

*(Prêt à la frapper.)*

Tiens, va dire à ton Dieu, va dire à Samuël,

Comment Saül punit ton imposture...

*(Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuël;  
il laisse tomber la lance, il recule.)*

O Ciel !

Ciel ! que vois-je ? C'est toi ! c'est ton ombre sanglante !  
Quel regard !... Son aspect m'a glacé d'épouvante !  
Pardonne, ombre fatale ! oh ! pardonne ! oui, c'est moi,  
C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi !  
Quoi ! depuis si long-temps ! quoi ! ton sang coule en-  
Viens-tu pour le venger ?... Tiens... [core !

*(Il découvre sa poitrine et tombe à genoux.)*

Mais il s'évapore !...

*(La pythonisse disparaît pendant ces derniers mots.)*

---

### XLVIII.

#### Stances.

Et j'ai dit dans mon cœur : Que faire de la vie ?  
Irai-je encor , suivant ceux qui m'ont devancé ,  
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé ,  
Imiter des mortels l'immortelle folie ?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon ,  
Et la vague engloutit ses vœux et son navire :  
Dans le sein de la gloire où son génie aspire ,  
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame ,  
Celui-là fonde un trône , et monte pour tomber ;  
Dans des pièges plus doux aimant à succomber ,  
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ;  
Le laboureur conduit sa fertile charrue ;  
Le savant pense et lit , le guerrier frappe et tue ;  
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? Ils vont où va la feuille  
Que chasse devant lui le souffle des hivers.  
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers  
Ces générations que le Temps sème et cueille !

Ils luttèrent contre lui , mais le Temps a vaincu ;  
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives ,  
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.  
Ils sont nés , ils sont morts : Seigneur , ont-ils vécu ?

Pour moi , je chanterai le maître que j'adore ,  
Dans le bruit des cités , dans la paix des déserts ,  
Couché sur le rivage , ou flottant sur les mers ,  
Au déclin du soleil , au réveil de l'aurore.

La Terre m'a crié : Qui donc est le Seigneur ?  
Celui dont l'ame immense est partout répandue ,

Celui dont un seul pas mesure l'étendue ,  
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur ;

Celui qui du néant a tiré la matière ,  
Celui qui sur le vide a fondé l'univers ,  
Celui qui sans rivage a renfermé les mers ,  
Celui qui d'un regard a lancé la lumière ;

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain ,  
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante ,  
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente ,  
Ft rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui , c'est le Seigneur : que ma langue redise  
Les cent noms de sa gloire aux enfans des mortels :  
Comme la lampe d'or pendue à ses autels ,  
Je chanterai pour lui , jusqu'à ce qu'il me brise...

---

### XLIX.

#### La Liberté,

ou

#### UNE NUIT A ROME.

*A Eli. Duch. de Dev.*

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée ,  
Sur les murs dentelés du sacré Colysée ,  
L'astre des nuits , perçant des nuages épars ,  
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards ;  
Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre ,  
En glissant à travers les pans flottans du lierre ,  
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier ;  
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier ,  
Où la mémoire , errante après des jours sans nombre ,  
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

Ici , de voûte en voûte élevé dans les cieux ,  
Le monument debout défie encor les yeux ;  
Le regard égaré dans ce dédale oblique  
De degrés en degrés , de portique en portique ,  
Parcourt en serpentant ce lugubre désert ,  
Fuit , monte , redescend , se retrouve et se perd.  
Là , comme un front penché sous le poids des années ,  
La ruine , abaissant ces voûtes inclinées ,  
Tout à coup se déchire en immenses lambeaux ,  
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux ;  
Ou , des vastes hauteurs de son faite superbe  
Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe ,



Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un val  
 Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon. [lon,  
 Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,  
 Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines :  
 Là, le lierre jaloux de l'immortalité,  
 Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté ;  
 Et, pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,  
 Monte de siècle en siècle aux sommets qu'il efface.  
 Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,  
 Dressent, en frissonnant, leurs funèbres rameaux.  
 Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,  
 Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,  
 Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,  
 Comme un doux souvenir, fleurit sur des débris.  
 Aux sommets escarpés du fronton solitaire,  
 L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire,  
 Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,  
 Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos,  
 S'élançant dans le ciel, en redescend, s'arrête,  
 Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.  
 Du creux des monumens, de l'ombre des arceaux,  
 Sortent en gémissant de sinistres oiseaux ;  
 Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,  
 L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile ;  
 La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,  
 Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,  
 Et sur les bords brisés de quelque urne isolée  
 Se pose en soupirant comme une ame exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris  
 En tirent des soupirs, des hurlemens, des cris ;  
 On dirait qu'on entend le torrent des années  
 Rouler sous ces arceaux ses vagues déchainées,  
 Renversant, emportant, minant de jours en jours  
 Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.  
 Les nuages flottans dans un ciel clair et sombre,  
 En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,  
 Et tantôt nous cachant le rayon qui nous luit,  
 Couvrent le monument d'une profonde nuit ;  
 Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,  
 Laissent sur le gazon tomber un jour livide,  
 Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui  
 Ce fantôme debout du siècle évanoui ;  
 Dessine en serpentant ses formes mutilées,  
 Les cintres verdoyans des arches éroulées,  
 Ses larges fondemens sous nos pas entr'ouverts,  
 Ses frontons menaçans suspendus dans les airs,  
 Et l'éternelle croix, qui, surmontant la faite,  
 Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome ! te voilà donc ! O mère des Césars !  
 J'aime à fouler aux pieds tes monumens épars ;  
 J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,  
 Effacer pas à pas les traces de ta gloire.  
 L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux ?  
 Nos monumens sont-ils plus immortels que nous ?  
 Égaux devant le temps, non, ta ruine immense  
 Nous console du moins de notre décadence.  
 J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,  
 A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau,  
 Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,  
 D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,

Et d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,  
 Fait briller les torrens sur les flancs de Tibur.  
 Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,  
 Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,  
 Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,  
 Hélas ! par l'écho même à peine répété.

« Liberté ! nom sacré, profané par cet âge,  
 » J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,  
 » Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas,  
 » T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas ;  
 » Quand tes fils se levant contre la tyrannie,  
 » Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,  
 » Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,  
 » Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mou-  
 » Telle enfin que d'Ury, prenant ton vol sublime, [rir ;  
 » Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,  
 » Des rives du Léman aux rochers d'Apenzel,  
 » Volant avec la mort sur la flèche de Tell,  
 » Tu rassemblas tes fils errans sur les montagnes,  
 » Et semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,  
 » Tu purgeas à jamais d'un peuple d'opresseurs  
 » Ces champs où tu foudas ton règne sur les mœurs !  
 » Alors !... mais aujourd'hui pardonne à mon silence ;  
 » Quand ton nom, profané par l'infâme licence,  
 » Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,  
 » Fait crouler dans le sang les trônes et les lois ;  
 » Détournant leurs regards de ce culte adultère,  
 » Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,  
 » Voyant dans ces excès ton sein nom s'abolir,  
 » Ne le prononcent plus... de peur de l'avenir.  
 » Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe  
 » Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme  
 l'herbe.

« En pressant sur son cœur le poignard de Caton,  
 » Alors il était beau de confesser ton nom.  
 » La palme des martyrs couronnait tes victimes,  
 » Et jusqu'à leurs soupirs, tout leur était des crimes.  
 » L'univers cependant, prosterné devant lui,  
 » Adorait, ou tremblait... L'univers, aujourd'hui,  
 » Au bruit des fers brisés en sursaut seveille.  
 » Mais qu'entends-je ? et quels cris ont frappé mon  
 oreille ?  
 » Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,  
 » Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes ven-  
 » Insultant sans péril la tyrannie absente, [geurs ;  
 » Ils poursuivent partout son ombre renaissante ;  
 » Et, de la vérité couvrant la faible voix,  
 » Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

« Tu régnes cependant sur un siècle qui t'aime,  
 » Liberté ? tu n'as rien à craindre que toi-même.  
 » Sur la pente rapide où roule en paix ton char,  
 » Je vois mille Brutus... mais où donc est César ?

.....

L.

## Adieux à la mer.

Naples, 1822.

Murmure autour de ma nacelle,  
Douce mer, dont les flots chéris,  
Ainsi qu'une amante fidèle,  
Jettent une plainte éternelle  
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde,  
A l'heure où du haut du rocher  
L'orange, la vigne féconde,  
Versent sur ta vague profonde  
Une ombre propice au nocher!

Souvent, dans ma barque sans rame,  
Me confiant à ton amour,  
Comme pour assoupir mon âme,  
Je ferme au branle de ta lame  
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile  
Dont on laisse flotter le mors,  
Toujours vers quelque frais asile,  
Tu pousses ma barque fragile  
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,  
Berce pour la dernière fois,  
Berce cet enfant qui t'adore,  
Et qui depuis sa tendre aurore  
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le Dieu qui décora le monde  
De ton élément gracieux,  
Afin qu'ici tout se réponde,  
Fit les cieux pour briller sur l'onde,  
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,  
Le jour pénètre ton flot pur,  
Et dans ta brillante carrière  
Tu sembles rouler la lumière  
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,  
Tu brises le vaisseau des rois,  
Et dans ta colère insensée,  
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,  
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,  
De flots en flots l'œil emporté  
Te suit en vain de plage en plage,

L'esprit cherche en vain ton rivage,  
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce  
Fait trembler l'écho de tes bords,  
Ou sur l'herbe qui te repousse,  
Comme le zéphyr dans la mousse,  
Murmure de mourans accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie!  
Quand, sous mon timide vaisseau,  
Comme un géant qui s'humilie,  
Sous ce vain poids l'onde qui plie  
Me creuse un liquide berceau!

Que je t'aime, quand, le Zéphire  
Endormi dans tes antres frais,  
Ton rivage semble sourire  
De voir dans ton sein qu'il admire  
Flotter l'ombre de ses forêts!

Que je t'aime, quand sur ma poupe  
Des festons de mille couleurs,  
Pendant au vent qui les découpe,  
Te couronnent comme une coupe  
Dont les bords sont voilés de fleurs.

Qu'il est doux quand le vent caresse  
Ton sein mollement agité,  
De voir, sous ma main qui la presse,  
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse  
Comme le sein de la beauté!

Viens, à ma barque fugitive  
Viens donner le baiser d'adieux;  
Roule autour une voix plaintive,  
Et de l'écume de ta rive  
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile  
Flotter ma nacelle à son gré,  
Ou sous l'autre de la sibylle,  
Ou sous le tombeau de Virgile:  
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout, sur ta rive chérie,  
Où l'amour éveilla mon cœur,  
Mon âme, à sa vue attendrie,  
Trouve un asile, une patrie,  
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard : sur quelque plage  
Que tu me fasses dériver,  
Chaque flot m'apporte une image;  
Chaque rocher de ton rivage  
Me fait souvenir ou rêver...

## LI.

## Le Crucifix

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante  
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,  
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,  
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,  
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,  
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore  
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,  
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,  
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme  
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,  
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté  
Sa douleur fugitive avait empreint sa grâce,  
La mort, sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée  
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,  
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée  
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,  
L'autre, languissamment replié sur son cœur,  
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche  
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,  
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,  
Comme un divin parfum que la flamme dévore  
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,  
Le souffle se taisait dans son sein endormi,  
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée  
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,  
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,  
Comme si du trépas la majesté muette  
L'eût déjà consacré.

Je n'osais... mais le prêtre entendit mon silence,  
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :  
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :  
» Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !  
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté  
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :  
Tu ne m'as pas quitté !

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,  
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,  
Et mes yeux, goutte à goutte, ont imprimé leur trace  
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole !  
Viens, reste sur mon cœur, parle encore, et dis-moi  
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole  
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse, où l'âme recueillie,  
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,  
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,  
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,  
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,  
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine  
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie  
N'éveille déjà plus notre esprit endormi :  
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,  
Comme un dernier ami,

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,  
Pour relever vers Dieu son regard abattu,  
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,  
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,  
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,  
De l'olivier sacré baignèrent les racines  
Du soir jusqu'au matin !

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,  
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;  
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,  
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne  
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;  
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,  
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante  
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,  
Et son âme viendra guider mon âme errante  
Au sein du même Dieu !

Ab ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,  
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,  
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche  
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,  
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,  
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure  
Passe ainsi tour à tour !

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,  
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,  
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre  
De l'éternelle croix !

## LII.

## La Sagesse.

O vous qui passez comme l'ombre  
Par ce triste vallon de pleurs,  
Passagers sur ce globe sombre,  
Hommes ! mes frères en douleurs,  
Écoutez : voici vers Solime  
Un son de la harpe sublime  
Qui charmaît l'écho du Thabor !  
Sion en frémit sous sa cendre,  
Et le vieux palmier croit entendre  
La voix du vieillard de Ségor !

Insensé le mortel qui pense !  
Toute pensée est une erreur :  
Vivez, et mourez en silence :  
Car la parole est au Seigneur !  
Il sait pourquoi flottent les mondes ;  
Il sait pourquoi coulent les ondes,  
Pourquoi les cieus pendent sur nous,  
Pourquoi le jour brille et s'efface,  
Pourquoi l'homme soupire et passe :  
Et vous, mortels, que savez-vous ?

Asseyez-vous près des fontaines  
Tandis qu'agitant les rameaux  
Du midi les tièdes haleines  
Font flotter l'ombre sur les eaux :  
Au doux murmure de leurs ondes  
Exprimez vos grappes fécondes  
Où rougit l'heureuse liqueur ;  
Et de mains en mains sous vos treilles  
Passez-vous ces coupes vermeilles  
Pleines de l'ivresse du cœur !

Ainsi qu'on choisit une rose  
Dans les guirlandes de Sârons,  
Choisissez une vierge éclose  
Parmi les lis de vos vallons !  
Enivrez-vous de son haleine :  
Écartez ses tresses d'ébène,  
Goûtez les fruits de sa beauté.  
Vivez, aimez, c'est la sagesse :  
Hors le plaisir et la tendresse  
Tout est mensonge et vanité !

Comme un lis penché par la pluie  
Courbe ses rameaux éplorés,  
Si la main du Seigneur vous plie,  
Baissez votre tête, et pleurez.  
Une larme à ses pieds versée  
Luit plus que la perle enchâssée  
Dans son tabernacle immortel ;  
Et le cœur blessé qui soupire  
Rend un son plus doux que la lyre  
Sous les colonnes de l'autel !

Les astres roulent en silence  
Sans savoir les routes des cieus ;  
Le Jourdain vers l'abîme immense  
Poursuit son cours mystérieux ;  
L'aquilon, d'une aile rapide,  
Sans savoir où l'instinct le guide,  
S'élançe et court sur vos sillons ;  
Les feuilles que l'hiver entasse,  
Sans savoir où le vent les chasse,  
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile  
Empoisonner vos jours bornés ?  
Le jour présent vaut mieux que mille  
Des siècles qui ne sont pas nés.  
Passez, passez, ombres légères,  
Allez où sont allés vos pères  
Dormir auprès de vos aïeux.  
De ce lit où la mort sommeille  
On dit qu'un jour elle s'éveille  
Comme l'aurore dans les cieus !

## LIII.

## Apparition.

Toi qui du jour mourant consoles la nature,  
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieus ;  
Étends autour de moi, sur la pâle verdure,  
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux !  
Tous les infortunés chérissent ta lumière ;  
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs :  
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,  
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs !

Viens guider mes pas vers la tombe  
Où ton rayon s'est abaissé,  
Où chaque soir mon genou tombe  
Sur un saint nom presque effacé.  
Mais quoi ! la pierre le repousse !  
J'entends !... oui ! des pas sur la mousse !  
Un léger souffle a murmuré ;  
Mon œil se trouble, je chancelle :  
Non, non, ce n'est plus toi : c'est elle  
Dont le regard m'a pénétré.

Est-ce bien toi ! toi qui t'inclines  
Sur celui qui fut ton amant ?  
Parle ; que tes lèvres divines  
Prononcent un mot seulement.  
Ce mot que murmurait ta bouche  
Quand, planant sur ta sombre couche,  
La mort interrompit ta voix.  
Sa bouche commence !... Ah ! j'achève ;



Oui, c'est toi! ce n'est point un rêve!  
Anges du ciel, je la revois!

Ainsi donc l'ardente prière  
Perce le ciel et les enfers!  
Ton ame a franchi la barrière  
Qui sépare deux univers!  
Béni soit le Dieu qui t'envoie,  
Sa grâce a permis que je voie  
Ce que mes yeux cherchaient toujours.  
Que veux-tu? faut-il que je meure!  
Tiens, je te donne pour cette heure  
Toutes les heures de mes jours!

Mais quoi! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole;  
Pour un siècle de pleurs, une seule parole!  
Est-ce tout?... C'est assez!... Astre que j'ai chanté,  
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,  
Soit que dans nos climats, empire des orages,  
Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages  
Tu perces rarement la triste obscurité!  
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,  
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,  
Des couleurs du matin tu dorés les coteaux!  
Ou que te balançant sur une mer tranquille,  
Et teignant de tes feux sa surface immobile,  
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux!

## LIV.

## Chant d'Amour.

Naples, 1822.

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre!  
Le doux frémissement des ailes du zéphire  
A travers les rameaux,  
Ou l'onde qui murmure en caressant ces rives,  
Ou le roucoulement des colombes plaintives,  
Jouant aux bords des eaux;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,  
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,  
Divin secret des cieux,  
Que, dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,  
Les anges amoureux se parlent sans parole,  
Comme les yeux aux yeux;

Si de ta douce voix la flexible harmonie,  
Caressant doucement une ame épanouie  
Au souffle de l'amour,  
La berçait mollement sur de vagues images,  
Comme le vent du ciel fait flotter les nuages  
Dans la pourpre du jour :

Tandis que sur les fleurs mon amante sommeille,  
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille  
Des soupirs, des accords,  
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,  
Aussi doux que le son que nous apporte un songe  
Des ineffables bords!

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière!  
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière  
Ma vie et ton amour!  
Ton regard languissant est plus cher à mon ame  
Que le premier rayon de la céleste flamme  
Aux yeux privés du jour!

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse,  
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse  
Et le couvre à demi:  
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle,  
Courbe son cou d'albâtre et ramène son aile  
Sur son œil endormi!

Le doux gémissement de son sein qui respire  
Se mêle au bruit plaintif de l'onde qui soupire  
A flots harmonieux;  
Et l'ombre de ses cils, que le zéphyr soulève,  
Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve  
Qui passe sur ses yeux!

Que ton sommeil est doux, ô vierge! ô ma colombe!  
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe  
Avec un long soupir!  
Deux vagues que blanchit le rayon de la lune,  
D'un mouvement moins doux viennent l'une après  
Murmurer et mourir! [l'une

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles  
Ce souffle parfumé!... Qu'ai-je fait? Tu t'éveilles:  
L'azur voilé des cieux  
Vient chercher doucement ta timide paupière;  
Mais toi, ton doux regard, en voyant la lumière,  
N'a cherché que mes yeux.

Ah! que nos longs regards se suivent, se prolongent,  
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plongent,  
Et portent tour à tour  
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,  
Ce jour intérieur que donne seul à l'ame  
Le regard de l'amour!

Jusqu'à ce qu'une larme aux bords de ta paupière,  
De son nuage errant te cachant la lumière,  
Vienne baigner tes yeux,  
Comme on voit au réveil d'une charmante aurore,  
Les larmes du matin qu'elle attire et colore,  
L'ombrager dans les cieux.

Parle-moi ! Que ta voix me touche !  
 Chaque parole sur ta bouche  
 Est un écho mélodieux !  
 Quand ta voix meurt dans mon oreille ,  
 Mon ame résonne et s'éveille ,  
 Comme un temple à la voix des dieux !

Un souffle , un mot , puis un silence ,  
 C'est assez : mon ame devance  
 Le sens interrompu des mots ,  
 Et comprend ta voix fugitive ,  
 Comme le gazon de la rive  
 Comprend le murmure des flots .

Un son qui sur ta bouche expire ,  
 Une plainte , un demi-sourire ,  
 Mon cœur entend tout sans effort :  
 Tel , en passant par une lyre ,  
 Le souffle même du zéphire  
 Devient un ravissant accord .

.....  
 .....

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage ?  
 Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :  
 Rougis-tu d'être belle ? ô charme de mes yeux !  
 L'aurore , ainsi que toi , de ses roses s'ombrage .  
 Pudeur , honte céleste , instinct mystérieux ,  
 Ce qui brille le plus se voile davantage ;  
 Comme si la beauté , cette divine image ,  
 N'était faite que pour les cieus !

Tes yeux sont deux sources vives  
 Où vient se peindre un ciel pur ,  
 Quand les rameaux de leurs rives  
 Leur découvrent son azur .  
 Dans ce miroir retracées ,  
 Chacune de tes pensées  
 Jette en passant son éclair ;  
 Comme on voit sur l'eau limpide  
 Flotter l'image rapide  
 Des cygnes qui fendent l'air !

Ton front , que ton voile ombrage  
 Et découvre tour à tour ,  
 Est une nuit sans nuage  
 Prête à recevoir le jour ;  
 Ta bouche , qui va sourire ,  
 Est l'onde qui se retire  
 Au souffle errant du zéphyr ,  
 Et sur ses bords qu'elle quitte  
 Laisse au regard qu'elle invite  
 Compter les perles d'Ophir !

Ton cou , penché sur l'épaule ,  
 Tombe sous son doux fardeau ,  
 Comme les branches du saule  
 Sous le poids d'un passereau ;  
 Ton sein , que l'œil voit à peine  
 Soulevant à chaque haleine  
 Le poids léger de ton cœur ,  
 Est comme deux tourterelles  
 Qui font palpiter leurs ailes  
 Dans la main de l'oiseleur .

Tes deux mains sont deux corbeilles  
 Qui laissent passer le jour ;  
 Tes doigts de roses vermeilles  
 En couronnent le contour .  
 Sur le gazon qui l'embrasse  
 Ton pied se pose , et la grâce ,  
 Comme un divin instrument ,  
 Aux sons égaux d'une lyre  
 Semble accorder et conduire  
 Ton plus léger mouvement .

.....  
 .....

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon ame ?  
 Baisse , oh ! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme ;  
 Baisse-les , ou je meurs .  
 Viens plutôt , lève-toi ! Mets ta main dans la mienne ;  
 Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne  
 Sur ces tapis de fleurs .

.....  
 .....

Aux bords d'un lac d'azur il est une colline  
 Dont le front verdoyant légèrement s'incline  
 Pour contempler les eaux ;  
 Le regard du soleil tout le jour la caresse ,  
 Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse  
 Les ombres des rameaux .

Entourant de ses plis deux chênes qu'elle embrasse ,  
 Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace ,  
 Et , couronnant leurs fronts ,  
 De sa pâle verdure éclaire leur feuillage ,  
 Puis , sur des champs coupés de lumière et d'ombrage  
 Court en rians festons .

Là , dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe ,  
 S'ouvre une grotte obscure , un nid , où la colombe  
 Aime à gémir d'amour ;  
 La vigne , le figuier , la voilent , la tapissent ,  
 Et les rayons du ciel , qui lentement s'y glissent ,  
 Y mesurent le jour .

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes  
 Conservent plus long-temps aux pâles violettes  
 Leurs timides couleurs :  
 Une source plaintive en habite la voûte ,  
 Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte  
 Des accords et des pleurs .

Le regard , à travers ce rideau de verdure ,  
 Ne voit rien que le ciel , et l'onde qu'il azure ;  
 Et , sur le sein des eaux ,  
 Les voiles du pêcheur , qui , couvrant sa nacelle ,  
 Fendent ce ciel liquide , et battent comme l'aile  
 Des rapides oiseaux .

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive  
 Qui , comme un long baiser , murmure sur sa rive ,  
 Ou la voix des zéphirs ,  
 Ou les sons cadencés que gémit Philomèle ,  
 Ou l'écho du rocher dont un soupir se mêle  
 A nos propres soupirs .

.....  
 .....  
 Viens , cherchons cette ombre propice  
 Jusqu'à l'heure où de ce séjour  
 Les fleurs fermeront leur calice  
 Aux regards languissans du jour.  
 Voilà ton ciel , ô mon étoile !  
 Soulève , oh ! soulève ce voile ,  
 Éclaire la nuit de ces lieux ;  
 Parle , chante , rêve , soupire ,  
 Pourvu que mon regard attire  
 Un regard errant de tes yeux .

Laisse-moi parsemer de roses  
 La tendre mousse où tu t'assieds ,  
 Et près du lit où tu reposes  
 Laisse-moi m'asseoir à tes pieds ,  
 Heureux le gazon que tu foules ,  
 Et le bouton dont tu déroules  
 Sous tes doigts les fraîches couleurs ;  
 Heureuses ces coupes vermeilles  
 Que pressent tes lèvres , pareilles  
 A l'abeille , amante des fleurs .

Si l'onde des lis qu'elle cueille  
 Roule les calices flétris ,  
 Des tiges que sa bouche effeuille  
 Si le vent m'apporte un débris ;  
 Si la boucle qui se dénoue  
 Vient , en ondulant sur ma joue ,  
 De ma lèvre effleur le bord ;  
 Si son souffle léger résonne ,  
 Je sens sur mon front qui frissonne  
 Passer les ailes de la mort .

Souviens-toi de l'heure bénie  
 Où les dieux , d'une tendre main ,  
 Te répandirent sur ma vie  
 Comme l'ombre sur le chemin ;  
 Depuis cette heure fortunée ,  
 Ma vie à ta vie enchaînée ,  
 Qui s'écoule comme un seul jour ,  
 Est une coupe toujours pleine ,  
 Où mes lèvres à longue haleine  
 Puisent l'innocence et l'amour .

Ah ! lorsque mon front qui s'incline  
 Chargé d'une douce langueur ,  
 S'endort bercé sur ta poitrine  
 Par le mouvement de ton cœur ,

.....  
 .....  
 Un jour , le Temps jaloux , d'une haleine glacée ,  
 Fanera tes couleurs comme une fleur passée  
 Sur ces lits de gazon :  
 Et sa main flétrira sur tes charmantes lèvres  
 Ces rapides baisers , hélas ! dont tu me sèves  
 Dans leur fraîche saison .

Mais quand tes yeux , voilés d'un nuage de larmes ,  
 De ces jours écoulés qui t'ont ravi tes charmes  
 Pleureront la rigueur ;

Quand dans ton souvenir , dans l'onde du rivage  
 Tu chercheras en vain ta ravissante image ,  
 Regarde dans mon cœur !

Là ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre ;  
 Là ton doux souvenir veille à jamais à l'ombre  
 De ma fidélité ;  
 Comme une lampe d'or dont une vierge sainte  
 Protège avec la main , en traversant l'enceinte ,  
 La tremblante clarté .

Ah ! quand la mort viendra , d'un autre amour suivie ,  
 Éteindre en souriant de notre double vie  
 L'un et l'autre flambeau ,  
 Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne ,  
 Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne  
 Dans le lit du tombeau .

Ou plutôt puissions-nous passer sur cette terre ,  
 Comme on voit en automne un couple solitaire  
 De cygnes amoureux  
 Partir , en s'embrassant , du nid qui les rassemble ,  
 Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble  
 S'envoler deux à deux !

.....  
 .....  
 L V .

Improvisation

A LA GRANDE CHARTREUSE.

Jéhova de la terre a consacré les cimes ;  
 Elles sont de ses pas le divin marchepied :  
 C'est là qu'environné de ses foudres sublimes  
 Il vole , il descend , il s'assied .

Sina , l'Olympe même , en conservent la trace ;  
 L'Oreb en tressaillant s'inclina sous ses pas ;  
 Thor entendit sa voix ; Gelboé vit sa face ;  
 Golgotha pleura son trépas .

Dieu que l'Hébron connaît , Dieu que Cédar adore !  
 Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila ;  
 Sur le sommet des monts nous te cherchons encore ,  
 Seigneur , réponds-nous ! es-tu là ?

Paisibles habitans de ces saintes retraites ,  
 Comme au pied de ces monts où priaît Israël ,  
 Dans le calme des nuits , des hauteurs où vous êtes  
 N'entendez-vous donc rien du ciel ?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges  
 Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher ?

N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges  
Retentir l'écho du rocher?

Quoi! l'ame en vain regarde, aspire, implore, écoute:  
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain?  
Vos yeux, toujours levés vers la céleste voûte,  
Vos yeux sont-ils levés en vain?

Pour s'élançer, Seigneur, où ta voix les rappelle,  
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs,  
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile;  
Nous n'avons rien que nos soupirs!

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme:  
La prière du juste est l'encens des mortels;  
Et nous, pêcheurs, passons: nous n'avons qu'une larme  
A répandre sur tes autels.

.....

### LVI.

## Adieux à la Poésie.

Il est une heure de silence  
Où la solitude est sans voix,  
Où tout dort, même l'espérance;  
Où nul zéphyr ne se balance  
Sous l'ombre immobile des bois.

Il est un âge où de la lyre  
L'ame aussi semble s'endormir,  
Où du poétique délire  
Le souffle harmonieux expire  
Dans le sein qu'il faisait frémir.

L'oiseau qui charme le bocage,  
Hélas! ne chante pas toujours;  
A midi, caché sous l'ombrage,  
Il n'enchanté de son ramage  
Que l'aube et le déclin des jours.

Adieu donc, adieu, voici l'heure,  
Lyre aux soupirs mélodieux!  
En vain à la main qui t'effleure  
Ta fibre encor répond et pleure:  
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle  
Que mes yeux ne peuvent cacher.  
Combien sur ta corde fidèle  
Mon ame, hélas! en versa-t-elle  
Que tes soupirs n'ont pu sécher!

Sur cette terre infortunée,  
Où tous les yeux versent des pleurs,

Toujours de cyprès couronnée,  
La lyre ne nous fut donnée  
Que pour endormir nos douleurs.

Tout ce qui chante ne répète  
Que des regrets ou des désirs,  
Du bonheur la corde est muette,  
De Philomèle et du poète  
Les plus doux chants sont des soupirs.

Dans l'ombre, auprès d'un mausolée,  
O lyre, tu suivis mes pas,  
Et des doux festins exilée  
Jamais ta voix ne s'est mêlée  
Aux chants des heureux d'ici-bas.

Pendue aux saules de la rive,  
Libre comme l'oiseau des bois,  
On n'a point vu ma main craintive  
T'attacher comme une captive  
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée  
Ne t'inspira pas tour à tour;  
Aussi chaste que la pensée,  
Nul souffle ne t'a caressée,  
Hormis le souffle de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort sévère  
Fit plier mon front sous ses lois,  
Grâce à toi, mon ame étrangère  
A trouvé partout sur la terre  
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble éclore,  
Quand je t'emportais avec moi  
Pour louer celle que j'adore,  
Le premier rayon de l'aurore  
Ne se réveillait qu'après toi.

Au bruit des flots et des cordages,  
Aux feux livides des éclairs,  
Tu jetais des accords sauvages,  
Et comme l'oiseau des orages  
Tu rasais l'écume des mers.

Celle dont le regard m'enchaîne  
A tes soupirs mêlait sa voix,  
Et souvent ses tresses d'ébène  
Frissonnaient sous ma molle haleine,  
Comme tes cordes sous mes doigts.

.....

Peut-être à moi, lyre chérie,  
Tu reviendras dans l'avenir,  
Quand de songes divins suivie,  
La mort approche, et que la vie  
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse  
Qu'un doux oubli rend aux humains,  
Souvent l'homme, dans sa tristesse,



Sur toi se penche et te caresse ,  
Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent qui sur nos ames passe ,  
Souffle à l'aurore , ou souffle tard ;  
Il aime à jouer avec grâce  
Dans les cheveux qu'un myrte enlace ,  
Ou dans la barbe du vieillard.

En vain une neige glacée  
D'Homère ombrageait le menton ;  
Et le rayon de la pensée  
Rendait la lumière éclip­sée  
Aux yeux aveugles de Milton.

Autour d'eux voltigeaient encore  
L'amour, l'illusion, l'espoir,  
Comme l'insecte amant de Flore,  
Dont les ailes semblent éclore

Aux tardives lueurs du soir.

Peut-être ainsi?... mais avant l'âge  
Où tu reviens nous visiter ,  
Flottant de rivage en rivage ,  
J'aurai péri dans un naufrage  
Loin des cieus que je vais quitter.

Depuis long-temps ma voix plaintive  
Sera couverte par les flots ,  
Et , comme l'algue fugitive ,  
Sur quelque sable de la rive  
La vague aura roulé mes os.

Mais toi , lyre mélodieuse ,  
Surnageant sur les flots amers ,  
Des cygnes la troupe envieuse  
Suivra ta trace harmonieuse  
Sur l'abîme roulant des mers.

## POÉSIES DIVERSES.

*Lettre*

*à M. Delavigne,*

QUI M'AVAIT ENVOYÉ

L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

Grâce aux vers enchanteurs que tout Paris répète,  
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite;  
Et le soir, pour charmer les ennuis des hivers,  
Autour de mon foyer nous relisons ces vers  
Où brille en se jouant ta muse familière,  
Qu'eût enviés Térence, et qu'eût signés Molière.  
Comment peux-tu passer, par quel don, par quel art,  
De Syracuse au Havre, et du Gange à Bonnard?  
Puis, déployant soudain les ailes de Pindare,  
Sur les bords fortunés de Sparte et de Mégare  
Aller d'un vers brûlant tout à coup rallumer  
Ces feux dont leurs débris semblent encor fumer,  
Ces feux de la vertu, de l'honneur, du courage,  
Que recouvrent en vain dix siècles d'esclavage?  
Comment, redescendu de ce brillant séjour,  
Dans les bois de Meudon viens-tu chanter l'amour?  
Franchissant d'un seul trait tout l'empire céleste,  
Le génie est un aigle, et ton vol nous l'atteste.

Relégué loin des bords où tout Paris charmé  
Voit le fier Manlius en bourgeois transformé,  
Obéissant aux cris d'un parterre idolâtre,  
Livrer ton nom modeste aux bravos du théâtre,  
Je n'ai point encor lu ces chants que par ta voix  
Messène a soupirés pour la troisième fois.  
En vain l'écho léger que chaque jour publie,  
Oracle du matin, que le soir on oublie,  
A porté jusqu'à moi quelques lambeaux de vers,  
Quelques sons décousus de tes brillans concerts:  
Dans ma soif des beaux vers, que ton nom seul ral-  
J'ai dévoré la page, et j'attends le volume. [tume,

On dit que dans ces chants ton génie exalté  
Prêche à des convertis l'antique liberté;  
On dit qu'après trente ans d'esclavage et de crimes  
Cette divinité respire dans tes rimes  
Les parfums épurés d'un chaste et noble encens;  
Que son nom dans ta bouche a repris son beau sens,  
Et que, de trois pouvoirs lui formant un trophée,  
De son bonnet sanglant ta main l'a décollée.  
Ah! j'en rends grâce à toi! nous pourrions adorer  
Celle qu'avant tes vers il nous fallait pleurer!  
Son culte entre tes mains est pur et légitime;  
Tu renirais tes dieux s'ils commandaient le crime.

Pour moi, tremblant encor du nom qu'elle a porté,  
J'aborde ses autels avec timidité,  
Craignant à chaque instant qu'arraché de sa base  
Le dieu mal affermi ne tombe et nous écrase.  
Le siècle où je naquis excuse mes terreurs:  
J'entendais au berceau le bruit de ses fureurs.  
Son arbre dont le sang arrosait les racines,

Portait, au lieu de fruits, la mort et les rapines.  
 Pour la première fois quand j'entendis son nom  
 Ce fut sous les verrous d'une indigne prison,  
 Dans les étroits guichets d'un cachot solitaire.  
 Elle me disputait aux doux baisers d'un père,  
 Qui, caressant son fils à travers les barreaux,  
 Payait d'un reste d'or la pitié des bourreaux.  
 Je vis en grandissant, je vis sa main sanglante  
 Arracher des autels la prière tremblante,  
 Souiller, jeter aux vents la cendre des tombeaux,  
 Des temples avilis disperser les lambeaux,  
 Et, le pied chancelant des suites d'une orgie,  
 Couvrant ses cheveux plats du bonnet de Phrygie,  
 Au long cri de la mort, à sa voix renaissant,  
 Danser sous l'échafaud qui ruisselait de sang.  
 Oui, voilà sous quels traits, dans ma sombre pensée,  
 Par la main du malheur son image est tracée.  
 Pardonne, ô Liberté ! pour effacer ces traits  
 Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.

Hâte ces jours heureux, toi qui chantes sa gloire !  
 Mêlé une page blanche à sa funèbre histoire :  
 Qu'on la voie en tes vers, vierge de sang humain,  
 Rejeter ce poignard qui ruisselle en sa main ;  
 Devant un sceptre juste incliner un front libre ;  
 De la force et du droit maintenir l'équilibre ;  
 Nous couvrir d'une main du bouclier des lois,  
 Et de l'autre affermir la majesté des rois.

Mais c'est assez parler de nos vaines querelles ;  
 Le temps emportera ce siècle sur ses ailes,  
 Et laissera tomber dans l'éternelle nuit  
 De nos dissensions le misérable bruit.  
 D'autres siècles viendront, chargés d'autres promesses,  
 Ils tromperont encor nos trompeuses sagesse : [ses ;  
 Sur leurs cours orageux l'homme encore emporté,  
 Dans ses rêves nouveaux verra la vérité !  
 C'est la loi des esprits : tout cherche et tout travaille.  
 Ce monde, cher Lavigne, est un champ de bataille  
 Où des ombres d'un jour passent en combattant :  
 Pour qui ? Pour un fantôme, un système, un néant ;  
 Et, quand ils sont tout près de saisir leur idole,  
 C'est un ballon qui crève, et du vent qui s'envole.

Émule harmonieux des cygnes d'Eurotas,  
 Ne prétons point la lyre à ces tristes combats.  
 Laissons d'un siècle vain l'impuissante sagesse  
 Soulever ces rochers qui retombent sans cesse ;  
 Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel ;  
 Ne mêlons point la voix de ces filles du ciel,  
 Ne mêlons pas les sons des lyres profanées  
 Aux cris de passions de nos jours déchainées :  
 Mais demandons ensemble à la nature, aux dieux,  
 Ces chants modérateurs, sereins, mélodieux,  
 Ces chants de la vertu dont la sainte harmonie  
 Ressemble quelquefois à la voix du génie,  
 Qui calment les partis, adoucissent les mœurs,  
 S'élèvent au-dessus des terrestres clameurs,  
 Et, sur l'aile du temps traversant tous les âges,  
 Brillent comme l'iris sur les flancs des nuages.

Mais, adieu : de l'épître osant braver les lois,  
 Ma muse inattentive élève trop la voix.  
 D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,

Je voulais te parler, et voilà que je chante.

Ainsi, quand sur les bords du lac qui m'est sacré,  
 Séduit par la douceur de son flot azuré,  
 Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,  
 J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,  
 Je ne veux que raser dans mon timide cours  
 De ses golfes rians les flexibles contours,  
 Et, sous le vert rideau des saules du rivage,  
 Glisser en dérochant quelques fleurs au bocage.  
 Mais du vent qui s'élève un souffle inaperçu,  
 Badine avec ma voile et l'enfle à mon insu ;  
 Le flot silencieux sur la liquide plaine  
 Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne ;  
 L'onde fuit, le jour tombe, et, réveillé trop tard,  
 Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

*Saint-Point, près Mâcon, 9 février 1824.*

### Épître familière

*à M. V. Hugo.*

Déjà la première hirondelle,  
 Seul être aux ruines fidèle,  
 Revient effleurer nos créneaux,  
 Et des coups légers de son aile  
 Batre les gothiques vitraux  
 Où l'habitude la rappelle.  
 Déjà l'errante Philomèle,  
 Modulant son brillant soupir,  
 Trouve sur la tige nouvelle  
 Une feuille pour la couvrir ;  
 Et de sa retraite sonore,  
 Où son chant seul peut la trahir  
 Semble une voix qui vient d'éclorre,  
 Pour saluer avec l'aurore  
 Chaque rose qui va s'ouvrir.  
 L'air caresse, le ciel s'épure,  
 On entend la terre germer ;  
 Sur des océans de verdure  
 Le vent flotte pour s'embaumer ;  
 La source reprend son murmure ;  
 Tout semble dire à la nature :  
 Encore un printemps pour aimer !

Encore un degré vers la tombe  
 Où des ans aboutit le cours !  
 Encore une feuille qui tombe  
 De la couronne de nos jours,  
 Sans que ta main l'ait savourée,  
 Sans que ton cœur l'ait respirée !  
 Cependant nos printemps sont courts !

Épris de la seule nature ,  
 Horace , ambitieux d'oubli ,  
 Lui confiant sa vie obscure ,  
 Écoutait l'éternel murmure  
 Des cascades de Tivoli.  
 Souvent , assis sur ces ruines  
 D'où je voyais mourir le jour  
 Sous l'ombre de ces deux collines  
 Qui cachaient son humble séjour ,  
 J'allai , plein des mêmes pensées ,  
 Chercher ses traces effacées  
 Aux lieux par son ombre habités :  
 Et livrant ses vers au zéphyre  
 A leur écho faire redire  
 Les sons plaintifs de cette lyre  
 Qu'il a deux mille ans répétés !  
 Fuyant le tumulte des villes ,  
 Aux lieux où les vagues tranquilles  
 Lavent des bords silencieux ,  
 Virgile , assis sur le rivage ,  
 Charmait les rochers de la plage  
 De ses concerts mystérieux.  
 Dans la solitude qu'il aime ,  
 Il marquait du doigt l'arbre même  
 Qui devait ombrager ses os ,  
 Et voulait que dans le lieu sombre  
 Le concert des mêmes échos  
 Berçât le sommeil de son ombre  
 Du doux bruit des vents et des flots !  
 J'ai vu la retraite enchantée  
 Où , las d'une vie agitée  
 Par les orages du malheur ,  
 Le Tasse , suivi par l'envie ,  
 Revêtait , pour cacher sa vie ,  
 Les humbles habits d'un pasteur.  
 Au penchant du cap de Sorrente ,  
 Au pied d'un auguste rocher ,  
 Bords où la vague transparente  
 Berce le paisible nocher ,  
 Sous l'oranger de la colline  
 On voit encor l'humble ruine  
 De ce poétique séjour ;  
 L'écho des vents et des cascades  
 Y roule à travers les arcades  
 Des sons de tristesse et d'amour !

Et toi , leur enfant , tu t'exiles  
 Des lieux par la muse habités ,  
 Pour traîner des loisirs stériles  
 Dans l'air corrompu des cités ,  
 Oiseau chantant parmi les hommes ,  
 Ah ! reviens à l'ombre des bois ;  
 Il n'est qu'au désert où nous sommes  
 Des échos dignes de ta voix !  
 Viens respirer avant l'aurore  
 L'air embaumé qui semble éclore  
 Des baisers des fleurs et du jour ,  
 Et mêlant ton ame encor pure  
 Avec le ciel et la nature ,  
 Rêver et chanter tour à tour !

Non loin de la rive embellie ,  
 Où la Saône aux flots assoupis  
 Retrouve sa pente et l'oublie

Pour caresser les verts tapis  
 Où son cours cent fois se replie ,  
 Au pied des monts où l'on croit voir  
 La nuit s'enfuir , le jour éclore ,  
 Dont les neiges que le ciel dore ,  
 Comme un majestueux miroir  
 Sur nos champs projettent encore  
 Les premiers reflets de l'aurore  
 Et l'ombre lointaine du soir ,  
 Entre deux étroites collines  
 Se creuse un oblique vallon ,  
 Tel que Virgile ou Fénelon  
 L'auraient peint de leurs mains divines ;  
 Le double mont qui le domine  
 Et le défend de l'aquilon  
 Sous le poids des forêts s'incline ,  
 Et de pente en pente décline  
 Jusqu'au lit bordé de gazon  
 Où notre humble ruisseau sans nom  
 Déroule sa nappe argentine ,  
 Et dans son onde cristalline  
 Aime à bercer le doux rayon  
 De la lune qui l'illumine.  
 Le tiède regard du soleil  
 Le colore dès son réveil  
 De ses lueurs les plus dorées ,  
 Et le soir ses teintes pourprées  
 Peignent le nuage vermeil  
 Où nage son disque , pareil  
 A des roses décolorées ;  
 Et grâce à l'aspect de ces lieux  
 Tour à tour éclatant ou sombre ,  
 Chacun de ses pas dans les cieux  
 Par un contraste harmonieux  
 Y fait lutter le jour et l'ombre !  
 Les champs , les fleurs , les eaux , les bois ,  
 L'émail ondoyant des prairies ,  
 Semés sur ses pentes fleuries ,  
 S'entrelacent comme par choix ,  
 Et semblent se plier aux lois  
 Des plus riantes symétries.  
 Le saule , penché sur les eaux ,  
 Y baigne ses tristes rameaux  
 D'où ses larmes tombent en pluie ,  
 Et qu'en agitant ses berceaux  
 L'haleine du zéphyr essuie.  
 Sur le tronc mousseux des ormeaux  
 La vigne avec grâce s'appuie ,  
 Et couvre de ses verts arceaux  
 La moisson par l'été jaunie.  
 L'onde amoureuse du rocher ,  
 D'où l'entraîne un courant rapide ,  
 En retombe en nappe limpide ,  
 Y remonte en poussière humide ,  
 Semble chercher à s'attacher  
 A ses flancs en perle liquide  
 Qu'un rayon du jour vient sécher ;  
 Et , roulant sans bord sur sa pente  
 Que son écume au loin blanchit ,  
 Bouillonne , fuit , dort ou serpente ,  
 Gronde , murmure et rafraichit  
 L'air que charme sa plainte errante.  
 Suspendue aux flancs des coteaux ,

L'humble chaumière des hameaux  
Blanchit à travers le feuillage ;  
Lè couchant dore ses vitraux ,  
Et du toit couvert de roseaux  
La fumée en léger nuage  
Monte et roule ses plis mouvans ,  
Et cède aux caprices des vents  
Qui la bercent sur le bocage.

Au sommet d'un léger coteau ,  
Qui seul interrompt ces vallées,  
S'élèvent deux tours accouplées  
Par la teinte des ans voilées ,  
Seul vestige d'un vieux château  
Dont les ruines mutilées  
Jettent de loin sur le hameau  
Quelques ombres démantelées ;  
Elles n'ont plus d'autres vassaux  
Que les nids des joyeux oiseaux ,  
L'hirondelle et les passereaux  
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées ;  
Le lierre au lieu des vieux drapeaux  
Fait sur leurs cimes crénelées  
Flotter ses touffes déroulées ,  
Et tapisse de verts manteaux  
Les longues ogives moulées ,  
Où les vautours et les corbeaux ,  
Abattant leurs noires volées ,  
Couvrent seuls les sombres créneaux  
De leurs sentinelles ailées.

Ce n'est plus qu'un débris des jours ,  
Une ombre , hélas ! qui s'évapore.  
En vain à ces nobles séjours ,  
Comme le lierre aux vieilles tours ,  
Le souvenir s'attache encore :  
Minés par la vague des ans ,  
Sur le cours orageux du temps ,  
Leur puissance s'en est allée :  
Ils font sourire les passans ,  
Et n'ont plus d'autres courtisans  
Que les pauvres de la vallée.  
Autour de l'antique manoir ,  
Tu n'entendras d'autre murmure  
Que les soupirs du vent du soir  
Glissant à travers la verdure ,  
Les airs des rustiques pipeaux ,  
Ou la clochette des troupeaux  
Regagnant leur étable obscure ,  
Et quelquefois les doux concerts  
D'une harpe mélancolique ,  
Dont une brise ossianique  
Vient par moment ravir les airs ,  
A travers l'ogive gothique ,  
A l'écho de ces murs déserts.

C'est là que l'amitié t'appelle :  
C'est là que de tes heureux jours ,  
Par mille gracieux détours ,  
Sur une pente naturelle ,  
Tu laisseras errer le cours ;  
C'est là que la muse rêveuse ,  
Descendant du ciel sur tes pas ,  
Viendra , t'ouvrant ses chastes bras ,  
Comme une aile silencieuse ,

T'enlever aux soins d'ici-bas !  
Notre ame est une source errante  
Qui , dans son onde transparente ,  
S'impreint de la couleur des lieux ;  
De la nature elle est l'image :  
Tantôt sombre comme un nuage ,  
Tantôt pure comme les cieux.  
Si , quittant ses rives fleuries ,  
Ses flots , par leur pente emportés ,  
Vont laver ces plages flétries  
Par l'ombre obscure des cités ,  
Elle perd sa teinte azurée ,  
Et , ne conservant que son nom ,  
Elle traîne une onde altérée  
Que souille un orageux limon ,  
Et le pasteur qui la vit naître  
S'étonne , et ne peut reconnaître  
L'eau murmurante du vallon.  
Mais , dès qu'abandonnant ces plages ,  
Et retrouvant son lit natal ,  
Sa pente , sous de verts ombrages ,  
Ramène son flot de cristal ;  
Sur le sable d'or qu'elle arrose ,  
En murmurant elle dépose  
L'ombre qui ternit ses couleurs ,  
Et , dans son sein que le ciel dore ,  
Limpide , elle retrace encore  
L'azur du soir ou de l'aurore ,  
Les bois , les astres et les fleurs.

---

### Le Retour.

---

Vallon , rempli de mes accords ,  
Ruisseau , dont mes pleurs troublaient l'onde ,  
Prés , collines , forêt profonde ,  
Oiseaux , qui chantiez sur ces bords !

Zéphyr , qu'embaumait son haleine ,  
Sentiers , où sa main , tant de fois ,  
M'entraînait à l'ombre des bois ,  
Où l'habitude me ramène !

Le temps n'est plus ! mon œil glacé ,  
Qui vous cherche à travers ses larmes ,  
A vos bords jadis pleins de charmes  
Redemande en vain le passé !

La terre est pourtant aussi belle ,  
Le ciel aussi pur que jamais !  
Ah ! je le vois ; ce que j'aimais  
Ce n'était pas vous , c'était elle !





## Épître

à M. Amédée de L.

Du poète de Sténclyare  
Si notre âge assoupi retrouvait les accords,  
J'irais, je chanterais sur le luth de Pindare  
Ou l'hymne du triomphe ou la gloire des morts.

Qu'il est beau de voler dans la noble carrière  
Sur la trace de nos soldats !  
De suspendre sa lyre au bronze des combats,  
Et, dans des tourbillons de flamme et de poussière,  
D'exciter leur vertu guerrière,  
Ou de chanter la gloire en face du trépas !

La Muse aime à planer sur les champs du carnage,  
A fouler sous ses pieds des lambeaux d'étendards,  
Les membres des héros sur la poussière épars,  
Et les tronçons brisés des glaives que leur rage  
Semble encor délier de ses derniers regards.

Quel accompagnement sublime

Pour les chants inspirés du barde audacieux,  
Que le bruit du canon roulant de cime en cime,  
Ou le cri du coursier que la trompette anime,  
Ou le fracas du pont qui gronde et qui s'abîme  
Sous la bombe tombant des cieux !

Fier alors du péril, le poète partage  
La sainte gloire du guerrier,  
Et cueille, transporté de joie et de courage,  
Quelques rameaux sanglans de son même laurier.

Mais mon génie obscur est loin de tant d'audace ;  
Fuyant la scène des combats,  
J'aime mieux, sur les pas de Virgile ou d'Horace,  
Dans quelque humble Tibur, comme eux cachant ma  
Égarer mollement mes pas. [trace,

J'aime mieux du penchant des collines prochaines  
Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,  
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,  
Ou de mes limpides fontaines  
Les flots assoupissans murmurer sous les fleurs.

J'aime mieux, dans ces bois où l'oiseau seul m'écoute,  
Cherchant dès le matin le silence et le frais,  
D'un pas inattentif perdre et chercher ma route,  
Et, soupirant mes vers dans leurs antres secrets,  
Entendre mes pas seuls résonner sous leur voûte,  
Ou les pleurs de la nuit distiller goutte à goutte  
Du dôme tremblant des forêts.

## LA MORT DE SOCRATE.

## AVERTISSEMENT.

Si la poésie n'est pas un vain assemblage  
de sons, elle est sans doute la forme la plus  
sublime que puisse revêtir la pensée hu-  
maine : elle emprunte à la musique cette qua-  
lité indéfinissable de l'harmonie qu'on a  
appelée céleste, faute de pouvoir lui trouver  
un autre nom ; parlant aux sens par la ca-  
dence des sons, et à l'âme par l'élévation et  
l'énergie du sens, elle saisit à la fois tout  
l'homme ; elle le charme, le ravit, l'enivre ;  
elle exalte en lui le principe divin ; elle lui  
fait sentir pour un moment *ce quelque chose*

*de plus qu'humain* qui l'a fait nommer la  
langue des dieux.

C'est du moins la langue des philosophes,  
si la philosophie est ce qu'elle doit être, le  
plus haut degré d'élévation donné à la pen-  
sée humaine, la raison divinisée : la méta-  
physique et la poésie sont donc sœurs, ou  
plutôt ne sont qu'une : l'une étant le beau  
idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal  
dans l'expression, pourquoi les séparer ?  
pourquoi dessécher l'une et avilir l'autre ?  
l'homme a-t-il trop de ses dons célestes pour

s'en dépouiller à plaisir? a-t-il peur de donner trop d'énergie à son ame en réunissant ces deux puissances? Hélas! il retombera toujours assez tôt dans les formes et dans les pensées vulgaires! la sublime philosophie, la poésie digne d'elle, ne sont que des révélations rapides qui viennent interrompre trop rarement la triste monotonie des siècles: ce qui est beau dans tous les genres n'est pas l'état naturel, n'est pas de tous les jours ici-bas, c'est un éclair de cet autre monde où l'ame s'élève quelquefois, mais où elle ne séjourne pas.

Ces réflexions nous semblent propres à excuser du moins l'auteur de ce *fragment*, d'avoir tenté de fondre ensemble la poésie, et la métaphysique de ces belles doctrines du sage des sages; quoique ce morceau porte le nom de Socrate, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclorre: si un homme méritait sans doute qu'on lui en supposât d'avance les sublimes inspirations, cet homme était Socrate.

Il avait combattu toute sa vie cet empire des sens que le Christ venait renverser; sa philosophie était toute religieuse: elle était humble, car il la sentait inspirée; elle était douce; elle était tolérante; elle était résignée; elle avait deviné l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, plus encore, s'il faut en croire les commentateurs de Platon, et quelques mots étranges échappés de ces deux bouches sublimes. L'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense. Socrate lui en sentait le besoin; il l'indiquait, il la préparait par ses discours, par sa vie et par sa mort. Il était digne de l'entrevoir à ses derniers momens; en un mot, il était inspiré; il nous le dit; il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité? y a-t-il beaucoup de témoignages qui vailent la parole de Socrate mourant? Oui, sans doute, il était inspiré; il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles. Car la vérité et

la sagesse ne sont point de nous; elles descendent du ciel dans des cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps. Il les semait ça et là; il les répandait goutte à goutte, pour en donner seulement la connaissance et le désir jusqu'au moment où il devait nous en rassasier avec plénitude.

Indépendamment de la sublimité des doctrines qu'il annonçait, la mort de Socrate était un tableau digne des regards des hommes et du ciel; il mourait sans haine pour ses persécuteurs, victime de ses vertus, s'offrant en holocauste pour la vérité: il pouvait se défendre, il pouvait se renier lui-même; il ne le voulut pas, c'eût été mentir au Dieu qui parlait en lui, et rien n'annonce qu'aucun sentiment d'orgueil soit venu altérer la pureté, la beauté de ce sublime dévouement. Ses paroles, rapportées par Platon, sont aussi simples à la fin de son dernier jour qu'au milieu de sa vie; la solennité de ce grand moment de la mort ne donne à ses expressions ni tension ni faiblesse; obéissant avec amour à la volonté des dieux qu'il aime à reconnaître en tout, son dernier jour ne diffère en rien de ses autres jours, si ce n'est qu'il n'aura pas de lendemain! Il continue avec ses amis le sujet de conversation commencé la veille; il boit la ciguë comme un breuvage ordinaire; il se couche pour mourir, comme il aurait fait pour dormir, tant il est sûr que les dieux sont là, avant, après, partout, et qu'il va se réveiller dans leur sein!

Le poète n'a pas interrompu son chant par les détails assez connus du jugement, et par les longues dissertations de Socrate et de ses amis; il n'a chanté que les dernières heures et les dernières paroles du philosophe, ou du moins les paroles qu'il lui suppose. Nous l'imiterons; nous nous contenterons de rappeler l'avant-scène aux lecteurs.

Socrate, condamné à mourir pour ses opinions religieuses, attendait la mort depuis plusieurs jours, mais il ne devait boire la ciguë qu'au moment où le vaisseau envoyé tous les ans à Délos, en l'honneur de Thésée, serait de retour dans le port d'Athènes. C'est ce vaisseau que l'on nommait *Théorie*, et

qu'on apercevait dans le lointain au moment où le poème commence.

Le *Serviteur des Onze* était un esclave de ce tribunal destiné au service des prisonniers en attendant l'exécution des sentences. Ce fragment est imprimé comme il a été écrit

par l'auteur, dans une forme inusitée, par couplets d'inégale mesure ; après chaque couplet, nous avons placé un filet qui indique la suspension du sens, et l'auteur passe souvent, sans autre transition, d'une pensée à une autre.

## LA MORT DE SOCRATE.

La vérité, c'est Dieu!

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymète  
Du temple de Thésée illuminait le faite,  
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon,  
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;  
On voyait sur les mers une poupe dorée,  
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pyrée;  
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour  
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour:  
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie  
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,  
De peur que ses rayons aux vivans destinés  
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,  
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,  
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!  
Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux  
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux!

Attendant le réveil du fils de Sophronique,  
Quelques amis en deuil erraient sous le portique;  
Et sa femme portant son fils sur ses genoux,  
Tendre enfant, dont la main joue avec les verroux,  
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,  
Frappait du front l'airain des portes inflexibles!  
La foule inattentive au cri de ses douleurs  
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,  
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,  
Et dans les longs parvis par groupes répandue,  
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,  
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,  
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,  
Et de ce dieu sans nom étranger dans la Grèce!  
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,  
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,  
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,  
Et que la terre au ciel devait en sacrifice!  
Socrate, et c'était toi qui, dans les fers jeté,  
Mourais pour la justice et pour la vérité!

Enfin, de la prison les gonds bruyans roulèrent;  
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent:  
Mais Socrate; jetant un regard sur les flots,  
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos:  
«Regardez! sur les mers cette poupe fleurie,  
C'est le vaisseau sacré! l'heureuse Théorie!  
Saluons-la, dit-il: cette voile est la mort!  
Mon ame, aussitôt qu'elle, entrera dans le port!  
Et cependant parlez! et que ce jour suprême,  
Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même!  
Ne jetons point aux vents les restes du festin,  
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin:  
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage  
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage:  
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,  
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants.»

«Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure,  
En sons harmonieux le doux cygne se pleure;  
Amis, n'en croyez rien! l'oiseau mélodieux  
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux!  
Du riant Eurotas près de quitter la rive,  
L'ame, de ce beau corps à demi-fugitive,  
S'avancant pas à pas vers un monde enchanté,  
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,  
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,  
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.  
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,  
Je suis un cygne aussi; je meurs, je puis chanter!»

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent:  
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent:  
«Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,  
Parle-nous d'espérance et d'immortalité.  
— Je le veux bien, dit-il: mais éloignons les femmes:  
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos ames;  
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,  
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau!

«Vous le savez, amis! souvent, dès ma jeunesse,  
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,

Et du monde futur me découvrit les lois ;  
 Était-ce quelque dieu caché dans une voix ?  
 Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète ?  
 L'écho de l'avenir ? la muse du poète ?  
 Je ne sais : mais l'esprit qui me parlait tout bas ,  
 Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas ,  
 En sons plus élevés me parle , me console :  
 Je reconnais plus tôt sa divine parole ,  
 Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens  
 Avec plus de silence écoute ses accens ;  
 Soit que comme l'oiseau l'invisible génie  
 Redouble vers le soir sa touchante harmonie ;  
 Soit plutôt qu'oubliant ce jour qui va finir  
 Mon ame suspendue aux bords de l'avenir  
 Distingue mieux le son qui part d'un autre monde ,  
 Comme le nautonnier , le soir , errant sur l'onde ,  
 A mesure qu'il vogue , et s'approche du bord ,  
 Distingue mieux la voix qui s'élève du port ;  
 Cet invisible ami jamais ne m'abandonne ,  
 Toujours de son accent mon oreille résonne ,  
 Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui ;  
 Amis , écoutez donc ! ce n'est plus moi ! c'est lui !...»

Le front calme et serein , l'œil rayonnant d'espoir ,  
 Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir ;  
 A ce signe muet soudain ils obéirent ,  
 Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent :  
 Symnias abaissait son manteau sur ses yeux :  
 Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux ;  
 Cébès penchait à terre un front mélancolique ;  
 Anaxagore , armé d'un rire sardonique ,  
 Semblait , du philosophe enviant l'heureux sort ,  
 Rire de la fortune et défier la mort !  
 Et le dos appuyé sur la porte de bronze ,  
 Les bras entrelacés , le serviteur des Onze ,  
 De doute et de pitié tour à tour combattu ,  
 Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu ? »  
 Mais Phédon , regrettant l'ami plus que le sage ,  
 Sous ses cheveux épars voilant son beau visage ,  
 Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis ,  
 Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils ,  
 Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore ,  
 Rougissait de pleurer , et le pleurait encore !

Du sage cependant la terrestre douleur  
 N'osait point altérer les traits ni la couleur ;  
 Son regard élevé loin de nous semblait lire ;  
 Sa bouche , où reposait son gracieux sourire ,  
 Toute prête à parler , s'entr'ouvrait à demi ;  
 Son oreille écoutait son invisible ami :  
 Ses cheveux , effleurés du souffle de l'automne ,  
 Dessinaient sur sa tête une pâle couronne ,  
 Et , de l'air matinal par momens agités ,  
 Répandaient sur son front des reflets argentés :  
 Mais , à travers ce front où son ame est tracée ,  
 On voyait rayonner sa sublime pensée ,  
 Comme , à travers l'albâtre ou l'airain transparent ,  
 La lampe , sur l'autel jetant ses feux mourans ,  
 Par son éclat voilé se trahissant encore ,  
 D'un reflet lumineux les frappe et les colore !  
 Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part ,  
 Sur ce front solennel attachant leur regard ,

A ses yeux suspendus , ne respirant qu'à peine ,  
 Ses amis attentifs retenaient leur haleine ;  
 Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois ;  
 Ils allaient pour jamais emporter cette voix !  
 Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole ,  
 Leur ame impatiente attendait sa parole ,  
 Enfin , du ciel sur eux son regard s'abaissa ,  
 Et lui , comme autrefois , sourit et commença :

«Quoi ! vous pleurez , amis ! vous pleurez quand mon  
 ame ,  
 Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme ,  
 Affranchie à jamais du vil poids de son corps ,  
 Va s'envoler aux dieux , et , dans de saints transports ,  
 Saluant ce jour pur , qu'elle entrevit peut-être ,  
 Chercher la vérité , la voir et la connaître !  
 Pourquoi donc vivons-nous , si ce n'est pour mourir ?  
 Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir ?  
 Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie ,  
 Contre ses vils penchans luttant , quoique asservie ,  
 Mon ame avec mes sens a-t-elle combattu !  
 Sans la mort , mes amis , que serait la vertu ?...  
 C'est le prix du combat , la céleste couronne  
 Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne ;  
 La voix de Jupiter qui nous rappelle à lui !  
 Amis , bénissons-la ! Je l'entends aujourd'hui :  
 Je pouvais , de mes jours disputant quelque reste ,  
 Me faire répéter deux fois l'ordre céleste :  
 Me préservent les dieux d'en prolonger le cours !  
 En esclave attentif , ils m'appellent , j'y cours !  
 Et vous , si vous m'aimez , comme aux plus belles fêtes ,  
 Amis , faites couler des parfums sur vos têtes !  
 Suspendez une offrande aux murs de la prison !  
 Et , le front couronné d'un verdoyant feston ,  
 Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée ,  
 Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée ,  
 Vers le lit nuptial conduit après le bain ,  
 Dans les bras de la mort menez-moi par la main !...»

«Qu'est-ce donc que mourir ? briser ce nœud infâme ,  
 Cet adultère hymen de la terre avec l'ame ,  
 D'un vil poids , à la tombe , enfin se décharger !  
 Mourir n'est pas mourir , mes amis , c'est changer !  
 Tant qu'il vit , accablé sous le corps qui l'enchaîne ,  
 L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne ,  
 Et , par ses vils besoins dans sa course arrêté ,  
 Suit , d'un pas chancelant , ou perd la vérité.  
 Mais celui qui , touchant au terme qu'il implore ,  
 Voit du jour éternel étinceler l'aurore ,  
 Comme un rayon du soir remontant dans les cieux ,  
 Exilé de leur sein , remonte au sein des dieux ;  
 Et buvant à longs traits le nectar qui l'enivre ,  
 Du jour de son trépas il commence de vivre !»

—Mais mourir c'est souffrir : et souffrir est un mal.  
 —Amis ! qu'en savons-nous ? Et quand l'instant fatal  
 Consacré par le sang comme un grand sacrifice  
 Pour ce corps immolé serait un court supplice ,  
 N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit ?  
 L'été sort de l'hiver , le jour sort de la nuit.  
 Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne ;  
 Nous fûmes à la vie enfantés avec peine :



Et cet heureux trépas, des faibles redouté,  
N'est qu'un enfantelement à l'immortalité !  
Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme ?  
Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime :  
Qui sait si dans ses mains prêtes à la saisir  
L'âme incertaine tombe avec peine, ou plaisir ?  
Pour moi, qui vis encor, je ne sais, mais je pense  
Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence ;  
Que des dieux indulgens la sévère bonté  
A jusque dans la mort caché la volupté,  
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,  
L'amour cache souvent un plaisir sous des larmes ! »

L'inécrédule Cébès à ce discours sourit :  
«—Je le saurai bientôt, » dit Socrate. Il reprit :

«Où : le premier salut de l'homme à la lumière,  
Quand le rayon doré vient baisser sa paupière,  
L'accent de ce qu'on aime à la lyre mêlé,  
Le parfum fugitif de la coupe exhalé,  
La saveur du baiser, quand de sa lèvre errante  
L'amant cherche, la nuit, les lèvres de l'amante,  
Sont moins doux à nos sens que le premier transport  
De l'homme vertueux affranchi par la mort !  
Et pendant qu'ici-bas sa cendre est recueillie,  
Emporté par sa course, en fuyant il oublie  
De dire même au monde un éternel adieu !  
Ce monde évanoui disparaît devant Dieu !

«—Mais quoi ! suffit-il donc de mourir pour revivre ?  
—Non : il faut que des sens notre âme se délivre,  
De ses penchans mortels triomphe avec effort !  
Que notre vie enfin soit une longue mort !  
La vie est le combat, la mort est la victoire,  
Et la terre est pour nous l'autel expiatoire  
Où l'homme, de ses sens sur le seuil dépouillé,  
Doit jeter dans les feux son vêtement souillé,  
Avant d'aller offrir sur un autel propice  
De sa vie, au dieu pur, l'aussi pur sacrifice ! »

«Ils iront d'un seul trait du tombeau dans les cieus  
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les dieux,  
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,  
Ont soumis à l'esprit la matière asservie,  
Ont marché sous le joug des rites et des lois,  
Du juge intérieur interrogé la voix,  
Suivi les droits sentiers écartés de la foule,  
Prié, servi les dieux, d'où la vertu découle,  
Souffert pour la justice, aimé la vérité,  
Et des enfans du ciel conquis la liberté !

«Mais ceux qui, chérissant la chair autant que l'âme,  
De l'esprit et des sens ont resserré la trame,  
Et prostitué l'âme aux vils baisers du corps,  
Comme Lédà livrée à de honteux transports,  
Ceux-là, si toutefois un dieu ne les délivre,  
Même après leur trépas ne cessent pas de vivre,  
Et des coupables nœuds qu'eux-mêmes ont serrés,  
Ces mânes imparfaits ne sont pas délivrés !  
Comme à ses fils impurs Arachné suspendue,  
Leur âme, avec leur corps mêlée et confondue,

Cherche en vain à briser ses liens flétrissans,  
L'amour qu'elle eût pour eux vit encor dans ses sens,  
De leurs bras décharnés ils la pressent encore,  
Lui rappellent cent fois cet hymen qu'elle abhorre,  
Et, comme un air pesant qui dort sur les marais,  
Leur vil poids, loin des dieux, la retient à jamais !  
Ces mânes gémissans, errant dans les ténèbres,  
Avec l'oiseau de nuit jettent des cris funèbres :  
Autour des monumens, des urnes, des tombeaux,  
De leur corps importun traînant d'affreux lambeaux,  
Honteux de vivre encore, et fuyant la lumière,  
A l'heure où l'innocence a fermé sa paupière,  
De leurs antres obscurs ils s'échappent sans bruit,  
Comme des criminels s'emparent de la nuit,  
Imitent sur les flots le réveil de l'aurore,  
Font courir sur les moutons le pâle météore ;  
De songes effrayans assiégeant nos esprits,  
Au fond des bois sacrés poussent d'horribles cris,  
Ou, tristement assis sur le bord d'une tombe,  
Et dans leurs doigts sanglans cachant leur front qui  
tombe,  
Jaloux de leur victime, ils pleurent leurs forfaits :  
Mais les âmes des bons ne reviennent jamais ! »

Il se tut, et Cébès rompit seul ce silence :  
«Me préservez les dieux d'offenser l'Espérance !  
Cette divinité qui, semblable à l'Amour,  
Un bandeau sur les yeux, nous conduit au vrai jour !  
Mais puisque de ces bords comme elle tu t'envoles,  
Hélas ! et que voilà tes suprêmes paroles,  
Pour m'instruire, ô mon maître ! et non pour t'aff-  
fliger,  
Permetts-moi de répondre et de t'interroger. »  
Socrate, avec douceur, inclina son visage,  
Et Cébès en ces mots interrogea le sage :

«L'âme, dis-tu, doit vivre au-delà du tombeau :  
Mais si l'âme est pour nous la lueur d'un flambeau,  
Quand la flamme a des sens consumé la matière,  
Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière ?  
La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit !  
Et tout rentre à la fois dans une même nuit !  
Ou si l'âme est aux sens ce qu'est à cette lyre  
L'harmonieux accord que notre main en tire,  
Quand le temps ou les vers en ont usé le bois,  
Quand la corde rompue a crié sous nos doigts,  
Et que les nerfs brisés de la lyre expirante  
Sont foulés sous les pieds de la jeune bacchante,  
Qu'est devenu le bruit de ces divins accords ?  
Meurt-il avec la lyre, et l'âme avec le corps ?... »  
Les sages, à ces mots, pour sonder ce mystère,  
Baissant leurs fronts pensifs, et regardant la terre,  
Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas !  
Se parlant l'un à l'autre ils murmuraient tout bas :  
«Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie... »  
Et Socrate semblait attendre son génie !

Sur l'une de ses mains appuyant son menton,  
L'autre se promenait sur le front de Phédon,  
Et, sur son cou d'ivoire errant à l'aventure,  
Caressait, en passant, sa blonde chevelure ;

Puis détachant du doigt un de ses longs rameaux  
Qui pendaient jusqu'à terre en flexibles anneaux,  
Faisait sur ses genoux flotter leurs molles ondes,  
Ou dans ses doigts distraits roulait leurs tresses blon-  
Et parlait en jouant comme un vieillard divin [des,  
Qui mêle la sagesse aux coupes d'un festin !

« Amis, l'âme n'est pas l'incertaine lumière  
Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire ;  
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour  
Naître, grandir, baisser, renaître tour à tour,  
Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,  
Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie,  
Pareil à l'œil mortel qui dans l'obscurité  
Conserve le regard en perdant la clarté !

« L'âme n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre  
L'harmonieux accord que notre main en tire ;  
Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir !  
L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,  
L'auditeur attentif, l'invisible génie  
Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,  
Et qui des sons discords que rendent chaque sens  
Forme au plaisir des dieux des concerts ravissants !  
En vain la lyre meurt et le son s'évapore,  
Sur ses débris muets l'oreille écoute encore !  
Es-tu content, Cébès — Oui, j'en crois tes adieux,  
Socrate est immortel ! — Eh bien, parlons des dieux ! »

Et déjà le soleil était sur les montagnes,  
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,  
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,  
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu !  
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète ;  
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymète ;  
Le Cythéron nageait dans un océan d'or ;  
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,  
Modérant près du bord sa course suspendue,  
Repliait, en chantant, sa voile détendue ;  
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,  
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,  
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,  
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres !

« Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain ;  
Esclaves ! versez l'eau dans le vase d'airain !  
Je veux offrir aux dieux une victime pure ! »  
Il dit : et se plongeant dans l'urne qui murmure,  
Comme fait à l'autel le sacrificateur,  
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,  
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,  
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde ;  
Puis d'un voile de pourpre en essuyant les flots,  
Parfuma ses cheveux et reprit en ces mots :  
« Nous oublions le dieu pour adorer ses traces !  
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces !  
Hébé versant la vie aux célestes lambris,  
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,  
Ni surtout de Vénus la riante ceinture  
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,  
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,  
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air !

Tous ces êtres pesplant l'Olympe ou l'Élysée  
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,  
Des lettres de son nom sur la nature écrit,  
Une ombre que ce dieu jette sur notre esprit !  
A ce titre divin ma raison les adore,  
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore ;  
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,  
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,  
Ne sont pas seulement des songes du génie,  
Mais les brillans degrés de l'échelle infinie  
Qui des êtres semés dans ce vaste univers  
Sépare et réunit tous les astres divers.  
Peut-être qu'en effet dans l'immense étendue,  
Dans tout ce qui se meut, une âme est répandue !  
Que ces astres brillans sur nos têtes semés  
Sont des soleils vivans, et des feux animés !  
Que l'océan frappant sa rive épouvantée  
Avec ses flots grondans roule une âme irritée !  
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur  
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur !  
Que le jour est un œil qui répand la lumière !  
La nuit, une beauté qui voile sa paupière !  
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,  
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu ! »

« Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre,  
Par-delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,  
Il est sous la nature, il est au fond des cieux,  
Quelque chose d'obscur et de mystérieux  
Que la nécessité, que la raison proclame  
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme !  
Contemporain des jours et de l'éternité !  
Grand comme l'infini, seul comme l'unité !  
Impossible à nommer ! à nos sens impalpable !  
Son premier attribut c'est d'être inconcevable !  
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,  
Descendons, remontons, nous arrivons à lui ! [d'hui,  
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance !  
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence !  
Forcée, amour, vérité, créateur de tout bien,  
C'est le dieu de vos dieux ! C'est le seul ! C'est le mien ! »

« Mais le mal, dit Cébès, qui l'a créé ? — Le crime :  
Des coupables mortels châtement légitime,  
Sur ce globe déchu le mal et le trépas  
Sont nés le même jour : Dieu ne les connaît pas !  
Soit qu'un attrait fatal, une coupable flamme  
Ait attiré jadis la matière vers l'âme ;  
Soit plutôt que la vie, en des nœuds trop puissans  
Resserrant ici-bas l'esprit avec les sens,  
Les pénètre tous deux d'un amour adultère,  
Ils ne sont réunis que par un grand mystère !  
Cette horrible union, c'est le mal : et la mort,  
Remède et châtement, la brise avec effort !  
Mais à l'instant suprême où cet hymen expire,  
Sur les vils élémens l'âme reprend l'empire,  
Et s'envole aux rayons de l'immortalité,  
Au monde du bonheur et de la vérité ! »

« Connais-tu le chemin de ce monde invisible ?  
Dit Cébès : à ton œil est-il donc accessible ?

—Mes amis, j'en approche, et pour le découvrir...  
 —Que faut-il? dit Phédon.—Être pur et mourir!  
 » Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes,  
 Peut-être au ciel, peut-être aux lieux même où nous  
 Il est un autre monde, un élysée, un ciel, [sommes,  
 Que ne parcourent pas de longs ruisseaux de miel,  
 Où les âmes des bons, de Dieu seul altérées,  
 D'un nectar éternel ne sont pas enivrées,  
 Mais où les mânes saints, les immortels esprits,  
 De leurs corps immolés vont recevoir le prix!  
 Ni la sombre Tempé, ni le riant Ménale,  
 Qu'enivre de parfums l'halcine matinale,  
 Ni les vallons d'Hémus, ni ces riches coteaux  
 Qu'enchantera l'Eurotas du murmure des eaux,  
 Ni cette terre enfin des poètes chérie,  
 Qui fait aux voyageurs oublier leur patrie,  
 N'approchent pas encor du fortuné séjour  
 Où le regard de Dieu donne aux âmes le jour!  
 Où jamais dans la nuit ce jour divin n'expire!  
 Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle respire!  
 Où des corps immortels ou toujours renaissans  
 Pour d'autres voluptés lui prêtent d'autres sens!»

—«Quoi! des corps dans le ciel? la mort avec la vie?  
 —Oui, des corps transformés que l'âme glorifie!  
 L'âme pour composer ces divins vêtemens  
 Cueille en tout l'univers la fleur des élémens;  
 Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,  
 Les rayons transparents de la douce lumière,  
 Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,  
 Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,  
 Les bruits harmonieux que l'amoureux Zéphire  
 Tire au sein de la nuit de l'onde qui soupire,  
 La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,  
 Le cristal des ruisseaux roulant sous un ciel pur,  
 La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,  
 Et les rayons dormans des tremblantes étoiles,  
 Réunis et formant d'harmonieux accords,  
 Se mêlent sous ses doigts et composent son corps!  
 Et l'âme, qui jadis esclave sur la terre  
 A ses sens révoltés faisait en vain la guerre,  
 Triomphante aujourd'hui de leurs vœux impuissans,  
 Règne avec majesté sur le monde des sens,  
 Pour des plaisirs sans fin, sans fin les multiplie,  
 Et joue avec l'espace, et les temps, et la vie!

» Tantôt, pour s'envoler où l'appelle un désir,  
 Elle aime à parfumer les ailes d'un zéphyr,  
 D'un rayon de l'iris en glissant les colore:  
 Et du ciel aux enfers, du couchant à l'aurore,  
 Comme une abeille errante, elle court en tout lieu  
 Découvrir et baiser les ouvrages de Dieu!  
 Tantôt au char brillant que l'aurore lui prête  
 Elle attelle un coursier qu'anime la tempête;  
 Et dans ses beaux déserts de feux errans semés  
 Cherchant ces grands esprits qu'elle a jadis aimés,  
 De soleil en soleil, de système en système,  
 Elle vole et se perd avec l'âme qu'elle aime,  
 De l'espace infini suit les vastes détours,  
 Et dans le sein de Dieu se retrouve toujours!

» L'âme, pour soutenir sa céleste nature,  
 N'emprunte pas des corps sa chaste nourriture;  
 Ni le nectar coulant de la coupe d'Hébé,  
 Ni le parfum des fleurs par le vent dérobé,  
 Ni la libation en son honneur versée,  
 Ne sauraient nourrir l'âme: elle vit de pensée,  
 De désirs satisfaits, d'amour, de sentimens,  
 De son être immortel immortels alimens!  
 Grâce à ces fruits divins que le ciel multiplie,  
 Elle soutient, prolonge, éternise sa vie,  
 Et peut, par la vertu de l'éternel amour,  
 Multiplier son être, et créer à son tour!

« Car, ainsi que les corps, la pensée est féconde!  
 Un seul désir suffit pour peupler tout un monde;  
 Et de même qu'un son par l'écho répété,  
 Multiplié sans fin court dans l'immensité,  
 Ou comme en s'étendant l'éphémère étincelle  
 Allume sur l'autel une flamme immortelle,  
 Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre attirés,  
 De l'amour créateur constamment pénétrés,  
 A travers l'infini se cherchent, se confondent,  
 D'une éternelle étreinte, en s'aimant, se fécondent!  
 Et des astres déserts peuplant les régions,  
 Prolongent dans le ciel leurs générations!  
 O célestes amours! saints transports! chaste flamme!  
 Baisers, où sans retour l'âme se mêle à l'âme!  
 Où l'éternel désir, et la pure beauté,  
 Poussent en s'unissant un cri de volupté!  
 Si j'osais!...» Mais un bruit retentit sous la voûte!  
 Le sage interrompu tranquillement écoute,  
 Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux:  
 Hélas! c'était le jour qui s'enfuyait des cieus!  
 .....  
 En détournant les yeux, le serviteur des Onze  
 Lui tendait le poison dans la coupe de bronze;  
 Socrate la reçut d'un front toujours serein,  
 Et comme un don sacré l'élevait dans sa main,  
 Sans suspendre un moment sa phrase commencée  
 Avant de la vider acheva sa pensée!

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,  
 Qui jamais de son sein ne versait que la mort,  
 L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme  
 L'histoire de Psyché, ce symbole de l'âme;  
 Et, symbole plus doux de l'immortalité,  
 Un léger papillon en ivoire sculpté,  
 Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,  
 Formait l'anse du vase, en déployant ses ailes:  
 Psyché, par ses parens dévouée à l'Amour,  
 Quittant avant l'aurore un superbe séjour,  
 D'une pompe funèbre allait environnée  
 Tenter comme la mort ce divin hyménée;  
 Puis, seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,  
 Dans un désert affreux attendait son époux:  
 Mais, sensible à ses maux, le volage zéphyre,  
 Comme un désir divin que le ciel nous inspire,  
 Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,  
 Dormante sur son sein l'enlevait dans les cieus!  
 On voyait son beau front penché sur son épaule  
 Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,



Et Zéphyr succombant sous son charmant fardeau  
Lui former de ses bras un amoureux berceau,  
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine,  
Et jaloux de l'Amour la lui rendre avec peine !

Ici, le tendre Amour sur les roses couché  
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,  
Qui d'un secret effroi ne pouvant se défendre  
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre ;  
Car le céleste époux trompant son tendre amour  
Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,  
Et du voile nocturne à demi-dépouillée,  
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,  
Psyché, risquant l'amour, hélas ! contre un regard,  
De son époux qui dort tremblant d'être entendue  
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,  
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,  
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main !

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée  
S'échappant par malheur de la lampe penchée  
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi ;  
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,  
Contemplait tour à tour ce poignard, cette goutte...  
Et fuyait indigné vers la céleste voûte !  
Emblème menaçant des désirs indiscrets  
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près !

La vierge cette fois errante sur la terre  
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère :  
Mais l'Amour à la fin de ses larmes touché  
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché  
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,  
Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,  
S'avavançait dans le ciel avec timidité ;  
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté !  
Ainsi par la vertu l'âme divinisée  
Revient égale aux dieux régner dans l'Élysée !

Mais Socrate, élevant la coupe dans ses mains,  
« Offrons, offrons d'abord aux maîtres des humains  
» De l'immortalité cette heureuse prémice ! »  
Il dit ; et vers la terre inclinant le calice  
Comme pour épargner un nectar précieux,  
En versa seulement deux gouttes pour les dieux ;  
Et de sa lèvre avide approchant le breuvage,  
Le vida lentement, sans changer de visage,  
Comme un convive avant de sortir d'un festin  
Qui dans sa coupe d'or verse un reste de vin,  
Et pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,  
L'incline lentement et le boit goutte à goutte !  
Puis, sur son lit de mort doucement étendu,  
Il reprit aussitôt son discours suspendu :

« Espérons dans les dieux, et croyons-en notre ame !  
De l'amour dans nos cœurs alimentons la flamme !  
L'amour est le lien des dieux et des mortels !  
La crainte ou la douleur profanent leurs autels !  
Quand vient l'heureux signal de notre délivrance,

Amis, prenons vers eux le vol de l'espérance !  
Point de funèbre adieu ! point de cris ! point de pleurs !  
On couronne ici-bas la victime de fleurs ;  
Que de joie et d'amour notre ame couronnée  
S'avance au devant d'eux, comme à son hyménée !  
Ce sont là les festons, les parfums précieux,  
Les voix, les instrumens, les chants mélodieux,  
Dont l'âme, convoquée à ce banquet suprême,  
Avant d'aller aux dieux, doit s'enchanter soi-même !

» Relevez donc ces fronts que l'effroi fait pâlir,  
Ne me demandez plus s'il faut m'ensevelir ; [pandre,  
Sur ce corps, qui fut moi, quelle huile on doit ré-  
Dans quel lieu, dans quelle urne il faut garder ma  
cendre :

Qu'importe à vous, à moi, que ce vil vêtement  
De la flamme ou des vers devienne l'aliment !  
Qu'une froide poussière à moi jadis unie  
Soit balayée aux flots ou bien aux gémonies ?  
Ce corps vil, composé des élémens divers,  
Ne sera pas plus moi qu'une vague des mers,  
Qu'une feuille des bois que l'aquilon promène,  
Qu'un argile pétri sous une forme humaine,  
Que le feu du bûcher dans les airs exhalé,  
Ou le sable mouvant dans nos chemins foulé !

» Mais je laisse en partant à cette terre ingrate  
Un plus noble débris de ce que fut Socrate,  
Mon génie à Platon ! à vous tous mes vertus !  
Mon ame aux justes dieux ! ma vie à Mélitus,  
Comme au chien dévorant qui sur le seuil aboie  
En quittant le festin on jette aussi sa proie !... »

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots  
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,  
Pendant cet entretien, une funèbre plainte  
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte ;  
Hélas ! c'était Myrto demandant son époux,  
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous !  
L'égarement troublait sa démarche incertaine,  
Et suspendus aux plis de sa robe qui traîne  
Deux enfans, les pieds nus, marchant à ses côtés,  
Suivaient en chancelant ses pas précipités !  
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes ;  
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes,  
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur ;  
On eût dit qu'en passant l'impuissante douleur  
Ne pouvant de Socrate atteindre la grande ame  
Avait respecté l'homme et profané la femme !  
De terre et d'amour saisie à son aspect,  
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect.  
Telle aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée  
Sur le corps d'Adonis la bacchante éplorée,  
Partageant de Vénus les divines douleurs,  
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,  
De sa bouche muette avec respect l'effleure  
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure !

Socrate en recevant ses enfans dans ses bras,  
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas :  
Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,  
Sous ses cils abaissés rouler de sa paupière.



Puis d'un bras défaillant offrait ses fils aux dieux ;  
 « Je fus leur père ici ! vous l'êtes dans les cieux !  
 « Je meurs ! mais vous vivez ! veillez sur leur enfance !  
 « Je les lègue , ô dieux bons ! à votre providence !..

Mais déjà le poison dans ses veines versé  
 Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé ;  
 On voyait vers le cœur , comme une onde tarie ,  
 Remonter pas à pas la chaleur et la vie ,  
 Et ses membres roidis , sans force et sans couleur ,  
 Du marbre de Paros imitaient la pâleur ;  
 En vain Phédon penché sur ses pieds qu'il embrasse  
 Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace ,  
 Son front , ses mains , ses pieds se glaçaient sous nos  
 doigts !

Il ne nous restait plus que son ame et sa voix !  
 Semblable au bloc divin d'où sortit Galathée  
 Quand une ame immortelle à l'Olympe empruntée  
 Descendant dans le marbre à la voix d'un amant  
 Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment ,  
 Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclorre  
 Elle n'est plus un marbre , et n'est pas femme encore !

Était-ce de la mort la pâle majesté ,  
 Ou le premier rayon de l'immortalité ?  
 Mais son front rayonnant d'une beauté sublime  
 Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme ,  
 Et nos yeux qui cherchaient à saisir son adieu  
 Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu !  
 Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence ,  
 Puis déroulant les flots de sa sainte éloquence ,  
 Comme un homme enivré du doux jus du raisin  
 Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin ,  
 Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres ,  
 En mots entrecoupés il parlait à des ombres !  
 « Courbez-vous , disait-il , cyprès d'Académus !  
 Courbez-vous , et pleurez ! vous ne le verrez plus !  
 Que la vague en frappant le marbre du Pirée  
 Jette avec son écume une voix éplorée !  
 Les dieux l'ont rappelé ! ne le savez-vous pas ?...  
 Mais ses amis en deuil , où portent-ils leurs pas ?  
 Voilà Platon , Cébès , ses enfans , et sa femme !  
 Voilà son cher Phédon , cet enfant de son ame !  
 Ils vont d'un pas furtif aux lueurs de Phébé  
 Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé ,  
 Et penchés sur mon urne ils paraissent attendre  
 Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre ?  
 Oui : je vais vous parler , amis ! comme autrefois ,  
 Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix !...  
 Mais que ce temps est loin ! et qu'une courte absence  
 Entre eux et moi , grands dieux ! a jeté de distance !  
 Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas ,  
 Levez les yeux ; voyez !... ils ne m'entendent pas !  
 Pourquoi ce deuil ? pourquoi ces pleurs dont tu t'i-  
 nondes ?  
 Épargne au moins , Myrto , tes longues tresses blondes\* ,  
 Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés ;

Myrto , Platon , Cébès , amis !... si vous saviez !...

« Oracles , taisez-vous ! tombez , voix du portique !  
 Fuyez , vaines lueurs de la sagesse antique !  
 Nuages colorés d'une fausse clarté ,  
 Évanouissez-vous devant la vérité !  
 D'un hymen ineffable elle est prête d'éclorre ;  
 Attendez... un , deux , trois... quatre siècles encore ,  
 Et ses rayons divins qui partent des déserts  
 D'un éclat immortel rempliront l'univers !  
 Et vous , ombres de Dieu qui nous voilez sa face !  
 Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place !  
 Dieux de chair et de sang ! dieux vivans ! dieux mor-  
 Vices déifiés sur d'immondes autels ! [tels !  
 Mercure aux ailes d'or , déesse de Cythère ,  
 Qu'adorent impunis le vol et l'adultère ;  
 Vous tous , grands et petits , race de Jupiter ,  
 Qui peuplez , qui souillez les eaux , la terre et l'air !  
 Encore un peu de temps , et votre auguste foule ,  
 Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule ,  
 Fera place au Dieu saint , unique , universel ,  
 Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel !...

.....  
 « Quels secrets dévoilés !.. quelle vaste harmonie !...  
 .....  
 Mais qui donc étais-tu , mystérieux génie ?  
 Toi qui , voilant toujours ton visage à mes yeux ,  
 M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux !  
 Toi qui , m'accompagnant comme un oiseau fidèle  
 Caresse encor mon front du doux vent de ton aile.  
 Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour ?  
 Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour ?  
 Tiens-tu l'arc , ou la lyre , ou l'heureux caducée ?  
 Ou n'es-tu , réponds-moi , qu'une sainte pensée ?...  
 Ah ! viens ! qui que tu sois , esprit , mortel ou dieu ;  
 Avant de recevoir mon éternel adieu ,  
 Laisse-moi découvrir , laisse-moi reconnaître  
 Cet ami qui m'aima , même avant que de naître !  
 Que je puisse en touchant au terme du chemin  
 Rendre grâce à mon guide et pleurer sur sa main !  
 Sors du voile éclatant qui te dérobe encore !  
 Approche !.. Mais que vois-je ? ô Verbe que j'adore !  
 Rayon co-éternel ! est-ce vous que je vois ?  
 Voilez-vous , ou je meurs une seconde fois !

.....  
 « Heureux ceux qui naîtront dans la sainte contrée  
 Que baise avec respect la vague d'Érytrée !  
 Ils verront les premiers , sur leur pur horizon  
 Se lever au matin l'astre de la raison.  
 Amis , vers l'orient tournez votre paupière ,  
 La vérité viendra d'où nous vient la lumière !  
 Mais qui l'apportera ?.. C'est toi , Verbe conçu !  
 Toi qu'à travers les temps mes yeux ont aperçu ;  
 Toi , dont par l'avenir la splendeur réfléchie  
 Vient m'éclairer d'avance au sommet de la vie.  
 Tu viens , tu vis ! tu meurs d'un trépas mérité !

\* Socrate eut deux femmes , Xanthippe et Myrto.

Car la mort est le prix de toute vérité !...  
 Mais ta voix expirante en ce monde entendue  
 Comme la mienne , au moins , ne sera pas perdue.  
 La voix qui vient du ciel n'y remontera pas ;  
 L'univers assoupi t'écoute , et fait un pas ;  
 L'énigme du destin se révèle à la terre !

.....  
 Quoi ! j'avais soupçonné ce sublime mystère !  
 Nombre mystérieux ! profonde trinité !  
 Triangle composé d'une triple unité !  
 Les formes , les couleurs , les sons , les nombres même ,  
 Tout me cachait mon dieu ! tout était son emblème !  
 Mais les voiles enfin pour moi sont révolus ;  
 Écoutez !... Il parlait , nous ne l'entendions plus !

.....  
 Cependant dans son sein son haleine oppressée  
 Trop faible pour prêter des sons à sa pensée ,  
 Sur sa lèvre entr'ouverte , hélas ! venait mourir ;  
 Puis semblait tout à coup palpiter et courir :  
 Comme prêt à s'abattre aux rives paternelles  
 D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes ,  
 Entre les bras d'un songe il semblait endormi.  
 L'intrépide Cébès penché sur notre ami ,  
 Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore ,  
 Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :  
 « Dors-tu ? lui disait-il , la mort est-ce un sommeil ? »  
 Il recueillit sa force , et dit : « C'est un réveil !  
 — Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres ?  
 — Non : je vois un jour pur poindre dans les ténèbres !  
 — N'entends-tu pas des cris , des gémissemens ? — Non ;  
 J'entends des astres d'or qui murmurent un nom !  
 — Que sens-tu ? — Ce que sent la jeune chrysalide  
 Quand , livrant à la terre une dépouille aride ,  
 Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux ,  
 Le souffle du matin la roule dans les cieus !  
 — Ne nous trompais-tu pas ? réponds : L'âme était-elle...  
 — Croyez-en ce sourire , elle était immortelle !  
 — De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir ?  
 — J'attends , comme la nef , un souffle pour partir !  
 — D'où viendra-t-il ? — Du ciel ! — Encore une parole !  
 — Non ; laisse en paix mon âme , afin qu'elle s'envole ! »  
 .....

Il dit : ferma les yeux pour la dernière fois ,  
 Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.  
 Un faux rayon de vie errant par intervalle

D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.  
 Ainsi dans un soir pur de l'arrière saison ,  
 Quand déjà le soleil a quitté l'horizon ,  
 Un rayon oublié des ombres se dégage  
 Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.  
 Enfin plus librement il semble respirer ,  
 Et laissant sur ses traits son doux sourire errer ,  
 « Aux dieux libérateurs , dit-il , qu'on sacrifie !  
 Ils m'ont guéri ! — De quoi ? dit Cébès. — De la vie ! .... »  
 Puis un léger soupir de ses lèvres coula  
 Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla !  
 Était-ce ?... Je ne sais ; mais pleins d'un saint dictame  
 Nous sentimes en nous comme une seconde âme !...  
 .....

.....  
 Comme un lis sur les eaux et que la rame incline ,  
 Sa tête mollement penchait sur sa poitrine ;  
 Ses longs cils que la mort n'a fermés qu'à demi  
 Retombant en repos sur son œil endormi  
 Semblaient , comme autrefois , sous leur ombre abais-  
 Recueillir le silence , ou voiler la pensée ! [sée,  
 La parole surprise en son dernier essor  
 Sur sa lèvre entr'ouverte , hélas ! errait encor ;  
 Et ses traits où la vie a perdu tout empire  
 Étaient comme frappés d'un éternel sourire !...  
 Sa main , qui conservait son geste habituel ,  
 De son doigt étendu montrait encor le ciel !  
 Et quand le doux regard de la naissante aurore  
 Dissipant par degrés les ombres qu'il colore ,  
 Comme un phare allumé sur un sommet lointain ,  
 Vint dorer son front mort des ombres du matin ,  
 On eût dit que Vénus d'un deuil divin suivie  
 Venait pleurer encor sur son amant sans vie !  
 Que la triste Phébé de son pâle rayon  
 Caressait , dans la nuit , le sein d'Endymion !  
 Ou que du haut du ciel l'âme heureuse du sage  
 Revenait contempler le terrestre rivage ,  
 Et visitant de loin le corps qu'elle a quitté ,  
 Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté !  
 Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage  
 Aime à voir dans les flots briller sa chaste image !  
 .....

On n'entendait autour ni plainte , ni soupir !  
 C'est ainsi qu'il mourut !... si c'était là mourir !...

## LE DERNIER CHANT

# DU PÈLERINAGE D'HAROLD.

### AVERTISSEMENT.

Childe-Harold est un poème de lord Byron. Le noble barde, dont l'Europe pleure aujourd'hui la mort glorieuse et prématurée, en donna successivement, et pendant un intervalle de dix années, quatre chants au public. Harold est un enfant de l'imagination, un nom plutôt qu'un héros; lord Byron ne s'en est servi que comme d'un fil qui pût guider le lecteur et le poète lui-même, dans les sites variés que le pèlerin est censé parcourir; comme d'un type auquel il pût attribuer les sentimens et les pensées qu'il tirait de son propre fonds: Harold, en un mot, est le prête-nom de lord Byron. Le poète, qui avait d'abord nié *avec affectation* cette identité avec son héros, en convient à la fin de la préface de son quatrième chant.

« Quant à ce qui regarde, dit-il, la conduite de ce quatrième chant, le pèlerin Harold paraîtra encore moins souvent sur la scène que dans les précédens, et il sera presque entièrement fondu avec l'auteur parlant en son propre nom. Le fait est que je me lassais de tirer, entre Harold et moi, une ligne de séparation que chacun semblait décidé à ne pas apercevoir: c'est ainsi que personne ne voulait croire le Chinois de Goldsmith un Chinois véritable. C'était vainement que je m'imaginai avoir établi une distinction entre le poète et le pèlerin: le soin même que je prenais de conserver cette distinction, et mon désappointement de la trouver inutile, nuisaient tellement à mon inspiration, que je résolus de l'abandonner, et c'est ce que j'ai

» fait ici; les opinions qui se sont formées » et qui se formeront encore à ce sujet sont » aujourd'hui devenues tout-à-fait indifférentes. Qu'on juge l'ouvrage et non l'écrivain! L'auteur qui n'a dans son esprit d'autres ressources que la réputation éphémère ou permanente due à ses premiers succès mérite le sort des auteurs. »

Cette inutile distinction, rejetée par l'auteur anglais, est encore plus complètement effacée dans ce dernier chant du pèlerinage d'Harold, par M. de Lamartine. Le nom d'Harold est évidemment et toujours employé ici pour celui de lord Byron. Mais parcourons les premiers chants de ce singulier poème, afin que le lecteur en comprenne mieux la suite.

Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des voluptés et de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent ou ce qu'il pense: c'est une Odyssée pittoresque et morale; une divagation poétique, qui n'a d'autre centre d'intérêt et d'unité que la fiction légère du personnage d'Harold. Au premier chant, il est en Portugal et en Espagne; il en décrit les sites, les mœurs, et quelques unes des grandes et terribles scènes qu'offrait cette terre héroïque, à l'époque de la première invasion des Français.

Le second chant est une peinture de la Grèce et de l'Asie-Mineure, où lord Byron avait fait un premier voyage en 1808. Il salue tour à tour ses mers, ses montagnes,

ses tombeaux, ses ruines, et chaque lieu lui inspire des impressions et des vers dignes de ses immortels souvenirs.

Le troisième chant commence par une invocation touchante à *Adda*, fille unique du poète, loin de laquelle les orages de sa vie l'emportent encore. On sait qu'à cette époque une séparation légale, dont les véritables motifs sont restés un mystère, venait d'être prononcée entre le noble lord et lady Byron. Il dit un éternel adieu au rivage de l'Angleterre; et, parcourant le champ de bataille de Waterloo, il décrit cette dernière lutte entre l'Europe et l'*homme du destin*. De là, longeant les bords du Rhin, il traverse rapidement les Alpes, célèbre l'Helvétie et les bords enchantés du lac Léman.

Le quatrième chant, et peut-être le plus magnifique, trouve le poète à Venise. Il décrit les rives mélancoliques de la Brenta; va pleurer Pétrarque sur sa tombe d'Arqua; déplore le sort de l'Italie, tour à tour envahie par tous les barbares, jette un regard sur Florence, et se reposant à Rome, laisse sa muse s'abandonner à loisir à toutes les inspirations qui s'exhalent de ses monumens et de ses débris. Jamais peut-être la poésie moderne n'a revêtu de plus sublimes expressions, des images plus fortes et des sentimens plus intimes. Ici le poète, abandonnant tout à coup son héros, adresse un salut sublime à la mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albano, sur la route de Naples, et disant adieu au lecteur, lui souhaite un bonheur qu'il n'a pas trouvé lui-même.

Ce poème, dont rien dans les littératures classiques ne peut nous donner une idée, était l'œuvre de prédilection de lord Byron. Voici en quels termes il en parle dans une dédicace à M. Hobhouse, son ami et son compagnon de voyage.

« Je passe ici de la fiction à la vérité : ce poème est le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages. Nous avons parcouru ensemble, à diverses époques, les contrées que la chevalerie, l'histoire ou la fable ont rendues célèbres; l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie; ce qu'Athènes et Constantinople étaient pour nous

» il y a quelques années, Venise et Rome » l'ont été plus récemment : mon poème » aussi, où mon pèlerin, ou l'un et l'autre » si l'on veut, m'ont accompagné partout. » Peut-être trouvera-t-on excusable la vanité » qui me fait revenir avec tant de complaisance à mes vers ? Pourrais-je ne pas tenir » à un poème qui me lie en quelque sorte » aux lieux qui l'ont inspiré, et aux objets » que j'ai essayé de décrire ? La composition » de *Childe-Harold* a été pour moi une » source de jouissances. Je ne m'en sépare » qu'avec une sorte de regret dont, grâce à » ce que j'ai éprouvé, j'étais loin de me » croire susceptible pour des objets imaginaires, etc., etc... »

Le lecteur partagera sans doute cette légitime prédilection du poète. C'est dans *Childe-Harold* qu'on peut trouver lord Byron tout entier, car il y a répandu avec profusion, *avec amour*, comme disent les Italiens, les inépuisables richesses de sa palette, soit qu'il peigne la nature morte, que son génie vivifie toujours, soit qu'il s'élève aux plus hautes régions de la pensée et de la philosophie, soit qu'il s'abandonne comme au hasard au cours capricieux de ses rêveries, et fasse vibrer, jusqu'à les rompre, toutes les cordes sensibles de son ame et de la nôtre. Il reprend à chaque instant le dernier mot de sa strophe, à l'imitation de nos anciennes ballades; et, comme si ce seul mot suffisait pour éveiller cette puissante imagination, il en fait le thème d'une autre série de strophes, et s'élance, sans autre transition, dans une sphère nouvelle d'idées ou de sentimens. Il faudrait tout citer si l'on citait quelque chose d'une aussi étrange conception. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

On a beaucoup reproché à lord Byron l'immoralité de quelques uns de ses ouvrages, ses principes désorganisateur de tout ordre social, et ses sentimens anti-religieux; mais ces reproches, trop souvent fondés ailleurs, ne nous paraissent pas à beaucoup près aussi applicables à *Childe-Harold* qu'à quelques uns de ses derniers poèmes : on y sent davantage la fraîcheur de la vie et de la jeu-



nesse. On voudrait, il est vrai, en effacer quelques nuages ; mais ces nuages n'empêchent cependant pas le lecteur de reconnaître et d'admirer, dans cette œuvre d'un beau génie, l'expression d'une belle âme. Et d'où viendrait ce génie qui nous émeut et nous charme, si ce n'était d'une âme grande et féconde ? Il n'a jamais eu d'autre source. Malheureusement aussi il n'a jamais préservé les hommes qui l'ont possédé des erreurs les plus funestes de l'esprit et des passions les plus orageuses du cœur ! Lord Byron en est un nouvel exemple : plusieurs de ses ouvrages sont un scandale pour ses admirateurs même ; il en a empoisonné les plus brillantes pages d'un scepticisme de parade, aussi funeste à la génération qui l'admire qu'à son propre talent. Nous ne prétendons point l'excuser ; peut-être, lui-même s'il eût vécu.... Mais il n'est plus ! Tout en voulant prémunir la jeunesse contre les principes déplorable de ses derniers ouvrages, il faut jeter un voile sur les taches de ce grand génie : ce génie doit faire augurer de son âme, et sa mort peut servir d'excuse à sa vie. Il a sacrifié ses jours, en Grèce, à la cause de la religion, de la liberté et de l'enthousiasme. Ses actions réfutent ses paroles.

M. de Lamartine, voulant conduire le poème de *Childe-Harold* jusqu'à son véritable terme, la mort du héros, le reprend où lord Byron l'avait laissé, et sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions ou les dernières pensées de lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort. Il a pensé sans doute que le mode le plus convenable de chanter l'homme qu'il admire était celui qu'il avait adopté lui-même ; et la forme de *Childe-Harold* lui était trop évidemment indiquée, pour qu'il lui fût possible d'en adopter une autre : peut-être cette forme même donnera-t-elle lieu à quelques critiques ; peut-être lui reprochera-t-on comme un excès d'audace, comme une profanation, ce qui n'a été chez lui qu'un juste sentiment de modestie et de déférence pour un génie supérieur. Il n'a pris le genre du poème et le nom du héros de lord Byron, que par respect pour lord Byron qui se peignait lui-

même sous cette forme emblématique. Toute autre forme, tout autre nom, eussent été moins périlleux pour lui : ils eussent rappelé moins immédiatement un talent qui écraserait tout ce qui tenterait de l'égaliser ; mais une imitation n'est point une lutte, c'est un hommage. A Dieu ne plaise que ce nom de Childe-Harold puisse donner une autre idée ! Quel poète oserait faire parler lord Byron ! on s'apercevrait trop vite que ce n'est que son ombre. Cependant ce mot d'imitation que nous venons de prononcer ne rend pas exactement notre pensée : la forme et le genre sont seuls imités ; les idées, les sentimens, les images ne le sont pas. Il nous a semblé au contraire que l'auteur français avait pris le plus grand soin d'éviter toute imitation de ce genre, et qu'on ne trouve pas, dans ce cinquième chant, une seule des pensées ou des comparaisons que le poète anglais a prodiguées dans les quatre premiers chants de son poème. On peut être soi sous le nom d'un autre.

Ce genre de poème n'a pas encore de nom générique dans la littérature moderne. Ce n'est pas le poème didactique, car il n'enseigne rien ; ce n'est pas le poème descriptif, car il raconte aussi ; ce n'est pas le poème épique ; il n'en a ni les héros ni le caractère, ni l'importance, ni la majesté : il tient de ces trois genres à la fois ; il raconte, il décrit, il médite, il enseigne ; le héros est le poète lui-même ou le cœur de l'homme en général, avec ses impressions les plus variées et les plus profondes ; c'est le poème d'une civilisation avancée, où l'homme sent encore la nature avec cette force d'enthousiasme qu'il ne perdra jamais, mais où il se plaît à analyser ses propres sentimens, à se rendre compte de ce qu'il éprouve, à savourer à loisir ses impressions fugitives, et où son propre cœur est devenu pour lui un thème plus intéressant que les aventures un peu usées des héros imaginaires, fabuleux ou historiques. L'intérêt est tout dans le style ; et la forme, à peine exquissée, n'est qu'un fil imperceptible, pour lier d'un lien commun les idées et les sentimens qui se succèdent.

Le poème anglais de *Childe-Harold* est

écrit en stances d'un nombre égal de vers , indiquées par un chiffre romain. C'est la stance de Spencer, forme que lord Byron avait adoptée et rajeunie, comme plus propre à ce genre de composition, où l'imagination, se livrant à tous ses caprices, ne suit plus pas à pas l'ordre méthodique de la prose, mais s'élance, sans transition prononcée, d'une idée à l'autre. Cette forme devait être conservée dans ce cinquième chant par M. de Lamartine; mais la poésie française ne possède aucun rythme analogue à la stance de Spencer, ou aux couplets du Tasse dans sa *Jérusalem*. Pour y suppléer, il a donc été obligé de composer ce dernier chant en stances irrégulières, d'un nombre de vers indéterminé. Ici, c'est le sens et non le nombre de vers qui indique la suspension et le repos, nous les indiquons comme dans le poème original par un chiffre romain. Quelques personnes ont déjà reproché à M. de Lamartine d'avoir adopté cette forme pour quelques-unes de ses poésies; nous n'avons rien à leur répondre, si ce n'est qu'elles peuvent facilement la faire disparaître en ne s'arrêtant pas aux suspensions qu'elle indique. Quant à nous, nous pensons toujours que, dans des compositions de longue haleine, des repos ménagés avec art sont nécessaires à la pensée comme aux forces du lecteur, et que ces repos ne peuvent être plus convenablement indiqués que par le poète lui-même. Il nous aurait paru aussi inconvenant qu'inutile de parler des opinions politiques ou religieuses de l'auteur français, dans l'avertissement d'un ouvrage de littérature légère, si nous n'avions été récemment encore mis en garde contre l'injustice des interprétations les plus forcées, par des articles de journaux où l'on discutait les opinions de l'homme au lieu des vers du poète. Un de ces journaux, dont nous respectons du reste l'impartialité et les doctrines (littéraires), a été jusqu'à dire que les poésies de M. de Lamartine étaient *l'hymne du découragement et du scepticisme*. L'office du poète n'est point sans doute de prêcher des

dogmes en vers; mais nous en appelons à la conscience de tous les lecteurs pour réfuter une assertion de cette nature... Si les *Méditations poétiques* ont eu un si honorable succès, elles l'ont dû surtout à ce sentiment religieux qui respire dans toutes leurs pages. Tout le monde l'a senti, tout le monde l'a dit; et c'est sans doute le genre d'éloge auquel l'auteur a été le plus sensible. Quelques vers pris isolément, ou détachés de l'ensemble qui les explique, peuvent donner lieu sans doute à des interprétations du genre de celles que nous combattons ici; mais un vers, une stance ne forment pas plus le sens d'un morceau de poésie, qu'un son isolé ne forme un concert: c'est l'accord qu'il faut juger.

Quoi qu'il en soit, et pour ôter tout prétexte à de semblables méprises, nous croyons devoir prévenir ici le lecteur, au nom de M. de Lamartine, que la *Liberté* qu'invoque dans ce nouvel ouvrage la muse de Childe-Harold, n'est point celle dont le nom profané a retenti, depuis trente ans, dans les luttes des factions; mais cette indépendance naturelle et légale, cette Liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple, et qu'un homme est un homme; droit sacré et imprescriptible dont aucun abus criminel ne peut usurper ou flétrir le beau nom. Quant au ton plus réel de scepticisme qui se retrouve dans quelques morceaux de ce dernier chant de *Childe-Harold*, il est inutile de faire remarquer qu'ils se trouvent uniquement dans la bouche du héros, que, d'après ses opinions trop connues; l'auteur français ne pouvait faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne parle point comme les anges. L'auteur et le héros ont deux langages fort opposés; et M. de Lamartine serait très-affligé qu'on pût l'accuser, même injustement, d'avoir fait naître le plus léger doute sur ses intentions, ou d'avoir répandu l'ombre d'un nuage sur des convictions religieuses qui sont les siennes, et qu'il regarde avec raison comme la seule lumière de la vie et le plus précieux trésor de l'homme.

## Dédicace.

Te souviens-tu du jour où, gravissant la cime  
 Du Salève aux flancs azurés,  
 Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme  
 Nous posions en tremblant nos pas mal assurés ?  
 Tu marchais devant moi. Balancés par l'orage,  
 Les rameaux ondoyans du mélèze et du pin,  
 S'écartant à regret pour t'ouvrir un passage,  
 Secouaient sur ton front les larmes du matin ;  
 Un torrent sous tes pieds s'écroutant en poussière  
 Traçait sur les rochers de verdâtres sillons,  
 Et de sa blanche écume où jouait la lumière  
 Élevait jusqu'à nous les flottans tourbillons.

Un nuage grondait encore  
 Sur les confins des airs, à l'occident obscur,  
 Tandis qu'à l'orient le souffle de l'aurore  
 Découvrait la moitié d'un ciel limpide et pur,  
 Et dorait de ses feux la voile qui colore  
 Des vagues du Léman l'éblouissant azur !  
 Tout à coup, sur un roc, dont tu foulais la cime,  
 Tu t'arrêtas : tes yeux s'abaissèrent sur moi ;  
 Tu me montras du doigt les flots, les monts, l'abîme,  
 La nature et le ciel... et je ne vis que toi !...  
 Ton pied léger semblait s'élancer de sa base ;  
 Ton œil planait d'en haut sur ces sublimes bords ;  
 Ton sein, oppressé par l'extase,  
 Se soulevait sous ses transports,  
 Comme le flot captif qui, bouillant dans le vase,  
 S'enfle, frémit, s'élève et surmonte ses bords.

Sur l'angle d'un rocher ta main était posée ;  
 Par l'haleine des vents goutte à goutte essuyés,  
 Tes cheveux trempés de rosée,  
 Distillaient lentement ses perles à tes pieds.

Des cascades l'écume errante  
 Faisait autour de toi, sur un tapis de fleurs,  
 De son prisme liquide ondoyer les couleurs,  
 Et, d'une robe transparente,  
 Semblait t'envelopper dans ses plis de vapeur !  
 Tu ressemblais... Mais non, toute image est glacée.  
 Rien d'humain ne saurait te retracer aux yeux ;  
 Rien... qu'une céleste pensée,  
 Qui durant un songe pieux,  
 Sur ses ailes de feu dans les airs balancée,  
 Et du sein d'un cœur pur vers Dieu même élançée,  
 S'élève, et plane dans les cieux !

Je te vis : je jurai de consacrer la trace  
 De ce trop rapide moment,  
 Et de graver ici ton nom... Ta main l'efface  
 De ce fragile monument.  
 Un jour, quand je te verrai lire  
 Ces vers dont un regard est le seul avenir,  
 Si tes yeux attendris ne peuvent retenir  
 Une larme aux sons de ma lyre,  
 Ah ! qu'au moins tu puisses te dire :  
 « Ces chants qui m'ont ému, c'est moi qui les inspire,  
 » Et sa muse est mon souvenir ! »

## LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD.

Muse des derniers temps ! divinité sublime  
 Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime :  
 Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,  
 Que le sein frémissant des généreux mortels ;  
 Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre  
 Des lauriers du combat, des palmes du martyre,  
 Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité,

Des noms vengeurs du Christ et de la Liberté !  
 Sentiment plus qu'humain, que l'homme déifie,  
 Viens seul ! c'est à toi seul que mon cœur sacrifie !  
 Les siècles de l'erreur sont passés ; l'homme est vieux,  
 Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,  
 Comme l'homme qui touche à son adolescence,  
 Brise les vains hochets de sa crédule enfance :

L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés,  
Hennir du dieu du jour les coursiers altérés :  
Jupiter voit sa foudre, entre ses mains brisée,  
Des fils grossiers d'Omar provoquer la risée ;  
Le Nil souille au désert, de son impur limon,  
Les débris mutilés de l'antique Memnon ;  
Délôs n'a plus d'autels, Delphes n'a plus d'oracles,  
Le temps a balayé le temple et les miracles.  
Hors le culte éternel, vingt cultes différents,  
Du stupide univers bienfaiteurs ou tyrans,  
Ont passé! cherchez-les dans la cendre de Rome!...  
Mais il reste à jamais au fond du cœur de l'homme  
Deux sentimens divins, plus forts que le trépas :  
L'Amour, la Liberté, dieux qui ne mourront pas!

## II.

L'Amour! Je l'ai chanté, quand, plein de son délire  
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre,  
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,  
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.  
J'aimais; je fus aimé: c'est assez pour ma tombe;  
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe!  
Remplis seule aujourd'hui ma pensée et mes vers,  
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,  
Liberté! premier don qu'un dieu fit à la terre,  
Qui marqua l'homme enfant d'un divin caractère,  
Et qui fis reculer, à son premier aspect,  
Les animaux tremblant d'un sublime respect;  
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,  
Air pur, air éternel qui fais respirer l'âme!  
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,  
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous!  
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,  
De ce que Dieu fit libre, ils ont fait des esclaves!  
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison:  
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!  
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,  
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,  
Dans les cœurs asservis tu dors! tu ne meurs pas!  
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,  
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée  
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée!

## III.

Ces temps sont arrivés! aux rivages d'Argos  
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?  
C'est ton nom! il franchit les écueils des Dactyles;  
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles;  
Du Pinde et de l'Ithôme il s'élançe à la fois;  
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix:  
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne,  
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,  
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats  
Des os de Miltiade et de Léonidas!  
N'entends-tu pas siffler, sur les flots du Bosphore,  
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore;  
Qui, sillonnant, la nuit, l'Archipel enflammé,  
A travers les écueils dont Mégare est semé,  
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,  
Illuminent ces mers de cent phares funèbres,  
Surprennent, sur les flots, leurs tyrans endormis,  
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,

Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,  
Bénissent leur trépas pourvu qu'il les consume?

Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels!  
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,  
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve!  
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,  
Viens voir, à la clarté de ces bûchers errans,  
Ressusciter un peuple et périr des tyrans!

## IV.

Mais où donc est Harold? Ce pèlerin du monde  
Dont j'ai suivi long-temps la course vagabonde?  
A-t-il donc jeté l'ancre au midi de ses jours,  
Ou s'est-il endormi dans d'ignobles amours?  
Ai-je perdu ce fil de mes sombres pensées,  
Qui, marquant de mes pas les traces effacées,  
M'aidait à retrouver moi-même dans autrui?  
Mystérieux héros, c'était moi, j'étais lui,  
Et, sans briser jamais le nœud qui les rassemble,  
Nos deux cœurs, nos deux voix, sentaient, chantaient  
ensemble :

Mais depuis qu'en partant la ville des Césars  
Le vit se retourner vers ses sacrés remparts,  
Que Tibur, encor plein du chanfre de Blanduse,  
Tressaillit de plaisir sous les pas de sa muse,  
Et que de son sommet éclatant, d'où les yeux  
Plongent sur une mer qui va s'unir aux cieux,  
Albano l'entendit, en découvrant l'abîme,  
Saluer l'océan d'un adieu si sublime,  
On n'a plus reconnu sa voix, et l'univers,  
Encor retentissant de ses derniers concerts,  
Comme un temple muet, semble attendre en silence  
Que l'hymne interrompu tout à coup recommence.  
Que fait-il? Sur quels bords ses astres inconstans  
Ont-ils poussé ses mâts brisés avant le temps?  
Quels flots furent témoins de son dernier naufrage?  
Quel sol consolateur lui prêta son rivage?  
O muse qui donnais ta lyre à ses douleurs,  
Viens donc, suivons ses pas aux traces de ses pleurs!

## V.

Il est nuit; mais la nuit sous ce ciel n'a point d'ombre:  
Son astre, suspendu dans un dôme moins sombre,  
Blanchit de ses lueurs des bords silencieux  
Où la vague se teint du bleu pâle des cieux;  
Où la côte des mers, de cent golfes coupée,  
Tantôt humble et rampante et tantôt escarpée,  
Sur un sable argenté vient mourir mollement,  
Ou gronde sous le choc de son flot écumant.  
De leurs vastes remparts les Alpes l'environnent;  
Leurs sommets colorés que les neiges couronnent,  
De colline en colline abaissés par degrés,  
Montrent, près de l'hiver, des climats tempérés  
Où l'aquilon, fuyant de son âpre royaume,  
De leurs tièdes parfums s'attédie et s'embaume.

A travers des cyprès, dont l'immobilité,  
Symbole de tristesse et d'immortalité,  
Projette sur les murs ses ombres sépulcrales  
Que les reflets du ciel percent par intervalles  
S'étend sur la colline un champêtre séjour :



Un long buisson de myrte en trace le contour ;  
 Sur des gazons naissans, de flexibles allées,  
 D'un rideau de verdure à peine encor voilées,  
 Égarant au hasard leur cours capricieux,  
 Conduisent en tournant, ou les pas, ou les yeux,  
 Jusqu'au seuil où, formant de vertes colonnades,  
 La clématite en fleur se suspend aux arcades;  
 Sur les toits aplatis, des jardins d'oranger  
 Ornent de leurs fruits d'or leur feuillage étranger ;  
 L'eau fuit dans les bassins, et, quand le jour expire,  
 Imite en murmurant les frissons du zéphire.  
 De là, l'œil enchanté voit, au pied des coteaux,  
 Gènes, fille des mers, sortit du sein des eaux ;  
 Les dômes élancés de ses saintes demeures  
 D'où l'airain frémissant fait résonner les heures,  
 Et les mâts des vaisseaux qui, dormant dans ses ports,  
 S'élèvent au niveau des palais de ses bords.  
 Et quand le flot captif les presse et les soulève,  
 D'un lourd gémissement font retentir la grève.  
 Quel silence !... Avançons... Tout dort-il en ces lieux ?  
 L'éclat d'aucun flambeau n'y vient frapper mes yeux ;  
 Nul pas n'y retentit, nulle voix n'y murmure ;  
 Seulement, au détour de cette route obscure,  
 Un page et deux coursiers attendent ; et plus bas,  
 Dans cette anse où les flots expirent sans fracas,  
 Un brick aux flancs étroits, que l'on charge en silence,  
 Tend sa voile, et déjà sous son poids se balance.  
 Ces armes, ces coursiers, ce vaisseau loin du port,  
 Tout révèle un départ, et cependant tout dort !

VI.

Mais non, tout ne dort pas ; de fenêtre en fenêtre,  
 Voyez ce seul flambeau briller et disparaître ;  
 Il avance, il recule, il revient tour à tour.  
 Éclaire-t-il les pas du crime ou de l'amour ?  
 Aux douteuses clartés qu'il jette sur le sable,  
 On croit le voir trembler dans une main coupable.  
 Il descend ; il s'arrête à l'angle du palais ;  
 Et l'œil, à la faveur de ses brillans reflets,  
 S'insinue, et parcourt un réduit solitaire  
 Dont les rideaux légers trahissent le mystère.  
 Sur le pavé, couvert des plus riches tapis,  
 Du pied le plus léger les pas sont assoupis ;  
 Les murs en sont ornés d'opulentes tentures ;  
 Sous les lambris dorés, d'élégantes peintures,  
 De tout voile jaloux dépouillant la beauté,  
 Enchaînent le regard ivre de volupté ;  
 Et sur trois pieds d'albâtre, une lampe nocturne  
 Y répand un jour doux, du sein voilé d'une urne.  
 Là, sous l'alcôve sombre où le pâle flambeau,  
 Semblable au feu mourant qui luit sur un tombeau,  
 Mêlé d'ombre et de jour une teinte incertaine,  
 Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène :  
 Son front est découvert ; le sommeil, en ses jeux,  
 Semble avoir dispersé l'or de ses flonds cheveux,  
 Qui, flottant sur son sein que leur voile caresse,  
 Jusqu'au pied de son lit roulent en longue tresse ;  
 Près d'elle, on voit encor, confusément jetés,  
 Les ornemens d'hier, qu'à peine elle a quittés ;  
 Ses anneaux, ses colliers, ses parures chéries  
 Mêlés avec les fleurs que la veille a flétries,  
 Jonchent le seuil du lit d'ambre, de perle et d'or,  
 Qu'un de ses bras pendans semble y chercher encor !

VII.

La porte s'ouvre ; un homme, à pas comptés, s'avance.  
 Une lampe à la main, il s'arrête en silence :  
 Est-ce Harold ?... c'est bien lui ! que le temps l'a  
 changé !  
 Que son front, jeune encor, de jours semble chargé !  
 L'éclat dont son génie éclairait son visage,  
 Luit toujours ; mais, hélas ! c'est l'éclair dans l'orage,  
 Et, plus que ce flambeau qui tremble dans sa main,  
 On croit voir vaciller son âme dans son sein.  
 Dans l'amère douceur d'un sourire farouche  
 L'amour et le mépris se mêlent sur sa bouche.  
 L'œil n'y peut du remords discerner la douleur ;  
 Mais on dirait, à voir sa mortelle pâleur,  
 Qu'une apparition vengeresse, éternelle,  
 Le glace à chaque instant d'une terreur nouvelle.  
 Immobile, il contemple, au chevet de ce lit,  
 Cette femme qui dort, et qu'un songe embellit.  
 Encore dans la fleur de son adolescence,  
 Ses traits ont tout d'un ange... excepté l'innocence ;  
 Ses yeux sont ombragés du voile de ses cils ;  
 Mais un pli qui se cache entre ses deux sourcils,  
 Trace que le sommeil n'a pas même effacée,  
 Montre que sur ce front quelque peine est passée ;  
 Sa lèvre, où le sourire erre encore au hasard,  
 Glace le sentiment en charmant le regard ;  
 Plus encor que l'amour la volupté s'y joue ;  
 La peine en fait fléchir l'arc mobile : et sa joue  
 Ressemble au lis penché vers le midi du jour,  
 Qu'ont déjà respiré le Zéphire ou l'Amour !

VIII.

« Dors ! murmurait Harold d'une voix comprimée,  
 Toi que je vais quitter ! toi que j'ai tant aimée !  
 Toi qui m'aimas peut-être, ou dont l'art séducteur,  
 Par l'ombre de l'amour trompa du moins mon cœur !  
 Qu'importe que le tien ne fût qu'un doux mensonge,  
 Je fus heureux par toi ; tout bonheur est un songe !  
 Et je pars, avant l'heure où le triste réveil  
 Eût dissipé pour nous cet enfant du sommeil.  
 Heureux qui, s'éloignant pendant que l'erreur dure,  
 Emporte dans son cœur une image encor pure !  
 Qui peut, dans les horreurs de son triste avenir,  
 Nourrir comme un flambeau quelque cher souvenir,  
 Et ne voit pas du moins, en perdant ce qu'il aime,  
 Cette idole, qui tombe ou qu'il brisa lui-même,  
 D'un bonheur qui n'est plus étaler les débris  
 Où l'éternel remords rampe auprès du mépris !...  
 Gravez-vous dans mes yeux, voluptueuse image !  
 Front serein dont mon souffle écartait tout nuage !  
 Beaux yeux dont le regard me cherchera demain !  
 Lèvres dont les accens m'enivraient ! tendre main  
 Qui, s'ouvrant vainement pour s'unir à la mienne,  
 Ne rencontrera plus d'appui qui la soutienne !  
 Bouche que le sommeil n'a pu même assoupir !  
 Je voudrais emporter... tout ! jusqu'à ce soupir  
 Qui, soulevant ce sein plus mobile que l'onde,  
 Semble espérer en vain qu'un soupir lui réponde !  
 Voilà donc ce qui fit mon bonheur un instant !  
 Mon bonheur ! non, de toi je n'attendais pas tant  
 Pourvu que le plaisir, les voluptés légères

Couronnassent de fleurs nos chaînes passagères ;  
 Que dans ce doux climat , par tes pas embelli ,  
 Je pusse respirer ses parfums... et l'oubli ;  
 Que le remords , fuyant aux accens de ta bouche ,  
 Laisât le doux sommeil s'approcher de ma couche ;  
 Léna ! c'était assez pour un cœur profané !  
 C'était mon seul bonheur ! et tu me l'as donné !  
 Mais , de quelque nectar qu'elle ait été remplie ,  
 La coupe où nous buvons a toujours une lie ;  
 N'épuisons donc jamais sa liqueur qu'à demi ,  
 Et , consacrant le reste au destin ennemi ,  
 Faisons-lui prudemment, quelque effort qu'il en coûte,  
 Une libation de la dernière goutte !...  
 Je t'aime encor ; je pars... Adieu !... Trompeur som-  
 Retarde un désespoir qui l'attend au réveil ! » [meil,

## IX.

Harold s'est élancé sur son léger navire ;  
 Dans les câbles tendus la nuit déjà soupire ;  
 La voile , qui s'entr'ouvre au vent qui l'arrondit ,  
 Monte de vergue en vergue , et s'enfle et s'agrandit ;  
 Et , couvrant ses flancs noirs de l'ombre de son aile ,  
 Fait pencher sur les flots le vaisseau qui chancelle ;  
 On lève l'ancre , il fuit ; le flot qu'il a fendu  
 Sur sa trace un moment demeure suspendu ,  
 Et , retombant bientôt en vapeur qui surnage ,  
 De blancs flocons d'écume inonde au loin la plage :  
 Voilà tout ce qu'Harold a laissé dans ces lieux !...  
 Et la vague a repris son bord silencieux.  
 Mais sur le pont tremblant du vaisseau qui dérive ,  
 Un bruit sourd et confus monte et frappe la rive ;  
 La voix des vents s'y mêle aux cris des matelots ;  
 On y voit , confondus , rouler au gré des flots ,  
 Des faisceaux éclatans de harnois et d'armures ,  
 Qui rendent en tombant de sinistres murmures :  
 Des sabres , des mousquets brillant d'argent et d'or ,  
 Que la poudre et le sang n'ont pas ternis encor ;  
 Des lances , des drapeaux où , parmi le tonnerre ,  
 Brille un signe inconnu sur les champs de la guerre ;  
 On voit , autour des mâts des coursiers enchaînés  
 Battre le pont tremblant sous leurs pieds étonnés ,  
 Et , secouant leurs crins , qu'un flot d'écume inonde,  
 Hennis à chaque vent qui les berce sur l'onde.  
 Mais Harold , que fait-il ? Seul , au bout du vaisseau ,  
 Enveloppé des plis de son large manteau ,  
 Sombre comme la nuit dont son cœur est l'image ,  
 D'un œil insouciant il voit fuir le rivage.

## X.

Où va-t-il?... il gouverne au berceau du soleil.  
 Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil ?  
 Va-t-il , le cœur brûlant d'une foi magnanime ,  
 Conquérir une tombe au désert de Solyme ?  
 Ou , pèlerin armé , son bourdon à la main ,  
 Laver ses pieds souillés dans les flots du Jourdain ?  
 Non : du sceptique Harold le doute est la doctrine ;  
 Le croissant ni la croix ne couvrent sa poitrine ;  
 Jupiter , Mahomet , héros , grands hommes , dieux ,  
 (O Christ pardonne-lui !) ne sont rien à ses yeux  
 Qu'un fantôme impuissant que l'erreur fait éclore ,  
 Rêves plus ou moins purs qu'un vain délire adore ,  
 Et dont , par ses clartés , la superbe raison ,

Siècle après siècle , enfin délivre l'horizon.  
 Jamais , d'aucun autel ne baisant la poussière ,  
 Sa bouche ne murmure une courte prière ;  
 Jamais , touchant du pied le parvis d'un saint lieu ,  
 Sous aucun nom mortel il n'invoqua son dieu !  
 Le dieu qu'adore Harold est cet agent suprême ,  
 Ce Pan mystérieux , insoluble problème ,  
 Grand , borné , bon , mauvais , que ce vaste univers  
 Révèle à ses regards sous mille aspects divers ;  
 Être sans attributs , force sans providence ,  
 Exerçant au hasard une aveugle puissance ;  
 Vrai Saturne , enfantant , dévorant tour à tour ,  
 Faisant le mal sans haine et le bien sans amour ;  
 N'ayant pour tout dessein qu'un éternel caprice ;  
 Ne commandant ni foi , ni loi , ni sacrifice ;  
 Livrant le faible au fort et le juste au trépas ,  
 Et dont la raison dit : Est-il ? ou n'est-il pas ?

## XI.

Ses compagnons épars , groupés sur le navire ,  
 Ne parlent point entr'eux de foi ni de martyre ,  
 Ni des prodiges saints par la croix opérés ,  
 Ni des péchés remis dans les lieux consacrés :  
 D'un plus fier évangile apôtres plus farouches ,  
 Des mots retentissans résonnent sur leurs bouches :  
 Gloire , honneur , liberté , grandeur , droits des hu-  
 mains ,  
 Mort aux tyrans sacrés , égorgés par leurs mains ,  
 Mépris des préjugés sous qui rampe la terre ,  
 Secours aux opprimés , vengeance , et surtout guerre !  
 Ils vont , suivant partout l'errante Liberté ,  
 Répondre en Orient au cri qu'elle a jeté ;  
 Briser les fers usés que la Grèce assoupie  
 Agite , en s'éveillant , sur une race impie ,  
 Et voir dans ses sillons , inondés de leur sang ,  
 Sortir d'un peuple mort un peuple renaissant.

## XII.

Déjà , dorant les mâts , le rayon de l'aurore  
 Se joue avec les flots que sa pourpre colore ;  
 La vague qui s'éveille au souffle frais du jour ,  
 En sillons écumeux se creuse tour à tour ,  
 Et le vaisseau , serrant la voile mieux remplie ,  
 Vole et rase de près la côte d'Italie.  
 Harold s'éveille , il voit grandir dans le lointain  
 Les contours azurés de l'horizon romain :  
 Il voit sortir grondant , du lit fangeux du Tibre ,  
 Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre ,  
 Et Soracte , dressant son sommet dans les airs ,  
 Seul se montrer debout où tomba l'univers.  
 Plus loin , sur les confins de cette antique Europe ,  
 Dans cet Eden du monde , où languit Parthénope ,  
 Comme un phare éternel , sur les mers allumé ,  
 Son regard voit fumer le Vésuve enflammé ;  
 Semblable au feu lointain d'un mourant incendie ,  
 Sa flamme , dans le jour un moment assoupie ,  
 Lance , au retour des nuits , des gerbes de clartés :  
 La mer rougit des feux dans son sein reflétés ,  
 Et les vents agitant ce panache sublime ,  
 Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme ,  
 Font pencher sur Pæstum , jusqu'à l'aube des jours ,

La colonne de feu qui s'éroule toujours.  
 A la sombre lueur de cet immense phare,  
 Harold longe les bords où frémit le Ténare ;  
 Où l'Élysée antique en un désert changé,  
 Étalant les débris de son sol ravagé,  
 Du céleste séjour dont il offrait l'image,  
 Semble avoir conservé les astres sans nuage.  
 Mais là, près de la tombe où le grand cygne dort,  
 Le vaisseau tout à coup tourne sa poupe au bord.  
 Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,  
 Voit sous les flots brillans la rive qui s'abaisse ;  
 Bientôt son œil confond l'océan et les cieux ;  
 Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,  
 Semblent s'évanouir en de vagues nuages,  
 Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

XIII.

«Italie! Italie! adieu, bords que j'aimais!  
 Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais!  
 O terre du passé, que faire en tes collines?  
 Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,  
 Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,  
 On se retourne en vain vers les vivans: tout dort,  
 Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,  
 Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire!  
 Tout dort, et cependant l'univers est debout!  
 Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout!  
 Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages,  
 Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,  
 Jetant sur tes cités un regard de mépris,  
 Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris!  
 Et, mesurant de l'œil tes arches colossales,  
 Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,  
 Avec un rire amer, demandent vainement  
 Pour qui l'immensité d'un pareil monument?  
 Si l'on attend qu'ici quelque autre César passe,  
 Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace?  
 Et tu souffres sans honte un affront si sanglant?  
 Que dis-je? tu souris au barbare insolent!  
 Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime!  
 Avec un lâche orgueil tu lui montres, toi-même,  
 Ton sol partout empreint des pas de tes héros;  
 Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos;  
 Ces marbres mutilés par le fer du barbare,  
 Ces bustes, avec qui son orgueil te compare,  
 Et de ces champs féconds les trésors superflus,  
 Et ce ciel qui t'éclaire, et ne te connaît plus!  
 Rougis!...Mais non: briguant une gloire frivole,  
 Triomphe! On chante encore au pied du Capitole!  
 A la place du fer, ce sceptre des Romains,  
 La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains;  
 Tu sais assaisonner des voluptés perfides,  
 Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides,  
 Animer les couleurs sous un pinceau vivant;  
 Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau savant,  
 Prêter avec mollesse au marbre de Blanduse  
 Les traits de ces héros dont l'image t'accuse!  
 Ta langue, modulant des sons mélodieux,  
 A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux;  
 Douce comme un flatteur, fausse comme une esclave  
 Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave;  
 Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis,

Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,  
 Façonnée à ramper par un long esclavage,  
 Elle se prostitue au plus servile usage,  
 Et, s'exhalant sans force en stériles accens,  
 Ne fait qu'amollir l'âme et caresser les sens.

«Monument éroulé, que l'écho seul habite!  
 Poussière du passé, qu'un vent stérile agite!  
 Terre, où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux!  
 Où, sur un sol vieilli les hommes naissent vieux;  
 Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre;  
 Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre;  
 Où l'amour n'est qu'un piège, et la pudeur qu'un  
 Où la ruse a faussé le rayon du regard: [fard:  
 Où les mots éternés ne sont qu'un bruit sonore,  
 Un nuage éclaté qui retentit encore!  
 Adieu! pleure ta chute en vantant tes héros!  
 Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,  
 Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)  
 Des hommes, et non pas de la poussière humaine!...

XIV.

«Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux.  
 Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux;  
 Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire;  
 La foi sur tes débris a fondé son empire!  
 La nature, immuable en sa fécondité.  
 T'a laissé deux présens: ton soleil, ta beauté!  
 Et, noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,  
 Comme un fruit du climat enfante le génie!  
 Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,  
 Comme un glaive tombé des mains du combattant!  
 A ce bruit impuissant, la terre tremble encore!  
 Et tout cœur généreux te regrette et t'adore!

«Et toi qui m'as vu naître, Albion! cher pays  
 Qui ne recueilleras que les os de ton fils,  
 Adieu! tu m'as proscrit de ton libre rivage;  
 Mais dans mon cœur brisé j'emporte ton image!  
 Et, fier du noble sang qui parle encore en moi,  
 De tes propres vertus t'honorant malgré toi,  
 Comme ce fils de Sparte allant à la victoire,  
 Je consacre à ton nom, ou ma mort, ou ma gloire!  
 Adieu donc! je t'oublie, et tu peux m'oublier:  
 Tu ne me reverras que sur mon bouclier!...

XV.

«Que ce vent dans ma voile avec grâce soupire!  
 On dirait que le flot reconnaît mon navire,  
 Comme le fier coursier, par son maître flatté,  
 Hennit en revoyant celui qu'il a porté!  
 Oui, vous m'avez déjà bercé sur vos rivages,  
 O vagues! de mon cœur orageuses images!  
 Plaintives, sans repos, terribles comme lui,  
 Vous savez qui j'étais: mais qui suis-je aujourd'hui?  
 Ce que j'étais alors: un mystère, un problème;  
 Un orage éternel qui roule sur lui-même;  
 Un rêve douloureux qui change sans finir;  
 Un débris du passé qui souille l'avenir;  
 Un flot, comme ces flots, errant à l'aventure,  
 Portant de plage en plage une écume, un murmure,  
 Et qui, semblable en tout au mobile élément,



Sans avancer jamais flotte éternellement.  
 Qu'ai-je fait de mes jours ? où sont-ils ? quel usage ,  
 Aux autres , à moi-même , atteste leur passage ?  
 Quelle borne éternelle a marqué mon chemin ?  
 Quel fruit ai-je cueilli qui n'ait trompé ma main ?  
 Tenant mille sentiers sans savoir lequel suivre ,  
 Où n'ai-je pas erré ?... Mais errer , est-ce vivre ?...  
 N'est-il pas dans le ciel , en nous-même , ici-bas ,  
 Quelque but éclatant pour diriger nos pas ,  
 Et vers qui l'espérance , en marchant , puisse dire :  
 S'il m'échappe , du moins je sais à quoi j'aspire.  
 L'hirondelle , en suivant les saisons dans les airs ,  
 Voit , des bords qu'elle fuit , l'autre rive des mers ;  
 Le pilote , que l'ombre entoure de ses voiles ,  
 Suit un phare immobile au milieu des étoiles ;  
 L'aigle vole au soleil , la colombe à son nid ;  
 Sur l'abîme orangeux que sa proue aplanit ,  
 Sous des cieus inconnus guidé par sa boussole ,  
 A travers l'horizon le vaisseau voit le pôle ;  
 L'homme seul ne voit rien pour marquer son chemin ,  
 Qu'hier et qu'aujourd'hui , semblables à demain ;  
 Et , changeant à toute heure et de but et de route ,  
 Marche , recule , avance , et se perd dans son doute !

## XVI.

» Mon but ! trop près de moi mes mains l'avaient placé.  
 J'ai fait deux pas à peine , et je l'ai dépassé !  
 J'ai chanté ; l'univers , charmé de mon délire ,  
 D'une gloire précoce a couronné ma lyre :  
 C'est assez ; je suis las de ce stérile bruit ,  
 Par l'écho monotone en tout lieu reproduit ;  
 Un nom ! toujours un nom ! qu'est-ce qu'un nom  
 m'importe ?

Hélas ! et qu'apprend-il à celui qui le porte ?  
 Que dans l'urne sans fond un mot de plus jeté  
 Tombe en retentissant dans la postérité.  
 Qu'est-ce que cette gloire incertaine , éphémère ,  
 Qui s'écrit sur la feuille en léger caractère ,  
 Dont sous l'aile du temps un seul mot effacé ,  
 Emporte pour jamais le souvenir glacé ?  
 Simulacre de gloire , ombre de renommée ,  
 Qui s'engloutit dans l'onde ou se perd en fumée :  
 Fantôme dont mon cœur fut un jour ébloui ,  
 Et que j'ai méprisé dès que j'en ai joui !

» Il me faut cette gloire impérissable , immense ,  
 Qui , payant d'autres cœurs d'une autre récompense ,  
 Aux derniers coups du bronze encor retentissant ,  
 Sur la terre ou les flots s'écrit avec du sang ,  
 Et , couvrant d'un trophée un champ de funérailles ,  
 Grave à jamais nos noms sur l'airain des batailles ,  
 Ou sur les fondemens du temple ensanglanté  
 Que la Victoire enfin fonde à la Liberté !

## XVII.

» Souvent , le bras posé sur l'urne d'un grand homme ,  
 Soit aux bords dépeuplés des longs chemins de Rome ,  
 Soit sous la voûte auguste où , de ses noirs arceaux ,  
 L'ombre de Westminster consacre ses tombeaux ,  
 En contemplant ces arcs , ces bronzes , ces statues ,  
 Du long respect des temps par l'âge revêtues ,

En voyant l'étranger , d'un pied silencieux ,  
 Ne toucher qu'en tremblant le pavé de ces lieux ,  
 Et des inscriptions sous la poudre tracées ,  
 Chercher pieusement les lettres effacées ,  
 J'ai senti qu'à l'abri d'un pareil monument ,  
 Leur grande ombre devait dormir plus mollement ;  
 Que le bruit de ces pas , ce culte , ces images ,  
 Ces regrets renaissans et ces larmes des âges  
 Flattaient sans doute encore , au fond de leur cercueil ,  
 De ces morts immortels l'impérissable orgueil :  
 Qu'un cercueil , dernier terme où tend la gloire hu-  
 De tant de vanités est encor la moins vaine ; [maine,  
 Et que , pour un mortel , peut-être il était beau  
 De conquérir du moins ici-bas un tombeau !

» Je l'aurai !... Cependant mon cœur souhaite encore  
 Quelque chose de plus : mais quoi donc ? il l'ignore.  
 Quelque chose au delà du tombeau ! que veux-tu ?  
 Et que te reste-t-il à tenter ? La vertu !  
 Eh bien , pressons ce mot jusqu'à ce qu'il se brise !  
 S'immoler sans espoir pour l'homme qu'on méprise ;  
 Sacrifier son or , ses voluptés , ses jours ,  
 A ce rêve trompeur... mais qui trompe toujours ,  
 A cette liberté que l'homme qui l'adore  
 Ne rachète un moment que pour la vendre encore ;  
 Venger le nom chrétien du long oubli des rois ;  
 Mourir en combattant pour l'ombre d'une croix ;  
 Et n'attendre pour prix , pour couronne et pour gloire ,  
 Qu'un regard de ce juge en qui l'on voudrait croire...  
 Est-ce assez de vertu pour mériter ce nom ?  
 Eh bien ! sachons enfin si c'est un rêve ou non ! »

## XVIII.

Silence !... est-ce un nuage , ou l'ombre d'une voile ,  
 Qui du soir tout à coup vient dérober l'étoile ?  
 L'ombre approche , s'étend. « Aux armes ! un vaisseau ! »  
 Comme un noir ouragan son poids fait plier l'eau ;  
 Ses trois ponts élevés d'étages en étages ,  
 Ses antennes , ses mâts , ses voiles , ses cordages ,  
 Cachant l'azur du ciel aux yeux des matelots ,  
 D'une nuit menaçante obscurcissent les flots.  
 Tel un vautour des mers fondant sur l'hirondelle  
 Couvre déjà l'oiseau de l'ombre de son aile.  
 Quel est ce pavillon ? c'est l'odieux croissant.  
 Qu'entend-on sur son bord ? un soupir gémissant ,  
 Les sanglots des enfans et des vierges plaintives  
 Qui pleurent de Chio les paternelles rives ,  
 Et qu'un vainqueur cruel traîne en captivité ,  
 Pour présenter leur tête ou vendre leur beauté.  
 « Délivrons , dit Harold , ou vengeons ces victimes !  
 Que l'amour ne soit pas le prix sanglant des crimes !  
 Feu !... L'éclair est moins prompt ; le tonnerre ennemi  
 Éveille coup sur coup l'Ottoman endormi :  
 Chaque boulet , fidèle au regard qui le guide ,  
 Semble emprunter de l'homme un instinct homicide ,  
 Trace un sillon sanglant dans les rangs qu'il abat ,  
 Fait écrouler le pont sous les débris du mât ,  
 Ou brise le timon dans les mains du pilote.  
 Déjà , comme un corps mort , la masse immense  
 flotte.

En vain , pour éloigner le plomb qui fond sur eux ,  
 Ses trois ponts à la fois vomissent tous leurs feux :



Comme un adroit lutteur le brick léger s'efface :  
Les coups mal dirigés se perdent dans l'espace ;  
Cent boulets sur les flots vont jaillir en sifflant ;  
Puis, d'un coup de timon rapporté sur son flanc,  
Dans ses agrès brisés son mât penché s'engage :  
Harold, le sabre en main, s'élançe à l'abordage :  
Et faisant tourner son glaive autour de lui,  
Trace un cercle sanglant ; tout tombe, ou tout a fui ;  
C'en est fait ! ses guerriers, élançés sur sa trace,  
Du pont jonché de morts ont balayé l'espace.

XIX.

«Rendez-vous!» Mais quel cri de surprise et d'horreur  
Dans son sanglant triomphe arrête le vainqueur ?  
L'Ottoman veut-il donc périr avec sa proie ?  
Voyez... Déjà la flamme en torrens se déploie,  
Du pied fumant des mâts monte un long cri de mort :  
Harold épouvanté s'élançe sur son bord,  
Et, du navire en feu détachant son navire,  
Hors du vent enflammé lentement se retire.  
Pleurant sur son triomphe, il contemple de loin  
Ce funèbre bûcher dont l'abîme est témoin.  
Excité par les vents, le rapide incendie  
De sabords en sabords court, monte, se replie,  
Remonte, redescend, rase les flots fumans,  
Entoure le vaisseau de ses feux écumans,  
Et, sous les coups du vent éparpillant ses flammes,  
Revient et l'engloutit sous ses brûlantes lames ;  
Lançant ses dards de feu, glissant comme un serpent,  
Le long des mâts noircis, il s'élève en rampant ;  
La vergue tombe en feu sur le pont qu'elle écrase ;  
La voile en frémissant se déroule et s'embrace ;  
Emportés dans les airs, ses lambeaux enflammés  
Vont tomber sur les flots, à demi consumés,  
Et la mer, les portant sur ses vagues profondes,  
Semble rouler au loin des flammes au lieu d'ondes.  
Mais le salpêtre en feu lance un dernier éclair ;  
L'air frémit, le coup part, le vaisseau vole en l'air ;  
Ses éclats retombant de distance en distance,  
Sèment d'un son lugubre un lugubre silence ;  
L'ombre éteint les débris, l'air emporte le bruit,  
Et l'océan n'est plus que silence et que nuit.

XX.

Mais, sur les flots obscurs, quel son renaît, expire,  
Et comme un cri plaintif roule autour du navire ?  
Serait-ce?... Harold, rebelle aux cris des matelots,  
Reconnaît une voix... s'élançe au sein des flots,  
Nage au bruit, voit flotter sur la nuit de l'abîme  
Un débris qu'embrassait une jeune victime ;  
L'arrache aux flots jaloux, l'emporte triomphant,  
Et revient sur le pont déposer... un enfant.  
Essuyant ses beaux yeux du flot qui les inonde,  
De ses cheveux trempés il fait ruisseler l'onde,  
La réchauffe aux rayons d'un foyer rallumé,  
Et, sous son vêtement à demi consumé,  
Aux anneaux d'un collier qui pend sur sa poitrine,  
Il découvre un portrait !.. Il le prend, il s'incline,  
Aux lueurs de la flamme il contemple... Grands dieux !  
Ces traits !... sont ceux d'Harold !!! Il n'en croit pas  
ses yeux.

«Quel est ton nom?—Adda.—Ton pays?—Épidaure.  
—Ta mère?—Éloydné.—Ton père?—Je l'ignore ;  
Ma mère, en expirant sous le glaive assassin,  
Cacha, sans le nommer, son image en mon sein.  
On dit qu'un étranger...mais qui sait ce mystère ?  
—C'est assez! dit Harold; va! je serai ton père!»  
Et pressant sur son cœur l'enfant abandonné  
Il murmurait tout bas le nom d'Éloydné !  
Soit qu'il sût le secret de sa triste naissance,  
Soit qu'il fût attendri des grâces de l'enfance,  
Et voulût opposer à son cœur attristé  
Cette image du ciel : innocence et beauté !

XXI.

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,  
Du sein brillant des mers voit une terre éclore ;  
Terre dont l'océan, avec un triste orgueil,  
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil ;  
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,  
Se répand sur les ans comme un parfum des âges.  
C'est la Grèce ! A ce nom, à cet auguste aspect,  
L'esprit anéanti de pitié, de respect,  
Contemplant du destin le déclin et la cime,  
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.  
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,  
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,  
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,  
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète.  
Mais à travers ce deuil, le regard enchanté  
Reconnaît en pleurant son antique beauté ;  
Et la nature au moins, par le temps rajeunie,  
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.  
C'est toujours le pays du soleil et des dieux !  
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux ;  
Et, noyant les contours de leur cime azurée,  
Semblent encor nager dans une onde éthérée.  
Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,  
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés,  
Expirent par degrés sur la plage sonore  
Où Syrinx sous les flots semble gémir encore,  
Et, présentant aux yeux leurs penchans escarpés,  
Du soleil tour à tour selon l'heure frappés,  
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,  
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.  
Là, l'histoire ou la fable ont semé leurs grands noms  
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.  
Ce sommet, c'est le Pinde ! et ce fleuve est Alphée !  
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée ;  
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu ;  
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.  
Ces marais sont le Styx ; ce gouffre est la Chimère !  
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,  
Ces bords, où sont écrits vingt siècles éclatans,  
Retentissant encor des pas lointains du Temps,  
D'un poème, scellé par la gloire et les âges,  
Semblent à chaque pas dérouler d'autres pages.  
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,  
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler ;  
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes,  
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes !  
Tel, si pendant le cours d'un songe dont l'erreur  
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,  
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,

Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère ,  
 Dévorant du regard ce fantôme chéri ,  
 Il contemple en pleurant ce sein qui l'a nourri ,  
 Ces bras qui l'ont porté , ces yeux dont la lumière  
 Fut le premier flambeau qui guida sa paupière ;  
 Ces lèvres dont l'accent si doux à répéter  
 Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter :  
 Ce front qu'à ses baisers déroba un voile sombre ;  
 Et lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

## XXII.

Homère ! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,  
 Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.  
 Monument d'un autre âge et d'une autre nature,  
 Homme ! l'homme n'a plus de mot qui te mesure !  
 Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,  
 Et dans son impuissance à te rien comparer,  
 Il te confond de loin avec ces fables même,  
 Nuages du passé qui couvrent ton poème !  
 Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs !  
 Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs !  
 Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme,  
 Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme !  
 Mais dans ces premiers jours, où, d'un limon moins  
 vieux,

La nature enfantait des monstres ou des dieux,  
 Le ciel t'avait créé, dans sa magnificence,  
 Comme un autre océan, profond, sans rive, immense ;  
 Sympathique miroir, qui, dans son sein flottant,  
 Sans altérer l'azur de son flot inconstant,  
 Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,  
 Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,  
 L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,  
 Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,  
 Ou les traits serpentans de la foudre qui gronde,  
 Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde !

Cependant l'univers, de tes traces rempli,  
 T'accueillit comme un Dieu !.. par l'insulte et l'oubli !  
 On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,  
 Une lyre à la main tu mendiais ta gloire !..  
 Ta gloire ! Ah ! qu'ai-je dit ? Ce céleste flambeau  
 Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau !  
 Tes rivaux triomphant des malheurs de ta vie,  
 Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,  
 Disputèrent encore, à ton dernier regard,  
 L'éclat de ce soleil qui se lève si tard !  
 La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre :  
 Et, de ces vils serpens qui rongèrent ta cendre,  
 Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,  
 Pour souiller la vertu d'un éternel poison,  
 Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,  
 Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,  
 Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,  
 S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris !

C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge :  
 Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage :  
 Le bruit d'un nom fameux de trop près entendu  
 Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu  
 Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,  
 Ébranle au loin le temple et tourmente l'oreille ;  
 Mais qui, vibrant de loin et d'échos en échos,

Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,  
 Comme un céleste accent dans le vague soupire,  
 Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,  
 Attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux,  
 De ses accords sacrés charme l'homme pieux,  
 Et tandis que le son lentement s'évapore,  
 Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

## XXIII.

Mais quel est ce rocher qui, creusé par les mers,  
 Résonne nuit et jour du choc des flots amers,  
 Incline sur les eaux son sommet chauve et sombre,  
 Et couvre de si loin le vaisseau de son ombre ?  
 Attestant sur ces bords les âges révolus,  
 Noble et dernier débris d'un temple qui n'est plus,  
 Une seule colonne y brave la tempête,  
 Et, du sein des écueils dressant encor sa tête,  
 Semble rester debout sur ces bords éclatans,  
 Comme entre un siècle et l'autre une borne des temps.  
 Des injures du ciel le pêcheur la préserve :  
 Et ce dernier soutien du temple de Minerve  
 Sert à guider de loin les yeux des matelots,  
 Ou l'esquif du pêcheur égaré sur les flots.  
 Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne.  
 Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,  
 Reconnaît Sunium.... Sunium ! A ce nom,  
 Il croit revoir flotter la robe de Platon,  
 Quand ce sage, fuyant une foule insensée,  
 Venait dans le désert consulter... sa pensée ;  
 Et qu'assis en silence aux bords des flots amers,  
 Son œil divin plongé dans le ciel ou les mers,  
 Écoutant en soi-même un vague et doux murmure,  
 Il croyait distinguer la voix de la nature,  
 Ou des sphères du ciel le bruit harmonieux,  
 Ou ces songes divins qui lui parlaient des dieux !  
 Voix céleste, qui parle au bord des mers profondes,  
 Dans les soupirs des bois, dans les accords des ondes,  
 Partout où l'homme enfin n'a point gravé ses pas,  
 Harold aussi l'entend !.. mais ne te comprend pas !

## XXIV.

Son vaisseau lentement flotte en longeant la plage :  
 Mais quel chant solennel s'élève du rivage ?  
 Quel immense cortège en blancs habits de deuil,  
 De colline en colline, et d'écueil en écueil,  
 Comme un troupeau lointain que le berger ramène,  
 Par ses prêtres conduit serpente dans la plaine ?  
 Quel deuil semble peser sur leurs fronts affligés ?  
 De quel pieux fardeau leurs bras sont-ils chargés ?  
 Avec quel saint respect sur l'herbe ils le déposent,  
 Et fléchissant leurs fronts, de larmes les arrosent ?  
 Approchons !.. De plus près le vent soufflant du bord  
 Aux oreilles d'Harold porte un hymne de mort ;  
 Il frémit ; mais son cœur dédaigne un vain présage,  
 Et bientôt son esquif l'a jeté sur la plage :  
 A la foule attentive il se mêle au hasard ; [ gard !  
 Quel spectacle, grands dieux ! vient frapper son re-

Auprès d'un simple autel formé d'un cippe antique,  
 Qui du temple écroulé jouchait le vieux portique,  
 Trois fois douze cercueils avec ordre rangés,

De palmes, de cyprès, de narcisse ombragés,  
Formaient autour du prêtre une funèbre enceinte,  
Où les diacres chantaient en répandant l'eau sainte.  
Harold, en contemplant ces pompes du trépas,  
Croit compter des guerriers tombés dans les combats;  
Et promenant sur eux ses yeux voilés de larmes,  
Cherche autour des tombeaux ces fiers coursiers, ces  
armes,

Ces bronzes, ces tambours qui, pleurant les héros,  
D'un dernier bruit de gloire accompagnent leurs os !  
Il ne voit que des fleurs et des voiles pudiques,  
Des emblèmes touchans des vertus domestiques,  
Les couronnes d'hymen, l'aiguille, les fuseaux  
Que les femmes d'Hellé portaient jusqu'aux tom-  
beaux ;

Des vierges qui, vidant des corbeilles d'acanthé,  
Effeuillaient sous leurs doigts les lis de l'Érymanthe,  
Des enfans éplorés, en habits d'orphelin,  
Tenant les coins flottans des longs linceuls de lin ;  
Et plus loin des guerriers qui, la tête inclinée,  
Plaignant avant le temps la beauté moissonnée,  
Pressaient en frémissant leurs glaives dans leur main,  
Et poussant des sanglots qu'ils retiennent en vain,  
A l'horreur de ce deuil semblaient livrer leurs ames,  
Et, pleuraient sans rougir..... comme on pleure des  
A cet étrange aspect, saisi d'étonnement, [femmes.  
Harold n'ose troubler leur saint recueillement ;  
Mais au moment fatal du divin sacrifice,  
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,  
Boit le sang adoré du martyr immortel,  
Une vierge s'élançait aux marches de l'autel,  
Et, victime échappée au sort qu'elle raconte,  
Le front ceint de lauriers, mais rougissant de honte,  
Ses longs cheveux épars, emblème de son deuil,  
Chante l'hymne de mort à ses sœurs du cercueil !

XXV.

« Sur les sommets glacés du sauvage Érymanthe,  
Des bords délicieux où le Lâos serpente,  
Fuyant les fers sanglans d'un vainqueur inhumain,  
De rochers en rochers nous gravissons en vain ;  
Le féroce Delhys, que son visir excite,  
Nous suivant jusqu'aux lieux que le tonnerre habite,  
Comme un troupeau de daims forcé par les chasseurs,  
Fait tomber sous ses coups nos derniers défenseurs ;  
Déjà, du haut des monts, sur nos camps descendue,  
Notre dernière nuit nous dérobe à sa vue :  
Nuit courte ! nuit suprême, hélas ! dont le matin  
Doit éclairer l'horreur de notre affreux destin !  
Le sommeil ne vint pas effleurer nos paupières ;  
Les prêtres, vers le ciel élevant nos prières,  
En mots mystérieux, que nous n'entendions pas,  
Bénissaient sous nos pieds la terre du trépas ;  
Sur le granit tranchant des roches escarpées,  
Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées,  
Et les voyant briller, les pressaient sur leur cœur,  
Comme un frère mourant embrasse son vengeur !  
Assises à leurs pieds, les mères, les épouses,  
De ces heures de mort, hélas ! encor jalouses,  
D'une invincible étreinte enlaçaient leurs époux,  
Ou, posant tristement leurs fils sur leurs genoux,  
Dans un amer baiser qu'interrompaient leurs larmes,  
Pour la dernière fois s'enivraient de leurs charmes,

Et leur faisaient couler, avant que de périr,  
Les gouttes de ce lait que la mort va tarir !... »

« Mais à peine, dorant les sommets du Ménéale,  
L'aurore suit au ciel l'étoile matinale,  
La terre retentit du cri d'Allah ! des pas  
Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas ;  
De menaçantes voix s'appellent, se répondent ;  
Sur nos fronts, sous nos pieds, le fer luit, les feux  
Et du rapide obus les livides clartés [grondent,  
Nous montrent nos bourreaux fondant de tous côtés ;  
D'jà sous le tranchant du sanglant cimenterre, [terre:  
Nos premiers rangs atteints, roulent, jonchent la  
Par un étroit sentier de noirs rochers couvert,  
Un seul passage encore à la fuite est ouvert ;  
Les vierges, les vieillards à la hâte s'y glissent :  
Leurs enfans dans les bras, les mères y gravissent,  
Et tandis que nos fils, nos frères, nos époux  
En disputent l'entrée en périssant pour nous,  
D'un sommet escarpé qui pend sur un abîme  
Pour attendre la mort, nous atteignons la cime.

XXVI.

« C'était un tertre vert sur un pic suspendu :  
L'Érymanthe à nos pieds, par un torrent fendu,  
Découvrait tout à coup un gouffre vaste et sombre,  
Dont l'œil épouvanté n'osait mesurer l'ombre ;  
Des rochers s'y dressaient sur leur base tremblans,  
Des trous déracinés en hérissaient les flancs ;  
Des vautours tournoyant, plongeant dans les ténèbres,  
En frappaient les parois de leurs ailes funèbres,  
Et dans le fond voilé du gouffre sans repos,  
On entendait, sans voir, mugir, hurler des flots,  
Dont les vents, engouffrés dans l'abîme qui fume,  
Sur ses bords déchirés roulaient, brisaient l'écume,  
Et du noir précipice épaississant la nuit,  
D'une foudre éternelle y redoublaient le bruit !  
De ce sublime écueil environné d'orage,  
Nos yeux plongeaient aussi sur le lieu du carnage.  
Ils voyaient, sous le fer des cruels musulmans,  
Tomber, l'un après l'autre, amis, frères, amans,  
Et par leur nombre, hélas ! que le glaive dévore,  
Comptaient combien d'instans il nous restait encore !  
Déjà, sur les débris d'un peuple tout entier,  
Le féroce Ottoman s'ouvre un sanglant sentier.  
Une femme, une mère, ô désespoir sublime !  
« Il ne nous reste plus qu'un vengeur !... c'est l'abîme ! »  
Dit-elle ; et vers le bord précipitant ses pas,  
Elle montre l'enfant qui sourit dans ses bras,  
De sa bouche entr'ouverte arraché la mamelle,  
L'élève dans ses mains, tremble, hésite, chancelle,  
Et, s'animant aux cris d'un vainqueur furieux,  
Le lance dans l'abîme en détournant les yeux !...  
Le gouffre retentit en dévorant sa proie.  
Elle sourit au bruit que l'écho lui renvoie,  
Et se tournant vers nous : « Vous frémissiez ! pour-  
« Il est libre, dit-elle, et vous, imitez-moi, [quoi ?  
« Mères qui, nourrissant vos fils du lait des braves,  
« N'avez pas dans vos flancs porté de vils esclaves ! »  
Chaque mère, à ces mots, dans l'abîme sans fond  
Jette un poids à son tour, et l'abîme répond ;  
Puis, formant tout à coup une funèbre danse,  
Entrelaçant nos mains et tournant en cadence,



Aux accens de ce chœur, qu'aux rives de l'Ysmen  
 Les vierges vont chanter aux fêtes de l'hymen,  
 Notre foule en s'ouvrant forme une ronde immense,  
 Et, chaque fois que l'air finit et recommence,  
 Celle qu'au bord fatal a ramené le sort,  
 Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,  
 S'en détache, et d'un saut s'élançait dans l'abîme;  
 Le bruit sourd de son corps, roulant de cime en cime,  
 Du gouffre insatiable ébranlant les échos,  
 Accompagnait le chœur, qui chantait en ces mots :  
 Contraste déchirant, air gracieux et tendre,  
 Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre,  
 Et dont le doux refrain et l'amoureux accord  
 Doublaient en cet instant les horreurs de la mort !

## XXVII.

Semez, semez de narcisse et de rose,  
 Semez la couche où la beauté repose !

Pourquoi pleurer? C'est ton jour le plus beau !  
 Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher la tête,  
 Comme un beau lis courbé par la tempête,  
 Que son doux poids fait incliner sur l'eau ?

Semez, semez de narcisse et de rose,  
 Semez la couche où la beauté repose !

C'est ton amant ! il vient ; j'entends ses pas ;  
 Que cet anneau soit le sceau de sa flamme ;  
 Si ton amour est entré dans son ame,  
 Sans la briser il n'en sortira pas !

Semez, semez de narcisse et de rose,  
 Semez la couche où la beauté repose !

Entre tes mains prends ce sacré flambeau ;  
 Vois comme il jette une flamme embaumée !  
 Que d'un feu pur votre ame consumée  
 Parfume ainsi la route du tombeau !

Semez, semez de narcisse et de rose,  
 Semez la couche où la beauté repose !

Vois-tu jouer ces chevreaux couronnés  
 Que sur ton seuil ont laissés tes compagnes,  
 Ainsi bientôt l'émail de nos campagnes  
 Verra bondir tes heureux nouveau-nés !

Semez, semez de narcisse et de rose,  
 Semez la couche où la beauté repose !

Vole au vallon, courbe un myrte en cerceau,  
 Pour ombrager ton enfant qui sommeille :  
 Le moissonneur prépare sa corbeille,  
 La jeune mère arrondit son berceau !

Semez, semez de narcisse et de rose,  
 Semez la couche où la beauté repose !

Sais-tu les airs qu'il faut pour assoupir  
 Le jeune enfant qui pend à la mamelle ?

Entends, entends gémir la tourterelle ;  
 D'une eau qui coule imite le soupir !

Semez, semez de narcisse et de rose,  
 Semez la couche où la beauté repose !

## XXVIII.

» Ainsi, guidant nos pas aux accens du plaisir,  
 Ces chants faits pour l'amour nous servaient à mourir !  
 Telle aux champs des combats la musique guerrière,  
 Ouvrant aux combattans la sanglante carrière,  
 Jusqu'aux bouches du bronze accompagne leurs pas,  
 Et mêle un air de fête aux horreurs du trépas !  
 Mais d'instans en instans, hélas ! tournant plus vite,  
 Le chœur se rétrécit, le chant se précipite,  
 Et le bruit de nos voix, que retranche le sort,  
 Décroît avec le nombre et meurt avec la mort !...  
 A coups plus répétés déjà l'abîme gronde,  
 Le cœur bat, le sol fuit, nos pas pressent la ronde ;  
 Chaque tour emportait une femme, une voix...  
 Et le cercle fatal tourna soixante fois !  
 Moi-même... mais sans doute en cet instant terrible  
 Un ange me soutint sur son aile invisible,  
 Pour raconter au monde un sublime trépas  
 Qu'a vu ce siècle impie... et qu'il ne croira pas ! »

## XXIX.

Elle ne parle plus ; la foule écoute encore.  
 Un nuage d'encens s'enflamme et s'évapore ;  
 Et sur chaque cercueil, qu'il transforme en autels,  
 Fume comme le sang des martyrs immortels ;  
 Le bronze des combats retentit sur leur cendre ;  
 Mais déjà l'étranger est trop loin pour l'entendre :  
 Évoquant de ces bords le génie exilé,  
 Il s'élançait, il franchit les hauteurs de Phylé ;  
 Phylé ! champs immortels, où le vengeur d'Athènes,  
 Brisant les trente anneaux d'une sanglante chaîne,  
 Sur l'autel de Minerve, à côté de Solon,  
 De sa fumante épée osa graver un nom !  
 Harold s'est arrêté sur ton roc qui domine  
 Les remparts de Cécrops, les flots de Salamine,  
 Et d'où le ciel sans borne ouvre de tout côté  
 L'horizon de la gloire et de la liberté !

## XXX.

Le soleil, se plongeant sur les monts de l'Attique,  
 Prolonge sur Phylé l'ombre du Penthélique ;  
 Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,  
 De chefs et de soldats Harold environné,  
 Comme un fils revenu des rives étrangères,  
 Qui partage au retour ses présens à ses frères,  
 Leur montre de la main, sur la poussière épars,  
 Ces faisceaux éclatans de lances, de poignards,  
 Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,  
 Ces chars retentissans qui roulent le tonnerre,  
 L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.  
 Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor ;  
 Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve,  
 L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,  
 Les dauphins de Parga, ces hardis matelots



Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots ,  
Le laboureur armé des vallons de Phocide ,  
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide ,  
Aux sons de la trompette , aux accens du tambour ,  
Sous leurs drapeaux bénis défilent tour à tour ,  
Déroulent les faisceaux , et , parés de leurs armes ,  
Leur promettent du sang en les baignant de larmes !

XXXI.

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain ,  
Qui , le soc , le trident , ou l'olive à la main ,  
Venait , comme les dieux , entouré de mystère ,  
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre ;  
Mais Harold , imposant silence à leurs transports :  
« Je ne suis qu'un barbare , étranger sur vos bords ,  
» Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères ,  
» Indigne , ô fils d'Hellé , de vous nommer mes frères ,  
» Vous , dont le monde entier , en comptant vos aïeux ,  
» Ne nomme que des rois , des héros , ou des dieux !  
» Mais partout où le temps fait luire leur mémoire ,  
» Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire ,  
» Où la sainte pitié penche pour le malheur ,  
» La Grèce compte un fils , et ses fils un vengeur !  
» Je ne viens point ici , par de vaines images ,  
» Dans vos seins frémissans réveiller vos courages :  
» Un seul cri vous restait , et vous l'avez jeté !  
» Votre langue n'a plus qu'un seul mot !... Liberté !  
» Eh ! que dire aux enfans ou de Sparte , ou d'Athènes ?  
» Ce ciel , ces monts , ces flots , voilà vos Démosthènes !  
» Partout où l'œil se porte , où s'impriment les pas ,  
» Le sol sacré raconte un triomphe , un trépas :  
» De Leuctre à Marathon , tout répond , tout vous crie :  
» Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie !  
» Ces voix que les tyrans ne peuvent étouffer  
» Ne vous demandent pas des discours , mais du fer :  
» Le voilà ! prenez donc ! armez-vous ! que la terre  
» Du sang de ces bourreaux enfin se désaltère !  
» Si le glaive jamais tremblait dans votre main ,  
» Souvenez-vous d'hier , et songez à demain !  
» Pour confondre le lâche et raffermir les braves ,  
» Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves !  
» Moi , pour prix du trésor que je viens vous offrir ,  
» Je ne demande rien , que le droit de mourir :  
» De verser avec vous , sur les champs du carnage ,  
» Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge ,  
» Et de voir en mourant mon génie adopté  
» Par les fils de la Grèce et de la Liberté !  
» Oui : pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause ,  
» Je réponde à l'exil par une apothéose ;  
» Que sur les fondemens d'un nouveau Parthénon ,  
» La gloire d'une larme arrose un jour mon nom ,  
» Et que de l'Occident ma grande ombre exilée ,  
» S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée ,  
» C'est assez ! Le martyr est le sort le plus beau  
» Quand la Liberté plane au-dessus du tombeau ! »

XXXII.

Le canon gronde au loin dans les vallons d'Alphée ,  
Sur les flots de Lépante et les flanes de Ryphée :  
Au signal des combats qu'il entend retentir ,  
Tout Hellène est soldat , tout soldat est martyr .  
Harold vole à ce bruit , comme l'aigle à la foudre .

Le voyez-vous , perçant ces nuages de poudre ,  
Abandonner le mors à son fougueux coursier ?  
Dans des sillons de feu , sous des voûtes d'acier ,  
S'élançant , des héros étonner le courage ,  
S'enivrer de la mort et sourire au carnage ,  
Tandis qu'autour de lui , par la foudre emportés ,  
Des membres palpitans pleuvent de tous côtés !  
Au sifflement du plomb , au fracas de la bombe  
Qui creuse un sol fumant , rebondit et retombe ,  
Il s'arrête... il écoute... il semble avec transport  
Exposer comme un but sa poitrine à la mort ,  
Et , l'œil en feu , semblable à l'ange de la guerre ,  
Jouer avec le glaive et braver le tonnerre .

XXXIII.

Oui ! le dieu des mortels est le dieu des combats !  
Le carnage est divin , la mort a des appas !  
Et celui qui , des mers élevant les nuages ,  
Déchaîna l'aquilon pour rouler les orages ,  
Et fit sortir du choc de la foudre en fureur  
Ces bruits majestueux qui charment la terreur ,  
Par un secret dessein de sa vaste sagesse ,  
A caché pour le brave une sanglante ivresse ,  
Un goût voluptueux , un attrait renaissant ,  
Dans ce jeu redoutable où le prix est du sang ,  
Où le sort tient les dés , où la mort incertaine  
Plane comme un vautour sur une proie humaine ,  
Et de la gloire enfin découvrant le flambeau ,  
Proclame... Quoi ?.. Le nom de ce vaste tombeau !

XXXIV.

Qu'un autre aux tons d'Homère ose monter sa lyre !  
Chante d'un peuple entier le généreux martyr ,  
Martyr triomphant , qui d'un sang glorieux  
Délivre la patrie et rachète les cieux !  
Un jour , quand du lointain les sublimes nuages  
Couvriront ces exploits du mystère des âges ,  
Les noms d'Odysseus , de Marc , de Kanaris ,  
Auprès du nom des dieux sur les autels inscrits ,  
Règneront ; maintenant , il suffit qu'on les nomme .  
Pour son siècle incrédule un héros n'est qu'un homme !  
Mais la croix triomphante a vu fuir le croissant ;  
La Grèce s'est lavée avec son propre sang ,  
Et les fiers Osmanlhy , les Delhys et les Slaves ,  
Vils esclaves dressés à chasser aux esclaves ,  
Vont , au lieu de trophée , en dignes fils d'Othman ,  
Porter leur propre tête aux portes du sultan .

XXXV.

Le Panthéon s'éveille aux accens des prophètes :  
Mais Harold triomphant se dérobe à ses fêtes ,  
Et , laissant retomber le glaive de sa main ,  
De ses déserts chéris il reprend le chemin .

Il est des cœurs fermés aux bruits légers du monde ,  
Où le bonheur n'a plus d'écho qui lui réponde ,  
Mais où la pitié seule élève encor sa voix ,  
Comme une eau murmurante au fond caché des bois .  
Êtres mystérieux , inconnus , solitaires ,

Fuyant l'éclat, la foule et les routes vulgaires :  
 Le courant de la vie est trop lent à leur gré ;  
 Seule, il faut que leur ame ait un lit séparé,  
 Où roulant à grands flots, et de cimes en cimes,  
 Tantôt sur les sommets, tantôt dans les abîmes,  
 Elle gronde, elle écume, elle emporte ses bords ;  
 Où, calmant tout à coup ses orageux transports,  
 Sans désir, sans penchant, comme oubliant sa pente,  
 Dans un repos rêveur elle dorme et serpente,  
 Et réfléchisse en paix dans son flottant miroir,  
 La nature et le ciel, et le calme du soir.  
 Cœurs pétris de contraste, étrangers où nous sommes,  
 Hommes, mais tour à tour plus ou moins que des  
 hommes,  
 Tel est Harold : cherchons le désert qu'il a fui ;  
 Le repos dans la foule est un enfer pour lui.

Sur les flancs ombragés du sublime Aracynthe,  
 Lieux où la mer, formant une orageuse enceinte,  
 Vit au jour d'Actium le sceptre des humains,  
 Comme un glaive brisé, rouler de mains en mains ;  
 Près d'un vallon couvert d'ifs à la feuille obscure,  
 Où dans son large lit l'Achéloüs murmure,  
 Et dans le sein des mers, prêt à perdre ses flots,  
 Répand dans les forêts de funèbres sanglots ;  
 Sous les troncs ténébreux des cyprès, des platanes,  
 Qui cachent, comme un voile, aux regards des pro-  
 sur la terre d'Islam, un temple du vrai Dieu, [fanés,  
 Harold s'arrête, et frappe aux portes d'un saint lieu,  
 Où la plaintive voix d'un pieux solitaire  
 Réveillait seule, hélas ! l'écho du monastère !  
 Seul et dernier gardien de ces divins autels,  
 Le vieillard n'avait plus de nom chez les mortels.  
 Cyrille était son nom parmi les saints : son âge  
 N'avait point vers la terre incliné son visage ;  
 La prière, en fixant son ame sur les cieux,  
 Vers la voûte céleste avait tourné ses yeux,  
 Et son front, couronné de ses boucles fanées,  
 Portait légèrement le fardeau des années ;  
 Ses lèvres respiraient les grâces de son cœur ;  
 Il tenait dans ses mains ce sceptre du pasteur,  
 Ce bâton pastoral que ses mains paternelles  
 Étendaient autrefois sur des brebis fidèles.  
 Mais la houlette, hélas ! veuve de son troupeau,  
 Ne servait qu'à guider le pasteur au tombeau :  
 Sa barbe à blancs flocons roulait sur sa poitrine.  
 Harold, en le voyant, se recueille et s'incline,  
 Et, frappé de silence à cet auguste aspect,  
 Aborde le vieillard avec un saint respect.  
 Il croit sentir, il sent, tandis qu'il le contemple,  
 Ce qu'éprouve un impie en entrant dans un temple.  
 Ces autels dont les fronts ont creusé les parois,  
 Ces murs que la prière a percés tant de fois,  
 L'ombre enfin du Très-Haut, sur ces lieux répandue,  
 Tout étonne, attendrit son ame confondue :  
 Il se trouble, et bientôt, ralentissant ses pas,  
 Semble adorer le dieu !... le dieu qu'il ne croit pas !  
 Le vieillard, de ses pieds essuyant la poussière,  
 Ouvre au fier pèlerin sa porte hospitalière,  
 Et lui montre du doigt, sur la muraille écrit :  
 « BÉNI SOIT L'ÉTRANGER QUI VIENT AU NOM DU CHRIST ! »

## XXXVI.

Ces murs abandonnés pour Harold ont des charmes :  
 Dans la salle sonore il dépose ses armes ;  
 Ses pages sont assis à l'ombre de leurs tours ;  
 Ses fiers coursiers, paissant l'herbe des vastes cours,  
 Errent en liberté sur les funèbres pierres  
 Qui des sacrés martyrs indiquent les poussières,  
 Et les frappant du pied, de longs hennissements  
 Font résonner l'écho de ces vieux monuments :  
 Mais Harold n'entend plus leur voix qui le rappelle ;  
 De caveaux en caveaux, de chapelle en chapelle,  
 Égarant nuit et jour ses pas silencieux,  
 Il murmure, il soupire, il lève au ciel ses yeux,  
 Et son ame, oubliant des scènes effacées,  
 Reprend à son insu le cours de ses pensées.  
 Mais à quoi pense-t-il ?... Il est de courts instans  
 Où notre ame, échappant à la matière, au temps,  
 Comme l'aigle qui plonge au-dessus des nuages,  
 Se perd dans un chaos de sentimens, d'images,  
 Fantômes de l'esprit, pressentimens confus,  
 Que nul mot ne peut peindre et qu'aucun œil n'a vus ;  
 Ténébreux océan où, d'abîme en abîme,  
 L'esprit roule, englouti dans une nuit sublime,  
 Et du ciel à la terre, et de la terre aux cieux ;  
 Jusqu'à ce qu'un éclair, éblouissant nos yeux,  
 Comme le dernier coup de foudre après l'orage,  
 Vienne d'un trait de feu déchirer ce nuage,  
 Et répandant sur l'ame une affreuse clarté,  
 La replonge soudain dans une obscurité !  
 Ainsi roulait d'Harold l'orageuse pensée,  
 Et, semblable à la flèche avec force lancée,  
 Qui revient briser l'arc d'où le trait est parti,  
 Revenait déchirer son sein anéanti !  
 Oui, la pensée humaine est une double épée,  
 Une arme à deux tranchans, au feu du ciel trempée,  
 Don propice ou fatal que nous ont fait les dieux,  
 Pour nous frapper nous-même, ou conquérir les cieux.

## XXXVII.

Qu'un bizarre destin préside à notre vie !  
 La gloire lui refuse un trépas qu'il envie,  
 Et ses jours dans l'oubli, de momens en momens,  
 S'éteignent comme un feu qui manque d'alimens !  
 Voyez pâlir son front ! voyez sa main tremblante,  
 Pour affermir en vain sa marche chancelante,  
 Chercher à chaque pas un repos, un appui !  
 On dirait que le sol se dérobe sous lui ;  
 Que la nuit l'environne, ou qu'il voit, comme Oreste,  
 Deux soleils s'agiter dans la voûte céleste !

Tel qu'un génie enfant qui veille sur ses jours,  
 Adda, sa chère Adda l'accompagne toujours :  
 C'est elle, dont la voix, plus douce à son oreille,  
 De sombres visions quelquefois le réveille :  
 Ses yeux avec douceur semblent la contempler,  
 Du doux nom de sa fille il aime à l'appeler ;  
 Sa fille aura bientôt ces grâces et cet âge...  
 Ce n'est pas elle, hélas ! au moins c'est son image !  
 Et son cœur, un moment par le bonheur trompé,  
 Oublie à son aspect le coup qui l'a frappé !

A peine dix saisons, brillant sur son visage,  
De printemps en printemps ont amené son âge  
A ce terme incertain de la vie, où le cœur,  
Comme un fruit sur sa tige où tient encor la fleur,  
Au jour de la raison par degrés semble éclore,  
Et par son ignorance au berceau touche encore;  
Âge pur ! âge heureux des anges dans le ciel !  
Qui formes pour leur âme un printemps éternel,  
Tu ne brilles qu'un jour pour les fils de la terre,  
Alors que l'amour même, avec un œil de frère,  
Peut fixer sans rougir son regard enchanté,  
Sur le front virginal de la jeune beauté,  
Et demander sans crainte aux lèvres de l'enfance  
Un sourire, un baiser purs comme l'innocence !

Ses blonds cheveux, livrés aux vents capricieux,  
Couvrent à chaque instant son visage et ses yeux :  
Mais sa main enfantine à chaque instant les chasse ;  
Et sur son cou charmant les roulant avec grâce,  
Sur lui, de ses beaux yeux laisse planer l'azur ;  
Tels deux astres jumeaux veillent dans un ciel pur.

XXXVIII.

Minuit couvre les murs du sombre monastère :  
Adda repose en paix dans sa tour solitaire.  
Harold seul, du sommeil oubliant les pavots,  
Ne peut plus assoupir son âme sans repos,  
Et frappant les parvis de son pas monotone,  
S'égare, et se guidant de colonne en colonne,  
Aux mourantes clartés de la lampe des morts,  
Dans le temple désert se traîne avec efforts.  
De l'astre de la nuit un rayon solitaire,  
A travers les vitraux du sombre sanctuaire,  
Glissait comme l'espoir à travers le malheur,  
Ou dans la nuit de l'âme un regard du Seigneur.  
A sa lueur pieuse, Harold ému contemple  
Les noms des morts brisés sur les pavés du temple ;  
Des martyrs et des saints les bustes insultés,  
D'une trace récente encore ensanglantés,  
Et l'autel, dépouillé d'une pompe inutile,  
A peine relevé par les mains de Cyrille,  
Mais, dans sa solitude et dans sa nudité,  
Couvert de ces terreurs, de cette majesté,  
Qu'en dépit de la foi, du doute, ou du blasphème,  
Le seul nom du Très-Haut imprime au marbre même.

Harold, ralentissant ses pas silencieux,  
S'assied sur un tombeau. « Quelle paix en ces lieux !  
Dit-il ; et que ces morts, dont je foule la pierre,  
Dorment profondément dans leur lit de poussière !  
L'espace qu'en ces lieux je couvre de mon pied  
A suffi pour ces saints : c'est là qu'ils ont prié :  
C'est là qu'ils ont trouvé ce sommeil que j'envie !  
Naître, prier, mourir, ce fut toute leur vie.  
L'univers fut pour eux l'ombre de cet autel !  
Et des songes divers qui bercent un mortel,  
Science, ambition, gloire, amour, vertu, crime,  
Ils n'en ont eu qu'un seul !... mais il était sublime !  
Quoi ? Ce songe immortel, en est-il un ? Ce dieu  
Qu'ils priaient à toute heure et voyaient en tout lieu,  
Et dont jusqu'au tombeau leur âme possédée  
Fit son seul aliment, n'est-ce rien qu'une idée ?  
Une idée éternelle ! Un espoir, un appui

Que l'homme apporte au monde et remporte avec lui !  
Qui suffit à l'emploi de cette âme infinie,  
Qui, voilée un instant, jamais évanouie,  
Plane de siècle en siècle et règne ici, partout !  
N'est-ce rien ? Oserai-je ?... Ah ! peut-être est-ce tout ?  
Peut-être que, seul but de tout ce qui respire,  
Tout ce qui n'est pas lui n'est rien, rien qu'un délire ?  
De hochets ici-bas nous changeons tour à tour ;  
L'amour n'a qu'une fleur, le plaisir n'a qu'un jour ;  
La coupe du savoir sous nos lèvres s'épuise ;  
L'ambitieux conquiert un sceptre, et puis le brise.  
La gloire est un flambeau sur un cercueil jeté,  
Et qui brûle toujours la main qui l'a porté ;  
Mais celui qui, brûlant pour la beauté suprême,  
De ses désirs sacrés se consume lui-même,  
Ne sent jamais tarir ses songes dans son sein ;  
Ce qu'il rêvait hier, il le rêve demain,  
Et l'espoir qu'il emporte au moment qu'il succombe,  
Comme le fer du brave, est scellé dans sa tombe !...

« Vains mortels ! qui de nous ou de lui s'est lassé ?  
Lequel fut, répondez, le sage ou l'insensé ?  
Hélas ! la mort le sait, le tombeau peut le dire ;  
Mais erreur pour erreur, délire pour délire,  
Le plus long, à mes yeux, et le plus regretté,  
C'est ce rêve doré de l'immortalité !

XXXIX.

« J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée :  
J'ai toujours cherché Dieu ! Mais mon âme lassée  
N'a jamais pu donner de forme à ses désirs,  
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.  
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblème,  
J'ai voulu, vain orgueil ! m'en créer un moi-même !  
Ah ! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,  
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,  
Et courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,  
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore !...

« Toi, dont le nom sublime a changé tant de fois !  
Dieu, Jéhova, Sauveur, Destin, qui que tu sois !  
Toi qu'on ne vit jamais qu'à travers un mystère !  
Énigme dont le mot ferait trembler la terre !  
Écoute : s'il est vrai qu'interrompant ses lois,  
La nature ait jadis entendu notre voix ;  
Que cédant au pouvoir d'un nom que tout redoute,  
Les astres enchantés suspendissent leur route,  
Et qu'au charme vainqueur de mots mystérieux,  
La lune en chancelant se détachât des cieux ;  
Dût ce ciel m'écraser ! dût, à ce mot suprême,  
La terre en s'entr'ouvrant m'anéantir moi-même !  
Par le seul charme vrai, puissant, universel,  
Un désir dévorant dans le sein d'un mortel,  
Je t'évoque ! réponds, fût-ce aux coups de la foudre,  
Et qu'un mot vienne enfin me confondre ou m'ab-  
soudre !

« Et vous, dont le tombeau retentit sous mes pas,  
Mânes ensevelis dans un sanglant trépas !  
Dans l'éternel bonheur si la pitié vous reste,  
Au nom, au nom du Dieu que le martyr atteste,  
Éveillez-vous ! parlez ; du fond du monument  
Que j'entende un seul mot !... un soupir seulement !



Un soupir suffirait pour éclaircir mon doute ! »  
Et collant son oreille à la funèbre voûte,  
Il semblait écouter un murmure lointain :  
Et quand le saint vieillard, au retour du matin,  
Vint rallumer la lampe éteinte avec l'aurore,  
Le front dans la poussière il écoutait encore.

## XL.

Mais son regard en vain se soulève au soleil ;  
Le jour vient sans chaleur, la nuit vient sans sommeil ;  
Son front tombe accablé sous le poids des journées,  
Et chaque heure en fuyant emporte des années :  
Il ne sent point son mal, mais son mal, c'est la mort.  
Voyez-vous dans son lit s'écouler à plein bord  
Ce fleuve du désert, ce Nil sacré, dont l'onde  
D'un bruit majestueux bat sa rive féconde ?  
Comme l'éternité son flot renaît toujours ;  
Nul obstacle nouveau ne s'oppose à son cours ;  
De la mer qui l'attend son urne est loin encore...  
Cependant tout à coup le sable le dévore,  
Et dans son propre lit soudain évanoui  
L'œil en vain le demande, il n'est plus, il a fui !  
Ainsi les jours d'Harold fuyaient, et de sa vie,  
Dans son sein jeune encor la source s'est tarie !  
Mais il rêve toujours, les mers, les cieux, les bois.  
« Adda, soutiens mes pas pour la dernière fois ;  
Avant que ce beau jour cède à la nuit obscure,  
Laisse-moi dans sa gloire adorer la nature ! »

## XLI.

L'astre du jour, qui touche à la cime des monts,  
Semble du haut des cieux retirer ses rayons,  
Comme un pêcheur, le soir, assis sur sa nacelle,  
Retire ses filets d'où l'eau brille et ruisselle.  
Le ciel moins éclatant laisse l'œil en son cours  
De l'horizon limpide embrasser les contours,  
Et d'un vol plus léger faisant glisser les ombres  
De ses reflets fondus dans des teintes plus sombres,  
Comme un prisme agitant ses diverses couleurs,  
Varie en s'éteignant ses mourantes lueurs,  
Par un accord secret s'éteignant à mesure,  
Les flots, les vents, les sons, les voix de la nature,  
Sous les ailes du soir tout paraît s'assoupir,  
Le ciel n'a qu'un rayon !... le jour n'a qu'un soupir !...

Harold, assis au pied de l'arbre au noir feuillage,  
Contemple tour à tour les flots, les cieux, la plage,  
Et recueillant le bruit des bois et de la mer,  
Semble s'entretenir avec l'Esprit de l'air ;  
Tandis qu'à ses côtés folâtrant sur la rive,  
Adda, tournant vers lui sa paupière attentive,  
Brise les fleurs des champs écloses sous sa main,  
En sème ses cheveux, en parfume son sein,  
Et nouant en bouquets leurs tiges qu'elle cueille,  
Sur les genoux d'Harold en jouant les effeuille.

Du Pinde et de l'OEta les sommets escarpés,  
Des derniers traits du jour à cette heure frappés,  
Élevaient derrière eux leurs vastes pyramides,  
D'où le soleil, brillant sur des neiges limpides,  
Faisait jaillir au loin ses reflets colorés,  
Et creusant en sillons des nuages dorés,  
Comme un navire en feu flottant dans les orages,

Semblait près d'échouer sur ces sublimes plages.  
S'abaissant par degrés, de coteaux en coteaux,  
Les racines des monts se perdaient sous les eaux ;  
Là, comme un second ciel la mer semblait s'étendre  
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre ;  
L'Aracynthe y jetait son ombre loin du bord,  
Et se perdant au loin dans son golfe qui dort,  
Ses neiges, ses forêts, et ses côtes profondes  
Flottaient au gré du vent dans le miroir des ondes.  
La mer des alyons, si douce aux matelots,  
En sillons écumeux ne roulait point ses flots ;  
Une brise embaumée en ridait la surface,  
La vague sous la vague expirant avec grâce,  
N'élevait sur ses bords ni murmure, ni voix ;  
Seulement sur son sein bondissant quelquefois,  
Un flot qui retombait en brillante poussière,  
Semaient sur l'océan un flocon de lumière.  
Fuyant avec le jour sur les déserts de l'eau,  
Le vent arrondissait le dôme d'un vaisseau,  
Ou faisait frissonner sur le mât qu'il incline  
Le triangle flottant d'une voile latine,  
Que le soleil dorait de son dernier rayon,  
Comme un léger nuage au bord de l'horizon ;  
Aucun bruit sous le ciel, que la flûte des pâtres,  
Ou le vol cadencé des colombes bleuâtres,  
Dont les essaims, rasant le flot sans le toucher,  
Revenaient tapisser les mousses du rocher,  
Et mêler aux accords des vagues sur les rives  
Le doux gémissement de leurs couples plaintives !  
Enfin, dans les aspects, les bruits, les éléments,  
Tout était harmonie, accords, enchantemens,  
Et l'âme et le regard, flottant à l'aventure,  
S'élevaient par degrés au ton de la nature,  
Comme aux tons successifs d'un concert enchanteur,  
Une musique élève et fait vibrer le cœur !

## XLII.

« Triomphe, disait-il, immortelle Nature !  
Tandis que devant toi ta frêle créature,  
Élevant ses regards de ta beauté ravis,  
Va passer et mourir ; triomphe ! tu survis !  
Qu'importe ? Dans ton sein que tant de vie inonde,  
L'être succède à l'être, et la mort est féconde !  
Le temps s'épuise en vain à te compter des jours,  
Le siècle meurt et meurt, et tu renaiss toujours !  
Un astre dans le ciel s'éteint ; tu le rallumes !  
Un volcan dans ton sein frémit ; tu le consumes !  
L'océan de ses flots t'inonde ; tu les bois !  
Un peuple entier périt dans les luttes des rois ;  
La terre, de leurs os engraisant ses entrailles,  
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles !  
Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas :  
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas !  
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,  
Hélas ! comme à présent tu sembles lui sourire,  
Et, t'épanouissant dans toute ta beauté,  
Opposer à sa mort ton immortalité !

» Quoi donc ? n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime ?  
N'as-tu point de pitié pour notre heure suprême ?  
Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,  
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux ?  
Mes yeux moins tristement verraient ma dernière  
heure,



Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure !  
 Que demain la clarté du céleste rayon  
 Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon !  
 Et que les flots, les vents, et la feuille qui tombe,  
 Diront : Il n'est plus là ; taisons-nous sur sa tombe.  
 Mais non ! tu brilleras demain comme aujourd'hui !  
 Ah ! si tu peux pleurer, nature, c'est pour lui !  
 Jamais être, formé de poussière et de flamme,  
 A tes purs élémens ne méla mieux son ame !  
 Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix !  
 Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois,  
 Mon pas mélancolique, ébranlant leurs ténèbres,  
 Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres ;  
 Soit qu'au sommet des monts, écueils brillans de l'air,  
 J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair,  
 S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages,  
 Brillât d'un feu sanglant comme l'œil des orages ;  
 Soit que livrant ma voile aux haleines des vents,  
 Sillonnant de la mer les abîmes mouvans,  
 J'aimasse à contempler une vague écumante  
 Crouler sur mon esquif en ruine fumante,  
 Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,  
 Comme un lion qui joue avec un faible enfant !  
 Plus je fus malheureux, plus tu me fus sacrée !  
 Plus l'homme s'éloigna de mon ame ulcérée,  
 Plus, dans la solitude, asile du malheur,  
 Ta voix consolatrice enchanta ma douleur !  
 Et maintenant encore... à cette heure dernière...  
 Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,  
 C'est le rayon brillant du soleil du midi  
 Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi !

XLIII.

« Oui ; seul, déshérité des biens que l'ame espère,  
 Tu me ferais encore un Éden de la terre ;  
 Et je pourrais, heureux de ta seule beauté,  
 Me créer dans ton sein ma propre éternité !  
 Pourvu que, dans les yeux d'un autre être, mon ame  
 Réfléchit seulement son extase et sa flamme,  
 Comme toi-même ici tu réfléchis ton Dieu,  
 Je pourrais... mais j'expire... arrête... encore adieu !  
 Adieu, soleils flottans dans l'azur de l'espace ?  
 Jours rayonnans de feux, nuits touchantes de grâce !  
 Du soir et du matin ondoyantes lueurs !  
 Forêts où de l'aurore étincèlent les pleurs !  
 Sommets brillans des monts où la nuit s'évapore,  
 Nuages expirans, qu'un dernier rayon dore !  
 Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux !  
 Bruits enchantés des airs, soupirs, plaintes des eaux !  
 Ondes de l'océan, sans repos, sans rivages,  
 Vomissant, dévorant l'écume de vos plages !  
 Voiles, grâces des eaux, qui fuyez sur la mer !  
 Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair !  
 Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,  
 Embrassez mollement le sable ou le navire !  
 Harmonieux concert de tous les élémens !  
 Bruit ! silence ! repos ! parfums ! ravissements !  
 Nature enfin, adieu !... Ma voix en vain t'implore !  
 Et tu t'évanouis au regard qui t'adore.  
 Mais la mort de plus près va réunir à toi,  
 Et ce corps, et ces sens, et ce qui pense en moi,  
 Et, les rendant aux flots, à l'air, à la lumière,

Avec tes élémens confondre ma poussière.  
 Oui, si l'ame survit à ce corps épuisé,  
 Comme un parfum plus vif quand le vase est brisé,  
 Elle ira... »

XLIV.

Mais l'airain, comme une voix qui pleure  
 Des heures d'un mourant frappe la dernière heure...  
 De sa couche funèbre, Harold entend, hélas !  
 Résonner dans la nuit cet appel du trépas ;  
 Et, rappelant de loin son ame évanouie,  
 Compte les tintemens de sa lente agonie.  
 D'un côté de son lit, debout, le saint vieillard  
 Élève vers le ciel son sublime regard,  
 Et, tenant dans ses mains une torche de hêtre,  
 Ressemble au Temps qui voit l'éternité paraître :  
 De l'autre, entre ses doigts pressant sa froide main,  
 Adda, sous ses baisers, la réchauffant en vain,  
 S'abandonne en enfant à ses seules alarmes ;  
 Ses cheveux sur son sein ruissellent de ses larmes,  
 Et, penchant son beau front profané par le deuil,  
 Ressemble en sa douleur à l'ange du cercueil,  
 Qui, noyant dans ses pleurs sa torche évanouie,  
 Regarde palpiter la flamme de la vie !  
 Ainsi mourait Harold, et son œil abattu  
 Ne voyait en s'ouvrant qu'innocence et vertu,  
 Sur ce seuil où son ame, au terme de sa route,  
 N'allait porter, hélas ! que remords et que doute !...

Mais déjà son regard ne voit plus ici-bas  
 Que ces songes sanglans, précurseurs du trépas :  
 Il écoute, il entend des bruits, des cris de guerre ;  
 Il croit compter les coups de son lointain tonnerre.  
 Le canon gronde!... « Allons, mes armes, mon coursier !  
 Que ma main fasse encore étinceler l'acier !  
 Que mon dernier soupir rachète des esclaves !  
 Que mon sang fume au moins sur la terre des braves ! »  
 Il dit, et succombant à ce dernier effort,  
 Se soulève un moment, puis retombe et s'endort.  
 Mais dans le long délire où ce sommeil le plonge,  
 Harold rêvait encor ; sublime et dernier songe !  
 Jamais rêve, glaçant l'esprit épouvanté,  
 Ne toucha de plus près l'horrible vérité !...

XLV.

Délivré de ces maux dont la mort nous délivre,  
 Harold à son trépas s'étonnait de survivre,  
 Et de son corps flétri traînant les vils lambeaux,  
 S'avavançait au hasard dans l'ombre des tombeaux.  
 Nul astre n'éclairait l'horizon solitaire ;  
 Ce n'était plus le ciel, ce n'était plus la terre ;  
 C'était autour de lui comme un second chaos :  
 Ses deux bras étendus ne touchaient que des os,  
 Qui, cherchant comme lui leurs pas dans les ténèbres,  
 Remplissaient l'air glacé de cliquetis funèbres ;  
 Pareils au flot pressé par le flot qui le suit,  
 Je ne sais quel instinct les poussait dans la nuit ;  
 Ils allaient, ils allaient, comme va la poussière  
 Que le vent du désert balaie en sa carrière,  
 Vers ces champs désolés où Josaphat en deuil  
 Verra le genre humain s'éveiller du cercueil.  
 Ces générations dont la tombe est peuplée,

Se pressaient pour entrer dans l'obscur vallée.  
L'ange exterminateur, une épée à la main,  
A leur foule muette en fermait le chemin.  
A peine Harold paraît : la barrière se lève ;  
L'ange aux regards de feu le pousse de son glaive,  
Et seul, nu, palpitant, dans ce terrible lieu,  
Pour subir son épreuve il entre devant Dieu ;  
Mais le Christ, plus brillant que l'éternelle aurore,  
Sa balance à la main, n'y jugeait point encore !

## XLVI.

« Harold ! dit une voix, voici l'affreux moment !  
Tu vas te prononcer ton propre jugement.  
Pendant que tu vivais, dans une nuit obscure,  
Abusant de ces jours que le ciel vous mesure,  
Tu perdis à douter ce temps fait pour agir !  
Bientôt le jour sans fin à tes yeux va surgir !  
Mais du Dieu qui t'aimait l'ineffable clémence  
T'accorde une autre épreuve. Écoute ! et recommence !  
Mais tremble ! car tu vas tirer ton dernier sort !  
Au lieu le plus obscur, où, sur ces champs de mort,  
La nuit semble épaissir ses ombres taciturnes,  
L'ange du jugement vient de placer deux urnes  
Dont l'uniforme aspect trompe l'œil et la main :  
L'une d'elles pourtant renferme dans son sein  
L'incorruptible fruit de cet arbre de vie,  
Qu'aux premiers jours du monde une fatale envie  
Fit cueillir, avant l'heure, à l'homme criminel,  
Fruit qui donna la mort, et peut rendre éternel !  
L'autre cache aux regards, dans son ombre profonde,  
Celui qui tenta l'homme et qui perdit le monde !  
Ce symbole du mal, ce ténébreux serpent,  
Y roule les replis de son orbe rampant,  
Et noircissant ses bords du venin qui le ronge,  
Lance un dard éternel à la main qui s'y plonge !...  
Avant de te juger, Jéhovah, par ma voix,  
T'ordonne de tenter ce redoutable choix ;  
Mais il te donne encor, pour guider ta paupière,  
Des trois flambeaux divins la céleste lumière :  
Marche avec ta raison, ton génie et ta foi ;  
Et si tu les éteins, malheur ! malheur à toi !  
Ta main, plongeant à faux dans l'urne mal choisie,  
Puiserait au hasard ou la mort, ou la vie... »

## XLVII.

Silence ! — Tout se tait : Harold, glacé d'effroi,  
Du ciel à ses côtés voit descendre la Foi ;  
Elle met dans ses mains ce feu pur, dont la flamme  
Dans la nuit du destin éclaire et guide l'âme ;  
Mais ce jour éblouit son œil épouvanté.  
Harold, aux premiers pas, trébuche à sa clarté,  
Et rendant à la nuit sa débile paupière,  
Le céleste flambeau s'éteint dans la poussière.  
Harold emprunte alors celui de la Raison ;  
Son faible éclat colore un moins large horizon ;  
Il suffit cependant à ses pas qu'il assure.  
Ses pieds mieux affermis marchent avec mesure ;  
Mais des oiseaux de nuit le vol pesant et bas  
Fait vaciller ses feux mourant à chaque pas,  
De l'ombre de sa main en vain il les protège :  
Leur foule ténébreuse incessamment l'assiège ;

Il pâlit, et le vent des ailes d'un oiseau  
Éteint son autre espoir et son second flambeau !...

## XLVIII.

Il en reste un dernier !... La clémence infinie  
Laisse briller encor celui de son génie ;  
Flambeau qui trop souvent brilla sans l'éclairer !  
Harold, en le portant, tremble de respirer ;  
Et cachant dans son sein son expirante flamme,  
Le veille avec effroi, comme on veille son âme.  
Cependant, près du but, son œil épouvanté  
Voit baisser par degrés sa douteuse clarté ;  
Sur les urnes du sort elle blanchit à peine ;  
Il veut la ranimer avec sa propre haleine ;  
Il souffle... elle s'éteint. « Malheureux ! dit la voix ;  
Tu reçus trois flambeaux pour éclairer ton choix ;  
Tous trois se sont éteints au terme de ta route :  
L'urne éclairera seule un si terrible doute !  
Dans son sein, que la nuit dérobe à ton regard,  
Tente un choix éternel, et choisis au hasard !... »  
Une sueur de sang, plus froide que la tombe,  
Du front pâli d'Harold à larges gouttes tombe ;  
Il recule, il hésite, il voit, il touche en vain ;  
Trois fois d'une urne à l'autre il promène sa main :  
Trois fois, doutant d'un choix que le hasard inspire,  
De leurs bords incertains, tremblante, il la retire ;  
Enfin, bravant du sort l'arrêt mystérieux,  
Il plonge jusqu'au fond en détournant les yeux.  
Déjà ses doigts, crispés par l'horreur qui les glace,  
S'entr'ouvrent pour sonder le ténébreux espace ;  
Quand, des plis du serpent soudain enveloppé,  
Il tombe !... Un cri s'échappe : « Harold tu t'es trompé  
Et l'écho de ce cri, que Josaphat prolonge, [pé !!!]  
L'éveillant en sursaut, chasse son dernier songe...  
Il frémit ; il soulève un triste et long regard ;  
Un mot fuit sur sa lèvre... Hélas ! il est trop tard !

## XLIX.

Il n'est plus !... il n'est plus, l'enfant de mon délire !  
Il n'est plus qu'un vain son qui frémit sur ma lyre !  
L'immortel pèlerin est au terme : il s'endort !  
Voyez comme son front repose dans la mort !  
Comme sa main ouverte, à ses côtés collée,  
S'étend pour occuper le lit du mausolée !  
La mort couvre ses yeux, et leur globe éclipsé,  
Comme un cristal terni par un souffle glacé,  
Se voilant à demi sous sa noire paupière,  
Semble en la recevant éteindre la lumière.  
Est-ce là ce foyer de sentimens divers,  
D'où l'âme et le regard jaillissaient en éclairs ?  
Dans son orbite éteint, ce regard terne et sombre  
De ses cils abaissés ne peut plus percer l'ombre ;  
Et ce sein, où battait tant de vie et d'amour,  
Où chaque passion frémissait tour à tour,  
Ce sein, dont un désir eût soulevé la tombe,  
Sans mouvement, sans voix, sans haleine, retombe  
Et ne peut soulever ce long voile de deuil,  
Ce funèbre tissu, vêtement du cercueil !...

Mais son âme, où fuit-elle au moment qu'il expire ?  
Son âme ? Ah ! viens, alors ! viens ! ange du martyre !

Toi dont la main efface , aux yeux du Tout Puissant ,  
 Les péchés d'un mortel avec son propre sang !  
 Toi qui , dans la balance où Dieu pèse la vie ,  
 Mets la mort d'un héros près des jours d'un impie !  
 Viens , les yeux rayonnant d'un espoir incertain ,  
 Porter l'ame d'Harold au juge souverain ;  
 Et , révoquant l'arrêt , sur le livre de grâce  
 Écrire avec ta palme un pardon qui l'efface !

Et vous qui jusqu'ici , de climats en climats ,

Enchaînés à sa lyre , avez suivi ses pas ;  
 Si ses chants quelquefois ont élevé votre ame ,  
 Donnez-lui... donnez-lui... ce qu'une ombre réclame,  
 Une larme !... c'est là ce funèbre denier ,  
 Ce tribut qu'à la mort tout mortel doit payer !  
 Et quand vous passerez près du dernier asile  
 Où la croix des tombeaux jette une ombre immobile ,  
 En murmurant des morts la pieuse oraison ,  
 N'oubliez pas au moins de prononcer son nom !  
 Si Dieu compte là-haut les regrets de la terre...  
 Mais taisons-nous ! la tombe est le sceau du mystère !

## ADIEUX AU COLLÈGE DE BELLEY.

Asile vertueux qui formas mon enfance \*  
 A l'amour des humains , à la crainte des Dieux ,  
 Où je savais la fleur de ma tendre innocence ,  
 Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne , et ma barque légère ,  
 Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort ,  
 Va se livrer aux flots d'une mer étrangère ,  
 Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons , les soins et la tendresse  
 Guidaient mes faibles pas au sentier des vertus ,  
 Aimables sectateurs d'une aimable sagesse ,  
 Bientôt je ne vous verrai plus !

Non , vous ne pourrez plus condescendre et sourire  
 A ces plaisirs si purs , pleins d'innocens appas ;  
 Sous le poids des chagrins si mon ame soupire ,  
 Vous ne la consolerez pas.

En butte aux passions , au fort de la tourmente ,  
 Si leur fougue un instant m'écartait de vos lois ,

\* M. de Lamartine a fait ses études à ce collège.  
 Cette pièce , composée en 1809 , est un de ses premiers essais poétiques.

Puisse au fond de mon cœur votre image vivante  
 Me tenir lieu de votre voix !

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire !  
 Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir ;  
 Et que des passions l'ivresse téméraire  
 Se calme à votre souvenir !

Et toi , douce Amitié , viens , reçois mon hommage ;  
 Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs ;  
 Ce dieu tendre et cruel qui m'attend au passage ,  
 Ne fait naître que des soupirs.

Ah ! trop volage enfant , ne blesse point mon ame  
 De ces traits dangereux puisés dans ton carquois !  
 Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme ;  
 Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée  
 Y trouvera toujours un appui tout nouveau ,  
 Sur l'océan du monde une route assurée ,  
 Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir , mon ame défaillante  
 Bénira les mortels qui firent mon bonheur ;  
 On entendra redire à ma bouche mourante  
 Leurs noms si chéris de mon cœur.

## CHANT DU SACRE.

La nuit couvre de Reims l'antique cathédrale ;  
 Mille flambeaux , semant la voûte triomphale ,  
 De colonne en colonne et d'arceaux en arceaux ,  
 Étendent sous la nef leurs lumineux réseaux ,

Et se réfléchissant sur le bronze ou la pierre ,  
 Font serpenter au loin des ruisseaux de lumière.  
 De soie et de velours les parvis sont tendus ;  
 Les écussons royaux aux piliers suspendus ,

Flottant par intervalle au souffle de la brise,  
 Font de soixante rois ondoyer la devise.  
 L'autel est ombragé d'armes et d'étendards ;  
 Ceux que la Palestine a vus sur ses remparts,  
 Ceux qu'enleva Philippe aux plaines de Bovines,  
 Et ceux qui d'Orléans sauvèrent les ruines.  
 Ce panache d'Yvri que fit flotter un roi,  
 Ceux que ravit Condé sous les feux de Rocroy,  
 Ceux enfin qui, guidant les fils de la victoire,  
 Du Tage au Borysthène ont porté notre gloire,  
 Et n'ont rien rapporté de Vienne et d'Austerlitz  
 Que cent noms immortels sur leurs lambeaux écrits !  
 Noirs, souillés, mutilés, teints de sang et de poudre,  
 Déchirés par le sabre ou percés par la foudre,  
 Pendent du haut des murs, entre leurs plis mouvans,  
 De ce dôme sonore emprisonnent les vents,  
 Et semblent murmurer, en roulant sur leur lance :  
 « Voilà l'ombre qui sied au front d'un Roi de France ! »

Le temple est vide encore : aux marches de l'autel  
 Un pontife, vêtu de l'éphod solennel,  
 Semble attendre le jour, l'heure, l'instant suprême,  
 Par la voix de l'airain, frappé dans le ciel même !  
 Cent lévites, couverts de vêtements sacrés,  
 Du brillant sanctuaire entourent les degrés ;  
 Le regard suit au loin leurs onduleuses files ;  
 Debout, l'œil attentif, en silence, immobiles,  
 Ils tiennent d'une main les encensoirs flottans ;  
 L'autre, pressant la chaîne aux anneaux éclatans,  
 Semble prête à lancer vers la voûte enflammée  
 L'urne, où déjà l'encens monte en flots de fumée.  
 On n'entend aucun bruit sous les divins arceaux  
 Qu'un léger cliquetis du fer dans les faisceaux,  
 Ou le tintement sourd des gothiques armures  
 Qui jettent par momens d'aigres et longs murmures.  
 L'ombre déjà blanchit, tout est prêt, qu'attend-on ?—  
 Entendez-vous là-haut rouler ce vaste son, [ves,  
 Qui, comme un bruit des vents dans des forêts plainti-  
 Gronde avec majesté d'ogives en ogives,  
 Par les sacrés échos répété douze fois,  
 Du dôme harmonieux fait vibrer les parois,  
 Et tandis qu'à ses coups la voûte tremble encore  
 Semble sortir du marbre et rendre l'air sonore ?  
 C'est l'airain de la tour qui murmure minuit :  
 Minuit ! l'heure sacrée !... Écoutez ! A ce bruit,  
 Les lourds battans d'airain, brisant leurs gonds anti-  
 ques,  
 Ouvrent du temple saint les immenses portiques ;  
 On entend au dehors l'acier heurter l'acier,  
 Le marbre frissonner sous le fer du coursier,  
 Ou les pas des guerriers, dont le bruit monotone  
 Ébranle, à temps égaux, le caveau qui résonne.  
 Cent chevaliers couverts de l'éclatant cimier  
 Entrent. Quel est celui qui marche le premier ?

Son port majestueux sur la foule s'élève ;  
 L'or fait étinceler le pommeau de son glaive ;  
 Flottante à son côté, son écharpe, à longs plis,  
 Balaie en retombant les marches du parvis,  
 De longs éperons d'or embrassent sa chaussure,

Et sur l'écu royal qui couvre son armure,  
 Du sanctuaire en feu tout l'éclat reflété,  
 Jette au loin sur ses pas des gerbes de clarté.  
 De son casque superbe il lève la visière ;  
 Son panache éclatant flotte et penche en arrière,  
 Et laisse contempler au regard enchanté  
 D'un front mâle et serein la douce dignité.  
 Comme un sommet battu des coups de la tempête,  
 Dont les neiges d'automne ont parsemé la faite,  
 Avant les jours d'hiver déjà ses cheveux blancs  
 Ont empreint sur ce front la sainteté des ans,  
 Et leur boucle d'argent, qui s'échappe avec grâce,  
 A son panache blanc se confond et s'enlace :  
 Son œil superbe et doux brille d'un sombre azur ;  
 Son regard élevé, mais franc, sincère et pur,  
 Lançant sous sa visière un long rayon de flamme,  
 Semble à chaque coup d'œil communiquer son ame ;  
 Dans ce regard sévère et clément à la fois,  
 La nature avant l'homme avait écrit ses droits ;  
 Il semble accoutumé, dès sa première aurore,  
 A regarder d'en haut un peuple qui l'implore ;  
 Sa bouche, que relève une mâle fierté,  
 Imprime à son visage un air de majesté ;  
 Mais sa lèvre entr'ouverte, où la grâce respire,  
 Tempère à chaque instant l'effroi par un sourire ;  
 Et cette main qu'il ouvre, et qu'il tend comme HENRI,  
 Tout annonce le Roi !... La nef tremble à ce cri :  
 Mais d'un geste à la foule il impose silence,  
 Et d'un pas recueilli vers l'autel il s'avance.

L'ARCHEVÊQUE.

D'où viens-tu ?

LE ROI.

De l'exil.

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'apportes-tu ?

LE ROI.

Mon nom.

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est ce nom sacré ?

LE ROI.

CHARLES DIX, et BOURBON.

L'ARCHEVÊQUE.

Que viens-tu demander ?

LE ROI.

Le sceptre et la couronne !

L'ARCHEVÊQUE.

Au nom de qui ?

LE ROI.

Du Dieu qui les ôte et les donne !

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi ?

LE ROI.

Pour imposer à mon nom, à mes droits  
 Le sceau majestueux du Dieu qui fait les rois !

L'ARCHEVÊQUE.

Connais-tu les devoirs que ce titre t'impose ?  
 Oses-tu les jurer ?

LE ROI.

Que Dieu m'aide, et je l'ose !

L'ARCHEVÊQUE.

Quels sont-ils ?

LE ROI.

Proclamer et défendre la loi,

Récompenser, punir, vivre, mourir en roi !



Aimer et gouverner comme un pasteur fidèle  
Ce saint troupeau que Dieu confie à ma tutelle,  
Être de mes sujets le père et le vengeur !

L'ARCHEVÊQUE.

Où les as-tu trouvés, ces devoirs ?

LE ROI.

Dans mon cœur !

Mon front connut le poids de ces grandeurs humaines,  
Et c'est la royauté qui coule dans mes veines !

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont les saints garans de tes sermens ?

LE ROI.

Aux cieux !

Les mânes couronnés de mes soixante aïeux :  
Ce CHARLES qui fonda, des ruines de Rome,  
Un empire trop grand pour l'âme d'un autre homme ;  
Ces princes tour à tour redoutés et chéris,  
Ces LOUIS, ces FRANÇOIS, ces généreux HENRIS !  
Et si de ces héros tu récuses la gloire,  
J'en ai d'autres encore en qui le ciel peut croire !

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont-ils ces témoins des paroles des rois ?

Où sont tes douze pairs ?

LE ROI.

(*Montrant les douze Pairs.*)

Pontife, tu les vois !

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme-les !

LE ROI.

REGGIO ! Ce nom, à son aurore,

Du saint vernis des temps n'est pas couvert encore ;  
Mais ses titres d'honneur sont partout déroulés !  
Regarde avec respect ses membres mutilés !  
Ce nom, comme les noms des Dunois, des Xaintrailles,  
A germé tout à coup sur vingt champs de batailles :  
J'aime mieux, pour orner le bandeau qui me ceint,  
Un grand nom qui surgit, qu'un vieux nom qui s'éteint !

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est ce maréchal qui d'une main frappée,  
Cherche en vain à presser le pommeau d'une épée ?  
L'étoile des héros étincelle sur lui,  
Et son bâton d'azur semble être son appui.

LE ROI.

C'est le second Bayard ! c'est VICTOR ! c'est BELLUNE !  
Plus brave que son nom, plus grand que sa fortune !  
Partout où la patrie a des coups à pleurer,  
Son corps criblé de balles est là pour les parer,  
Et, fidèle au malheur encor plus qu'à la gloire,  
Ses revers ont toujours l'éclat d'une victoire !

L'ARCHEVÊQUE.

Et celui qui soutient de son bras triomphant  
Les pas tremblans encor de ce royal enfant,  
Et qui d'un œil de père, en regardant son maître,  
Semble dire en son cœur : C'est moi qui l'ai vu naître !  
Quel est-il ?

LE ROI.

Un soldat : le nom d'ALBUFÈRA

Illustre encor celui que l'Espagne pleura  
Quand, brisant dans Madrid le joug de la victoire,  
Pour unique dépouille il rapporta sa gloire !  
Sauveur du beau pays qu'il avait combattu,  
Il a ravi son nom !... mais c'est par sa vertu !

L'ARCHEVÊQUE.

Mais quel est ce vieillard ? Sa blanche chevelure  
Couvre à flocons d'argent l'acier de son armure ;

Par la trace des ans son front paraît terni...

LE ROI.

C'est MONCEY ! des combats le bruit l'a rajeuni.  
Malgré ses traits flétris sous les glaces de l'âge,  
Les camps l'ont reconnu... mais c'est à son courage !  
Comme un soldat d'hier il marcha pour son Roi.  
Il serait mort pour lui ! qu'il vieillisse pour moi !

L'ARCHEVÊQUE.

Et celui qui brillant d'un long reflet de gloire ?...

LE ROI.

LA TRÉMOUILLE !

L'ARCHEVÊQUE.

Il suffit : ce nom vaut une histoire !

Et celui qui, le front sur le marbre incliné,  
Aux degrés de l'autel humblement prosterné,  
Les mains jointes, les yeux fixés comme la pierre,  
Semble exhaler pour toi sa fervente prière,  
Quel est ce chevalier chrétien ?

LE ROI.

MONTMORENCY !

L'ARCHEVÊQUE.

L'œil, s'il n'y brillait pas, le chercherait ici !

LE ROI.

Servant le même Dieu, fidèle au même maître,  
Ses aïeux, à ces traits, pourraient le reconnaître.  
Modèle du sujet, du héros, du chrétien,  
Son nom, de siècle en siècle, est un écho du mien ;  
Et partout où la France a besoin de son glaive,  
Ou le Roi d'un ami, MONTMORENCY se lève.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce guerrier qui soutient l'étoile des guerriers,  
Où l'image d'Henri brille entre des lauriers ?

LE ROI.

MACDONALD ! des héros le juge et le modèle.  
Sous un nom étranger, il porte un cœur fidèle ;  
Dans nos sanglans revers, moderne Xénophon,  
La France et l'avenir ont adopté son nom,  
Et son bras, dans les champs d'Arcole et d'Ibérie,  
En sauvant les Français a conquis sa patrie !

L'ARCHEVÊQUE.

Ce sage, revêtu de la toge à longs plis  
Où l'on voit enlacés des cyprès et des lis,  
Et qui tient dans ses mains ton glaive et ta balance ?

LE ROI.

Arrête ! ce nom seul fait incliner la France !  
C'est DESÈZE ! C'est lui, dont l'éloquente voix  
S'éleva pour sauver le pur sang de ses Rois :  
Quand au fer des bourreaux, impatiens du crime,  
Disputant sans espoir la royale victime,  
Il fallait un martyr pour défendre un Bourbon,  
Lui seul, de ce grand meurtre a lavé son beau nom.  
LOUIS à l'avenir a légué sa mémoire,  
Et ces deux noms unis sont scellés dans l'histoire !

L'ARCHEVÊQUE.

Et ce preux chevalier qui, sur l'écu d'airain,  
Porte au milieu des lis la croix du pèlerin,  
Et dont l'œil, rayonnant de gloire et de génie,  
Contemple du passé la pompe rajeunie ?

LE ROI.

CHATEAUBRIAND ! Ce nom à tous les temps répond :  
L'avenir au passé dans son cœur se confond ;  
Et la France des preux et la France nouvelle  
Unissent sur son front leur gloire fraternelle.

Soutien de la Couronne et de la Liberté,  
Il lègue un double titre à la postérité;  
Et pour briser naguère une force usurpée,  
La plume entre ses mains nous valut une épée !

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme encor ce vieillard qui, de pleurs inondé...

LE ROI.

Ne m'interroge pas! c'est le dernier CONDÉ !!!  
Il pleure un fils absent : ne troublons pas ses larmes!

L'ARCHEVÊQUE.

Et ce prince, appuyé sur ses brillantes armes,  
Qui, les yeux attachés sur ce groupe d'enfants,  
Contemple avec orgueil cet espoir ?...

LE ROI.

D'ORLÉANS !

Ce grand nom est couvert du pardon de mon Frère:  
Le fils a racheté les armes de son père !  
Et comme les rejets d'un arbre encor fécond,  
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc !

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme enfin ce héros, dont la tête inclinée  
Semble porter le poids de tant de destinée,  
Et dont le front chargé de palmes...

LE ROI.

C'est mon Fils!

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'a-t-il fait pour ce nom ?

LE ROI.

Demandez à Cadix !

L'ARCHEVÊQUE.

Il suffit: ces témoins répondent de ta vie!  
Tout siècle les verrait avec un œil d'envie.  
CHARLES ! réjouis-toi ! Lequel de tes aïeux  
A pu citer jamais des noms plus glorieux ?



Mais, silence ! Le Roi, le front contre la pierre,  
Murmure à demi-voix sa touchante prière,  
Et ses vœux, en soupirs de son cœur échappés,  
S'exhalent lentement à mots entrecoupés :



Dieu des astres, Dieu des armées !  
Dieu qui conduis de l'œil les sphères enflammées !  
Dieu des empires, roi des rois !  
Au bruit d'un peuple entier qui pousse un cri de fête,  
Du bronze et de l'airain qui grondent sur ma tête,  
Voici l'heure ! écoute ma voix !

Errant sans trône et sans patrie,  
Triste objet de pitié comme autrefois d'envie,  
J'ai mangé le pain de douleur;  
Et d'exil en exil traînant mon titre illustre,  
Je n'avais à montrer, pour conserver son lustre,  
Que la majesté du malheur !

Adorant tes rigueurs divines,  
Dans les murs d'Édimbourg j'habitai ces ruines  
Pleines du destin des Stuarts !  
Ces palais écroulés, ces tours d'herbes couvertes,

Et ces portes sans garde et ces salles désertes  
Sympathisaient à mes regards !

Là, victime du rang suprême,  
Une Reine voyait son sacré diadème  
Jouet de l'amour et du sort:  
Et, du haut de ces tours où triomphaient ses charmes  
En regardant la mer, implorait par ses larmes  
L'obscurité de l'autre bord !

Que de fois sous le dôme sombre  
Où je cherchais sa trace, hélas ! je vis cette ombre  
Mêler ses soupirs à ma voix !  
Et m'apprendre en pleurant sur quelle onde incertaine  
Le vent capricieux de la fortune humaine  
Fait flotter le destin des rois !

Victime, pleurant des victimes,  
Trop connu du malheur, de ces leçons sublimes,  
Hélas ! je n'avais pas besoin !  
Quel siècle fut jamais plus fertile en ruines ?  
Mon Dieu ! pour contempler tes justices divines,  
Fallait-il regarder si loin ?

N'ai-je pas vu ce diadème,  
Par le glaive arraché de la tête suprême,  
Rouler dans la poussière aux pieds des factions ?  
De la poudre des camps relevé par la gloire,  
Joué, gagné, perdu, ravi par la victoire,  
Passer avec les nations ?

Hélas ! sur ce sable où nous sommes,  
Quand tout mugit encor de ces tempêtes d'hommes,  
Qui pourrait envier ce sceptre des humains ?  
C'est la foudre du ciel que porte un bras timide !  
Qui toucherait sans crainte à cette arme perfide  
Prête d'éclater dans nos mains ?

Par un ciel d'exil profanées,  
L'infortune a doublé le poids de mes journées;  
Je descends la pente des ans;  
A peine si mon front que leur souffle moissonne  
Portera sans fléchir le poids de la couronne  
Qui va parer ces cheveux blancs !

La tombe avertit ma paupière:  
L'espoir à son aspect retournant en arrière  
Ferme l'avenir devant moi !  
Je mourrai: de la mort l'égalité fatale  
Mêlera quelque jour à la cendre banale  
La poussière qui fut un roi !

Mais ma faiblesse en vain murmure;  
Le cri d'un peuple entier, l'ordre de la nature,  
Du ciel sont l'arrêt souverain !  
Hélas ! il faut régner ! Régner ? quel mot suprême !  
Être ici-bas ton ombre ? ô mon Dieu ! viens toi-même  
Tenir le sceptre dans ma main !

Que l'onction qu'on va répandre  
Me donne la vertu de craindre et de défendre  
Ce trône où je suis condamné !  
Et que l'huile sacrée, en coulant sur ma tête,

Me prépare au combat que cette heure m'apprête,  
Comme un athlète couronné.

Que jamais mon œil ne sommeille !  
Que tes Anges, Seigneur, portent à mon oreille  
Ces soupirs, les remords des Rois !  
Que mon nom luise égal sur mes vastes provinces !  
Que le denier du pauvre et le trésor des princes  
Y soient pesés du même poids !

Que s'élevant en ma présence,  
Les cris de l'opprimé, les pleurs de l'innocence  
M'apportent les besoins du dernier des mortels !  
Que l'orphelin tremblant, que la veuve qui pleure,  
Près de mon trône admis, l'embrassent à toute heure  
Comme les marches des autels !

Aux conquérans livre la gloire !  
Qu'aux cœurs de mes sujets ma paisible mémoire  
Ne soit qu'un tendre souvenir !  
Que mes fastes heureux n'aient qu'une seule page,  
Que la borne posée à mon noble héritage  
Passe immobile à l'avenir !

De ma race auguste patronne,  
Toi qui pour les Français effeuillant ta couronne,  
A leurs drapeaux prêtas tes lis !  
Étoile du bonheur, sois l'astre de la France,  
Et conserve à jamais ta bénigne influence  
Aux premiers soldats de ton fils !

La première lueur de la naissante aurore,  
A travers les vitraux où le jour se colore,  
Comme l'aube obscurcit les étoiles des nuits,  
Fait pâlir de la nef les feux évanouis,  
Et la double clarté qui se combat dans l'ombre  
Se mêle, en s'avançant, sous la voûte moins sombre.  
A ce jour progressif, de ces dômes sacrés  
L'œil suit dans le lointain les contours éclairés,  
Et de la basilique embrassant l'étendue,  
Découvre à ses arceaux la foule suspendue :  
Les tribunes, longeant les courbes des piliers,  
Croisent dans tous les sens leurs immenses sentiers :  
Sous leur poids orageux le cintre ébranlé gronde :  
Un long torrent de peuple à grands flots les inonde,  
En déborde, et couvrant les arcs, les monumens,  
Des dômes découpés les hauts entablemens,  
Aux voûtes de la nef se suspend en arcades,  
S'enlace comme un lierre aux fûts des colonnades,  
Du parvis à la frise et d'arceaux en arceaux,  
Se déroule en guirlande ou se groupe en faisceaux,  
Et du pilier gothique embrassant le feuillage,  
Tremble comme l'acanthé au souffle de l'orage.  
De ses noirs fondemens jusqu'au sommet des tours,  
Un peuple tout entier tapissant ses contours,  
Pressé comme les flots de l'antique poussière,  
Semble avoir du vieux temple animé chaque pierre.

L'airain guerrier résonne : et les enfans de Mars  
Se rangent en silence autour des étendards :  
Là, ceux dont le regard que le calcul éclaire  
Dans les champs des combats est l'aigle du tonnerre,  
Et qui, d'une étincelle échappée à leurs mains,  
Font voler à son but la foudre des humains ;  
Là, ces géans coiffés de sauvages crinières  
Dont le poil fauve et noir tombe sur leurs paupières ;  
Ces centaures brillans, messagers des combats,  
Qui traînent à grand bruit leurs sabres sur leurs pas ;  
Et ceux qui font rouler sur le fer d'une lance  
Ces légers étendards où la mort se balance ;  
Et ceux dont, au soleil, les casques éclatans  
Font ondoyer encor des panaches flottans ;  
Et ceux qui, revêtus de leurs brillantes mailles,  
N'offrent qu'un mur d'airain sur leur front de batailles,  
Et dont le pied, pressant les flancs d'un noir coursier,  
Résonne sur le sol comme un faisceau d'acier !  
DIGEON, VALIN, MAUROURG, dirigent leurs courages,  
Enfans des deux drapeaux, braves de tous les âges,  
Ces preux autour du Roi n'ont qu'un cœur et qu'un  
rang ;  
L'Espagne a confondu les couleurs dans leur sang.

Là ce jeune guerrier, ce débris de deux guerres  
Dont le laurier s'unit au cyprès de deux frères ;  
Ce sang, dont la Vendée a vu couler les flots,  
N'épuisa point en lui la source des héros.

Mais, sur ce dais où l'or en longs plis se déroule,  
Quel populaire instinct porte l'œil de la foule ?  
Ah ! c'est le sang royal qui parle aux cœurs français !...  
A l'ombre de ces lis entourés de cyprès,  
Dont la tige sur elle avec amour s'incline,  
Voilà l'Ange exilé ! la royale Orpheline !  
Son front, que des bourreaux le fer a respecté,  
Garde de la douleur la noble majesté !  
On sent à son aspect que, digne de sa mère,  
Le ciel lui fit une ame égale à sa misère !  
A ces pompes du trône on la ramène en vain,  
Son cœur désenchanté les goûte avec dédain ;  
Et peut-être au moment où son œil les contemple,  
Son ame, s'envolant dans les cachots du Temple,  
Rêve aux jours de l'enfance où, sous ces murs affreux  
Que la main des bourreaux obscurcissait pour eux,  
Un rayon du soleil, à travers une grille,  
Était la seule pompe, hélas ! de sa famille !

La Veuve de BERRI, des couleurs du cercueil,  
Couvre son front mêlé d'espérance et de deuil ;  
Ses longs cheveux épars, se dénouant d'eux-même,  
Semblent en retombant pleurer un diadème :  
Son regard, effleurant le faste de ces lieux,  
N'y voit qu'un vide immense et se reporte aux cieux.  
Hélas ! le sort, voilant l'aube de sa jeunesse,  
A brisé dans ses mains une coupe d'ivresse...  
Le coup qu'elle a reçu répond à tous les cœurs ;

\* LA ROCHEJAQUELEIN.

Ses yeux dans tous les yeux ont retrouvé ses pleurs.

Là, deux sœurs : un exil, un palais les rassemble \* ;  
Le malheur, la pitié, les invoquent ensemble ,  
Le siècle les admire et ne les connaît pas ,  
Le pauvre les regarde et les nomme tout bas.

Mais quel est cet Enfant ? — L'avenir de la France!!!  
La promesse de Dieu qu'embellit l'espérance !  
De ses seuls cheveux blonds son beau front couronné  
Ignore encor le rang pour lequel il est né ;  
Libre encor des liens de sa haute origine ,  
Il sourit au fardeau que le temps lui destine ;  
Ses yeux bleus, où le ciel aime à se retracer ,  
Sur ces pompes du sort s'égarer sans penser ;  
Il ne voit que l'éclat dont le trône étincèle ,  
La vapeur de l'encens qui monte ou qui ruisselle ,  
Le reflet des flambeaux répété dans l'acier ,  
Ou l'aigrette flottant sur le front du guerrier ;  
Et, comme Astyanax dans les bras de sa mère ,  
Sa main touche en jouant aux armes de son père.

Le pontife est debout : le nard aux flots dorés  
Semble prêt à couler de ses doigts consacrés ;  
CHARLE, à genoux, baissant son front sans diadème,  
Offre ses blancs cheveux aux parfums du saint-chrême ;  
Et le prêtre, élevant la couronne en ses mains ,  
Parle au nom du seul maître, au maître des humains.

— o o o —  
L'ARCHEVÊQUE.

Si nous étions encore au siècle des miracles ,  
La colombe, planant sur les saints tabernacles ,  
T'apporterait du ciel le chrême de Clovis ,  
Et les Anges eux-même, aux accens d'un prophète ,  
Poseraient sur ta tête  
La couronne de lis !

Mais les temps ne sont plus ! le passé les emporte ;  
Le ciel parle à la terre une langue plus forte :  
C'est la seule raison qui l'explique à la foi !  
Les grands événements, voilà les grands prestiges !  
Tu cherches les prodiges :  
Le prodige, c'est Toi !

C'est toi ! Roi sans sujets ! fugitif sans asile !  
Proscrit du trône ingrat d'où l'Europe t'exile ,  
Tu vas traîner des rois l'indélébile affront ,  
Puis, au moment marqué par le maître suprême ,  
Tu reviens : de lui-même  
Le bandeau ceint ton front !

Tu reviens sans trésors, sans alliés, sans armes,  
Toucher du pied royal cette terre de larmes ,  
Cette terre de feu qui dévorait les rois !  
Comme un homme trompé par un funeste rêve ,  
On s'éveille, on se lève ,  
On s'élançe à ta voix !

\* LL. AA. RR. Madame la duchesse et Made-  
moiselle d'Orléans.

Le voilà ! — Ce seul mot a reconquis la France !  
Tout un peuple enivré de zèle et d'espérance  
Te porte dans ses bras au palais paternel !  
Le soldat des Germains ne compte plus le nombre ,  
Et se désarme à l'ombre  
De ton trône éternel !

Les villes à tes pieds portent leurs clefs fidèles ;  
Les soldats étonnés, ouvrant leurs citadelles ,  
Comme un salut royal déchargent leur canon !  
Ces drapeaux que jamais, aux éclairs de la poudre ,  
Ne fit baisser la foudre ,  
S'abaissent à ton nom !

La Liberté superbe, à ta voix assouplie ,  
Sous un joug volontaire avec amour se plie ;  
Tu souris au pardon, sur la force appuyé !  
Trente ans comme un seul jour s'effacent : ta mémoire  
Se souvient de la gloire ;  
Le crime est oublié !

Il semble qu'un esprit de grâce et d'harmonie  
Aux cœurs de tes sujets ait soufflé ton génie !  
Que du royal martyr le vœu soit accompli !  
Et que chaque Français, comme une sainte offrande,  
Devant tes pas répande  
L'espérance et l'oubli.

Viens donc ! Élu du ciel que sa force accompagne,  
Viens ! — Par la majesté du divin Charlemagne !  
La valeur de Martel ou du soldat d'Yvri !  
Par la vertu du Roi qu'a couronné l'Église !  
Par la noble franchise  
Du quatrième Henri !

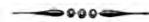
Par les brillans surnoms de cette race auguste :  
Le Sage, le Vainqueur, le Bon, le Saint, le Juste !  
La grâce de Philippe ou de François premier !  
Par l'éclat de ce roi, dont l'ascendant suprême  
Imposa son nom même  
Au siècle tout entier !

Par ce martyr des rois qui mourut pour nos crimes ;  
Par le sang consacré de cent mille victimes !  
Par ce pacte éternel qui rajeunit tes droits !  
Par le nom de celui dont tout sceptre relève !  
Par l'amour qui t'élève  
Sur ce nouveau pavois !

Au nom du seul puissant, du seul saint, du seul sage,  
Dont l'espace et le temps sont le vaste héritage ,  
Dont le regard s'étend à tout siècle, à tout lieu !  
Sois sacré ! tu deviens par ce royal mystère  
Le maître de la terre ,  
Le serviteur de Dieu !

Règne ! juge ! combats ! venge ! punis ! pardonne !  
Conduis ! règle ! soutiens ! commande ! impose ! or-  
donne !

Par la vertu d'en haut sois couronné ! sois Roi !  
Ta main, dès cet instant, peut frapper, peut ab-  
Ton regard est la foudre, [soudre ;  
Ta parole est la loi !





Il dit : un seul cri part ; l'air mugit , l'airain sonne !  
Les drapeaux déroulés flottent ; le canon tonne ,  
Et l'ardent TE DEUM , ce cantique des rois ,  
S'élançe d'un seul cœur et de cent mille voix !

« Que la terre et les cieus et les mers te béuissent !  
» Qu'au chœur des chérubins les séraphins s'unissent  
» Pour célébrer le Dieu , le Dieu qui nous sauva !  
» Saint , Saint , Saint est son nom ! Que la foudre le  
gronde !

» Que le vent le murmure , et l'abîme réponde :  
» Jéhova ! Jéhova !

» Qu'il gouverne à jamais son antique héritage !  
» Sur les fils de nos fils qu'il règne d'âge en âge ;  
» Nos cris l'ont invoqué ! sa foudre a répondu !  
» De toute majesté c'est la source et le père !  
» Le peuple qui l'attend , le siècle qui l'espère  
» N'est jamais confondu !

» Qu'il est rare , ô mon Dieu , que ta main nous accorde  
» Ces temps , ces temps de grâce et de miséricorde ,  
» Où l'homme peut jeter ce long cri de bonheur ,  
» Sans qu'un soupir , faussant le cantique d'ivresse ,  
» Vienné en secret mêler aux concerts d'allégresse  
» L'accent d'une douleur !

» Mais béni soit mon temps ! le monde enfin respire ,  
» De trente ans de combats le bruit lointain expire ;  
» La terre germe l'homme , et n'a plus soif de sang !  
» Sur deux mondes unis qui marchent en silence  
» On n'entend que la voix de la reconnaissance  
» Qui monte et redescend.

» Les rois ont recouvré leur divin héritage ;  
» Les peuples , leur rendant un légitime hommage ,  
» Ont placé dans leurs mains le sceptre de la loi !  
» Elle brille à leurs yeux comme un céleste phare ,  
» Et dans le temple en deuil leur piété répare  
» Les débris de la foi.

» L'homme voit sur les mers ses flottes mutuelles  
» A tous les vents du ciel ouvrir leurs libres ailes ;  
» La sueur de son front ne germe que pour lui ;  
» Et partout dans la loi , sourde comme la pierre ,  
» Le crime a son vengeur , la force sa barrière ,  
» Le faible son appui.

» En génie , en vertu , la terre encor féconde ,  
» Ouvre un champ sans limite à l'avenir du monde ,  
» Chaque jour à son siècle apporte son trésor ;  
» Les élémens soumis ont reconnu leur maître ,

» Et l'univers vieilli rêve qu'il voit renaître  
» Un dernier âge d'or ! . . »

Et toi qui , relevant les débris des couronnes ,  
Viens du trône des rois embrasser les colonnes ,  
Rêve des nations , qu'ont vu passer nos yeux ,  
Que le Christ après lui fit descendre des cieus !  
LIBERTÉ ! dont la Grèce a salué l'aurore ,  
Que d'un berceau de feu ce siècle vit éclore ,  
Viens , le front incliné sous le sceptre des rois ,  
Poser le sceau du peuple au livre de nos lois !  
Trop long-temps l'univers lassé de tes orages ,  
Aux mains des factions vit flotter tes images ;  
Trop long-temps l'imposture , usurpant ton beau nom ,  
De ses honteux excès fit rougir la raison :  
L'univers cependant , effrayé de lui-même ,  
T'invoque et te maudit , t'adore et te blasphème ,  
Et comme un nouveau culte aux humains inspiré ,  
Ne peut fixer encor ton symbole sacré !  
Je ne sais quel instinct , plus sûr que l'espérance ,  
Présage aux nations ton règne qui s'avance !  
L'opprimé , l'oppressé , te révent à la fois :  
Un peuple enseveli ressuscite à ta voix ;  
Le voile qui des lois couvrait le sanctuaire  
Se déchire , et le jour de tes yeux les éclaire.  
Les partis triomphans , si prompts à t'oublier ,  
Se couvrent de ton nom comme d'un bouclier ;  
Chaque peuple à son tour te possède ou t'espère ,  
Et ton œil cherche en vain un tyran sur la terre !

Viens donc ! viens , il est temps , tardive LIBERTÉ !  
Que ton nom incertain par le ciel adopté ,  
Avec la vérité , la force et la justice ,  
Du palais de nos Rois orne le frontispice !  
Que ton nom soit scellé dans les vieux foudemens  
De ce temple où la foi veille sur leurs sermens ;  
Et que l'huile en coulant sur leur saint diadème  
Retombe sur ton front et te sacre toi-même !  
Règne ! mais souviens-toi que l'illustre exilé  
Par qui , dans ces climats , ton deuil fut consolé ,  
Précurseur couronné que salua la France ,  
T'annonça dans nos maux comme une autre espérance ;  
Et t'arrachant lui seul aux mains des factions ,  
Fit de tes fers brisés l'ancre des nations ;  
Que ton ombre , régnant sur un peuple en délire ,  
Et victime bientôt des fureurs qu'elle inspire ,  
Fit au monde étonné regretter les tyrans ;  
Que tu fus enchaînée au char des conquérans ;  
Que ton pied traîne encor les fers de la victoire  
A ces anneaux dorés qu'avait rivés la gloire ,  
Et que , pour affermir et consacrer tes droits ,  
Ton temple le plus sûr est le cœur des bons Rois !

## STANCES

ÉCRITES A L'ABBAYE DE VALOMBREUSE, EN TOSCANE.

Août 1828.

Esprit de l'homme ! un jour sur ces cimes glacées ,  
Loin d'un monde odieux , quel souffle t'emporta !  
Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées !  
Quel charme , ou quelle horreur à la fin t'arrêta ?

Ce furent ces forêts , ces ténèbres , cette onde ,  
Et ces arbres sans date , et ces rocs immortels !  
Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde ,  
Loin des sentiers battus qui foulent les mortels !

Tu n'y vécus pas seul ! — Sous des formes divines  
Tes apparitions peuplèrent ce beau lieu !  
Tu voyais tour à tour passer sur ces collines  
L'esprit de la tempête et le souffle de Dieu !

Sans doute ils t'enseignaient ce sublime langage  
Que parle la nature au cœur des malheureux.  
Tu comprenais les vents , le tonnerre et l'orage ,  
Comme les élémens se comprennent entre eux.

L'esprit de la prière et de la solitude ,  
Qui plane sur les monts , les torrens et les bois ,  
Dans ce qu'aux yeux mortels la terre a de plus rude ,  
Appela de tout temps des ames de son choix.

« Venez , venez ! » dit-il à l'amour qui regrette ,  
Au génie oppressé sous un ingrat oublié ,

Au proscrit que son toit redemande et rejette ,  
Au cœur qui goûta tout , et que rien n'a rempli.

« Venez , enfans du ciel , orphelins sur la terre !  
» Il est encor pour vous un asile ici-bas.  
» Mes trésors sont cachés ; ma joie est un mystère ;  
» Le vulgaire l'admire et ne la comprend pas !

» Mais si votre œil pensif au ciel s'élève encore ,  
» Pour contempler la nuit qui se fond dans les airs ;  
» Si vous aimez à voir les étoiles éclore ,  
» Ou la lune onduler sur la lame des mers ;

» Si la voix du torrent qui gémit dans l'abîme ,  
» Et se brise en sanglots de rocher en rocher ,  
» A votre lèvre encore arrache un cri sublime ,  
» Et force malgré vous vos pas à s'approcher ;

» Debout , sous ces sapins aux feuilles dentelées ,  
» Si votre oreille écoute avec ravissement  
» Glisser dans les rameaux ces brises modulées ,  
» Comme les sons plaintifs d'un céleste instrument ;

» Si ce germe arraché d'une plante divine ,  
» L'ESPÉRANCE , en vos cœurs malgré vous refleurit ,  
» Et croît dans la douleur , pareille à la racine  
» Que sans terre et sans eau le rocher seul nourrit ;

» Si la Prière enfin , qui de pleurs vous inonde ,  
» Du poids de l'infini fait fléchir vos genoux ,  
» Ah ! venez ! C'est trop peu pour vivre avec ce monde :  
» Mais c'est assez pour vivre avec le ciel et vous ! »



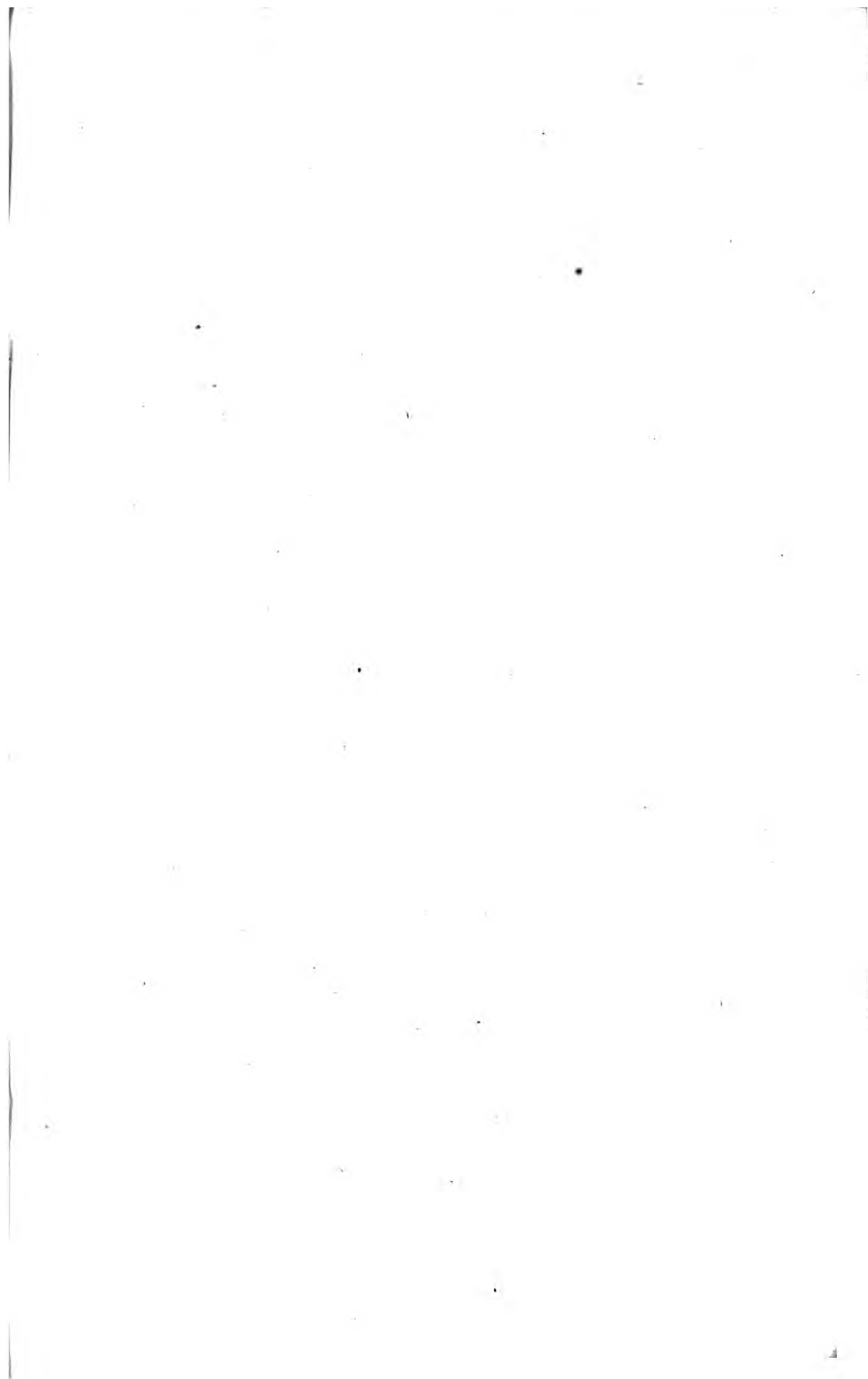
# TABLE.

MÉDITATIONS.		Pages		
INTRODUCTION.		3	XXXVI.	41
PREMIÈRE MÉDITATION. L'Isolement.		5	XXXVII.	43
II.	L'Homme.	6	XXXVIII.	Ib.
III.	A Elvire.	8	XXXIX.	44
IV.	Le Soir.	9	XI.	45
V.	L'Immortalité.	Ib.	XLI.	46
VI.	Le Vallon.	11	XLII.	Ib.
VII.	Les Désespoir.	Ib.	XLIII.	47
VIII.	La Providence à l'homme.	13	XLIV.	48
IX.	Souvenir.	14	XLV.	50
X.	Ode.	15	XLVI.	51
XI.	L'Enthousiasme.	16	XLVII.	L'Apparition de l'ombre de Samuel à Saül. 54
XII.	La Re traite.	17	XLVIII.	Stances. 56
XIII.	Le Lac.	Ib.	XLIX.	La Liberté. Ib.
XIV.	La Gloire.	18	L.	Adieux à la mer. 58
XV.	Ode.	19	LI.	Le Crucifix. 59
XVI.	La Prière.	20	LII.	La Sagesse. 60
XVII.	Invocation.	21	LIII.	Apparition. Ib.
XVIII.	La Foi.	Ib.	LIV.	Chant d'Amour. 61
XIX.	Le Génie.	23	LV.	Improvisation à la grande Chartreuse. 63
XX.	Philosophie.	24	LVI.	Adieux à la Poésie. 64
XXI.	Le Golfe de Baya.	25	POÉSIES DIVERSES.	
XXII.	Le Temple.	26	Lettre à M. Delavigne qui m'avait envoyé l'École des Vieillards. 65	
XXIII.	Chant lyrique de Saül.	27	Épître familière à M. Victor Hugo. 66	
XXIV.	Hymne au Soleil.	28	Le Retour. 68	
XXV.	Adieu.	29	Épître à M. Amédée de P. 69	
XXVI.	La Semaine sainte.	Ib.	Avertissement. Ib.	
XXVII.	Le Chrétien mourant.	30	La Mort de Socrate. 71	
XXVIII.	Dieu.	Ib.	Avertissement. 79	
XXIX.	L'Automne.	32	Dédicace. 83	
XXX.	La Poésie sacrée.	Ib.	Le Dernier chant du Pèlerinage d'Harold. Ib.	
XXXI.	L'Esprit de Dieu.	35	Adieux au collège de Belley. 99	
XXXII.	Sapho.	36	Le Chant du Sacre. Ib.	
XXXIII.	Bonaparte.	38	Stances. 106	
XXXIV.	Les Étoiles.	39		
XXXV.	Le Papillon.	41		

FIN.

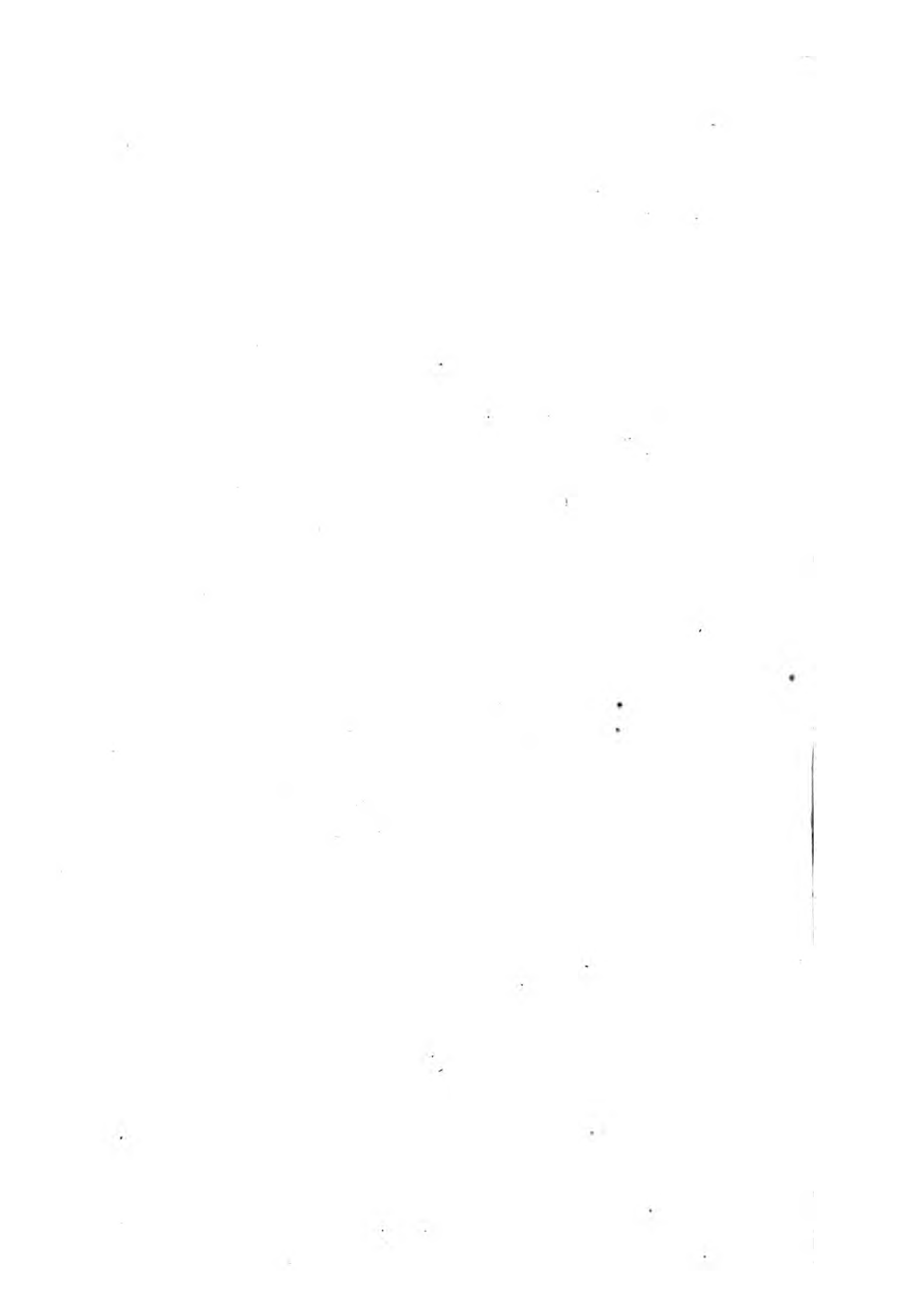








**HARMONIES**  
**POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.**





# AVERTISSEMENT.

---

Voici quatre livres de poésies écrites comme elles ont été senties, sans liaison, sans suite, sans transition apparente : la nature en a, mais n'en montre pas ; poésies réelles et non feintes, qui sentent moins le poète que l'homme même, révélation intime et involontaire de ses impressions de chaque jour, pages de sa vie intérieure inspirées tantôt par la tristesse, tantôt par la joie, par la solitude ou par le monde, par le désespoir ou l'espérance, dans ses heures de sécheresse ou d'enthousiasme, de prière ou d'aridité.

Ces Harmonies, prises séparément, semblent n'avoir aucun rapport l'une avec l'autre ; considérées en masse, on pourrait y retrouver un principe d'unité dans leur diversité même, car elles étaient destinées dans la pensée de l'auteur à reproduire un grand nombre des impressions de la nature et de la vie sur l'âme humaine ; impressions variées dans leur essence, uniformes dans leur objet, puisqu'elles auraient été toutes se perdre et se reposer dans la contemplation de Dieu : sujet infini comme la nature, grand et saint comme la divinité ; les forces humaines n'y atteignent pas. Je n'en publie aujourd'hui que quatre livres : cela me semble bien peu, peut-être trouvera-t-on que c'est trop encore. S'il en est autrement, j'en publierai, par la suite, plusieurs autres livres, à mesure que les années, les lieux, les sentimens, les vicissitudes de la vie et de la pensée me les inspireront à moi-même. Je demande grâce pour les imperfections de style dont les esprits délicats seront souvent blessés. Ce que l'on sent fortement s'écrit vite. Il n'appartient qu'au génie d'unir deux qualités qui s'excluent, la correction et l'inspiration.

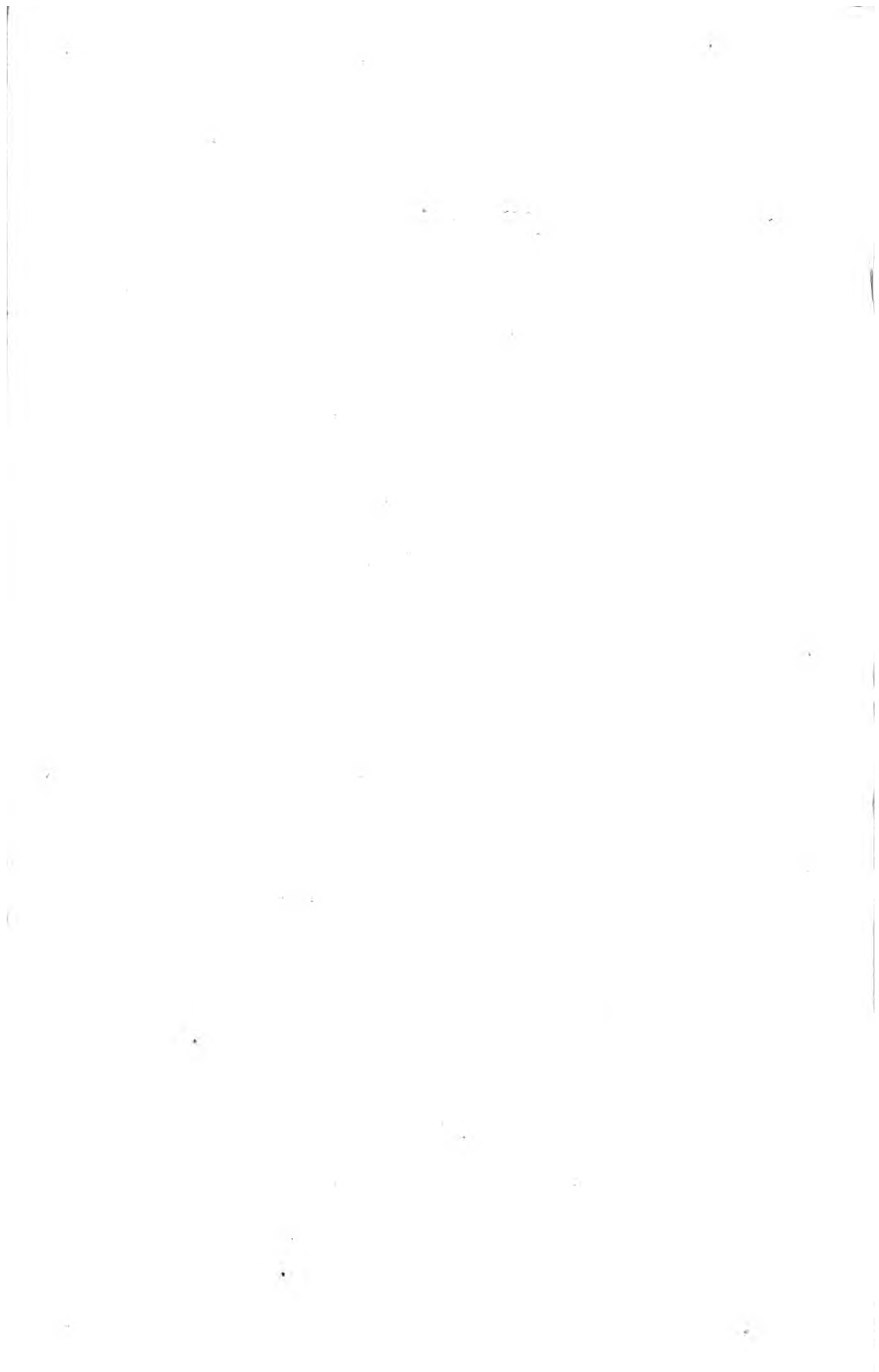
Ces vers ne s'adressent qu'à un petit nombre.

Il y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion ; toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne muet à la divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes, et dans la création qui les environne, des degrés pour monter à Dieu, des expressions et des images pour se le révéler à elles-mêmes, pour se révéler à lui : puissé-je leur en prêter quelques unes !

Il y a des cœurs brisés par la douleur, refoulés par le monde, qui se réfugient dans le monde de leurs pensées, dans la solitude de leur âme, pour pleurer, pour attendre ou pour adorer ; puissent-ils se laisser visiter par une muse solitaire comme eux, trouver une sympathie dans ses accords, et dire quelquefois en l'écoutant : Nous prions avec tes paroles, nous pleurons avec tes larmes, nous invoquons avec tes chants !

C'est à eux seuls que ces vers s'adressent. Le monde n'en a pas besoin : il a ses soins et ses pensées. Mais si quelques uns de ces esprits qui ne sont plus du monde répondent en secret à mes trop faibles accents ; si quelques uns de ces cœurs arides s'ouvrent et retrouvent une larme ; si quelques âmes pensives et pieuses me comprennent, me devinent, et achèvent en elles-mêmes les hymnes que je n'ai fait qu'ébaucher, c'est assez ; c'est tout ce que j'aurais voulu obtenir, c'est plus que je n'ose espérer.

Paris, mai 1850.



# HARMONIES

## POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

### LIVRE PREMIER.

#### HARMONIE I.

##### Invocation.

Toi qui donnas sa voix à l'oiseau de l'aurore ,  
Pour chanter dans le ciel l'hymne naissant du jour ;  
Toi qui donnas son ame et son gosier sonore  
A l'oiseau que le soir entend gémir d'amour ;  
Toi qui dis aux forêts : Répondez au zéphire !  
Aux ruisseaux : Murmurez d'harmonieux accords ;  
Aux torrens : Mugissez ; à la brise : Soupire !  
A l'océan : Gémis en mourant sur tes bords !

Et moi , Seigneur , aussi , pour chanter tes merveilles ,  
Tu m'as donné dans l'ame une seconde voix  
Plus pure que la voix qui parle à nos oreilles ,  
Plus forte que les vents , les ondes et les bois !

Les cieus l'appellent Grâce , et les hommes Génie :  
C'est un souffle affaibli des bardes d'Israël ,  
Un écho dans mon sein , qui change en harmonie  
Le retentissement de ce monde mortel !

Mais c'est surtout ton nom , ô roi de la nature ,  
Qui fait vibrer en moi cet instrument divin ; [mure  
Quand j'invoque ce nom , mon cœur plein de mur-  
Résonne comme un temple où l'on chante sans fin !

Comme un temple rempli de voix et de prières ,  
Où d'échos en échos le son roule aux autels ; [pierres  
Eh quoi ! Seigneur , ce bronze , et ce marbre , et ces  
Retentiraient-ils mieux que le cœur des mortels ?

Non , mon Dieu , non , mon Dieu , grâce à mon saint  
Je n'ai point entendu monter jamais vers toi [partage,  
D'accords plus pénétrants , de plus divin langage ,  
Que ces concerts muets qui s'élèvent en moi !

Mais la parole manque à ce brûlant délire ;  
Pour contenir ce feu tous les mots sont glacés ;  
Eh ! qu'importe , Seigneur , la parole à ma lyre ?  
Je l'entends , il suffit ; tu réponds , c'est assez !

Don sacré du Dieu qui m'enflamme ,  
Harpe qui fais trembler mes doigts ,  
Sois toujours le cri de mon ame ,  
A Dieu seul rapporte ma voix ;  
Je frémis d'amour et de crainte  
Quand , pour toucher ta corde sainte ,  
Son esprit daigna me choisir !  
Moi , devant lui moins que poussière ,  
Moi , dont jusqu'alors l'ame entière  
N'était que silence et désir !

Hélas ! et j'en rougis encore ,  
Ingrat au plus beau de ses dons ,  
Harpe que l'ange même adore ,  
Je profanai tes premiers sous ;  
Je fis ce que ferait l'impie ,  
Si ses mains , sur l'autel de vie ,  
Abusaient des vases divins ,  
Et s'il couronnait le calice ,  
Le calice du sacrifice ,  
Avec les roses des festins !

Mais j'en jure par cette honte  
Dont rougit mon front confondu ,  
Et par cet hymne qui remonte  
Au ciel dont il est descendu !  
J'en jure par ce nom sublime  
Qui ferme et qui rouvre l'abîme ,  
Par l'œil qui lit au fond des cœurs ,  
Par ce feu sacré qui m'embrase ,  
Et par ces transports de l'extase  
Qui trempent tes cordes de pleurs !

De tes accens mortels j'ai perdu la mémoire ,  
Nous ne chanterons plus qu'une éternelle gloire  
Au seul digne , au seul saint , au seul grand , au seul  
Mes jours ne seront plus qu'un éternel délire ; [bon ;

Mon ame qu'un cantique, et mon cœur qu'une lyre,  
Et chaque souffle enfin que j'exhale ou j'aspire,  
Un accord à ton nom!

Élevez-vous, voix de mon ame,  
Avec l'aurore, avec la nuit!  
Élancez vous comme la flamme,  
Répandez-vous comme le bruit!  
Flottez sur l'aile des nuages,  
Mêlez-vous aux vents, aux orages,  
Au tonnerre, au fracas des flots:  
L'homme en vain ferme sa paupière;  
L'hymne éternel de la prière  
Trouvera partout des échos!

Ne craignez pas que le murmure  
De tous ces astres à la fois,  
Ces mille voix de la nature,  
Étouffent votre faible voix!  
Tandis que les sphères mugissent,  
Et que les sept cieux retentissent  
Des bruits roulans en son honneur,  
L'humble écho que l'ame réveille  
Porte en mourant à son oreille  
La moindre voix qui dit : Seigneur !

Élevez-vous dans le silence  
A l'heure où, dans l'ombre du soir,  
La lampe des nuits se balance,  
Quand le prêtre éteint l'encensoir;  
Élevez-vous aux bords des ondes,  
Dans ces solitudes profondes  
Où Dieu se révèle à la foi!  
Chantez dans mes heures funèbres:  
Amour, il n'est point de ténèbres,  
Point de solitude avec toi !

Je ne suis plus qu'une pensée;  
L'univers est mort dans mon cœur,  
Et sous cette cendre glacée  
Je n'ai trouvé que le Seigneur.  
Qu'il éclaire ou trouble ma voie,  
Mon cœur, dans les pleurs ou la joie,  
Porte celui dont il est plein;  
Ainsi le flot roule une image,  
Et des nuits le dernier nuage  
Porte l'aurore dans son sein.

Qu'il est doux de voir sa pensée,  
Avant de chercher ses accens,  
En mètres divins cadencée,  
Monter soudain comme l'encens;  
De voir ses timides louanges,  
Comme sur la harpe des anges,  
Éclorre en sons dignes des cieux,  
Et jusqu'aux portes éternelles  
S'élever sur leurs propres ailes  
Avec un vol harmonieux !

Un jour cependant, ô ma lyre,  
Un jour assoupira ma voix !  
Tu regretteras ce délire  
Dont tu t'enivrais sous mes doigts :  
Les ans terniront cette glace  
Où la nature te retrace

Les merveilles du saint des saints !  
Le temps, qui flétrit ce qu'il touche,  
Ravera les sons sur ma bouche  
Et les images sous mes mains.  
Tu ne répandras plus mon ame  
En flots d'harmonie et d'amour,  
Mais le sentiment qui m'enflamme  
Survivra jusqu'au dernier jour ;  
Semblable à ces sommets arides  
Dont l'âge a dépouillé les rides  
De leur ombre et de leurs échos,  
Mais qui dans leurs flancs sans verdure  
Gardent une onde qui murmure  
Et dont le ciel nourrit les flots.

Ah ! quand ma fragile mémoire,  
Comme une urne d'où l'onde a fui,  
Aura perdu ces chants de gloire  
Que ton Dieu t'inspire aujourd'hui,  
De ta défaillante harmonie  
Ne rougis pas, ô mon génie !  
Quand ta corde n'aurait qu'un son,  
Harpe fidèle, chante encore  
Le Dieu que ma jeunesse adore,  
Car c'est un hymne que son nom !

---

## HARMONIE II.

---

### L'Hymne de la Nuit.

---

Le jour s'éteint sur tes collines,  
O terre où languissent mes pas !  
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous,  
Saluer les splendeurs divines [hélas !  
Du jour qui ne s'éteindra pas ?  
Sont-ils ouverts pour les ténèbres  
Ces regards altérés du jour ?  
De son éclat, ô Nuit ! à tes ombres funèbres  
Pourquoi passent-ils tour à tour ?

Mon ame n'est point lasse encore  
D'admirer l'œuvre du Seigneur ;  
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore  
N'avaient pas épuisé mon cœur !

Dieu du jour ! Dieu des nuits ! Dieu de toutes les  
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil ! [heures !  
Où va vers l'occident ce nuage vermeil ?  
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures,  
Où l'œil ne connaît plus la nuit ni le sommeil !  
Cependant ils sont beaux à l'œil de l'espérance  
Ces champs du firmament ombragés par la nuit ;  
Mon Dieu ! dans ces déserts mon œil retrouve et suit  
Les miracles de ta présence !



Ces chœurs étincelans que ton doigt seul conduit,  
 Ces océans d'azur où leur foule s'élançe,  
 Ces fanaux allumés de distance en distance :  
 Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,  
 Je les comprends, Seigneur ! tout chante, tout m'in-  
 Que l'abîme est comblé par ta magnificence, [struit  
 Que les cieux sont vivans, et que ta providence  
 Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit !  
 Ces flots d'or, d'azur, de lumière,  
 Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,  
 O mon Dieu, c'est la poussière  
 Qui s'élève sous tes pas !

O Nuits, déroulez en silence  
 Les pages du livre des cieux ;  
 Astres, gravitez en cadence  
 Dans vos sentiers harmonieux ;  
 Durant ces heures solennelles,  
 Aquilons, repliez vos ailes,  
 Terre, assoupissez vos échos ;  
 Étends tes vagues sur les plages,  
 O mer ! et berce les images  
 Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom ? La nature  
 Réunit en vain ses cent voix,  
 L'étoile à l'étoile murmure :  
 Quel Dieu nous imposa nos lois ?  
 La vague à la vague demande :  
 Quel est celui qui nous gourmande ?  
 La foudre dit à l'aiglon :  
 Sais-tu comment ton Dieu se nomme ?  
 Mais les astres, la terre et l'homme  
 Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon ame !  
 Tombez, murs impuissans, tombez !  
 Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez !  
 Architecte divin, tes dômes sont de flamme !  
 Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon ame !  
 Tombez, murs impuissans, tombez !

Voilà le temple où tu réides !  
 Sous la voûte du firmament  
 Tu ranimes ces feux rapides  
 Par leur éternel mouvement !  
 Tous ces enfans de ta parole,  
 Balancés sur leur double pôle,  
 Nagent au sein de tes clartés,  
 Et des cieux où leurs feux pâlisent  
 Sur notre globe ils réfléchissent  
 Des feux à toi-même empruntés !

L'Océan se joue  
 Aux pieds de son Roi ;  
 L'aiglon secoue  
 Ses ailes d'effroi ;  
 La foudre te loue  
 Et combat pour toi ;  
 L'éclair, la tempête,  
 Couronnent ta tête  
 D'un triple rayon ;  
 L'aurore t'admire,  
 Le jour te respire,

La nuit te soupire,  
 Et la terre expire  
 D'amour à ton nom !

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?  
 Atome dans l'immensité,  
 Minute dans l'éternité,  
 Ombre qui passe et qui n'a plus été,  
 Peux-tu m'entendre sans prodige ?  
 Ah ! le prodige est ta bonté !

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore ;  
 L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'a-  
 Il s'élève par son amour ; [dore,  
 Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore,  
 Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,  
 Et qui vers ton divin séjour,  
 Quand l'ombre s'évapore,  
 S'élève avec l'aurore,  
 Le soir gémit encore,  
 Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inon-  
 Où ton tonnerre gronde, [de,  
 Où tu veilles sur moi,  
 Ces accens, ces soupirs animés par la foi, [ponde,  
 Vont chercher, d'astre en astre, un Dieu qui me ré-  
 Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,  
 Roulant de monde en monde,  
 Retentir jusqu'à toi.

### HARMONIE III.

#### Gymne du Matin.

Pourquoi bondissez-vous sur la plage écumante,  
 Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons ?  
 Pourquoi secouez-vous votre écume fumante  
 En légers tourbillons ?

Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie,  
 Forêts, qui tressaillez avant l'heure du bruit ?  
 Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie  
 Ces pleurs silencieux dont vous baigna la nuit ?

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,  
 Comme un front incliné que relève l'amour ?  
 Pourquoi dans l'ombre humide exhaler ces prémices  
 Des parfums qu'aspire le jour ?

Ah ! renfermez-les encore,  
 Gardez-les, fleurs que j'adore,  
 Pour l'haleine de l'aurore,

Pour l'ornement du saint lieu!  
Le ciel de pleurs vous inonde,  
L'œil du matin vous féconde,  
Vous êtes l'encens du monde  
Qu'il fait remonter à Dieu.

Vous qui des ouragans laissez flotter l'empire,  
Et dont l'ombre des nuits endormait le courroux  
Sur l'onde qui gémit, sous l'herbe qui soupire,  
Aquilons, autans, zéphire,  
Pourquoi vous éveillez-vous ?

Et vous qui reposez sous la feuillée obscure,  
Qui vous a réveillés dans vos nids de verdure ?

Oiseaux des ondes ou des bois,  
Hôtes des sillons ou des toits,  
Pourquoi confondez-vous vos voix  
Dans ce vague et confus murmure  
Qui meurt et renaît à la fois  
Comme un soupir de la nature ?

Voix qui nagez dans le bleu firmament,  
Voix qui roulez sur le flot écumant,  
Voix qui volez sur les ailes du vent,  
Chantres des airs que l'instinct seul éveille,  
Joyeux concerts, léger gazouillement,  
Plaintes, accords, tendre roucoulement,  
Qui chantez-vous pendant que tout sommeille ?

La nuit a-t-elle une oreille  
Digne de ce chœur charmant ?

Attendez que l'ombre meure,  
Oiseaux, ne chantez qu'à l'heure  
Où l'aube naissante effleure  
Les neiges du mont lointain.

Dans l'hymne de la nature,  
Seigneur, chaque créature  
Forme à son heure en mesure  
Un son du concert divin ;  
Oiseaux, voix céleste et pure,  
Soyez le premier murmure  
Que Dieu reçoit du matin.

Et moi sur qui la nuit verse un divin dictame,  
Qui sous le poids des jours courbe un front abattu,  
Quel instinct de bonheur me réveille ? O mon âme,  
Pourquoi me réjouis-tu ?

C'est que le ciel s'entr'ouvre ainsi qu'une paupière,  
Quand des vapeurs des nuits les regards sont couverts,  
Dans les sentiers de pourpre aux pas du jour ouverts,  
Les monts, les flots, les déserts  
Ont pressenti la lumière,  
Et son axe de flamme, aux bords de sa carrière,  
Tourne, et creuse déjà son éclatante ornière,  
Sur l'horizon roulant des mers.

Chaque être s'écrie :  
C'est lui, c'est le jour !  
C'est lui, c'est la vie !  
C'est lui, c'est l'amour !  
Dans l'ombre assouplie  
Le ciel se replie  
Comme un pavillon ;

Roulant son image,  
Le léger nuage  
Monte, flotte et nage  
Dans son tourbillon ;  
La nue orageuse  
Se fend et lui creuse  
Sa pourpre écumeuse  
En brillant sillon ;  
Il avance, il foule  
Ce chaos qui roule  
Ses flots égarés ;  
L'espace étincelle,  
La flamme ruisselle  
Sous ses pieds sacrés ;  
La terre encor sombre  
Lui tourne dans l'ombre  
Ses flancs altérés ;  
L'ombre est adoucie,  
Les flots éclairés ;  
Des monts colorés  
La cime est jaunie ;  
Des rayons dorés  
Tout reçoit la pluie ;  
Tout vit, tout s'écrie :  
C'est lui, c'est le jour !  
C'est lui, c'est la vie !  
C'est lui, c'est l'amour !

O Dieu, vois dans les airs ! l'aigle éperdu s'élançe  
Dans l'abîme éclatant des cieux ;  
Sous les vagues de feu que bat son aile immense,  
Il lutte avec les vents, il plane, il se balance ;  
L'écume du soleil l'enveloppe à nos yeux :  
Est-il allé porter jusques en ta présence,  
Des airs dont il est roi le sublime silence  
Ou l'hommage mystérieux ?

O Dieu, vois sur les mers ! le regard de l'aurore  
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,  
Qui, comme un cœur d'amour ou de joie oppressé,  
Presse le mouvement de son flot cadencé,

Et dans ses lames garde encore

Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé ;  
Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne  
Dans un champ où la brise a balancé l'épi,  
Un flot naît d'une ride ; il murmure, il sillonne  
L'azur muet encor de l'abîme assoupi ;  
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme ;  
Le regard le perd un moment :  
Où va-t-il ? Il revient revomi par l'abîme,  
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime,  
Le jour semble rouler sur son dos écumant,  
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,  
S'enfle de leur débris et bondit sur sa base ;  
Puis enfin, chancelant comme une vaste tour,  
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,  
Il croûle, et sa poussière  
En flocons de lumière  
Roule et disperse au loin tous ces fragmens du jour.

La barque du pêcheur tend son aile sonore  
Où le vent du matin vient déjà palpiter,  
Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter ;

Pareille au coursier qui dévore  
Le frein qui semble l'irriter !

Le navire, enfant des étoiles,  
Luit comme une colline aux bords de l'horizon,  
Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles  
La blancheur de l'aurore et son premier rayon.

Léviathan bondit sur ses traces profondes,  
Et des flots par ses jeux saluant le réveil,  
De ses naseaux fumans il lance au ciel les ondes  
Pour les voir retomber en rayons du soleil.

L'eau berce, le mât secoue  
La tente des matelots ;  
L'air siffle, le ciel se joue  
Dans la crinière des flots ;  
Partout l'écume brillante  
D'une frange étincelante  
Ceint le bord des flots amers :  
Tout est bruit, lumière et joie,  
C'est l'astre que Dieu renvoie,  
C'est l'aurore sur les mers.

O Dieu, vois sur la terre ! Un pâle crépuscule  
Teint son voile flottant par la brise essuyé,  
Sur les pas de la nuit l'aube pose son pié,  
L'ombre des monts lointains se déroule et recule  
Comme un vêtement replié.

Ses lambeaux déchirés par l'aile de l'aurore  
Flottent livrés aux vents dans l'orient vermeil,  
La pourpre les enflamme et l'iris les colore ;  
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,  
Comme des pavillons quand une flotte arbore  
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.

Sous des nuages de fumée,  
Le rayon va pâlir sur les tours des cités,  
Et sous l'ombre des bois les hameaux abrités,  
Ces toits par l'innocence et la paix habités,  
Sur la colline embaumée,  
De jour et d'ombre semée,  
Font rejaillir au loin leurs flottantes clartés.

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle,  
L'aurore les ramène au sillon commencé,  
Il conduit en chantant le couple qu'il attelle,  
Le vallon retentit sous le soc renversé ;  
Au gémissement de la roue  
Il mesure ses pas et son chant cadencé,  
Sur sa trace en glanant le passereau se joue,  
Et le chêne à sa voix secoue  
Le baume des sillons que la nuit a versé.

L'oiseau chante, l'agneau bêle,  
L'enfant gazouille au berceau,  
La voix de l'homme se mêle  
Au bruit des vents et de l'eau,  
L'air frémit, l'épi frissonne,  
L'insecte au soleil bourdonne,

L'airain pieux qui résonne  
Rappelle au Dieu qui le donne  
Ce premier soupir du jour ;  
Tout vit, tout luit, tout remue,  
C'est l'aurore dans la nue,  
C'est la terre qui salue  
L'astre de vie et d'amour !

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux de ton aurore  
Un nouvel univers chaque jour semble éclore,  
Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain  
Fait remonter vers toi les parfums du matin,  
D'autres soleils cachés par la nuit des distances,  
Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,  
Vont porter dans l'espace à leurs planètes d'or,  
Des matins plus brillants et plus sereins encor.  
Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle ;  
Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle,  
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits  
N'ont été par ton souffle allumés et conduits  
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,  
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,  
Et te faire bénir par l'aurore des jours,  
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours.

Oui, sans cesse un monde se noie  
Dans les feux d'un nouveau soleil,  
Les cieux sont toujours dans la joie ;  
Toujours un astre a son réveil,  
Partout où s'abaisse ta vue  
Un soleil levant te salue,  
Les cieux sont un hymne sans fin !  
Et des temps que tu fais éclore,  
Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore,  
Et l'éternité qu'un matin !

Montez donc, flotez donc, roulez, volez, vents, flamme,  
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix !  
Terre, exhale ton souffle ; homme, élève ton ame !  
Montez, flotez, roulez, accomplissez vos lois !

Montez, volez à Dieu ; plus haut, plus haut encore :  
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui ;  
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore,  
Montez, il est là-haut ; descendez, tout est lui !

Et toi, jour dont son nom a commencé la course,  
Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté,  
La nuit qui t'enfanta te rappelle à ta source,  
Tu finis dans l'éternité.

Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure ;  
Tu dois de son auteur rapprocher la nature ;  
Il ne t'a point créé comme un vain ornement,  
Pour semer de tes feux la nuit du firmament,  
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,  
La gloire et la vertu sur les ailes des heures,  
Et la louange à tout moment !

### HARMONIE IV.

#### La Lampe du Temple,

ou

L'ÂME PRÉSENTE A DIEU.

Pâle lampe du sanctuaire ,  
Pourquoi, dans l'ombre du saint lieu ,  
Inaperçue et solitaire ,  
Te consumes-tu devant Dieu ?

Ce n'est pas pour diriger l'aile  
De la prière ou de l'amour,  
Pour éclairer, faible étincelle,  
L'œil de celui qui fit le jour.

Ce n'est pas pour écarter l'ombre  
Des pas de ses adorateurs ;  
La vaste nef n'est que plus sombre  
Devant tes lointaines lueurs.

Ce n'est pas pour lui faire hommage  
Des feux qui sous ses pas ont lui ;  
Les cieus lui rendent témoignage,  
Les soleils brûlent devant lui.

Et pourtant, lampes symboliques ,  
Vous gardez vos feux immortels ,  
Et la brise des basiliques  
Vous berce sur tous les autels.

Et mon œil aime à se suspendre  
A ce foyer aérien ,  
Et je leur dis sans les comprendre :  
Flambeaux pieux, vous faites bien.

Peut-être, brillantes parcelles  
De l'immense création ,  
Devant son trône imitent-elles  
L'éternelle adoration.

Et c'est ainsi, dis-je à mon ame ,  
Que de l'ombre de ce bas lieu ,  
Tu brûles, invisible flamme ,  
En la présence de ton Dieu.

Et jamais, jamais tu n'oublies  
De diriger vers lui mon cœur,  
Pas plus que ces lampes remplies,  
De flotter devant le Seigneur.

Quel que soit le vent, tu regardes  
Ce pôle, objet de tous tes vœux,  
Et comme un nuage tu gardes  
Toujours ton côté lumineux.

Dans la nuit du monde sensible  
Je sens avec sérénité  
Qu'il est un point inaccessible  
A la terrestre obscurité ;

Une lueur sur la colline  
Qui veillera toute la nuit,  
Une étoile qui s'illumine ,  
Au seul astre qui toujours luit ;

Un feu qui dans l'urne demeure  
Sans s'éteindre et se consumer,  
Où l'on peut jeter à toute heure  
Un grain d'encens pour l'allumer.

Et quand, sous l'œil qui te contemple ,  
O mon ame, tu t'éteindras ,  
Sur le pavé fumant du temple ,  
Son pied ne te foulera pas.

Mais vivante, au foyer suprême ,  
Au disque du jour sans sommeil,  
Il te réunira lui-même  
Comme un rayon à son soleil.

Et tu luiras de sa lumière ,  
De la lumière de celui  
Dont les astres sont la poussière  
Qui monte et tombe devant lui.

### HARMONIE V.

#### Bénédiction de Dieu

DANS LA SOLITUDE.

D'où me vient, ô mon Dieu! cette paix qui m'inonde?  
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde ?  
A moi qui tout à l'heure incertain, agité,  
Et sur les flots du doute à tout vent ballotté,  
Cherchais le bien, le vrai, dans les rêves des sages,  
Et la paix dans des cœurs retentissants d'orages.  
A peine sur mon front quelques jours ont glissé,  
Il me semble qu'un siècle et qu'un monde ont passé;  
Et que, séparé d'eux par un abîme immense,  
Un nouvel homme en moi renaît et recommence.

Ah! c'est que j'ai quitté pour la paix du désert  
La foule où toute paix se corrompt ou se perd ;  
C'est que j'ai retrouvé dans mon vallon champêtre  
Les soupirs de ma source et l'ombre de mon hêtre,  
Et ces monts, bleus piliers d'un entre éblouissant,  
Et mon ciel étoilé d'où l'extase descend!



C'est que l'ame de l'homme est une onde limpide  
 Dont l'azur se ternit à tout vent qui la ride,  
 Mais qui, dès qu'un moment le vent s'est endormi,  
 Repolit la surface où le ciel a frêmi;  
 C'est que d'un toit de chaume une faible fumée,  
 Un peu d'herbe le soir par le pâtre allumée,  
 Suffit pour obscurcir tout le ciel d'un vallon  
 Et dérober le jour au plus pur horizon !  
 Qu'un vent vienne à souffler du soir ou de l'aurore,  
 Le nuage flottant s'entr'ouvre et s'évapore;  
 L'ombre, sur les gazons se séparant du jour,  
 Rend à tous les objets leur teinte et leur contour;  
 Le rayon du soleil, comme une onde éthérée,  
 Rejaillit de la terre à sa source azurée;  
 L'horizon respandit de joie et de clarté,  
 Et ne se souvient plus d'un peu d'obscurité !  
 Ah ! loin de ces cités où les bruits de la terre  
 Étouffent les échos de l'ame solitaire,  
 Que faut-il, ô mon Dieu ! pour nous rendre ta foi ?  
 Un jour dans le silence écoulé devant toi,  
 Regarder et sentir, et respirer, et vivre;  
 Vivre, non de ce bruit dont l'orgueil nous enivre,  
 Mais de ce pain du jour qui nourrit sobrement,  
 De travail, de prière et de contentement;  
 Se laisser emporter par le flux des journées  
 Vers cette grande mer où roulent nos années,  
 Comme sur l'océan la vague au doux roulis,  
 Berçant du jour au soir une algue dans ses plis,  
 Porte et couche à la fin au sable de la rive  
 Ce qui n'a point de rame et qui pourtant arrive :  
 Notre ame ainsi vers Dieu gravite dans son cours;  
 Pour le cœur plein de lui que manque-t-il aux jours ?  
 Voici le gai matin qui sort humide et pâle  
 Des flottantes vapeurs de l'aube orientale;  
 Le jour s'éveille avec les zéphyrs assoupis,  
 La brise qui soulève ou couche les épis,  
 Avec les pleurs sereins de la tiède rosée  
 Remontant perle à perle où la nuit l'a puisée,  
 Avec le cri du coq et le chant des oiseaux,  
 Avec les bêlemens prolongés des troupeaux,  
 Avec le bruit des eaux dans le moulin rustique,  
 Les accords de l'airain dans la chapelle antique,  
 La voix du laboureur ou de l'enfant joyeux  
 Sollicitant le pas du bœuf laborieux.

Mon cœur, à ce réveil du jour que Dieu renvoie,  
 Vers un ciel qui sourit s'élève sur sa joie,  
 Et de ces dons nouveaux rendant grâce au Seigneur,  
 Murmure en s'éveillant son hymne intérieur,  
 Demande un jour de paix, de bonheur, d'innocence,  
 Un jour qui pèse entier dans la sainte balance,  
 Quand la main qui les pèse à ses poids infinis  
 Retranchera du temps ceux qu'il n'a pas bénis !  
 Puis viennent un à un les soins de la journée,  
 L'herbe à tondre du pré, la gerbe moissonnée  
 A coucher sur les chars, avant que, descendu,  
 Le nuage encor loin que l'éclair a fendu  
 Ne vienne enfler l'épi des gouttes de sa pluie,  
 Ou de ses blonds tuyaux ternir l'or qui s'essuie ;  
 Les fruits tombés de l'arbre à relever ; l'essaim  
 Débordant de la ruche à rappeler soudain ;  
 La branche à soulager du fardeau qui l'accable,  
 Ou la source égarée à chercher sous le sable ;  
 Puis le pauvre qui vient tendre à vide sa main

Où tombe au nom de Dieu son obole ou son pain ;  
 La veuve qui demande, aux cœurs exempts d'alarmes,  
 Cette aumône du cœur, une larme à ses larmes ;  
 L'ignorant, un conseil que l'espoir embellit ;  
 L'orphelin, du travail, et le malade, un lit ;  
 Puis sous l'arbre, à midi, dont l'ombre les rassemble,  
 Maîtres et serviteurs qui consultent ensemble  
 Sur le ciel qui se couvre ou le vent qui fraichit,  
 Sur le nuage épais que la grêle blanchit,  
 Les rameaux tout noircis par la dent des chenilles,  
 Ou la ronce aux cent bras qui trompe les faucilles ;  
 Puis montent des enfans à qui, seule au milieu,  
 La mère de famille apprend le nom de Dieu,  
 Enseigne à murmurer les mots dans son symbole,  
 A fixer sous leurs doigts le nombre et la parole,  
 A filer les toisons du lin ou des brebis,  
 Et du fil de leur veille à tisser leurs habits.

De labeur en labeur l'heure à l'heure enchaînée,  
 Vous porte sans secousse au bout de la journée ;  
 Le jour plein et léger tombe, et voilà le soir : [seoir ;  
 Sur le tronc d'un vieux orme au seuil ou vient s'as-  
 On voit passer des chars d'herbe verte et trainante ;  
 Dont la main des glaneurs suit la roue odorante.  
 On voit le chevrier qui ramène des bois  
 Ses chèvres dont les pis s'allongent sous leur poids,  
 Le mendiant chargé des dons de la vallée  
 Rentrer le cou pliant sous sa besace enflée ;  
 On regarde descendre avec un œil d'amour, [jour ;  
 Sous les monts, dans les mers, l'astre poudreux du  
 Et, selon que son disque, eu se noyant dans l'ombre,  
 Creuse une ornière d'or ou laisse un sillon sombre,  
 On sait si dans le ciel l'aurore de demain  
 Doit ramener un jour nébuleux ou serein,  
 Comme à l'œil du chrétien le soir pur d'une vie  
 Présage un jour plus beau dont la mort est suivie ;  
 On entend l'angélus tinter, et d'un saint bruit  
 Convoquer les esprits qui bénissent la nuit.  
 Tout avec l'horizon s'obscurcit ; l'ame est noire,  
 Le souvenir des morts revient dans la mémoire ;  
 On songe à ces amis dont l'œil ne doit plus voir,  
 Dans le jour éternel, de matin ni de soir ;  
 On sonde avec tristesse au fond de sa pensée,  
 La place vide encor que leur mort a laissée,  
 Et pour combler un peu l'abîme douloureux,  
 On y jette un soupir, une larme pour eux !

Enfin quand sur nos fronts l'étoile des nuits tremble,  
 On remonte au foyer, on cause, on lit ensemble  
 Un de ces testamens sublimes, immortels,  
 Que des morts vertueux ont légués aux mortels,  
 Sur les âges lointains phares qu'on aime à suivre,  
 Homère, Fénélon, et surtout ce grand livre  
 Où les secrets du ciel et de l'humanité  
 Sont écrits en deux mots : Espoir et Charité !  
 Et quelquefois, enfin, pour enchanter nos veilles,  
 D'une chaste harmonie enivrant nos oreilles,  
 Nous répétons les vers de ces hommes divins,  
 Qui, dérochant des sons aux luths des séraphins,  
 Ornent la vérité de nombre et de mesure,  
 Et parlent par image ainsi que la nature.

Mais le sommeil, doux fruit des jours laborieux,  
 Avant l'heure tardive appesantit nos yeux ;

Comme aux jours de Rachel, la prière rustique  
Rassemble devant Dieu la tribu domestique,  
Et pour que son encens soit plus pur et plus doux,  
C'est la voix d'un enfant qui l'élève pour tous.  
Cette voix virgine et qu'attendrit encore  
La présence du Dieu qu'à genoux elle implore,  
Invoque sur les nuits sa bénédiction ;  
On murmure un des chants des harpes de Sion,  
On y répond en chœur, et la voix de la mère,  
Douce et tendre, et l'accent mâle et grave du père,  
Et celui des vieillards que les ans ont baissé,  
Et celui des pasteurs que les champs ont cassé,  
Bourdonnant sourdement la parole divine,  
Forment avec les sons de la voix enfantine  
Un contraste de trouble et de sérénité,  
Comme une heure de paix dans un jour agité ;  
Et l'on croirait, aux sons de cette voix qui change,  
Entendre des mortels interroger un ange.

Ainsi coule la vie en paisibles soleils :  
Quelle foi peut manquer à des momens pareils !  
Qu'importe ce vain flux d'opinions mortelles  
Se brisant l'une l'autre en vagues éternelles,  
Et ne répandant rien sur l'écueil de la nuit,  
Que leur brillante écume, et de l'air et du bruit !  
La vie est courte et pleine et suffit à la vie ;  
De ces soins innocens l'âme heureuse et remplie  
Ne doute pas du Dieu qu'elle porte avec soi ;  
C'est sous d'humbles vertus qu'il a caché sa foi ;  
Un regard en sait plus que les veilles des sages ;  
Un beau soir qui s'endort dans son lit de nuages,  
Une nuit découvrant dans son immensité  
L'infini qui rayonne et l'espace habité,  
Un matin qui s'éveille étincelant de joie,  
Ce poids léger du temps que le travail emploie,  
Ce doux repos du cœur qui suit un saint soupir,  
Ces troubles que d'un mot ton nom vient assoupir,  
Mon Dieu, donnent à l'âme ignorante et docile  
Plus de foi dans un jour qu'il n'est besoin pour mille,  
Plus de miel qu'il n'en tient dans la coupe du sort,  
Plus d'espoir qu'il n'en faut pour embellir la mort.

Conserve-nous, mon Dieu, ces jours de ta promesse,  
Ces labeurs, ces doux soins, cette innocente ivresse  
D'un cœur qui flotte en paix sur les vagues du temps.  
Comme l'aigle endormi sur l'aile des autans,  
Comme un navire en mer qui ne voit qu'une étoile,  
Mais où le nautonier chante en paix sous sa voile !  
Conserve-nous ces cœurs et ces heures de miel,  
Et nous croirons en toi, comme l'oiseau du ciel,  
Sans emprunter aux mots leur stérile évidence,  
En sentant le printemps, croit à ta providence ;  
Comme le soir doré d'un jour pur et serein  
S'endort dans l'espérance et croit au lendemain ;  
Comme un juste mourant et fier de son supplice  
Espère dans la mort et croit à ta justice ;  
Comme la vertu croit à l'immortalité,  
Comme l'œil croit au jour, l'âme à la vérité.



## HARMONIE VI.

### Aux Chrétiens

DANS LES TEMPS D'ÉPREUVE.

Pourquoi vous troublez-vous, enfans de l'Évangile ?  
A quoi sert dans les cieus ton tonnerre inutile,  
Disent-ils au Seigneur, quand ton Christ insulté,  
Comme au jour où sa mort fit trembler les collines,  
Un roseau dans les mains et le front ceint d'épines,  
Au siècle est présenté ?

Ainsi qu'un astre éteint sur un horizon vide,  
La foi, de nos aïeux la lumière et le guide,  
De ce monde attiédi retire ses rayons ;  
L'obscurité, le doute, ont brisé sa boussole,  
Et laissent diverger au vent de la parole  
L'encens des nations.

Et tu dors ! et les mains qui portent ta justice,  
Les chefs des nations, les rois du sacrifice,  
N'ont pas saisi le glaive et purgé le saint lieu !  
Levons-nous, et lançons le dernier anathème ;  
Prenons les droits du ciel, et chargeons-nous nous-  
Des justices de Dieu. [même]

Arrêtez, insensés, et rentrez dans votre âme.  
Ce zèle dévorant dont mon nom vous enflamme  
Vient-il, dit le Seigneur, ou de vous ou de moi ?  
Répondez ; est-ce moi que la vengeance honore ?  
Ou n'est-ce pas plutôt l'homme que l'homme abhorre  
Sous cette ombre de foi ?

Et qui vous a chargés du soin de sa vengeance ?  
A-t-il besoin de vous pour prendre sa défense ?  
La foudre, l'ouragan, la mort, sont-ils à nous ?  
Ne peut-il dans sa main prendre et juger la terre,  
Ou sous son pied jaloux la briser comme un verre  
Avec l'impie et vous ?

Quoi ! nous a-t-il promis un éternel empire,  
Nous, disciples d'un Dieu qui sur la croix expire,  
Nous, à qui notre Christ n'a légué que son nom,  
Son nom et le mépris, son nom et les injures,  
L'indigence et l'exil, la mort et les tortures,  
Et surtout le pardon ?

Serions-nous donc pareils au peuple déicide,  
Qui, dans l'aveuglement de son orgueil stupide,  
Du sang de son Sauveur teignit Jérusalem ?  
Prit l'empire du ciel pour l'empire du monde,  
Et dit en blasphémant : Que ton sang nous inonde,  
O roi de Bethléem !

Ah ! nous n'avons que trop affecté cet empire !  
Depuis qu'humbles proscrits échappés du martyre,  
Nous avons des pouvoirs confondu tous les droits,

Entouré de faisceaux les chefs de la prière,  
Mis la main sur l'épée et jeté la poussière  
Sur la tête des rois.

Ah ! nous n'avons que trop , aux maîtres de la terre,  
Emprunté , pour régner , leur puissance adultère ;  
Et dans la cause enfin du Dieu saint et jaloux ,  
Mêlé la voix divine avec la voix humaine ,  
Jusqu'à ce que Juda confondit dans sa haine  
La tyrannie et nous.

Voilà de tous nos maux la fatale origine ;  
C'est de là qu'ont coulé la honte et la ruine ,  
La haine , le scandale et les dissensions ;  
C'est de là que l'enfer a vomé l'hérésie ,  
Et que du corps divin tant de membres sans vie  
Jonchent les nations.

• Mais du Dieu trois fois saint, notre injure est l'injure ;  
Faut-il l'abandonner au mépris du parjure ,  
Aux langues du sceptique ou du blasphémateur ?  
Faut-il, lâches enfans d'un père qu'on offense ,  
Tout souffrir sans réponse et tout voir sans ven-  
Et que fait le Seigneur ? [ geance ? »

Sa terre les nourrit, son soleil les éclaire,  
Sa grâce les attend, sa bonté les tolère,  
Ils ont part à ces dons qu'il nous daigne épancher,  
Pour eux le ciel répand sa rosée et son ombre,  
Et de leurs jours mortels il leur compte le nombre  
Sans en rien retrancher.

Il prête sa parole à la voix qui le nie ;  
Il compatit d'en haut à l'erreur qui le prie ;  
A défaut de clartés, il nous compte un désir.  
La voix qui crie Alla ! la voix qui dit mon Père,  
Lui portent l'encens pur et l'encens adultère :  
A lui seul de choisir.

Ah ! pour la vérité n'affectons pas de craindre ;  
Le souffle d'un enfant là-haut peut-il éteindre  
L'astre dont l'Éternel a mesuré les pas ?  
Elle était avant nous, elle survit aux âges,  
Elle n'est point à l'homme, et ses propres nuages  
Ne l'obscurciront pas.

Elle est ! elle est à Dieu, qui la dispense au monde,  
Qui prodigue la grâce où la misère abonde ;  
Rendons grâce à lui seul du rayon qui nous luit !  
Sans nous épouvanter de nos heures funèbres,  
Sans nous enfler d'orgueil et sans crier ténèbres  
Aux enfans de la nuit.

Esprits dégénérés ! ces jours sont une épreuve,  
Non pour la vérité toujours vivante et neuve,  
Mais pour nous que la peine invite au repentir ;  
Témoignons pour le Christ, mais surtout pour nos vies ;  
Notre moindre vertu confondra plus d'impies  
Que le sang d'un martyr.

Chrétiens, souvenons-nous que le chrétien suprême  
N'a légué qu'un seul mot pour prix d'un long blas-  
A cette arche vivante où dorment ses leçons ; [phème  
Et que l'homme, outrageant ce que notre ame adore,  
Dans notre cœur brisé ne doit trouver encore  
Que ce seul mot : Aimons !

Août 1826.

## HARMONIE VII.

### Hymne de l'Enfant

#### A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père !  
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !  
Toi dont le nom terrible et doux  
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil  
N'est qu'un jouet de ta puissance ;  
Que sous tes pieds il se balance  
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître  
Les petits oiseaux dans les champs,  
Et qui donne aux petits enfans  
Une ame aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis  
Les fleurs dont le jardin se pare,  
Et que, sans toi, toujours avare,  
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure  
Tout l'univers est convié ;  
Nul insecte n'est oublié  
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,  
La chèvre s'attache au cytise,  
La mouche au bord du vase puise  
Les blanches gouttes de mon lait !

L'alouette a la graine amère  
Que laisse envoler le glaneur,  
Le passereau suit le vanneur,  
Et l'enfant s'attache à sa mère

Et pour obtenir chaque don  
Que chaque jour tu fais éclore,  
A midi, le soir, à l'aurore,  
Que faut-il ? prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie  
Ce nom des anges redouté.  
Un enfant même est écouté  
Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir  
Les vœux présentés par l'enfance,  
A cause de cette innocence  
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges  
A son oreille montent mieux,  
Que les anges peuplent les cieus,  
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah ! puisqu'il entend de si loin  
Les vœux que notre bouche adresse ,  
Je veux lui demander sans cesse  
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu , donne l'onde aux fontaines ,  
Donne la plume aux passereaux ,  
Et la laine aux petits agneaux ,  
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé ,  
Au mendiant le pain qu'il pleure ,  
A l'orphelin une demeure ,  
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse  
Au père qui craint le Seigneur ,  
Donne à moi sagesse et bonheur ,  
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon , quoique petit ,  
Comme cet enfant dans le temple ,  
Que chaque matin je contemple ,  
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon ame la justice ,  
Sur mes lèvres la vérité ,  
Qu'avec crainte et docilité  
Ta parole en mon cœur mûrisse !

Et que ma voix s'élève à toi  
Comme cette douce fumée  
Que balance l'urne embaumée  
Dans la main d'enfans comme moi !

---

### HARMONIE VIII.

---

### Gymne du Soir

DANS LES TEMPLES.

---

A MADAME LA PRINCESSE

*Aldobrandini Borghese.*

Salut, ô sacrés tabernacles ,  
Où tu descends, Seigneur, à la voix d'un mortel !  
Salut, mystérieux autel ;  
Où la foi vient chercher et son pain immortel ,  
Et tes silencieux oracles !

Quand la dernière heure des jours  
A gémé dans tes vastes tours ,  
Quand son dernier rayon fuit et meurt dans le dôme,  
Quand la veuve, tenant son enfant par la main ,  
A pleuré sur la pierre et repris son chemin  
Comme un silencieux fantôme ;

Quand de l'orgue lointain l'insensible soupir  
Avec le jour aussi semble enfin s'assoupir ,  
Pour s'éveiller avec l'aurore ;  
Que la nef est déserte , et que , d'un pas tardif ,  
Aux lampes du saint lieu le lévite attentif ,  
A peine la traverse encore !

Voici l'heure où je viens , à la chute des jours ,  
Me glisser sous ta voûte obscure ,  
Et chercher , au moment où s'endort la nature ,  
Celui qui veille toujours !

Vous qui voilez les saints asiles ,  
Où mes yeux n'osent pénétrer ,  
Au pied de vos troncs immobiles ,  
Colonnes , je viens soupirer .  
Versez sur moi , versez vos ombres ,  
Rendez les ténèbres plus sombres  
Et le silence plus épais !  
Forêts de marbre et de porphyre ,  
L'air qu'à vos pieds l'ame respire  
Est plein de mystère et de paix !

Que l'amour et l'inquiétude  
Égarant leurs ennuis secrets ,  
Cherchent l'ombre et la solitude  
Sous les verts abris des forêts !  
O ténèbres du sanctuaire ,  
L'œil religieux vous préfère  
Au bois par la brise agité ;  
Rien ne change votre feuillage ,  
Votre ombre immobile est l'image  
De l'immobile éternité !

Le cœur , brisé par la souffrance ,  
Las des promesses des mortels ,  
S'obstine , et poursuit l'espérance  
Jusqu'aux pieds des sacrés autels !  
Le flot du temps mugit et passe ;  
L'homme passager vous embrasse ,  
Comme un pilote anéanti ,  
Battu par la vague écumante ,  
Embrasse au sein de la tourmente ,  
Le mât du navire englouti !

Où sont , colonnes éternelles ,  
Les mains qui taillèrent vos flancs ?  
Caveaux , répondez ! où sont-elles ?  
Poussière abandonnée aux vents ;  
Nos mains qui façonnent la pierre  
Tombent avant elle en poussière ,  
Et l'homme n'en est point jaloux !  
Il meurt , mais sa sainte pensée  
Anime la pierre glacée ,  
Et s'élève au ciel avec vous .

Les forums , les palais s'écroulent ,  
Le temps les ronge avec mépris ,  
Le pied des passans qui les foulent  
Écarte au hasard leurs débris ;  
Mais sitôt que le bloc de pierre ,  
Sorti des flancs de la carrière ,  
Seigneur ! pour ton temple est sculpté ,  
Il est à toi ! Ton ombre imprime



A nos œuvres le sceau sublime  
De ta propre immortalité !

Le bruit de la foudre qui gronde  
Et s'éloigne en baissant la voix,  
Le sifflement des vents sur l'onde,  
Les sourds gémissemens des bois,  
La bouche qui vomit la bombe,  
Le bruit du fleuve entier qui tombe  
Dans un abîme avec ses eaux,  
Sont moins majestueux encore  
Qu'un peuple qui chante et t'adore  
Sous tes mélodieux arceaux !

Quand l'hymne enflammé, qui s'élance  
De mille bouches à la fois,  
De ton majestueux silence  
Jaillit comme une seule voix ;  
Plus fort que le char des tempêtes,  
Quand le chant divin des prophètes  
Roule avec les flots de l'encens,  
N'entends-tu pas les vieux portiques,  
Les tombeaux, les siècles antiques,  
Mêler une âme à nos accents ?

Seigneur ! j'ai jamais jadis à répandre mon âme  
Sur les cimes des monts, dans la nuit des déserts,  
Sur l'écueil où mugit la voix des vastes mers,  
En présence du ciel et des globes de flamme,  
Dont les feux pâlissemens semaient les champs des airs !

Il me semblait, mon Dieu, que mon âme oppressée  
Devant l'immensité s'agrandissait en moi,  
Et sur les vents, les flots, ou les feux élancée,  
De pensée en pensée,  
Allait se perdre en toi !  
Je cherchais à monter, mais tu daignais descendre !  
Ah ! ton ouvrage a-t-il besoin  
De s'élever si haut, de te chercher si loin ?  
Où n'es-tu pas pour nous entendre ?

De ton temple aujourd'hui j'aime l'obscurité,  
C'est une île de paix sur l'océan du monde,  
Un phare d'immortalité !  
Par la mort et par toi seulement habité,  
On entend de plus loin le flot du temps qui gronde  
Sur ce seuil de l'éternité !

Il semble que la voix dans les airs égarée,  
Par cet espace étroit dans ces murs concentrée,  
A notre âme retentit mieux !  
Et que les saints échos de la voûte sonore  
Te portent plus brûlant, avant qu'il s'évapore,  
Le soupire qui te cherche en montant vers les cieux !

Comme la vague orageuse  
S'apaise en touchant le bord,  
Comme la nef voyageuse  
S'abrite à l'ombre du port ;  
Comme l'errante hirondelle  
Fuit sous l'aile maternelle  
L'œil dévorant du vautour,  
A tes pieds quand elle arrive,  
L'âme errante et fugitive  
Se recueille en ton amour !

Tu parles, mon cœur écoute ;  
Je soupire, tu m'entends ;  
Ton œil compte goutte à goutte  
Les larmes que je répands ;  
Dans un sublime murmure,  
Je suis, comme la nature,  
Sans voix sous ta majesté ;  
Mais je sens, en ta présence,  
L'heure pleine d'espérance  
Tomber dans l'éternité !

Qu'importe en quels mots s'exhale  
L'âme devant son auteur ?  
Est-il une langue égale  
A l'extase de mon cœur ?  
Quoi que ma bouche articule,  
Ce sang pressé qui circule,  
Ce sein qui respire en toi,  
Ce cœur qui bat et s'élance,  
Ces yeux baignés, ce silence,  
Tout parle, tout prie en moi.

Ainsi les vagues palpitent  
Au lever du roi du jour,  
Ainsi les astres gravitent,  
Muets de crainte et d'amour ;  
Ainsi les flammes s'élancent,  
Ainsi les airs se balancent,  
Ainsi se meuvent les cieux,  
Ainsi ton tonnerre vole,  
Et tu comprends sans parole  
Leur hymne silencieux !

Ah, Seigneur ! comprends-moi de même,  
Entends ce que je n'ai pas dit ;  
Le silence est la voix suprême  
D'un cœur de ta gloire interdit.  
C'est toi ! c'est moi ! je suis ! j'adore !  
Le temps, l'espace s'évapore,  
J'oublie et l'univers et moi !  
Mais cette ivresse de l'extase,  
Mais ce feu sacré qui m'embrase,  
Mais ce poids divin qui m'écrase,  
C'est toi, mon Dieu, c'est encor toi !

Pourquoi vous fermez-vous, maison de la prière ?  
Est-il une heure, ô Dieu ! dans la nature entière,  
Où le cœur soit las de prier ? [dre,  
Où l'homme, qu'en ces lieux ta bonté daigne atten-  
N'ait devant tes autels un parfum à répandre,  
Une larme à te confier ?

Mais c'en est fait, d'un pas que le respect mesure.  
Je sors du parvis qui murmure ;  
Je sors, et ton ombre me suit !  
Mon pied silencieux se fait entendre à peine,  
Mon cœur se tait, et mon haleine  
Sur mes lèvres passe sans bruit.

Jusqu'au retour de l'aurore  
Sur mon front je garde encore  
La majesté du saint lieu ;  
Et comme après Sina, de toi l'âme encor pleine,  
Ton prophète n'osait descendre dans la plaine,  
Je crains de profaner par la parole humaine  
Mes sens encor frappés du souffle de mon Dieu !

## HARMONIE IX.

—•••—  
*Une Larme,*

ou

CONSOLATION.

—  
 Tombez , larmes silencieuses ,  
 Sur une terre sans pitié ;  
 Non plus entre des mains pieuses ,  
 Ni sur le sein de l'amitié !

Tombez comme une aride pluie  
 Qui rejaillit sur le rocher ,  
 Que nul rayon du ciel n'essuie ,  
 Que nul souffle ne vient sécher .

Qu'importe à ces hommes mes frères  
 Le cœur brisé d'un malheureux ?  
 Trop au-dessus de mes misères ,  
 Mon infortune est si loin d'eux !

Jamais sans doute aucunes larmes  
 N'obscurciront pour eux le ciel ;  
 Leur avenir n'a point d'alarmes ,  
 Leur coupe n'aura point de fiel .

Jamais cette foule frivole  
 Qui passe en riant devant moi  
 N'aura besoin qu'une parole  
 Lui dise : Je pleure avec toi !

Eh bien ! ne cherchons plus sans cesse  
 La vaine pitié des humains ;  
 Nourrissons-nous de ma tritresse ,  
 Et cachons mou front dans mes mains .

A l'heure où l'ame solitaire  
 S'enveloppe d'un crêpe noir ,  
 Et n'attend plus rien de la terre ,  
 Veuve de son dernier espoir ;

Lorsque l'amitié qui l'oublie  
 Se détourne de son chemin ,  
 Que son dernier bâton , qui plie ,  
 Se brise et déchire sa main ;

Quand l'homme faible et qui redoute  
 La contagion du malheur ,  
 Nous laisse seul sur notre route  
 Face à face avec la douleur ;

Quand l'avenir n'a plus de charmes  
 Qui fassent désirer demain ,  
 Et que l'amertume des larmes  
 Est le seul goût de notre pain ;

C'est alors que ta voix s'élève  
 Dans le silence de mon cœur ,  
 Et que ta main , mon Dieu ! soulève  
 Le poids glacé de ma douleur .

On sent que ta tendre parole  
 A d'autres ne peut se mêler ,  
 Seigneur ! et qu'elle ne console  
 Que ceux qu'on n'a pu consoler .

Ton bras céleste nous attire  
 Comme un ami contre son cœur ,  
 Le monde qui nous voit sourire ,  
 Se dit : D'où leur vient ce bonheur ?

Et l'ame se fond en prière  
 Et s'entretient avec les cieus ,  
 Et les larmes de la paupière  
 Sèchent d'elles-même à nos yeux ,

Comme un rayon d'hiver essuie ,  
 Sur la branche ou sur le rocher ,  
 La dernière goutte de pluie  
 Qu'aucune ombre n'a pu sécher .

—•••—  
 HARMONIE X.

—•••—  
*Poésie,*

ou

PAYSAGE DANS LE GOLFE DE GÈNES.

—  
 La lune est dans le ciel , et le ciel est sans voiles ;  
 Comme un phare avancé sur un rivage obscur ,  
 Elle éclaire de loin la route des étoiles ,  
 Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur .

A sa clarté tremblante et tendre ,  
 L'œil qu'elle attire aime à descendre  
 Les molles pentes des coteaux ,  
 A longer ces golfes sans nombre  
 Où la terre embrasse dans l'ombre  
 Les replis sinueux des eaux !

Il aime à parcourir la voûte  
 Où son disque trace la route  
 Des astres noyés dans les airs ;  
 A compter la foule azurée  
 Des étoiles dans l'empyrée ,  
 Et des vagues au bord des mers .

A travers l'ombre opaque et noire  
 Des hauts cyprès du promontoire ,  
 Il voit sur l'humide élément  
 Chaque flot où sa lucur nage ,

Rouler, en mourant sur la plage,  
Une écume, un gémissement.

Couverte de sa voile blanche,  
La barque sous son mât qui penche,  
Glisse et creuse un sillon mouvant;  
De la rive on entend encore  
Palpiter la toile sonore  
Sous l'aile orageuse du vent.

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce,  
Quand tu cours sur les mouts, quand tu dors sur la  
mousse,

Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blanes rameaux,  
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux!  
Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre?  
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère;  
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs  
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs;  
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes,  
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes;  
Mais fermant sa demeure aux célestes clartés,  
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.  
Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,  
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,  
Et le monde insensible à ton morne retour,  
Froid comme ces tombeaux objets de ton amour!  
A peine sous ce ciel où la nuit suit tes traces,  
Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,  
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,  
Qui, tandis que le vent le berce loin du port,  
Demande à tes rayons de blanchir la demeure  
Où de son long retard ses enfans comptent l'heure;  
Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,  
Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi!

Ah! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,  
Astre ami du repos, des songes, du silence,  
Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux;  
Mais du monde moral flambeau mystérieux,  
A l'heure où le sommeil tient la terre oppressée,  
Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée!  
Ce jour inspirateur et qui la fait rêver,  
Vers les choses d'en-haut l'invite à s'élever;  
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,  
Cet espace infini que sans cesse elle habite;  
Tu lui entre elle et Dieu comme un phare éternel,  
Comme ce feu marchant que suivait Israël;  
Et tu guides ses yeux de miracle en miracle,  
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle,  
Où celui dont le nom n'est pas encor trouvé,  
Quoiqu'en lettres de feu sur les sphères gravé,  
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,  
Sema derrière lui ces portiques d'étoiles!

Luis donc, astre pieux, devant ton créateur!  
Et si tu vois celui d'où coule ta splendeur,  
Dis-lui que sur un point de ces globes funèbres  
Dont tes rayons lointains consolait les ténèbres,  
Un atome perdu dans son immensité  
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté!

Où vont ces rapides nuages,  
Que roule à flocons d'or l'haleine des autans?  
Ils semblent d'instant en instans

De la terre et des flots retracer les images,  
Dans leurs groupes épars et leurs miroirs flottans.

Tantôt leurs couches allongées  
S'étendent en vastes niveaux,  
Comme des côtes qu'ont rongées  
Le temps, la tempête et les eaux,  
Des rochers pendent en ruine  
Sur ces océans que domine  
Leur flanc, tout sillonné d'éclairs;  
L'œil qui mesure ces rivages  
Voit étinceler sur leurs plages  
L'écume flottante des mers.

Tantôt en montagnes sublimes  
Ils dressent leurs sommets brûlans,  
La lumière éblouit leurs cimes,  
Les ténèbres couvrent leurs flancs,  
Des torrens jaunissés sillonnent,  
De brillans glaciers les couronnent,  
Et de leur sommet qui fléchit,  
Un flocon que le vent assiège,  
Comme une avalanche de neige  
S'écroule à leurs pieds, qu'il blanchit.  
Là leurs gigantesques fantômes  
Imitent les murs des cités,  
Les palais, les tours et les dômes  
Qu'ils ont tour à tour visités;  
Là s'élèvent des colonnades,  
Ici, sous de longues arcades  
Où l'aurore enfonce ses traits,  
Un rayon qui perce la nue  
Semble illuminer l'avenue  
De quelque céleste palais!

Mais, sous l'aquilon qui les roule  
En mille plis capricieux,  
Tours, palais, temples, tout s'écroule,  
Tout fond dans le vide des cieus;  
Ce n'est plus qu'un troupeau candide,  
Qu'un pasteur invisible guide  
Dans les plaines de l'horizon;  
Sous ses pas l'azur se dévoile,  
Et le vent, d'étoile en étoile,  
Disperse leur blanche toison!

\*

Redescendez, mes yeux, des célestes campagnes!  
Voyez : sur ces rochers que l'écume a polis,  
Voyez étinceler aux flancs de ces montagnes,  
Tous ces torrens sans source et ces fleuves sans lits.

La cascade qui pleut dans le gouffre qui tonne,  
Frappe l'air assourdi de son bruit monotone;  
L'œil fasciné la cherche à travers les rameaux;  
L'oreille attend en vain que son urne tarisse:  
De précipice en précipice,  
Débordant, débordant à flots toujours nouveaux,  
Elle tombe et se brise, et bondit et tourne,  
Et du fond de l'abîme où l'écume se noie,  
Se remonte elle-même en liquides réseaux,  
Comme un cygne argenté qui s'élève et déploie  
Ses blanches ailes sur les eaux!

\*

Que j'aime à contempler dans cette anse écartée,  
La mer qui vient dormir sur la grève argentée,  
Sans soupir et sans mouvement!  
Le soir retient ici son haleine expirante,  
De crainte de ternir la glace transparente  
Où se mire le firmament.

De deux bras arrondis, la terre qui l'embrasse,  
A la vague orageuse interdit cet espace  
Que borde un cercle de roseaux;  
Et d'un sable brillant une frange plus vive,  
Y serpente partout entre l'onde et la rive,  
Pour amollir le lit des eaux!

Là tremblent dans l'azur les muettes étoiles,  
Là dort le mât penché, dépouillé de ses voiles,  
Là quelques pauvres matelots,  
Sur le pont d'un esquif qu'a fatigué la lame,  
De leurs foyers flottans ont rallumé la flamme  
Et vont se reposer des flots.  
De colline en colline, et d'étage en étage,  
Les monts, dont ce miroir fait onduler l'image,  
Descendent jusqu'au lit des mers,  
Et leurs flancs, hérissés d'une sombre verdure,  
Par le contraste heureux de leur noire ceinture,  
Y font briller des flots plus clairs.

Le chêne aux bras tendus penche son tronc sur l'onde;  
Le tortueux figuier, dans la mer qui l'inonde,  
Baigne, en pliant, ses lourds rameaux;  
Et la vigne y jetant ses guirlandes trempées,  
Laisse pendre et flotter ses feuilles découpées,  
Où tremblent les reflets des eaux.

La lune, qui se penche au bord de la vallée,  
Distille un jour égal, une aurore voilée,  
Sur ce golfe silencieux;  
La mer n'a plus de flots, les bois plus de murmure,  
Et la brise incertaine y flotte à l'aventure,  
Ivre des parfums de ces lieux!

Sur ce site enchanté, mon ame qu'il attire  
S'abat comme le cygne, et s'apaise et soupire  
A cette image du repos;  
Que ne peut-elle, ô mer! sur tes bords qu'elle envie,  
Trouver comme ta vague un golfe dans la vie,  
Pour s'endormir avec tes flots!

\*

Mais quel bruit m'arrache à ce songe?  
C'est l'airain frémissant dans les tours des cités,  
Le roulement des chars qu'un sourd écho prolonge,  
Le marteau qui retombe à coups précipités,  
L'enclume qui gémit, les coursiers qui hennissent,  
Les instrumens guerriers qui tonnent ou frémissent,  
Des pas, des cris, des chants, des murmures confus,  
Et des vaisseaux partans les roulantes volées,  
Et des clameurs entremêlées  
De silences interrompus!

L'air, chargé de ces sons, qu'il emporte sur l'onde,  
Et que chaque minute étouffe et reproduit,  
Semble, comme une mer où la tempête gronde,  
Rouler des flots de voix et des vagues de bruit!

Voilà donc le séjour d'un peuple, et le murmure  
De ces innombrables essaims,  
Que la terre produit et dévore à mesure,  
De leur vaine existence, hélas! encor si vains!

Tandis que la nature et les astres sommeillent  
Dans un repos silencieux,  
Aux lueurs des flambeaux, ces insectes qui veillent,  
Troublent seuls de leur bruit les mystères des cieux!  
Ils veillent, et pourquoi? pour que je les entende,  
Pour que le bruit qu'ils font revienne les frapper,  
Pour que leur pas résonne et leur nom se répande,  
Pour se tromper eux-même, ô mort! et te tromper!  
Oui, du haut de ce tertre où mon pied les domine,  
Je les entends encor! mais si je fais un pas,  
Si je double le cap, ou franchis la colline,  
Ce grand bruit, expirant sur la plage voisine,  
Sera comme s'il n'était pas!...

Avant que du zéphyr la printanière haleine  
Ait cessé de verdier les feuilles de ce chêne,  
Qui compte déjà cent hivers;  
Avant que cette pierre au bord des flots roulée,  
Et qui tremble déjà sur sa base ébranlée,  
Ait croulé sous le choc des mers;

Ces pas, ces voix, ces cris, cette rumeur immense,  
Seront déjà rentrés dans l'éternel silence,  
Les générations rouleront d'autres flots,  
Et ce bruit insensé, que l'homme croit sublime,  
Se sera pour jamais étouffé dans l'abîme,  
L'abîme qui n'a plus d'échos!

Mais où donc est ton Dieu? me demandent les sages.  
Mais où donc est mon Dieu? dans toutes ces images,  
Dans ces ondes, dans ces nuages,  
Dans ces sons, ces parfums, ces silences des cieux,  
Dans ces ombres du soir, qui des hauts lieux descendent,  
Dans ce vide sans astre, et dans ces champs de feux,  
Et dans ces horizons sans bornes, qui s'étendent  
Plus haut que la pensée et plus loin que les yeux!

Il est une langue inconnue  
Que parlent les vents dans les airs,  
La foudre et l'éclair dans la nue,  
La vague aux bords grondans des mers,  
L'étoile de ses feux voilée,  
L'astre endormi sur la vallée,  
Le chant lointain des matelots,  
L'horizon fuyant dans l'espace,  
Et ce firmament que retrace  
Le cristal ondulant des flots,

Les mers d'où s'élance l'aurore,  
Les montagnes où meurt le jour,  
La neige que le matin dore,  
Le soir qui s'éteint sur la tour,  
Le bruit qui tombe et recommence,  
Le cygne qui nage ou s'élance,  
Le frémissement des cyprès,



Les vieux temples sur les collines ,  
Les souvenirs dans les ruines ,  
Le silence au fond des forêts !

Les grandes ombres que déroulent  
Les sommets que l'astre a quittés ,  
Les bruits majestueux qui roulent  
Du sein orageux des cités ,  
Les reflets tremblans des étoiles ,  
Les soupirs du vent dans les voiles ,  
La foudre et son sublime effroi ,  
La nuit, les déserts, les orages ;  
Et dans tous ces accens sauvages ,  
Cette langue parle de toi !

De toi, Seigneur, être de l'être !  
Vérité, vie, espoir, amour !  
De toi que la nuit veut connaître ,  
De toi que demande le jour ,  
De toi que chaque son murmure ,  
De toi que l'immense nature  
Dévoile et n'a pas défini ,  
De toi que ce néant proclame ,  
Source, abîme, océan de l'âme ,  
Et qui n'a qu'un nom : l'Infini !

Ici-bas, toute créature  
Entend tes sublimes accens ,  
O langue ! et, selon sa mesure ,  
En pénètre plus loin le sens !  
Mais plus notre esprit qu'elle atterre ,  
En dévoile le saint mystère ,  
Plus du monde il est dégoûté ;  
Un poids accable sa faiblesse ,  
Une solitaire tristesse  
Devient sa seule volupté.

Ainsi, quand notre humble paupière ,  
Contemplant l'occident vermeil ,  
Fixe au terme de sa carrière  
Le lit enflammé du soleil ;

Le regard qu'éblouit sa face  
Retombe soudain dans l'espace  
Comme frappé d'aveuglement ;  
Il ne voit que des points funèbres ,  
Vide, solitude et ténèbres ,  
Dans le reste du firmament !

O Dieu, tu m'as donné d'entendre  
Ce verbe, ou plutôt cet accord ,  
Tantôt majestueux et tendre ,  
Tantôt triste comme la mort !  
Depuis ce jour, Seigneur, mon âme  
Converse avec l'onde et la flamme ,  
Avec la tempête et la nuit !  
Là chaque mot est une image ,  
Et je rougis de ce langage ,  
Dont la parole n'est qu'un bruit.

O terre, ô mer, ô nuit ! que vous avez de charmes !  
Miroir éblouissant d'éternelle beauté ,  
Pourquoi, pourquoi mes yeux se voilent-ils de larmes  
Devant ce spectacle enchanté ?  
Pourquoi devant ce ciel, devant ces flots qu'elle aime ,  
Mon âme sans chagrin gémit-elle en moi-même ,  
Jéhova, beauté suprême ?

C'est qu'à travers ton œuvre elle a cru te saisir ,  
C'est que de ces grandeurs l'ineffable harmonie  
N'est qu'un premier degré de l'échelle infinie  
Qu'elle s'élève à toi de désir en désir ,  
Et que plus elle monte et plus elle mesure  
L'abîme qui sépare et l'homme et la nature  
De toi, mon Dieu, son seul soupir !

Noyez-vous donc, mes yeux, dans ces flots de tristesse ;  
Soulève-toi, mon cœur, sous ce poids qui t'opresse ;  
Élance-toi, mon âme, et d'essor en essor  
Remonte de ce monde aux beautés éternelles ,  
Et demande à la mort de te prêter ses ailes ,  
Et, toujours aspirant à des splendeurs nouvelles ,  
Crie au Seigneur, encor, encor !

## LIVRE DEUXIÈME.

### HARMONIE I.

#### *Pensée des Morts.*

Voilà les feuilles sans sève  
Qui tombent sur le gazon ,

Voilà le vent qui s'élève  
Et gémit dans le vallou ,  
Voilà l'errante hirondelle  
Qui rase du bout de l'aile  
L'eau dormante des marais ,  
Voilà l'enfant des chaumières  
Qui glane sur les bruyères  
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure  
Dont elle enchantait les bois ;  
Sous des rameaux sans verdure

Les oiseaux n'ont plus de voix ;  
Le soir est près de l'aurore ,  
L'astre à peine vient d'éclorre  
Qu'il va terminer son tour ;  
Il jette par intervalle  
Une heure de clarté pâle  
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre  
Sous ses nuages dorés ,  
La pourpre du soir expire  
Sur les flots décolorés ;  
La mer solitaire et vide  
N'est plus qu'un désert aride  
Où l'œil cherche en vain l'esquif,  
Et sur la grève plus sourde  
La vague orageuse et lourde  
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines  
Ne trouve plus le gazon ,  
Son agneau laisse aux épines  
Les débris de sa toison ,  
La flûte aux accords champêtres  
Ne réjouit plus les hêtres  
Des airs de joie ou d'amour ,  
Toute herbe aux champs est glanée :  
Ainsi finit une année ,  
Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe  
Aux coups redoublés des vents ;  
Un vent qui vient de la tombe  
Moissonne aussi les vivans ;  
Ils tombent alors par mille ,  
Comme la plume inutile  
Que l'aigle abandonne aux airs ,  
Lorsque des plumes nouvelles  
Viennent réchauffer ses ailes  
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière  
Vous vit pâlir et mourir ,  
Tendres fruits qu'à la lumière  
Dieu n'a pas laissés mûrir !  
Quoique jeune sur la terre ,  
Je suis déjà solitaire  
Parmi ceux de ma saison ,  
Et quand je dis en moi-même :  
Où sont ceux que ton cœur aime ?  
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline ,  
Mon pied la sait ; la voilà !  
Mais leur essence divine ,  
Mais eux , Seigneur , sont-ils là ?  
Jusqu'à l'indien rivage  
Le ramier porte un message  
Qu'il rapporte à nos climats ;  
La voile passe et repasse ,  
Mais de son étroit espace  
Leur ame ne revient pas.

Ah ! quand les vents de l'automne  
Sifflent dans les rameaux morts ,

Quand le brin d'herbe frissonne ,  
Quand le pin rend ses accords ,  
Quand la cloche des ténèbres  
Balance ses glas funèbres ,  
La nuit , à travers les bois ,  
A chaque vent qui s'élève ,  
A chaque flot sur la grève ,  
Je dis : N'es-tu pas leur voix ?

Du moins si leur voix si pure  
Est trop vague pour nos sens ,  
Leur ame en secret murmure  
De plus intimes accens ;  
Au fond des cœurs qui sommeillent ,  
Leurs souvenirs qui s'éveillent  
Se pressent de tous côtés ,  
Comme d'arides feuillages  
Que rapportent les orages  
Au tronc qui les a portés !

C'est une mère ravie  
A ses enfans dispersés ,  
Qui leur tend de l'autre vie  
Ces bras qui les ont bercés ;  
Des baisers sont sur sa bouche ,  
Sur ce sein qui fut leur couche  
Son cœur les rappelle à soi ;  
Des pleurs voilent son sourire  
Et son regard semble dire :  
Vous aime-t-on comme moi ?

C'est une jeune fiancée  
Qui , le front ceint du bandeau ,  
N'emporta qu'une pensée  
De sa jeunesse au tombeau ;  
Triste , hélas ! dans le ciel même ,  
Pour revoir celui qu'elle aime  
Elle revient sur ses pas ,  
Et lui dit : Ma tombe est verte !  
Sur cette terre déserte  
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas.

C'est un ami de l'enfance  
Qu'aux jours sombres du malheur  
Nous prêta la Providence  
Pour appuyer notre cœur ;  
Il n'est plus ; notre ame est veuve ,  
Il nous suit dans notre épreuve  
Et nous dit avec pitié :  
Ami , si ton ame est pleine ,  
De ta joie ou de ta peine  
Qui portera la moitié ?

C'est l'ombre pâle d'un père  
Qui mourut en nous nommant ;  
C'est une sœur , c'est un frère ,  
Qui nous devance un moment ;  
Sous notre heureuse demeure ,  
Avec celui qui les pleure ,  
Hélas ! ils dormaient hier !  
Et notre cœur doute encore ,  
Que le ver déjà dévore  
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle  
Vient de vider le berceau ,

Qui tomba de la mamelle  
 Au lit glacé du tombeau ;  
 Tous ceux enfin dont la vie  
 Un jour ou l'autre ravie ,  
 Emporte une part de nous ,  
 Murmurent sous la poussière :  
 Vous qui voyez la lumière ,  
 Vous souvenez-vous de nous ?

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême ,  
 Mânes chéris de quiconque a des pleurs !  
 Vous oublier c'est s'oublier soi-même :  
 N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage ,  
 Du doux passé l'horizon est plus beau ,  
 En deux moitiés notre ame se partage ,  
 Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu du pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !  
 Toi que leur bouche a si souvent nommé !  
 Entends pour eux les larmes de leurs frères !  
 Prions pour eux , nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie ,  
 Ils ont souri quand tu les a frappés ;  
 Ils ont crié : Que ta main soit bénie !  
 Dieu , tout espoir ! les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?  
 Nous auraient-ils oubliés sans retour ?  
 N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !  
 Et toi , mon Dieu ! n'es-tu pas tout amour ?

Mais s'ils parlaient à l'ami qui les pleure ,  
 S'ils nous disaient comment ils sont heureux ,  
 De tes desseins nous devancerions l'heure ,  
 Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière  
 Répand un jour plus durable et plus doux ?  
 Vont-ils peupler ces îles de lumière ?  
 Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?  
 Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas ,  
 Ces noms de sœur , et d'amante , et de femme ?  
 A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non , non , mon Dieu , si la céleste gloire  
 Leur eût ravi tout souvenir humain ,  
 Tu nous aurais enlevé leur mémoire ;  
 Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur ame se noie !  
 Mais garde-nous nos places dans leur cœur ;  
 Eux qui jadis ont goûté notre joie ,  
 Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Étends sur eux la main de ta clémence ,  
 Ils ont péché ; mais le ciel est un don !  
 Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !  
 Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes ,  
 Poussière , jouet du vent !

Fragiles comme des hommes ,  
 Faibles comme le néant !  
 Si leurs pieds souvent glissèrent ,  
 Si leurs lèvres transgressèrent  
 Quelque lettre de ta loi ,  
 O père ! ô Juge suprême !  
 Ah ! ne les vois pas eux-même ,  
 Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière ,  
 Elle s'enfuit à ta voix !  
 Si tu touches la lumière ,  
 Elle ternira tes doigts !  
 Si ton œil divin les sonde ,  
 Les colonnes de ce monde  
 Et des cieus chanceleront ;  
 Si tu dis à l'innocence :  
 Monte et plaide en ma présence !  
 Tes vertus se voileront.

Mais toi , Seigneur , tu possèdes  
 Ta propre immortalité !  
 Tout le bonheur que tu cèdes  
 Accroît ta félicité !  
 Tu dis au soleil d'éclorre ,  
 Et le jour ruisselle encore !  
 Tu dis au temps d'enfanter ,  
 Et l'éternité docile ,  
 Jetant les siècles par mille ,  
 Les répand sans les compter !

Les mondes que tu ré pares  
 Devant toi vont rajeunir ,  
 Et jamais tu ne sé pares  
 Le passé de l'avenir.  
 Tu vis ! et tu vis ! les âges ,  
 Inégaux pour tes ouvrages ,  
 Sont tous égaux sous ta main ;  
 Et jamais ta voix ne nomme ,  
 Hélas ! ces trois mots de l'homme :  
 Hier , aujourd'hui , demain !

O Père de la nature ,  
 Source , abîme de tout bien ,  
 Rien à toi ne se mesure ,  
 Ah ! ne te mesure à rien !  
 Mets , ô divine clémence ,  
 Mets ton poids dans la balance ,  
 Si tu pèses le néant !  
 Triomphe , ô vertu suprême !  
 En te contemplant toi-même ,  
 Triomphe en nous pardonnant !

HARMONIE II.

B'Occident.

Et la mer s'apaisait , comme une urne écumante  
 Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit ,

Et retirant du bord sa vague encor fumante ,  
Comme pour s'endormir retraits dans son grand lit ;

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage ,  
Suspendait sur les flots un orbe sans rayon ,  
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image ,  
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon ;

Et la moitié du ciel pâlessait , et la brise  
Défaillait dans la voile , immobile et sans voix ,  
Et les ombres couraient , et sous leur teinte grise ,  
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois ;

Et dans mon ame , aussi pâlessant à mesure ,  
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour ,  
Et quelque chose en moi , comme dans la nature ,  
Pleurait , priait , souffrait , bénissait tour à tour !

Et vers l'occident seul , une porte éclatante  
Laisait voir la lumière à flots d'or ondoyer ,  
Et la nue empourprée imitait une tente  
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer ;

Et les ombres , les vents , et les flots de l'abîme :  
Vers cette arche de feu tout paraissait courir ,  
Comme si la nature et tout ce qui l'anime  
En perdant la lumière avaient craint de mourir !

La poussière du soir y volait de la terre ,  
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait :  
Et mon regard long , triste , errant , involontaire ,  
Les suivait , et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait ; et mon ame oppressée  
Restait vide et pareille à l'horizon couvert ,  
Et puis il s'élevait une seule pensée ,  
Comme une pyramide au milieu du désert !

O lumière ! où vas-tu ? Globe épuisé de flamme ,  
Nuages , aquilons , vagues , où courez-vous ?  
Poussière , écume , nuit ! vous , mes yeux ! toi , mon ame ,  
Dites , si vous savez , où donc allons-nous tous ?

A toi , grand Tout ! dont l'astre est la pâle étincelle ,  
En qui la nuit , le jour , l'esprit vont aboutir !  
Flux et reflux divin de vie universelle ,  
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir ! . .

\*\*\*\*\*

### HARMONIE III.

#### La perte de l'Anio.

*A. M. le Marquis Tancredè de Barol.*

J'avais rêvé jadis , au bruit de ses cascades ;  
Couché sur le gazon qu'Horace avait foulé ,  
A l'ombre des vieilles arcades

Où la Sibylle dort sous son temple écroulé :  
Je l'avais vu tomber dans les grottes profondes  
Où la flottante Iris se jouait dans ses ondes ,  
Comme avec les crins blancs d'un coursier des déserts  
Le vent aime à jouer pendant qu'il fend les airs :  
Je l'avais vu plus loin sur la mousse écumante  
Diviser en ruisseau sa nappe encore fumante ,  
Étendre , resserrer ses ondoyans réseaux ,  
Jeter sur le gazon le voile errant des eaux ,  
Et comblant le vallon de bruit et de poussière ,  
Poursuivre au loin sa course en vagues de lumière !

Mes regards à ses flots suspendus tout le jour ,  
Les cherchaient , les suivaient , les perdaient tour à  
Comme un esprit flottant de pensée en pensée , [tour,  
Qui les perd , et revient sur leur trace effacée ;  
Je le voyais monter , rouler , s'évanouir ,  
Et de ces flots brillans j'aimais à m'éblouir !  
Il me semblait revoir ces longs rayons de gloire ,  
Dont la ville éternelle avait ceint sa mémoire ,  
Remonter vers leur source , à travers l'âge obscur ,  
Et couronner encor les sommets de Tibur ;  
Et quand des flots hurlant dans leurs larges abîmes  
Mon oreille écoutait les murmures sublimes ,  
Dans ces convulsions , ces voix , ces cris des flots ,  
Multipliés cent fois par de roulans échos ,  
Il me semblait entendre à travers la distance  
Les secousses , les pas , les voix d'un peuple immense  
Qui , pareil à ces eaux , mais plus prompt dans son cours ,  
Fit du bruit sur ces bords , et s'est tu pour toujours. . .  
O Fleuve ! lui disais-je : ô toi qui vis les âges  
Prêter et retirer l'empire à tes rivages !  
Toi dont le nom chanté par un humble affranchi  
Vient braver , grâce à lui , le temps qu'il a franchi !  
Toi , qui vis sur tes bords les oppresseurs du monde  
Errer et demander du sommeil à ton onde \* ,  
Tibulle soupirer les délires du cœur ,  
Scipion dédaigner les faisceaux du licteur ,  
César fuir son triomphe au fond de tes retraites ,  
Mécène y mendier de la gloire aux poètes ,  
Brutus rêver le crime , et Caton la vertu ,  
Dans tes cent mille voix , Fleuve , que me dis-tu ?  
M'apportes-tu des sons de la lyre d'Horace ?  
Ou la voix de César qui flatte et qui menace ?  
Ou l'orageux forum d'un peuple de héros  
Dont la voix des tribuns précipitait les flots ,  
Et qui , dans sa fureur montant comme ton onde ,  
Trop vaste pour son lit , débordait sur le monde ?

Hélas ! ces bruits divers ont passé sans retour ;  
Plus d'armes , de forum , de lyre , ni d'amour !  
Ce n'est qu'une eau qui pleut sur le rocher sonore ,  
Ce n'est que toi qui tombe , et qui murmure encore !  
Que dis-je ? il murmurait ; il ne murmure plus !  
De leur lit desséché ses flots sont disparus !  
Et ces rochers pendans , et ces cavernes vides ,  
Et ces arbres privés de leurs perles liquides ,  
Et la génisse errante , et la biche , et l'oiseau  
Qui vient sur le rocher chercher sa goutte d'eau ,

\* Mécènes , dans les derniers temps de sa vie , ne pouvait dormir qu'à Tibur au bruit des cascades. ( *Historique.* )



Attendent vainement que l'onde évanouie  
Rende au vallon muet le murmure et la vie,  
Et, dans leur solitude et dans leur nudité,  
Semblent prendre une voix, et dire : Vanité !..

Ah ! faut-il s'étonner que les empires tombent ?  
Que de nos faibles mains les ouvrages succombent ?  
Quand ce que la nature avait fait éternel,  
S'altère par degrés, et meurt comme un mortel !  
Quand un fleuve écumant qu'ont vu couler les âges,  
Disparu tout à coup, laisse à nu ses rivages !  
Un fleuve a disparu ! mais ces trônes du jour,  
Ces gigantesques monts crouleront à leur tour :  
Mais dans ces cieus semés de leur sable splendide,  
Tous ces astres éteints laisseront la nuit vide ;  
Mais cet espace même à la fin périra,  
Et de tout ce qui fut, un jour, rien ne sera.  
Rien ne sera, Seigneur ! Mais toi, source des mondes,  
Qui fais briller les feux, qui fais couler les ondes,  
Qui, sur l'axe des temps, fais circuler les jours,  
Tu seras ! tu seras, ce que tu fus toujours !  
Tous ces astres éteints, ces fleuves qui tarissent,  
Ces sommets écroulés, ces mondes qui périssent,  
Dans l'abîme des temps ces siècles engloutis,  
Ce temps et cet espace eux-même anéantis,  
Ce pouvoir qui se rit de ses propres ouvrages,  
A celui qui survit ce sont autant d'hommages,  
Et chaque être mortel, par le temps emporté,  
Est un hymne de plus à ton Éternité !

Italie ! Italie ! ah ! pleure tes collines,  
Où l'histoire du monde est écrite en ruines !  
Où l'empire, en passant de climats en climats,  
A gravé plus avant l'empreinte de ses pas !  
Où la gloire, qui prit ton nom pour son emblème,  
Laisse un voile éclatant sur ta nudité même.  
Voilà le plus parlant de tes sacrés débris !  
Pleure ! un cri de pitié va répondre à tes cris !  
Terre que consacra l'empire et l'infortune,  
Source des nations, reine, mère commune !  
Tu n'es pas seulement chère aux nobles enfans  
Que ta verte vieillesse a portés dans ses flancs ;  
De tes ennemis même enviée et chérie,  
De tout ce qui naît grand ton ombre est la patrie !  
Et l'esprit inquiet, qui dans l'antiquité,  
Remonte vers la gloire et vers la liberté,  
Et l'esprit résigné qu'un jour plus pure inonde,  
Qui, dédaignant ces dieux qu'adore en vain le monde,  
Plus loin, plus haut encor, cherche un unique autel  
Pour le Dieu véritable, unique, universel,  
Le cœur plein, tous les deux, d'une tendresse amère,  
T'adorent dans ta poudre, et te disent : Ma mère !  
Le vent, en ravissant tes os à ton cercueil,  
Semble outrager la gloire et profaner le deuil !  
De chaque monument qu'ouvre le soc de Rome,  
On croit voir s'exhaler les mânes d'un grand homme ;  
Et dans ce temple immense, où le Dieu du chrétien  
Règne sur les débris du Jupiter païen,  
Tout mortel en entrant, prie, et sent mieux encore  
Que ton temple appartient à tout ce qui l'adore !..

Sur tes monts glorieux chaque arbre qui périt,  
Chaque rocher miné, chaque urne qui tarit ;

Chaque fleur que le soc brise sur une tombe,  
De tes sacrés débris chaque pierre qui tombe,  
Au cœur des nations retentissent long-temps,  
Comme un coup plus hardi de la hache du temps !  
Et tout ce qui flétrit ta majesté suprême  
Semble en te dégradant nous dégrader nous-même !  
Le malheur pour toi seule a doublé le respect,  
Tout cœur s'ouvre à ton nom ! tout œil à ton aspect !  
Ton soleil, trop brillant pour une humble paupière,  
Semble épancher sur toi la gloire et la lumière ;  
Et la voile qui vient de sillonner tes mers,  
Quand tes grands horizons se montrent dans les airs,  
Sensible et frémissante à ces grandes images,  
S'abaisse d'elle-même en touchant tes rivages !

Ah ! garde-nous long-temps, veuve des nations !  
Garde au pieux respect des générations  
Ces titres mutilés de la grandeur de l'homme  
Qu'on retrouve à tes pieds dans la cendre de Rome !  
Respecte tout de toi, jusques à tes lambeaux !  
Ne porte point envie à des destins plus beaux !  
Mais, semblable à César à son heure suprême,  
Qui du manteau sanglant s'enveloppa lui-même,  
Quel que soit le destin que couve l'avenir,  
Terre ! enveloppe-toi de ton grand souvenir !  
Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire ?  
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire !

---

#### HARMONIE IV.

---

### L'Infini dans les Cieus.

---

C'est une nuit d'été ; nuit dont les vastes ailes  
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;  
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,  
Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini ;  
Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,  
De ce livre de feu rouvre toutes les pages !  
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard  
Dans un double horizon se répand au hasard,  
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée  
Flotter comme une mer où la lune est bercée.

L'harmonieux Éther, dans ces vagues d'azur,  
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;  
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,  
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,  
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos  
L'ombre de son rivage onduler sous les flots !  
Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,  
A l'œil contemplatif la terre semble éclore ;  
Elle déroule au loin ses horizons divers  
Où se joua la main qui sculpta l'univers !  
Là, semblable à la vague, une colline ondule,

Là le coteau poursuit le coteau qui recule,  
 Et le vallon, voilé de verdoyans rideaux,  
 Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux;  
 Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève,  
 La vague des épis s'abaisse et se relève;  
 Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus,  
 Le fleuve, renouant ses flots interrompus,  
 Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,  
 Se perd sous la colline et reparait dans l'ombre;  
 Comme un nuage noir, les profondes forêts  
 D'une tache grisâtre ombragent les guérets,  
 Et plus loin, où la plage en croissant se replie,  
 Où le regard confus dans les vapeurs se noie,  
 Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé,  
 Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,  
 Comme un vaste miroir, brisé sur la poussière,  
 Réfléchit dans l'obscur des fragmens de lumière.

Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit  
 De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit!  
 Ce sommeil qui d'en-haut tombe avec la rosée  
 Et ralentit le cours de la vie épuisée,  
 Semble planer aussi sur tous les élémens,  
 Et de tout ce qui vit calmer les battemens;  
 Un silence pieux s'étend sur la nature,  
 Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure,  
 Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix,  
 Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois,  
 Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,  
 Roule à peine à la plage une lame plaintive;  
 On dirait, en voyant ce monde sans échos,  
 Où l'oreille jouit d'un magique repos,  
 Où tout est majesté, crépuscule, silence,  
 Et dont le regard seul atteste l'existence,  
 Que l'on contemple en songe, à travers le passé,  
 Le fantôme d'un monde où la vie a cessé!  
 Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,  
 Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,  
 L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,  
 Répand de loin à loin d'harmonieuses voix,  
 Comme pour attester, dans leur cime sonore,  
 Que ce monde, assoupi, palpite et vit encore.

Un monde est assoupi sous la voûte des cieux?  
 Mais dans la voûte même où s'élèvent mes yeux,  
 Que de mondes nouveaux, que de soleils sans nombre,  
 Trahis par leur splendeur, étincellent dans l'ombre!  
 Les signes épuisés s'usent à les compter,  
 Et l'âme infatigable est lasse d'y monter!  
 Les siècles, accusant leur alphabet stérile,  
 De ces astres sans fin n'ont nommé qu'un sur mille;  
 Que dis-je? Aux bords des cieux, ils n'ont vu qu'on-  
 Les mourantes lueurs de ce lointain foyer; [doyer  
 Là l'antique Orion des nuits perçant les voiles,  
 Dont Job a le premier nommé les sept étoiles;  
 Le navire fendait l'éther silencieux,  
 Le bouvier dont le char se traîne dans les cieux,  
 La lyre aux cordes d'or, le cygne aux blanches ailes,  
 Le coursier qui du ciel tire des étincelles,  
 La balance inclinant son bassin incertain,  
 Les blonds cheveux livrés au souffle du matin,  
 Le bélier, le taureau, l'aigle, le sagittaire,  
 Tout ce que les pasteurs contemplaient sur la terre,  
 Tout ce que les héros voulaient éterniser,

Tout ce que les amans ont pu diviniser,  
 Transporté dans le ciel par de touchans emblèmes,  
 N'a pu donner des noms à ces brillans systèmes.

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert,  
 Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert;  
 Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,  
 Et dit: Ici finit ce magnifique ouvrage:  
 Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain  
 Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,  
 Et l'œil voit, ébloui par ces brillans mystères,  
 Étinceler sans fin de plus beaux caractères!  
 Que dis-je? A chaque veille, un sage audacieux  
 Dans l'espace sans bords s'ouvre de nouveaux cieux;  
 Depuis que le cristal qui rapproche les mondes  
 Perce du vaste Éther les distances profondes,  
 Et porte le regard dans l'infini perdu,  
 Jusqu'où l'œil du calcul recule confondu,  
 Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre  
 Qui laisse en se brisant évanouir son ombre;  
 Ses feux multipliés plus que l'atome errant  
 Qu'éclaire du soleil un rayon transparent,  
 Séparés ou groupés, par couches, par étages,  
 En vagues, en écume, ont inondé ses plages,  
 Si nombreux, si pressés, que notre œil ébloui,  
 Qui poursuit dans l'espace un astre évanoui,  
 Voit cent fois dans le champ qu'embrasse sa paupière  
 Des mondes circuler en torrens de poussière!  
 Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux  
 Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux;  
 Ils ne se trompaient pas: ces perles de lumière  
 Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,  
 Sont des astres futurs, des germes enflammés  
 Que la main toujours pleine a pour le temps semés,  
 Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,  
 De son ombre de feu couve au berceau des mondes.  
 C'est de là que prenant leur vol au jour écrit,  
 Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid,  
 Ils commencent sans guide et décrivent sans trace  
 L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,  
 Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,  
 Renouveler des cieux toujours à leur matin.

Et l'homme cependant, cet insecte invisible,  
 Rampant dans les sillons d'un globe imperceptible,  
 Mesure de ces feux les grandeurs et les poids,  
 Leur assigne leur place et leur route et leurs lois,  
 Comme si, dans ses mains que le compas accable,  
 Il roulait ces soleils comme des grains de sable!  
 Chaque atome de feu que dans l'immense éther,  
 Dans l'abîme des nuits l'œil distrait voit flotter,  
 Chaque étincelle errante aux bords de l'empyrée,  
 Dont scintille en mourant la lueur azurée;  
 Chaque tache de lait qui blanchit l'horizon,  
 Chaque teinte du ciel qui n'a pas même un nom,  
 Sont autant de soleils, rois d'autant de systèmes,  
 Qui de seconds soleils se couronnant eux-mêmes,  
 Guident, en gravitant dans ces immensités,  
 Cent planètes brûlant de leurs feux empruntés,  
 Et tiennent dans l'éther chacune autant de place  
 Que le soleil de l'homme en tournant en embrasse,  
 Lui, sa lune et sa terre, et l'astre du matin,  
 Et Saturne obscurci de son anneau lointain!

Oh ! que tes cieux sont grands ! et que l'esprit de  
l'homme

Plie et tombe de haut, mon Dieu ! quand il te nomme !  
Quand, descendant du dôme où s'égarèrent ses yeux,  
Atome, il se mesure à l'infini des cieux,  
Et que, de ta grandeur soupçonnant le prodige,  
Son regard s'éblouit, et qu'il se dit : Que suis-je ?  
Oh ! que suis-je, Seigneur ! devant les cieux et toi ?  
De ton immensité le poids pèse sur moi,  
Il m'égalé au néant, il m'efface, il m'accable,  
Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable,  
Car ce sable roulé par les flots inconstans,  
S'il a moins d'étendue, hélas ! a plus de temps ;  
Il remplira toujours son vide dans l'espace  
Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place ;  
Son sort est devant toi moins triste que le mien,  
L'insensible néant ne sent pas qu'il n'est rien,  
Il ne se ronge pas pour agrandir son être,  
Il ne veut ni monter, ni juger, ni connaître,  
D'un immense désir il n'est point agité,  
Mort, il ne rêve pas une immortalité !  
Il n'a pas cette horreur de mon ame oppressée,  
Car il ne porte pas le poids de ta pensée.

Hélas ! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté ?  
J'étais heureux en bas dans mon obscurité,  
Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie  
Me paraissent un sort presque digne d'envie ;  
Je regardais d'en haut cette herbe ; en comparant,  
Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand ;  
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,  
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître  
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,  
Si bas, si loin de lui, si voisin du néant !  
Et je me laisse aller à ma douleur profonde,  
Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde ;  
Et mon propre regard, comme honteux de soi,  
Avec un vil dédain se détourne de moi,  
Et je dis en moi-même à mon ame qui doute :  
Va, ton sort ne vaut pas le coup d'œil qu'il te coûte !  
Et mes yeux desséchés retombent ici-bas,  
Et je vois le gazon qui fleurit sous mes pas,  
Et j'entends bourdonner sous l'herbe que je foule  
Ces flots d'êtres vivans que chaque sillon roule :  
Atomes animés par le souffle divin,  
Chaque rayon du jour en élève sans fin,  
La minute suffit pour compléter leur être,  
Leurs tourbillons flottans retombent pour renaître,  
Le sable en est vivant, l'éther en est semé,  
Et l'air que je respire est lui-même animé ;  
Et d'où vient cette vie, et d'où peut-elle éclore,  
Si ce n'est du regard où s'allume l'aurore ?  
Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon,  
Si ce regard divin n'y portait son rayon ?  
Cet œil s'abaisse donc sur toute la nature ;  
Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure,  
Et devant l'infini pour qui tout est pareil,  
Il est donc aussi grand d'être homme que soleil !  
Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,  
Et mon cœur se console, et je dis à mon ame :  
Homme ou monde à ses pieds, tout est indifférent,  
Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand !  
Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères ;

Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères ;  
Rendons gloire là-haut, et dans nos profondeurs,  
Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,  
Et toi par ta pensée, homme ! grandeur suprême,  
Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,  
Écho que dans son œuvre il a si loin jeté,  
Afin que son saint nom fût partout répété.  
Que cette humilité qui devant lui m'abaisse  
Soit un sublime hommage, et non une tristesse ;  
Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux,  
Soit faite sur la terre, ainsi que dans les cieux !

\*\*\*\*\*

### HARMONIE V.

—••••—

La Source dans les bois d<sup>\*\*\*</sup>.

Source limpide et murmurante  
Qui de la fente du rocher  
Jaillis en nappe transparente  
Sur l'herbe que tu vas coucher ;

Le marbre arrondi de Carrare,  
Où tu bouillonnais autrefois,  
Laisse fuir ton flot qui s'égare  
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin verdi par le lierre  
Ne lance plus de ses naseaux,  
En jets ondoyans de lumière,  
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus pour temple et pour ombre  
Que ces hêtres majestueux  
Qui penchent leur tronc vaste et sombre  
Sur tes flots dépouillés comme eux.

La feuille que jaunit l'automne  
S'en détache et ride ton sein,  
Et la mousse verte couronne  
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclore ;  
Semblable à ces cœurs généreux  
Qui, méconnus, s'ouvrent encore  
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,  
Je vois tes flots ensevelis,  
Filtrer comme une humble rosée  
Sous les cailloux que tu polis.

J'entends ta goutte harmonieuse  
Tomber, tomber, et retentir  
Comme une voix mélodieuse  
Qu'entre-coupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse  
S'élèvent avec cette voix,  
Elles m'inondent de tristesse,  
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,  
O toi que j'entends murmurer !  
N'ai-je pas cherché tes rivages  
Ou pour jouir ou pour pleurer ?

A combien des scènes passées  
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé ?  
Quelle de mes tristes pensées  
Avec tes flots n'a pas coulé ?

Oui, c'est moi que tu vis naguères,  
Mes blonds cheveux livrés au vent,  
Irriter tes vagues légères  
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes  
Que ces arbres courbent sur toi,  
Voyais, plus nombreux que tes gouttes,  
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge  
Brillait, comme on voit, le matin,  
L'aurore dorer le nuage  
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,  
Déplorant l'absence ou la mort,  
Que de fois j'appuyai ma tête  
Sur le rocher d'où ton flot sort !

Dans mes mains cachant mon visage  
Je te regardais sans te voir,  
Et comme des gouttes d'orage  
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,  
Ne s'en fiait qu'à tes échos,  
Car tes sanglots, chère fontaine,  
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant je viens encore,  
Mené par l'instinct d'autrefois,  
Écouter ta chute sonore  
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées  
Ne suivent plus tes flots errans,  
Comme ces feuilles dispersées  
Que ton onde emporte aux torrens ;

D'un monde qui les importune  
Elles reviennent à ta voix,  
Aux rayons muets de la lune,  
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où t'entraîne  
Ta course que rien ne suspend,  
Je remonte, de veine en veine,  
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,  
Flottant en vagues de vapeurs,  
Ruisseler avec les orages  
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore  
Dans l'abîme où grondent tes eaux,  
Ou le gazon, par chaque pore,  
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginale,  
Dans des creusets mystérieux,  
Jusqu'à ce que ton onde égale  
L'azur étincelant des cieus ;

Tu parais ! le désert s'anime,  
Une halcine sort de tes eaux,  
Le vieux chêne élargit sa cime  
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,  
L'oiseau chante sur ton chemin,  
Et l'homme à genoux te recueille  
Dans l'or, ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,  
Et, fidèle au doigt qui t'a dit :  
Coule ici pour l'oiseau qui passe !  
Ton flot murmurant l'avertit ;

Et moi, tu m'attends pour me dire :  
Vois ici la main de ton Dieu !  
Ce prodige que l'ange admire,  
De sa sagesse n'est qu'un jeu.

Ton recueillement, ton murmure,  
Semblent lui préparer mon cœur,  
L'amour sacré de la nature  
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde,  
Je sens retentir avec toi  
Je ne sais quelle voix profonde  
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées,  
Comme tes flots dans ton bassin,  
Sent, sur mes lèvres oppressées,  
L'amour déborder de mon sein.

La prière, brûlant d'éclorre,  
S'échappe en rapides accens,  
Et je lui dis : Toi que j'adore,  
Reçois ces larmes pour encens.

Ainsi me revoit ton rivage  
Aujourd'hui, différent d'hier ;  
Le cygne change de plumage,  
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être  
Penchant sur toi mes cheveux blancs,  
Cueillir un rameau de ton hêtre,  
Pour appuyer mes pas tremblans.



Assis sur un banc de ta mousse ,  
Sentant mes jours prêts à tarir,  
Instruit par ta pente si douce ,  
Tes flots m'apprendront à mourir.

En les voyant fuir goutte à goutte ,  
Et disparaître flot à flot ,  
Voilà, me dirai-je, la route  
Où mes jours les suivront bientôt.

Combien m'en reste-t-il encore ?  
Qu'importe ? Je vais où tu cours :  
Le soir pour nous touche à l'aurore :  
Coulez, ô flots, coulez toujours !

---

## HARMONIE VI.

### IMPRESSIONS

### du Matin et du Soir.

#### HYMNE.

L'orient jaillit comme un fleuve ;  
La lumière coule à long flot ,  
La terre lui sourit et le ciel s'en abreuve ,  
Et de ces cieus vieilliss l'aube sort aussi neuve  
Que l'aurore du jour qui sortit du Très-Haut.

Soleil, voile de feu dont ton maître se couvre ,  
Quand tu reviens frapper les voûtes de la nuit ,  
Le firmament résonne et l'espace s'entr'ouvre ,  
Et Jéhova se montre à l'ombre qui te fuit.

La terre épanouie au rayon qui la dore ,  
Nage plus mollement dans l'élastique éther ,  
Comme un léger nuage enlevé par l'aurore ,  
Plane avec majesté sur les vagues de l'air.

Les dômes des forêts que les brises agitent ,  
Bercent le frais, et l'ombre, et les chœurs des oiseaux ,  
Et le souffle plus pur des ondes qui palpitent ,  
Parfume en s'exhalant le lit voilé des eaux.

Et des pleurs de la nuit le sillon boit la pluie ,  
Et les lèvres des fleurs distillent leur encens ,  
Et d'un sein plus léger l'homme aspire la vie ,  
Et l'esprit plus divin se dégage des sens.

Et tandis que le vice , amoureux des ténèbres ,  
Ferme les yeux au jour et regrette la nuit ,  
Et que l'impur serpent presse ses nœuds funèbres  
Pour échapper plus vite au rayon qui le suit,

Celui qui sait d'où vient l'aurore qui se lève  
Ouvre ses yeux noyés d'allégresse et d'amour,

Il reprend son fardeau que la vertu soulève ,  
S'éclance , et dit : Marchons à la clarté du jour !

Mais déjà les rayons remontent des vallées ,  
Et le chant des pasteurs plus plaintif et plus lent ,  
Comme la triste voix des heures écoulées ,  
Comme le vent qui meurt sur les cimes voilées  
Semble pleurer en s'exhalant.

L'œil aux flancs des coteaux poursuivant la lumière ,  
Sent le jour défaillir sous sa morne paupière ,  
Les brises du matin se posent pour dormir ,  
Le rivage se tait, la voile tombe vide ,  
La mer roule à ses bords la nuit dans chaque ride ,  
Et tout ce qui chantait semble à présent gémir.  
Et les songes menteurs , et les vaines pensées ,  
Que du front des mortels la lumière a chassées ,  
Et que la nuit couvait sous ses ailes glacées ,  
Descendent avec elle et voilent l'horizon ;  
L'illusion se glisse en notre ame amollie ,  
Et l'air, plein de silence et de mélancolie ,  
Des pavots du sommeil enivre la raison.

Et l'oiseau de la nuit sort des antres funèbres ,  
Ouvre avec volupté ses yeux lourds aux ténèbres ,  
Gémit, et croit chanter, dans l'ombre où son œil luit ;  
Et l'homme dont les pas et le cœur aiment l'ombre ,  
Dit en portant les yeux au firmament plus sombre :  
Sortons, Dieu s'est caché ; sortons, voici la nuit !

Et la foule ressemble, en son bruyant délire ,  
A ces aveugles passagers  
Qui prolongent leur veille aux accords de la lyre ,  
Et dansent sur le pont pendant que le navire  
De l'ombre et de la vague affronte les dangers.

Mais nous, enfans du jour, qui croyons aux étoiles ,  
Nous qui savons l'écueil sous l'écume caché ,  
Aux hasards de ces nuits ne livrons pas nos voiles ,  
Sur le phare immortel veillons l'œil attaché. [tombe ,  
Rassemblons-nous , prions ! Pendant que le jour  
Craignons, craignons la nuit, image de la tombe ,  
Dieu seul tient la lumière et l'ombre dans sa main ;  
Qui sait si dans le vide où son vieux disque nage ,  
Le soleil de nos bords reprendra le chemin ?  
Prions ! Le jour au jour ne donne point de gage ,  
Et le dernier rayon, en sortant du nuage ,  
Ne nous a pas juré de remonter demain.

En Dieu seul, ô mortels, fermons donc nos paupières !  
Et du jour à la nuit remettant l'encensoir ,  
Endormons-nous dans nos prières ,  
Comme le jour s'endort dans les parfums du soir.

Chaque heure a son tribut, son encens, son hommage ,  
Qu'elle apporte en mourant aux pieds de Jéhova ;  
Ce n'est qu'un même sens dans un divers langage ,  
Le matin et le soir lui disent : Hosanna.

La nature a deux chants, de bonheur, de tristesse ,  
Qu'elle rend tour à tour ainsi que notre cœur ;  
De l'une à l'autre note elle passe sans cesse :  
Homme ! l'une est ta joie , et l'autre ta douleur !

L'une sort du matin et chante avec l'aurore ,  
L'autre gémit le soir un triste et long adieu ;  
Au premier, au second , le ciel répond : Adore !  
Et de l'hymne éternel le mot unique est Dieu !

.....

### HARMONIE VII.

.....

#### Hymne à la Douleur.

.....

Frappe encore , ô Douleur , si tu trouves la place !  
Frappe , ce cœur saignant t'abhorre et te rend grâce !  
Puissance qui ne sais plaindre ni pardonner !  
Quoique mes yeux n'aient plus de pleurs à te donner ,  
Il est peut-être en moi quelque fibre sonore  
Qui peut sous ton regard se torturer encore ,  
Comme un serpent coupé sur le chemin gisant ,  
Dont le tronçon se tord sous le pied du passant  
Quand l'homme , ranimant une rage assouvie ,  
Cherche encor la douleur où ne bat plus la vie !  
Il est peut-être encor dans mon sein déchiré  
Quelque cri plus profond et plus inespéré  
Que tu n'as pas encor tiré d'une ame humaine ,  
Musique ravissante aux transports de la haine !  
Cherche ! je m'abandonne à ton regard jaloux ,  
Car mon cœur n'a plus rien à sauver de tes coups !

\*

Souvent , pour prolonger ma vie et ma souffrance ,  
Tu visitas mon sein d'un rayon d'espérance ,  
Comme on laisse reprendre haleine aux voyageurs ,  
Pour les mener plus loin au sentier des douleurs ;  
Souvent , dans cette nuit qu'un éclair entrecoupe ,  
De la félicité tu me tendis la coupe ,  
Et , quand elle écumait sous mes desirs ardents ,  
Ta main me la brisait pleine contre les dents ,  
Et tu me déchirais , dans tes cruels caprices ,  
La lèvre aux bords sanglans du vase des délices !  
Et maintenant , triomphe ! Il n'est pas dans mon cœur  
Une fibre qui n'ait résonné sa douleur !  
Pas un cheveu blanchi de ma tête penchée  
Qui n'ait été broyé comme une herbe fauchée !  
Pas un amour en moi qui n'ait été frappé !  
Un espoir , un désir , qui n'ait péri trompé !  
Et je cherche une place en mon cœur qui te craigne ,  
Mais je ne trouve plus en lui rien qui ne saigne !

\*

Et cependant j'hésite , et mon cœur suspendu  
Flotte encore incertain sur le nom qui t'est dû !  
Ma bouche te maudit ; mais , n'osant te maudire ,  
Mon ame en gémissant te respecte et t'admire !  
Tu fais l'homme , ô Douleur ! oui , l'homme tout entier ,  
Comme le creuset l'or , et la flamme l'acier ,

Comme le grès noirci des débris qu'il enlève ,  
En déchirant le fer , fait un tranchant au glaive ;  
Qui ne t'a pas connu , ne sait rien d'ici-bas ,  
Il foule mollement la terre , il n'y vit pas ;  
Comme sur un nuage il flotte sur la vie ;  
Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie ;  
La sueur de son front n'y mouille pas sa main ,  
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin ,  
Il n'y sait pas , à l'heure où faiblissent ses armes ,  
Retremper ses vertus aux flots brûlans des larmes ,  
Il n'y sait point combattre avec son propre cœur ,  
Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur ,  
Élever vers le ciel un cri qui le supplie ,  
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie ,  
Et dans ses désespoirs , dont Dieu seul est témoin ,  
S'appuyer sur l'obstacle et s'élançer plus loin !

\*

Pour moi , je ne sais pas à quoi tu me prépares ,  
Mais tes mains de leçons ne me sont point avares ;  
Tu me traites , sans doute , en favori des cieux ,  
Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux !  
Eh bien ! je les reçois comme tu les envoies ,  
Tes maux seront mes biens , et tes soupirs mes joies !  
Je sens qu'il est en toi , sans avoir combattu ,  
Une vertu divine au lieu de ma vertu ,  
Que tu n'es pas la mort de l'ame , mais sa vie ,  
Que ton bras , en frappant , guérit et vivifie !  
Toi donc que ma souffrance a souvent accusé ,  
Toi , devant qui ce cœur s'est tant de fois brisé ,  
Reçois , Dieu trois fois saint , cet encens dont tout  
Oui , c'est le seul bûcher que la terre t'allume , fume ,  
C'est le charbon divin dont tu brûles nos sens !  
Quand l'autel est souillé , la douleur est l'encens !

.....

### HARMONIE VIII.

.....

Yéhova ,

ou

L'IDÉE DE DIEU.

.....

Sinaï ! Sinaï ! quelle nuit sur ta cime !  
Quels éclairs , sur tes flancs , éblouissent les yeux !  
Les noires vapeurs de l'abîme  
Roulent en plis sanglans leurs vagues dans tes cieux !

La nue enflammée  
Où ton front se perd ,  
Vomit la fumée  
Comme un chaume verd :  
Le ciel d'où s'échappe  
Éclair sur éclair ,

Et pareil au fer  
Que le marteau frappe,  
Lançant coups sur coups  
La nuit, la lumière,  
Se voile ou s'éclaire,  
S'ouvre ou se resserre,  
Comme la paupière  
D'un homme en courroux !

Un homme, un homme seul gravit tes flancs qui gron-  
En vain tes mille échos tonnent et se répondent, [dent,  
Ses regards assurés ne se détournent pas !  
Tout un peuple éperdu le regarde d'en bas ;  
Jusqu'aux lieux où ta cime et le ciel se confondent,  
Il monte, et la tempête enveloppe ses pas !

Le nuage crève,  
Son brûlant carreau  
Jaillit comme un glaive  
Qui sort du fourreau !  
Les foudres portées  
Sur ses plis mouvans,  
Au hasard jetées  
Par les quatre vents,  
Entre elles heurtées,  
Partent en tous sens,  
Comme une volée  
D'aiglons aguerris  
Qu'un bruit de mêlée  
A soudain surpris,  
Qui, battant de l'aile,  
Volent pêle-mêle  
Autour de leurs nids,  
Et loin de leur mère,  
La mort dans leur serre,  
S'élançant de l'aire  
En poussant des cris !  
Le cèdre s'embrase,  
Crie, éclate, écrase  
Sa brûlante base  
Sous ses bras fumans !  
La flamme en colonne  
Monte, tourbillonne,  
Retombe et bouillonne  
En feux écumans ;  
La lave serpente,  
Et de pente en pente  
Étend son foyer ;  
La montagne ardente  
Paraît ondoyer ;  
Le firmament double  
Les feux dont il luit ;  
Tout regard se trouble,  
Tout meurt ou tout fuit ;  
Et l'air qui s'enflamme,  
Repliant la flamme  
Autour du haut lieu,  
Va de place en place  
Où le vent le chasse  
Semer dans l'espace  
Des lambeaux de feu !

Sous ce rideau brûlant qui le voile et l'éclaire,  
Moïse a seul, vivant, osé s'ensevelir ;

Quel regard sondera ce terrible mystère ?  
Entre l'homme et le feu que va-t-il s'accomplir ?  
Dissipez, vains mortels, l'effroi qui vous atterre !  
C'est Jéhova qui sort ! Il descend au milieu  
Des tempêtes et du tonnerre !  
C'est Dieu qui se choisit son peuple sur la terre,  
C'est un peuple à genoux qui reconnaît son Dieu !

\*

L'Indien élevant son ame  
Aux voûtes de son ciel d'azur,  
Adore l'éternelle flamme  
Prise à son foyer le plus pur ;  
Au premier rayon de l'aurore,  
Il s'incline, il chante, il adore  
L'astre d'où ruisselle le jour ;  
Et le soir, sa triste paupière  
Sur le tombeau de la lumière  
Pleure avec des larmes d'amour !

Aux plages que le Nil inonde,  
Des déserts le crédule enfant,  
Brûlé par le flambeau du monde,  
Adore un plus doux firmament.  
Amant de ses nuits solitaires,  
Pour son culte ami des mystères,  
Il attend l'ombre dans les cieux,  
Et du sein des sables arides  
Il élève des pyramides  
Pour compter de plus près ses dieux.

La Grèce adore les beaux songes  
Par son doux génie inventés ;  
Et ses mystérieux mensonges,  
Ombres pleines de vérités !  
Il naît sous sa féconde haleine  
Autant de dieux que l'ame humaine  
A de terreurs ou de désirs ;  
Son génie amoureux d'idoles  
Donne l'être à tous les symboles,  
Crée un dieu pour tous les soupirs !

Sâhra ! sur tes vagues poudreuses  
Où vont des quatre points des airs  
Tes caravanes plus nombreuses  
Que les sables de tes déserts ?  
C'est l'aveugle enfant du prophète,  
Qui va sept fois frapper sa tête  
Contre le seuil de son saint lieu !  
Le désert en vain se soulève  
Sous la tempête ou sous le glaive,  
Mourons, dit-il, Dieu seul est Dieu !

Sous les saules verts de l'Euphrate,  
Que pleure ce peuple exilé ?  
Ce n'est point la Judée ingrate,  
Les puits taris du Siloé !  
C'est le culte de ses ancêtres !  
Son arche, son temple, ses prêtres,  
Son Dieu qui l'oublie aujourd'hui !  
Son nom est dans tous ses cantiques ;  
Et ses harpes mélancoliques  
Ne se souviennent que de lui !

Elles s'en souviennent encore,  
Maintenant que des nations  
Ce peuple exilé de l'aurore  
Supporte les dérisions!  
En vain, lassé de le proscrire,  
L'étranger d'un amer sourire  
Poursuit ses crédules enfans;  
Comme l'eau buvant cette offense,  
Ce peuple traîne une espérance  
Plus forte que ses deux mille ans!

Le sauvage enfant des savanes,  
Informe ébauche des humains,  
Avant d'élever ses cabanes,  
Se façonne un dieu de ses mains;  
Si, chassé des rives du fleuve  
Où lours, où le tigre s'abreuve,  
Il émigre sous d'autres cieus,  
Chargé de ses dieux tutélaires:  
Marchons, dit-il, os de nos pères,  
La patrie est où sont les dieux!

Et de quoi parlez-vous, marbres, bronzes, portiques,  
Colonnes de Palmyre ou de Persépolis!  
Panthéons sous la cendre ou l'onde ensevelis,  
Si vides maintenant, autrefois si remplis!  
Et vous, dont nous cherchons les lettres symboliques,  
D'un passé sans mémoire incertaines reliques,  
Mystères d'un vieux monde en mystères écrits!  
Et vous, temples debout, superbes basiliques,  
Dont un souffle divin anime les parvis!

Vous nous parlez des dieux! des dieux! des dieux en-  
core!  
Chaque autel en porte un, qu'un saint délire adore,  
Holocauste éternel que tout lieu semble offrir.  
L'homme et les élémens, pleins de ce seul mystère,  
N'ont eu qu'une pensée, une œuvre sur la terre:  
Confesser cet être et mourir!

Mais si l'homme occupé de cette œuvre suprême  
Épuise toute langue à nommer le seul Grand,  
Ah! combien la nature, en son silence même,  
Le nomme mieux encore au cœur qui le comprend!  
Voulez-vous, ô mortels, que ce Dieu se proclame?  
Foulez aux pieds la cendre où dort le Panthéon  
Et le livre où l'orgueil épèle en vain son nom!  
De l'astre du matin le plus pâle rayon  
Sur ce divin mystère éclaire plus votre ame  
Que la lampe au jour faux qui veille avec Platon.

Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent  
Et dont les mers d'azur baignent les pieds dorés,  
A l'heure où les rayons sur leurs pentes s'étendent,  
Comme un filet trempé ruisselant sur les prés!  
Quand tout autour de nous sera splendeur et joie,  
Quand les tièdes réseaux des heures de midi  
En vous enveloppant comme un manteau de soie,  
Feront épanouir votre sang attiédi!

Quand la terre exhalant son ame balsamique  
De son parfum vital enivrera vos sens,  
Et que l'insecte même, entonnant son cantique,  
Bourdonnera d'amour sur les bourgeons naissans!

Quand vos regards noyés dans un vague atmosphère,  
Ainsi que le dauphin dans son azur natal,  
Flotteront incertains entre l'onde et la terre,  
Et des cieus de saphir et des mers de cristal,  
Écoutez dans vos sens, écoutez dans votre ame  
Et dans le pur rayon qui d'en haut vous a lui!  
Et dites si le nom que cet hymne proclame  
N'est pas aussi vivant, aussi divin que lui?

## HARMONIE IX.

### SUITE DE JÉHOVA.

#### Le Chêne.

Voilà ce chêne solitaire  
Dont le rocher s'est couronné,  
Parlez à ce trône séculaire,  
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre,  
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,  
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire  
Pour aiguïser le bec de ses jeunes aiglons;  
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête  
Il roule confondu dans les débris mouvans,  
Et sur la roche nue un grain de sable arrête  
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents;  
L'été vient, l'aigle s'élève  
La poudre des sillons qui pour lui n'est qu'un jeu,  
Et sur le germe éteint où couve encor la sève  
En laisse retomber un peu.  
Le printemps de sa tiède ondée  
L'arrose comme avec la main:  
Cette poussière est fécondée  
Et la vie y circule enfin!

La vie! à ce seul mot tout œil, toute pensée,  
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer;  
Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,  
Où la sage ignorance et l'audace insensée  
Se rencontrent pour adorer!

Il vit ce géant des collines!  
Mais avant de paraître au jour,  
Il se creuse avec ses racines  
Des fondemens comme une tour.  
Il sait quelle lutte s'apprête,  
Et qu'il doit contre la tempête  
Chercher sous la terre un appui:  
Il sait que l'ouragan souore  
L'attend au jour!.. ou, s'il l'ignore,  
Quelqu'un du moins le sait pour lui!



Ainsi quand le jeune navire  
Où s'élancent les matelots,  
Avant d'affronter son empire,  
Veut s'appivoiser sur les flots,  
Laissant filer son vaste câble,  
Son ancre va chercher le sable  
Jusqu'au fond des vallons mouvans,  
Et sur ce fondement mobile  
Il balance son mât fragile  
Et dort au vain roulis des vents!

Il vit! le colosse superbe  
Qui couvre un arpent tout entier,  
Dépasse à peine le brin d'herbe  
Que le moucheron fait plier!  
Mais sa feuille boit la rosée,  
Sa racine fertilisée  
Grossit comme une eau dans son cours,  
Et dans son cœur qu'il fortifie  
Circule un sang ivre de vie  
Pour qui les siècles sont des jours!

Les sillons où les blés jaunissent  
Sous les pas changeans des saisons,  
Se dépouillent et se vêtissent  
Comme un troupeau de ses toisons;  
Le fleuve naît, gronde et s'écoule,  
La tour monte, vieillit, s'écroule;  
L'hiver effeuille le granit,  
Des générations sans nombre  
Vivent et meurent sous son ombre,  
Et lui? voyez! il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protège,  
Fortifié par mille nœuds,  
Pour porter sa feuille ou sa neige  
S'élargit sur ses pieds nouveaux;  
Ses bras que le temps multiplie,  
Comme un lutteur qui se replie  
Pour mieux s'élaner en avant,  
Jetant leurs coudes en arrière,  
Se recourbent dans la carrière  
Pour mieux porter le poids du vent!  
Et son vaste et pesant feuillage,  
Répandant la nuit alentour,  
S'étend, comme un large nuage,  
Entre la montagne et le jour;  
Comme de nocturnes fantômes,  
Les vents résonnent dans ses dômes,  
Les oiseaux y viennent dormir,  
Et pour saluer la lumière  
S'élèvent comme une poussière,  
Si sa feuille vient à frémir!

La nef dont le regard implore  
Sur les mers un phare certain,  
Le voit tout noyé dans l'aurore,  
Pyramider dans le lointain!  
Le soir fait pencher sa grande ombre  
Des flancs de la colline sombre  
Jusqu'au pied des derniers coteaux.  
Un seul des cheveux de sa tête  
Abrite contre la tempête  
Et le pasteur et les troupeaux!

Et pendant qu'au vent des collines  
Il berce ses toits habités,  
Des empires dans ses racines,  
Sous son écorce des cités;  
Là, près des ruches des abeilles  
Arachné tisse ses merveilles,  
Le serpent siffle, et la fourmi  
Guide à des conquêtes de sables  
Ses multitudes innombrables  
Qu'écrase un lézard endormi!

Et ces torrens d'ame et de vie,  
Et ce mystérieux sommeil,  
Et cette sève rajeunie  
Qui remonte avec le soleil;  
Cette intelligence divine  
Qui pressent, calcule, devine  
Et s'organise pour sa fin,  
Et cette force qui renferme  
Dans un gland le germe du germe  
D'êtres sans nombres et sans fin!

Et ces mondes de créatures  
Qui, naissant et vivant de lui,  
Y puisent être et nourritures  
Dans les siècles comme aujourd'hui;  
Tout cela n'est qu'un gland fragile  
Qui tombe sur le roc stérile  
Du bec de l'aigle ou du vautour!  
Ce n'est qu'une aride poussière  
Que le vent sème en sa carrière  
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis : Seigneur! c'est toi seul, c'est ta force,  
Ta sagesse et ta volonté,  
Ta vie et ta fécondité,  
Ta prévoyance et ta bonté!  
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,  
Et mon œil dans sa masse et son éternité!

---

## HARMONIE X.

---

### SUITE DE JÉHOVA.

---

### L'Humanité.

A de plus hauts degrés de l'échelle de l'être,  
En traits plus éclatans Jéhova va paraître:  
La nuit qui le voilait ici s'évanouit!  
Voyez aux purs rayons de l'amour qui va naître  
La vierge qui s'épanouit!

Elle n'éblouit pas encore  
L'œil fasciné qu'elle suspend,  
On voit qu'elle-même elle ignore  
La volupté qu'elle répand;

Pareille, en sa fleur virginale,  
A l'heure pure et matinale  
Qui suit l'ombre et que le jour suit,  
Doublement belle à la paupière,  
Et des splendeurs de la lumière  
Et des mystères de la nuit !

Son front léger s'élève et plane  
Sur un cou flexible, élané,  
Comme sur le flot diaphane  
Un cygne mollement bercé ;  
Sous la voûte à peine décrite  
De ce temple où son ame habite,  
On voit le sourcil s'ébaucher ;  
Arc onduleux d'or ou d'ébène  
Que craint d'effacer une haleine,  
Ou le pinceau de retoucher !

Là jaillissent deux étincelles  
Que voile et rouvre à chaque instant,  
Comme un oiseau qui bat des ailes,  
La paupière au cil palpitant !  
Sur la narine transparente  
Les veines où le sang serpente  
S'entrelacent comme à dessein,  
Et de sa lèvre qui respire  
Se répand avec le sourire  
Le souffle embaumé de son sein !

Comme un mélodieux génie  
De sons épars fait des concerts,  
Une sympathique harmonie  
Accorde entre eux ces traits divers ;  
De cet accord, charme des charmes,  
Dans le sourire ou dans les larmes  
Naissent la grâce et la beauté ;  
La beauté, mystère suprême  
Qui ne se révèle lui-même  
Que par désir et volupté !

Sur ses traits dont le doux ovale  
Borne l'ensemble gracieux,  
Les couleurs que la nue étale  
Se fondent pour charmer les yeux ;  
A la pourpre qui teint sa joue,  
On dirait que l'aube s'y joue,  
Ou qu'elle a fixé pour toujours,  
Au moment qui la voit éclore,  
Un rayon glissant de l'aurore  
Sur un marbre aux divins contours !

Sa chevelure qui s'épanche  
Au gré du vent prend son essor,  
Glisse en ondes jusqu'à sa hanche,  
Et là s'effile en franges d'or ;  
Autour du cou blanc qu'elle embrasse,  
Comme un collier elle s'enlace,  
Descend, serpente et vient rouler  
Sur un sein où s'enflent à peine  
Deux sources d'où la vie humaine  
En ruisseaux d'amour doit couler !

Noble et légère, elle folâtre,  
Et l'herbe que soulent ses pas  
Sous le poids de son pied d'albâtre

Se courbe et ne se brise pas !  
Sa taille en marchant se balance,  
Comme la nacelle, qui danse  
Lorsque la voile s'arrondit  
Sous son mât que berce l'aurore,  
Balance son flanc vide encore  
Sur la vague qui rebondit !

Son ame n'est rien que tendresse,  
Son corps qu'harmonieux contour,  
Tout son être que l'œil caresse  
N'est qu'un pressentiment d'amour !  
Elle plaint tout ce qui soupire,  
Elle aime l'air qu'elle respire,  
Rêve ou pleure, ou chante à l'écart,  
Et sans savoir ce qu'il implore  
D'une volupté qu'elle ignore  
Elle rougit sous un regard !

Mais déjà sa beauté plus mûre  
Fleurit à son quinzième été ;  
A ses yeux toute la nature  
N'est qu'innocence et volupté !  
Aux feux des étoiles brillantes  
Au doux bruit des eaux ruisselantes  
Sa pensée erre avec amour,  
Et toutes les fleurs des prairies  
Viennent entre ses doigts flétries  
Sur son cœur sécher tour à tour !

L'oiseau, pour tout autre sauvage,  
Sous ses fenêtres vient nicher,  
Ou, charmé de son esclavage,  
Sur ses épaules se percher ;  
Elle nourrit les tourterelles,  
Sur le blanc satin de leurs ailes  
Promène ses doigts caressans ;  
Ou, dans un amoureux caprice,  
Elle aime que leur cou frémissent  
Sous ses baisers retentissans !

Elle paraît, et tout soupire,  
Tout se trouble sous son regard ;  
Sa beauté répand un délire  
Qui donne une ivresse au vieillard !  
Et comme on voit l'humble poussière  
Tourbillonner à la lumière  
Qui la fascine à son insu,  
Partout où ce beau front rayonne  
Un souffle d'amour environne  
Celle par qui l'homme est conçu !

Un homme ! un fils, un roi de la nature entière !  
Insecte né de boue et qui vit de lumière !  
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a que deux instans,  
Mais qui, de l'Infini par la pensée est maître,  
Et reculant sans fin les bornes de son être,  
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les temps !

Il naît, et d'un coup d'œil il s'empare du monde,  
Chacun de ses besoins soumet un élément :  
Pour lui germe l'épi, pour lui s'épanche l'onde,  
Et le feu, fils du jour, descend du firmament !

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance ;  
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi,

Mais le sceptre du globe est à l'intelligence ;  
L'homme s'unit à l'homme , et la terre a son roi !

Il regarde , et le jour se peint dans sa paupière ;  
Il pense , et l'univers dans son ame apparaît !  
Il parle , et son accent , comme une autre lumière ,  
Va dans l'ame d'autrui se peindre trait pour trait !

Il se donne des sens qu'oublia la nature ,  
Jette un frein sur la vague au vent capricieux ,  
Lance la mort au but que son calcul mesure ,  
Sonde avec un cristal les abîmes des cieux !

Il écrit , et les vents emportent sa pensée ,  
Qui va dans tous les lieux vivre et s'entretenir !  
Et son ame invisible en traits vivans tracée  
Écoute le passé qui parle à l'avenir !

Il fonde les cités , familles immortelles ,  
Et pour les soutenir il élève les lois ,  
Qui , de ces monumens colonnes éternelles ,  
Du temple social se divisent le poids !

Après avoir conquis la nature , il soupire ;  
Pour un plus noble prix sa vie a combattu ;  
Et son cœur vide encor dédaignant son empire ,  
Pour s'égalier aux dieux inventa la vertu !

Il offre en souriant sa vie en sacrifice ,  
Il se confie au Dieu que son œil ne voit pas ;  
Coupable , a le remords qui venge la justice ,  
Vertueux , une voix qui l'applaudit tout bas !

Plus grand que son destin , plus grand que la nature ,  
Ses besoins satisfaits ne lui suffissent pas ,  
Son ame a des destins qu'aucun œil ne mesure ,  
Et des regards portant plus loin que le trépas !

Il lui faut l'espérance , et l'empire et la gloire ,  
L'avenir à son nom , à sa foi des autels ,  
Des dieux à supplier , des vérités à croire ,  
Des cieux et des enfers , et des jours immortels !

Mais le temps tout à coup manque à sa vie usée ,  
L'horizon raccourci s'abaisse devant lui ,  
Il sent tarir ses jours comme une onde épuisée ,  
Et son dernier soleil a lui !

Regardez-le mourir !... Assis sur le rivage  
Que vient battre la vague où sa nef doit partir ,  
Le pilote qui sait le but de son voyage  
D'un cœur plus rassuré n'attend pas le zéphyr !

On dirait que son œil , qu'éclaire l'espérance ,  
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord ,  
Au-delà du tombeau sa vertu le devance ,  
Et , certain du réveil , le jour baisse , il s'endort !

Et les astres n'ont plus d'assez pure lumière ,  
Et l'Infini n'a plus d'assez vaste séjour ,  
Et les siècles divins d'assez longue carrière  
Pour l'ame de celui qui n'était que poussière  
Et qui n'avait qu'un jour !

Voilà cet instinct qui l'annonce  
Plus haut que l'aurore et la nuit.

Voilà l'éternelle réponse  
Au doute qui se reproduit !  
Du grand livre de la nature ,  
Si la lettre , à vos yeux obscure ,  
Ne le trahit pas en tout lieu ,  
Ah ! l'homme est le livre suprême :  
Dans les fibres de son cœur même  
Lisez , mortels : Il est un Dieu !

## HARMONIE XI.

### SUITE DE JÉHOVA.

#### L'Idée de Dieu.

Heureux l'œil éclairé de ce jour sans nuages  
Qui partout ici-bas le contemple et le lit !  
Heureux le cœur épris de cette grande image ,  
Toujours vide et trompé si Dieu ne le remplit !

Ah ! pour celui-là seul la nature est sans ombre !  
En vain le temps se voile et reculent les cieux ,  
Le ciel n'a point d'abîme et le temps point de nombre  
Qui le cache à ses yeux !

Pour qui ne l'y voit pas tout est nuit et mystère ,  
Cet alphabet de feu dans le ciel répandu  
Est semblable pour eux à ces vains caractères  
Dont le sens , s'ils en ont , dans les temps s'est perdu !

Le savant sous ses mains les retourne et les brise  
Et dit : Ce n'est qu'un jeu d'un art capricieux ;  
Et cent fois en tombant ces lettres qu'il méprise  
D'elles-même ont écrit le nom mystérieux !  
Mais cette langue en vain par les temps égarée  
Se lit hier comme aujourd'hui ;  
Car elle n'a qu'un nom sous sa lettre sacrée :  
Lui seul ! lui partout ! toujours lui !

Qu'il est doux pour l'ame qui pense  
Et flotte dans l'immensité  
Entre le doute et l'espérance ,  
La lumière et l'obscurité ,  
De voir cette idée éternelle  
Luire sans cesse au-dessus d'elle ,  
Comme une étoile aux feux constants ,  
La consoler sous ses nuages  
Et lui montrer les deux rivages  
Blanchis de l'écume du temps !

En vain les vagues des années  
Roulent dans leur flux et reflux  
Les croyances abandonnées  
Et les empires révolus !  
En vain l'opinion qui lutte  
Dans son triomphe ou dans sa chute

Entraîne un monde à son déclin ;  
Elle brille sur sa ruine ,  
Et l'histoire qu'elle illumine  
Ravit son mystère au destin !

Elle est la science du sage ,  
Elle est la foi de la vertu !  
Le soutien du faible , et le gage  
Pour qui le juste a combattu !  
En elle la vie a son juge  
Et l'infortune son refuge ,  
Et la douleur se réjouit.  
Unique clef du grand mystère ,  
Otez cette idée à la terre  
Et la raison s'évanouit !

Cependant le monde qu'oublie  
L'ame absorbée en son auteur ,  
Accuse sa foi de folie  
Et lui reproche son bonheur ,  
Pareil à l'oiseau des ténèbres  
Qui , charmé des lueurs funèbres ,  
Reproche à l'oiseau du matin  
De croire au jour qui vient d'éclorre  
Et de planer devant l'aurore  
Eivré du rayon divin !

Mais qu'importe à l'ame qu'inonde  
Ce jour que rien ne peut voiler !  
Elle laisse rouler le monde  
Sans l'entendre et sans s'y mêler !  
Telle une perle de rosée  
Que fait jaillir l'onde brisée  
Sur des rochers retentissans ,  
Y sèche pure et virgine ,  
Et seule dans les cieux s'exhale  
Avec la lumière et l'encens !

---

## HARMONIE XII.

---

*Souvenir d'enfance ,*

ou

LA VIE CACHÉE.

---

*A. M. P. C. de B.*

Quand la voix du passé résonnait dans son ame ,  
Les regards d'Ossian étincelaient de flamme ,  
Le vol de sa pensée agitait ses cheveux ,  
Sa harpe frémissait dans ses genoux nerveux ,  
Et ses accens , pareils au murmure des ondes ,  
Coulaient à flots pressés de ses lèvres fécondes ,

Comme un torrent d'hiver qu'on ne peut contenir :  
Le vieillard n'était plus que voix et souvenir.  
O puissance de l'ame ! ô jeunesse éternelle !  
Qu'une douce mémoire en nos seins renouvelle !...  
Sur ma lyre , Ossian ! je ne vois pas encor  
Flotter mes cheveux blancs parmi ses cordes d'or ,  
Mon cœur est tiède encor des feux de ma jeunesse ,  
Je n'ai pas tes longs jours , j'ai déjà ta tristesse :  
Je parcours comme toi le champ de mes regrets !  
Adorant comme toi les monts et les forêts ,  
J'aime à m'asseoir , aux bords des torrens de l'automne ,  
Sur le rocher battu par le flot monotone ,  
A suivre dans les airs la nue et l'aiglon ,  
A leur prêter des traits , un corps , une ame , un nom ,  
Et d'être adorés m'en formant les images ,  
A dire aussi : Mon ame est avec les nuages !  
Mais je ne chante plus ; les hommes de nos jours  
A ta harpe elle-même , hélas ! resteraient sourds ;  
Trop pleins d'un avenir tout brillant de chimères ,  
Leurs yeux vers le passé ne se détournent guères ;  
Et si ma harpe encor , pour tromper mes ennuis ,  
Soupire pour moi seul dans l'ombre de mes nuits ,  
Ces chants dont ta douleur faisait son bien suprême ,  
De leur écho plaintif m'importunent moi-même ,  
Et mon cœur redescend de cet oubli trop court ,  
Comme un poids soulevé qui retombe plus lourd !

Quel attrait cependant à ma lyre rebelle  
Du fond de ma langueur aujourd'hui me rappelle ?  
D'où vient qu'à mon insu , mariés à ma voix ,  
Les mots harmonieux s'enchaînent sous mes doigts ?  
Et qu'en mètres brillans ma verve cadencée  
Comme un courant limpide emporte ma pensée ?  
Ah ! c'est qu'une voix chère a retenti dans moi ;  
C'est que le souvenir qui me rappelle à toi ,  
Écartant loin de lui les ombres des années  
Et déployant soudain ses ailes enchaînées ,  
Au dessus des douleurs , des dégoûts , fruits du temps ,  
Franchit d'un vol léger les jours , les mois , les ans ,  
Et m'emporte avec toi dans ce séjour champêtre ,  
Dan. ces temps écoulés que ton nom fait renaitre ,  
Jeune , heureux , le cœur plein d'ignorance et d'espoir ,  
Brillant comme un matin qui n'aurait point de soir ,  
Tel que notre amitié nous vit à son aurore ,  
Et qu'à sa douce voix je crois nous voir encore ;  
A son prisme divin le présent effacé  
Se colore des feux dont brillait le passé.

O champs de Bienassis ! maison , jardin , prairies ,  
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries ,  
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux ,  
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux ,  
Vergers où de l'été la teinte monotone  
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne ,  
Où la feuille en tombant sous les pleurs du matin  
Déroba à nos pieds le sentier incertain ,  
Pas égarés au loin dans de frais paysages ,  
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages ,  
Sommeils rafraîchissans goûtés au bord des eaux ;  
Songes qui descendaient , qui remontaient si beaux ,  
Pressentimens divins , intimes confidences ,  
Lectures , rêverie , entretiens , doux silences ;  
Table riche des dons que l'automne étalait ,  
Où les fruits du jardin , où le miel et le lait ,



Assaisonnés des soins d'une mère attentive,  
De leur luxe champêtre enchantaient le convive ;  
Silencieux réduit où des rayons de bois.  
Par l'âge vermoulu et pliant sous le poids,  
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse  
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,  
Où la lampe avec nous veillant jusqu'au matin,  
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,  
De volume en volume ; hélas ! croyant encore  
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,  
Et que la vérité, trésor mystérieux,  
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux !  
Scènes de notre enfance, après quinze ans rêvées,  
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,  
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitans,  
Je vous revois encore après un si long temps,  
Aussi présens à l'œil que le sont des rivages  
A l'onde dont le cours reflète les images,  
Aussi frais, aussi doux, que si jamais les pleurs  
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs ;  
Et vos rians tableaux sont à mon âme aimante  
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente  
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin  
Le rivage chéri de son bonheur témoin,  
L'ondoyante moisson que sa main a semée,  
Et du toit paternel le seuil ou la fumée !

Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur ;  
Ce soleil du matin qui réjouit ton cœur,  
Comme un arbre au rocher fixé par sa racine,  
Te retrouve toujours sur la même colline ;  
Nul adieu n'attrista le seuil de ta maison,  
Jamais ! jamais tes yeux n'ont changé d'horizon,  
L'arbre de ton aïeul, l'arbre qui ta vu naître  
N'a jamais reverdi sans ombrager son maître ;  
Jamais le voyageur, en voyant du chemin  
Ta demeure fermée aux rayons du matin,  
Trouvant l'herbe grandie ou le sentier plus rude,  
N'a demandé, surpris de cette solitude,  
Sur quels bords étrangers, dans quels lointains séjours,  
Le vent de l'inconstance avait poussé tes jours ?  
Ton verger ne voit pas une main mercenaire  
Cueillir ces fruits greffés par ta main tutélaire,  
Et ton ruisseau, content de son lit de gazon,  
Comme un hôte fidèle à la même maison,  
Vient murmurer toujours au seuil de ta demeure,  
Et de la même voix t'endort à la même heure !  
Ainsi tu vieilliras sans que tes jours pareils  
Soient comptés autrement que par leurs doux soleils,  
Sans que les souvenirs de ton heureuse histoire  
Laisent d'autres sillons gravés dans ta mémoire  
Que le cercle inégal des diverses saisons,  
Des printemps plus tardifs, de plus riches moissons,  
Tes pampres moins chargés, tes ruches plus fécondes,  
Ou ta source sevrant ton jardin de ses ondes,  
Sans avoir dissipé des jours trop tôt comptés,  
Dans la poudre, ou le bruit, ou l'ombre des cités,  
Et sans avoir semé de distance en distance,  
A tous les vents du ciel ta stérile espérance !

Ah ! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux  
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,  
Et comme ton destin si borné dans sa course,  
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source ;

Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent  
Sur les routes du monde a conduits plus avant,  
Même à ces noms frappés d'un peu de renommée !  
Du feu qu'elle répand toute âme est consumée ;  
Notre vie est semblable au fleuve de cristal  
Qui sort humble et sans nom de son rocher natal ;  
Tant qu'au fond du bassin que lui fit la nature  
Il dort, comme au berceau, dans un lit sans murmure,  
Toutes les fleurs des champs parfument son sentier,  
Et l'azur d'un beau ciel y descend tout entier ;  
Mais à peine échappé des bras de ses collines,  
Ses flots s'épanchent-ils sur les plaines voisines,  
Que du limon des eaux dont il enfle son lit,  
Son onde en grossissant se corrompt et pâlit ;  
L'ombre qui les couvrait s'écarte de ses rives,  
Le rocher nu contient ses vagues fugitives,  
Il dédaigne de suivre, en se creusant son cours,  
Des vallons paternels les gracieux détours,  
Mais fier de s'engouffrer sous des arches profondes,  
Il y reçoit un nom bruyant comme ses ondes :  
Il emporte en fuyant à bonds précipités  
Les barques, les rumeurs, les fanges des cités ;  
Chaque ruisseau qui l'enfle est un flot qui l'altère.  
Jusqu'au terme où, grossi de tant d'onde adultère,  
Il va, grand, mais troublé, déposant un vain nom,  
Rouler au sein des mers sa gloire et son limon !

Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure !  
Heureux le sort caché dans une vie obscure !

Nous parlions autrement à l'âge où l'avenir  
Dans nos seins palpitans ne pouvait contenir,  
Et débordait pour nous de la coupe de vie,  
Comme un jus écumant d'une urne trop remplie.  
A cet âge enivré la gloire est à nos yeux  
Ce qu'à l'œil des enfans qui regardent les cieux  
Est l'astre de la nuit dont l'orbe, près d'éclorre,  
Au sommet qu'il franchit semble toucher encore ;  
L'un deux, quittant ses jeux pour la douce splendeur,  
Croit que pour s'emparer du disque tentateur,  
Et pour se revêtir de la lueur divine,  
Il n'a qu'à faire un pas sur la sombre colline ;  
Il s'avance l'œil fixe et les bras entr'ouverts,  
Et le globe de feu suspendu dans les airs,  
Comme pour prolonger sa crédule espérance,  
A hauteur de la main un moment se balance ;  
Il monte ; mais déjà, dans l'azur étoilé,  
Quand il touche au sommet, l'astre s'est envolé,  
Et fuyant dans le ciel de nuage en nuage,  
Est aussi loin déjà des monts que de la plage.  
Confus de son erreur, il revient sur ses pas ;  
Et les fils du hameau qui sont restés en bas,  
Occupés à choisir des fleurs au sein des plaines  
Ou des cailloux polis dans le lit des fontaines,  
Sans songer à cet astre objet de ses regrets,  
Au fond de la vallée, en étaient aussi près ! . . .

Mais quand ce feu céleste éblouirait ton âme,  
Quand tu le poursuivrais sur un désir de flamme,  
Dans ces vieux jours du monde avars de vertu,  
Cette gloire rêvée, où la trouverais-tu ?  
Crois-tu que ce reflet de la splendeur suprême,  
Cette immortalité qui sort de la mort même,  
Soit ce mot profané qui passe tour à tour

Du grand homme d'hier au grand homme du jour ?  
 Monnaie au coin banal qu'un jour frappe, un jour use,  
 Que la vanité paie à l'orgueil qu'elle abuse ?  
 Crois-tu que chaque siècle en ait reçu d'en haut  
 Toujours la même soif avec le même lot ?  
 Et qu'enfin l'avenir, acceptant l'héritage,  
 Ratifie à jamais ce risible partage  
 Que les sots, éblouis des splendeurs de leur temps,  
 En font de siècle en siècle entre tous leurs enfans ?  
 Non ! Tu ris avec moi de l'erreur où nous sommes,  
 Tu sais de quel linceul le temps couvre les hommes ;  
 Tu sais que tôt ou tard, dans l'ombre de l'oubli,  
 Siècles, peuples, héros, tout dort enseveli !  
 Qu'à cette épaisse nuit qui descend d'âge en âge,  
 A peine un nom par siècle obscurément surnage,  
 Que le reste, éclairé d'un moins haut souvenir,  
 Disparaît par étage à l'œil de l'avenir ;  
 Comme en quittant la rive, un navire à la voile  
 A l'heure où de la nuit sort la première étoile,  
 Voit à ses yeux déçus disparaître d'abord  
 L'écume du rivage et le sable du port,  
 Puis les tours de la ville où l'airain se balance,  
 Puis les phares éteints qu'abaisse la distance,  
 Puis les premiers coteaux sur la plaine ondoyans,  
 Puis les monts escarpés sous l'horizon fuyans ;  
 Bientôt il ne voit plus au loin qu'une ou deux cimes  
 Dont l'éternel hiver blanchit les pics sublimes,  
 Réflète au dessus de cette obscurité  
 Du jour qui va les fuir la dernière clarté,  
 Jusqu'à ce qu'abaissés de leur niveau céleste,  
 Ces sommets décroissans plongent comme le reste,  
 Et qu'étendue enfin sur la terre et les mers,  
 L'universelle nuit pèse sur l'univers.  
 De la gloire et du temps voilà l'image sombre ;  
 Éloigne-toi d'un siècle et tout rentre dans l'ombre ;  
 Laisse pour fuir l'oubli tant d'insensés courir ;  
 Que sert un jour de plus à ce qui doit mourir ?

Tu voudrais cependant que sur un cénotaphe  
 La gloire t'inscrivît ta ligne d'épithaphe,  
 Et promît à ton nom, de temps en temps cité,  
 Ses heures de mémoire et d'immortalité,  
 Jusqu'à ce qu'un passant, brisant ton humble pierre,  
 Dispersât sous ses pieds ta gloire et ta poussière,  
 Et qu'un jour, en sifflant, le berger du vallon  
 Ne sût plus rassembler les lettres de ton nom ;  
 Ah ! qu'à ces vains regrets ton ame soit fermée !  
 Le funèbre baiser dont une bouche aimée  
 Scelle au dernier adieu les lèvres du mourant,  
 Notre nom qu'un ami rappelle en soupirant,  
 Les larmes sans témoin dont un œil nous arrose,  
 Voilà notre épithaphe et notre apothéose !  
 A nous à qui le sort en naissant n'a promis  
 D'autre immortalité qu'aux cœurs de nos amis,  
 Que le sort nous la donne à notre heure suprême !  
 Le souvenir n'est doux que dans un cœur qui t'aime !  
 Si de ton nom pourtant tu veux l'entretenir,  
 Grave ces simples mots sur ton urne à venir :

« Là dort d'un doux sommeil, quoique sans mauso-  
 Dans le sein de sa mère un fils de la vallée. [lé,  
 Que t'importe, ô passant ! s'il fut célèbre ou non ?  
 En changeant de patrie il a changé de nom !  
 Tout près de son berceau sa tombe fut placée ;

Peu d'espace borna sa vie et sa pensée ;  
 Content de son bonheur il sut le renfermer  
 Autour des seuls objets qu'il eut besoin d'aimer,  
 Une mère, une femme, un ami, la nature ;  
 Et de ses vœux, en tout, son cœur fut la mesure.  
 Ses pas ni ses désirs n'ont jamais dépassé  
 Cet horizon étroit par ton œil embrassé,  
 Et pour lui l'univers s'étendait de la pente  
 Où sous ces peupliers son beau fleuve serpente,  
 Jusqu'à ces monts voisins d'où l'ombre qui descend  
 De l'haleine des bois rafraîchit le passant.  
 Il ne goûta jamais l'ivresse de la gloire,  
 Ce faux pressentiment d'une vaine mémoire ;  
 Jamais dans la tempête il n'éleva la voix,  
 Ou ne jeta son sort dans l'urne de nos lois ;  
 Jamais il ne força le lion populaire  
 A frémir à ses pieds d'amour ou de colère ;  
 Jamais de la victoire il ne vit les enfans  
 Incliner sur son front leurs drapeaux triomphans.  
 Il ne promena point sa vague inquiétude  
 De rivage en rivage et d'étude en étude ;  
 Il ne vit point son or, marchandant ses plaisirs,  
 Tarir entre ses mains plus tard que ses désirs ;  
 Il n'alla point chercher dans Rome ou dans la Grèce,  
 Les mystères voilés de l'antique sagesse,  
 Ni du bleu firmament, pour enchanter ses yeux,  
 Voir des astres nouveaux levés sous d'autres cieus ;  
 Mais il eut, sans goûter une science amère,  
 La loi de ses aïeux et le Dieu de sa mère ;  
 Reçut, sans la peser à nos poids inconstans,  
 Dans un cœur simple et pur la sagesse des temps,  
 Comme des mains d'un père on prend son héritage  
 Avec l'eau qui l'arrose et l'arbre qui l'ombrage.  
 Il semait de ses mains le champ de ses aïeux,  
 Il ne se lassait pas du spectacle des cieus,  
 Il voyait chaque jour sur la terre arrosée  
 L'aurore se dissoudre en perles de rosée,  
 Les bois se revêtir de leurs manteaux flottans,  
 La sève remonter aux bourgeons du printemps,  
 Les fleurs, où le Très-Haut rassembla ses merveilles,  
 Livrer l'ambre liquide aux rayons des abeilles,  
 L'astre du jour mourant dans un couchant vermeil  
 De ses derniers regards inspirer le sommeil,  
 Ou les feux dispersés dans des nuits embaumées,  
 Calculant sans compas leurs courbes enflammées,  
 Sous la voûte sans clef flottant de toutes parts,  
 Élever sa pensée autant que ses regards.  
 De l'amour dans son cœur fixé par l'innocence,  
 Même après sa jeunesse on sentait la présence,  
 Comme on respire encor dans un vase exhalé  
 L'odeur d'un doux parfum après qu'il a brûlé ;  
 Comme, en quittant la terre, un soleil qui s'ombrage  
 Laisse encor sa chaleur et sa pourpre au nuage ;  
 Les doux ressouvenirs, ces échos du bonheur,  
 Jusqu'à ses derniers jours réchauffèrent son cœur ;  
 Quand de ces jours nombreux la coupe fut remplie,  
 Il accueillit la mort en bénissant la vie.  
 Vous, dont le nom sublime a volé sous les cieus,  
 Heureux, sages ou grands, qu'avez-vous eu de mieux ?  
 Dieu ne mesure pas nos sorts à l'étendue ;  
 La goutte de rosée à l'herbe suspendue  
 Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur,  
 Que l'immense océan dans ses plaines d'azur ! »

## HARMONIE XIII.

## Desir.

Ah ! si j'avais des paroles ,  
Des images , des symboles ,  
Pour peindre ce que je sens !  
Si ma langue embarrassée  
Pour révéler ma pensée ,  
Pouvait créer des accens !

Loi sainte et mystérieuse !  
Une ame mélodieuse  
Anime tout l'univers ;  
Chaque être a son harmonie ,  
Chaque étoile son génie ,  
Chaque élément ses concerts.

Ils n'ont qu'une voix , mais pure ,  
Forte comme la nature ,  
Sublime comme son Dieu ,  
Et quoique toujours la même ,  
Seigneur ! cette voix suprême  
Se fait entendre en tout lieu.

Quand les vents sifflent sur l'onde ,  
Quand la mer gémit ou gronde ,  
Quand la foudre retentit ,  
Tout ignorans que nous sommes  
Qui de nous , enfans des hommes ,  
Demande ce qu'ils ont dit ?

L'un a dit : Magnificence !  
L'autre : Immensité ! puissance !  
L'autre : Terreur et courroux !  
L'un a fui devant sa face ,  
L'autre a dit : Son ombre passe :  
Cieux et terre , taisez-vous !

Mais l'homme , ta créature ,  
Lui qui comprend la nature ,  
Pour parler n'a que des mots ,  
Des mots sans vie et sans aile ,  
De sa pensée immortelle  
Trop périssables échos !

Son ame est comme l'orage  
Qui gronde dans le nuage  
Et qui ne peut éclater ,

Comme la vague captive  
Qui bat et blanchit sa rive  
Et ne peut la surmonter.

Elle s'use et se consume ,  
Comme un aiglon dont la plume  
N'aurait pas encor grandi ,  
Dont l'œil aspire à sa sphère ,  
Et qui rampe sur la terre  
Comme un reptile engourdi.

Ah ! ce qu'aux anges j'envie  
N'est pas l'éternelle vie ,  
Ni leur glorieux destin ,  
C'est la lyre ! c'est l'organe  
Par qui même un cœur profane  
Peut chanter l'hymne sans fin.

Quelque chose en moi soupire ,  
Aussi doux que le zéphyre  
Que la nuit laisse exhale ,  
Aussi sublime que l'onde ,  
Ou que la foudre qui gronde ;  
Et mon cœur ne peut parler !

Océan qui sur tes rives  
Épands tes vagues plaintives ,  
Rameaux murmurans des bois ,  
Foudre dont la nue est pleine ,  
Ruisseaux à la molle haleine ,  
Ah ! si j'avais votre voix !

Si seulement , ô mon ame !  
Ce Dieu dont l'amour t'enflamme ,  
Comme le feu , l'aquilon ,  
Au zèle ardent qui t'embrase ,  
Accordait , dans une extase ,  
Un mot pour dire son nom !

Son nom , tel que la nature  
Sans paroles le murmure ,  
Tel que le savent les cieux ;  
Ce nom que l'aurore voile ,  
Et dont l'étoile à l'étoile  
Est l'écho mélodieux.

Les ouragans , le tonnerre ,  
Les mers , les feux et la terre ,  
Se tairaient pour l'écouter ;  
Les airs ravis de l'entendre  
S'arrêteraient pour l'apprendre ,  
Les cieux pour le répéter.

Ce nom seul reedit sans cesse ,  
Soulèverait ma tristesse  
Dans ce vallon de douleurs ,  
Et je dirais sans me plaindre :  
Mon dernier jour peut s'éteindre ,  
J'ai dit sa gloire , et je meurs !

## LIVRE TROISIÈME.

### HARMONIE I.

#### Encore un Hymne.

Encore un hymne , ô ma lyre !  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire ,  
Un hymne dans mon bonheur !

Oh ! qui me prêtera le regard de l'aurore ,  
Les ailes de l'oiseau , le vol de l'aiglon ?  
Pourquoi ? — Pour te trouver , toi que mon ame adore,  
Toi qui n'as ni séjour , ni symbole , ni nom !

Qu'ils sont heureux les sons qui partent de ma lyre !  
D'un vol mélodieux ils s'élèvent vers toi ;  
Ils remontent d'eux-même au Dieu qui les inspire !  
Et moi , Seigneur , et moi ,  
Je reste où je languis , je reste où je soupire !

Encore un hymne , ô ma lyre !  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire ,  
Un hymne dans mon bonheur !

Esprits qui balancez les astres sur nos têtes ,  
Vous qui vivez de feu comme nous vivons d'air ,  
AnGES qui respirez le tonnerre et l'éclair,  
Soleil , foudres , rayons , cieux étoilés , tempêtes !  
Parlez , est-il où vous êtes ?  
Dans tes abîmes , ô mer ?

J'étais né pour briller où vous brillez vous-même ,  
Pour respirer là-haut ce que vous respirez ,  
Pour m'enivrer du jour dont vous vous enivrez ,  
Pour voir et réfléchir cette beauté suprême  
Dont les yeux ici-bas sont en vain altérés !  
Mon ame a l'œil de l'aigle , et mes fortes pensées ,  
Au but de leurs désirs volant comme des traits ,  
Chaque fois que mon sein respire , plus pressées  
Que les colombes des forêts ,  
Montent , montent toujours , par d'autres remplacées,  
Et ne redescendent jamais !

Les reverrai-je un jour ? mon Dieu ! reviendront-elles,  
Ainsi que le ramier qui traversa les flots ,  
M'apporter un rameau des palmes immortelles  
Et me dire : Là haut , est un nid pour nos ailes ,  
Une terre , un lieu de repos !

Encore un hymne , ô ma lyre !  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire ,  
Un hymne dans mon bonheur !

Mon ame est un torrent qui descend des montagnes  
Et qui roule sans fin ses vagues sans repos  
A travers les vallons , les plaines , les campagnes ,  
Où leur pente entraîne ses flots ;  
Il fuit quand le jour meurt , il fuit quand naît l'aurore ;  
La nuit revient , il fuit ; le jour , il fuit encore ;  
Rien ne peut ni tarir ni suspendre son cours ,  
Jusqu'à ce qu'à la mer , où ses ondes sont nées ,  
Il rende en murmurant ses vagues déchainées ,  
Et se repose enfin en elle , et pour toujours !

Mon ame est un vent de l'aurore  
Qui s'élève avec le matin ,  
Qui brûle , renverse , dévore  
Tout ce qu'il trouve en son chemin ,  
Rien n'entrave son vol rapide ,  
Il fait trembler la tour comme la feuille aride  
Et le mât du vaisseau comme un roseau pliant ;  
Il roule en plis de feu le tonnerre et la nue ,  
Et , quand il a passé , laisse la terre nue  
Comme la main du mendiant ;  
Jusqu'à ce qu'épuisé de sa fuite éternelle ,  
Et comme un doux ramier de sa course lassé ,  
Il vienne fermer son aile  
Dans la main qui l'a lancé.

Toi qui donnes sa pente au torrent des collines ,  
Toi qui prêtes son aile au vent pour s'exhaler,  
Où donc es-tu , Seigneur ? Parle , où faut-il aller ?  
N'est-il pas des ailes divines ,  
Pour que mon ame aussi puisse enfin s'envoler ?

Encore un hymne , ô ma lyre !  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire ,  
Un hymne dans mon bonheur !

Je voudrais être la poussière  
Que le vent dérobo au sillon ,  
La feuille que l'automne enlève en tourbillon ,  
L'atome flottant de lumière  
Qui remonte le soir aux bords de l'horizon ;  
Le son lointain qui s'évapore ,  
L'éclair , le regard , le rayon ,  
L'étoile qui se perd dans ce ciel diaphane ,  
Ou l'aigle qui va le braver ,  
Tout ce qui monte , enfin , ou vole , ou flotte , ou plane ,  
Pour me perdre , Seigneur ! me perdre ou te trouver !

Encore un hymne , ô ma lyre !  
Encore un hymne au Seigneur,  
Un hymne dans mon délire ,  
Un hymne dans mon bonheur !



## HARMONIE II.

## Milly, ou la Terre natale.

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?  
 Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;  
 Il résonne de loin dans mon âme attendrie,  
 Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,  
 Vallons que tapissait le givre du matin,  
 Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,  
 Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,  
 Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour  
 Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide  
 Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,  
 Toits que le pèlerin aimait à voir fumer,  
 Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
 Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,  
 Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,  
 Arrondir sur mon front dans leur arc infini  
 Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni  
 J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives  
 Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives,  
 Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,  
 Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir ;  
 Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,  
 J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture  
 Presser et relâcher dans l'azur de ses plis  
 De leurs caps dentelés les contours assouplis,  
 S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,  
 Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,  
 Porter dans le lointain d'un occident vermeil  
 Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,  
 Ou s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,  
 Me montrer l'infini que le mystère habite !  
 J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,  
 Où l'été repliait le manteau des hivers,  
 Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,  
 Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,  
 De pics et de rochers ici se hérissent,  
 En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,  
 Lancer en arcs fumans, avec un bruit de foudre,  
 Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,  
 Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,  
 Former des vagues d'ombre et des îles de jour,  
 Creuser de frais vallons que la pensée adore,  
 Remonter, redescendre et remonter encore,  
 Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,  
 A travers les sapins et les chênes épars,  
 Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre,  
 Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,

Et sur le tiède azur de ces limpides eaux  
 Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux !  
 J'ai visité ces bords et ce divin asile  
 Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,  
 Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,  
 Et Cume et l'Élysée ; et mon cœur n'est pas là !...

Mais il est sur la terre une montagne aride  
 Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,  
 Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,  
 Et sous son propre poids jour par jour incliné,  
 Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,  
 Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,  
 Et se couvre partout de rocs prêts à crouler  
 Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.  
 Ces débris pas leur chute ont formé d'âge en âge  
 Un coteau qui décroît, et, d'étage en étage,  
 Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,  
 Quelques avars champs de nos sueurs payés,  
 Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'éra-  
 Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable, [ble,  
 Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux  
 Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,  
 Où la maigre brebis des chaumières voisines  
 Broute en laissant sa laine en tribut aux épines ;  
 Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,  
 Ni le frémissement du feuillage agité,  
 Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,  
 Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille ;  
 Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,  
 La cigale assourdit de son cri souterrain.  
 Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre  
 Que la montagne seule abrite de son ombre,  
 Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,  
 Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.  
 Sur le seuil désuni de trois marches de pierre  
 Le hasard a planté les racines d'un lierre  
 Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,  
 Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,  
 Et, recourbant en arc sa volute rustique,  
 Fait le seul ornement du champêtre portique.  
 Un jardin qui descend au revers d'un coteau  
 Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;  
 La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,  
 En borne tristement l'enceinte rétrécie ;  
 La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,  
 Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon ;  
 Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,  
 Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;  
 Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,  
 Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs piés,  
 Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,  
 D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare ;  
 Arbres dont le sommeil et des songes si beaux  
 Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux !  
 Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,  
 Un puits dans le rocher cache son eau profonde,  
 Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,  
 Dépose en gémissant son urne sur les bords ;  
 Une aire où le fœu sur l'argile étendue  
 Bat à coups cadencés la gerbe répandue,  
 Où la blanche colombe et l'humble passereau  
 Se disputent l'épi qu'oublia le râteau ;  
 Et sur la terre épars des instrumens rustiques,

Des jougs rompus, des chars dormant sous les portis-  
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons [ques,  
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,  
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,  
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,  
Ni les toits blanchissans aux clartés du matin;  
Seulement, répandus de distance en distance,  
De sauvages abris qu'habite l'indigence,  
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,  
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,  
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,  
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure:  
Enfin un sol sans ombre et des cieus sans couleur,  
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon  
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages [cœur!  
Dont mon ame attendrie évoque les images,  
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux,  
Pour enchanter mes yeux, composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des monta-  
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes, [gues,  
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,  
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,  
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,  
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,  
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,  
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,  
Le vent, l'épine en fleurs, l'herbe verte ou flétrie,  
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,  
Tout m'y parle une langue aux intimes accens  
Dont les mots entendus dans l'ame et dans les sens,  
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des ora-  
Des rochers, des torrens, et ces douces images, [ges,  
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,  
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.  
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même!  
Touts'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'ai-  
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon, [me!  
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.  
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmire,  
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,  
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,  
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands?  
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,  
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre ame,  
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin  
Où naquit, où tomba quelque empire incertain:  
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'ame en est la mesure!  
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,  
Et sous les monumens des héros et des dieux  
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux!

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,  
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,  
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés  
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,  
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,  
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,  
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,  
En racontant sa vie enseignait la vertu!  
Voilà la place vide où ma mère à toute heure  
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,

Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,  
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim;  
Voilà les toits de chaume où sa main attentive  
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,  
Ouvrait près du chevet des vieillards expirans  
Ce livre où l'espérance est permise aux mourans,  
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,  
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,  
Et tenant par la main les plus jeunes de nous,  
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,  
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières:  
Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières!  
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,  
La branche du figuier que sa main abaissait;  
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore,  
Dans le temple lointain vibrat avec l'aurore,  
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur  
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!  
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle  
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,  
Et nous montrant l'épi dans son germe enfermé,  
La grappe distillant son breuvage embaumé,  
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,  
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,  
La laine des brebis dérobée aux rameaux  
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,  
Et le soleil exact à ses douze demeures,  
Partageant aux climats les saisons et les heures,  
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,  
Mondes où la pensée ose à peine monter,  
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,  
Et faisait admirer à notre simple enfance  
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux  
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieus!  
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,  
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.  
Là, mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux  
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux!  
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,  
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,  
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,  
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.  
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide  
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,  
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort  
Des brises dont mon ame a retenu l'accord.  
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,  
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,  
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux  
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,  
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,  
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,  
Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,  
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards!  
Tout est encor debout; tout renaît à sa place;  
De nos pas sur le sable on suit encor la trace;  
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir,  
Mais, hélas! l'heure baisse et va s'évanouir!

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,  
Loin du champ paternel les enfans et la mère,  
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts  
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers!  
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques

Efface autour des murs les sentiers domestiques,  
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,  
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil;  
Bientôt peut-être !... écarte, ô mon Dieu ! ce présage !  
Bientôt un étranger, inconnu du village,  
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux  
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,  
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes  
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes  
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,  
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !  
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage  
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,  
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits !  
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe  
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,  
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or  
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,  
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques  
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques !  
Ah ! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,  
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné ;  
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,  
Sur les parvis brisés germent dans les ruines !  
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,  
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,  
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,  
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,  
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid  
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit !

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées  
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,  
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours  
Parmi ces monumens de mes simples amours !  
Et quand ces toits bénis et ces tristes décombres  
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,  
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,  
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux !  
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,  
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,  
Un jour, élevez-moi... ! non ! ne m'élevez rien, [tien,  
Mais près des lieux où dort l'humble espoir du chré-  
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie  
Et ce dernier sillon où germe une autre vie !  
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs  
Que l'agneau du hameau broute encor au printemps,  
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles  
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles ;  
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,  
Roulez de la montagne un fragment du rocher ;  
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface  
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,  
Et d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,  
Donne en lettre vivante une date à ses ans !  
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page !  
Devant l'Éternité tout siècle est du même âge,  
Et celui dont la voix réveille le trépas  
Au défaut d'un vain nom ne nous oubliera pas !  
Là, sous des cieus connus, sous les collines ombres,  
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,  
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,

D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil !  
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,  
Retrouvera la vie avant mon esprit même,  
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,  
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs ;  
Et quand du jour sans soir la première étincelle  
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,  
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux  
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,  
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,  
Le lit sec du torrent et l'aride campagne ;  
Et rassemblant de l'œil tous les êtres chéris  
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,  
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,  
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,  
Comme le passager qui des vagues descend  
Jette encore au navire un œil reconnaissant,  
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes  
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes !

.....

### HARMONIE III.

— — — — —

#### Le Cri de l'Âme.

— — — — —

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde  
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,  
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde  
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant !

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme,  
Où luisent ces trésors du riche firmament,  
Ces perles de la nuit que son souffle ranime,  
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement !

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle,  
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,  
Que chaque atome d'air roule son étincelle,  
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur !

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bour-  
Que d'immortalité tout semble se nourrir, [donne,  
Et que l'homme ébloui de cet air qui rayonne,  
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir !

Quand je roule en mon sein mille pensers sublimes,  
Et que mon faible esprit ne pouvant les porter,  
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,  
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter !

Quand, dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,  
Je presse sur mon cœur un fantôme adoré,  
Et que je cherche en vain des paroles de vie  
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré !

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée  
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,  
Que ma vie userait le temps, que ma pensée  
En remplissant le ciel déborderait encor !



Jéhova ! Jéhova ! ton nom seul me soulage !  
 Il est le seul écho qui répoude à mon cœur !  
 Ou plutôt ces élans , ces transports sans langage ,  
 Sont eux-même un écho de ta propre grandeur !

Tu ne dors pas souvent dans mon sein , nom sublime !  
 Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu :  
 Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime ,  
 Et le cri de mon ame est toujours toi , mon Dieu !

#### HARMONIE IV.

### Le Retour.

*Au Comte Xavier de Maistre ,*

AUTEUR DE LÉPREUX.

Salut au nom des cieus , des monts et des rivages  
 Où s'écoulèrent tes beaux jours ,  
 Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages  
 Demander à tes champs leurs antiques ombrages ,  
 A ton cœur ses premiers amours !  
 Que de jours ont passé sur ces chères empreintes !  
 Que d'adieux éternels ! que de rêves déçus !  
 Que de liens brisés ! que d'amitiés éteintes !  
 Que d'échos assoupis qui ne répondent plus !  
 Moins de flots ont roulé sur le sable de Laisse \* ,  
 Moins de rides d'azur ont silonné son sein ,  
 Et des arbres vieilliss qui couvraient ta jeunesse ,  
 Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin !  
 Ah ! de nos jours mortels trop rapide est la course !  
 On regrette la vie avant d'avoir vécu !  
 Et le flot qui jamais ne remonte à sa source ,  
 Ne revoit pas deux fois le doux bord qu'il a vu !

Ab ! si du moins dans nos années  
 Les jours perdus ne comptaient pas !  
 Si les jalouses destinées  
 Les oubliaient sous leur compas !  
 Mais hélas ! la mousse ou la lie  
 Du calice étroit de la vie  
 Comble également les contours ;  
 Quand il est tari , l'homme expire ;  
 Les pleurs comptent pour le sourire ,  
 Les nuits d'exil pour de beaux jours !

Je sais qu'après un long orage ,  
 Brisé d'efforts et de douleurs ,  
 Tu fus recueilli sur la plage  
 Par un peuple ami du malheur !  
 Qu'une juste reconnaissance ,

\* Nom d'un torrent de Savoie.

Comme une seconde naissance ,  
 T'apprit à bénir d'autres lieux ;  
 Qu'au sein d'une épouse chérie ,  
 L'amour te fit une patrie  
 Loin des tombeaux de tes aïeux !

Cependant il est doux de respirer encore  
 Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir ,  
 Cet air qu'on respira dès sa première aurore ,  
 Cet air tout embaumé d'antiques souvenirs !  
 Il est doux de le voir balancer le feuillage  
 Du chêne couronné qui prêta son ombrage  
 A nos rêves au fond des bois ,  
 Ou , comme un vieil ami dont on connaît la voix ,  
 De l'entendre siffler sur l'herbe des collines ,  
 Et prolonger le soir , à travers les ruines ,  
 Les sourds murmures d'autrefois !

Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères ,  
 A ce foyer jadis de vertus couronné ,  
 Et de dire , en montrant le siège abandonné :  
 Ici chantait ma sœur , là méditaient mes frères ,  
 Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né ;  
 Là le vieux serviteur nous contait l'aventure  
 Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure ;  
 Là le fils de la veuve emportait notre pain ;  
 Là , sur le seuil couvert de deux figuiers antiques ,  
 A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques ,  
 Le chien du mendiant venait lécher ma main !

Notre ame , en remontant à ses premières heures ,  
 Ranime tour à tour ces fantômes chéris  
 Et s'attache aux débris de ces chères demeures ,  
 S'il en reste au moins un débris !

Ainsi , quand nous cherchons en vain dans nos pensées  
 D'un air qui nous charmaient les traces effacées ,  
 Si quelque souffle harmonieux ,  
 Effleurant au hasard la harpe détendue ,  
 En tire seulement une note perdue ,  
 Des larmes roulent dans nos yeux !  
 D'un seul son retrouvé l'air entier se réveille ,  
 Il rajeunit notre ame et remplit notre oreille  
 D'un souvenir mélodieux !

O sensible exilé ! tu les as retrouvées  
 Ces images de loin , toujours , toujours rêvées ,  
 Et ces débris vivans de tes jours de bonheur :  
 Tes yeux ont contemplé tes montagnes si chères ,  
 Et ton berceau champêtre , et le toit de tes pères ;  
 Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur !  
 Nous passons ! nous passons ! ce refrain monotone ,  
 Hélas ! est toujours neuf et toujours répété ,  
 Tant l'homme , que toujours son inconstance étonne ,  
 Se sent fait pour l'éternité !

Nous passons ! et déjà dans la race nouvelle , [veaux ;  
 Ton œil sous les vieux noms voit des hommes nou-  
 Ton cœur qui l'interroge est étranger pour elle ,  
 Et tu connaîtrais mieux le peuple des tombeaux.

De ses longs souvenirs retrouvant quelque trace ,  
 A peine un vieil ami qui s'éveille à ton nom  
 Demande si c'est là ce conteur plein de grâce  
 Qui , sous son prisme heureux multipliant l'espace ,  
 Entre les quatre murs de son étroit donjon ,



Voyageait si gaiment autour de sa prison.  
 Non, non, c'est le lépreux étranger sur la terre,  
 Qui, le soir, du sommet de sa tour solitaire,  
 Contemple en soupirant les fêtes du hameau,  
 Et, dans ce peuple heureux ne comptant plus de frères,  
 Plus d'amante ou de sœur dans toutes ces bergères,  
 Met la main sur ses yeux et demande un tombeau!  
 Cependant, du génie aimable privilège,  
 Ton front se couvre en vain de sa première neige;  
 L'infortune et l'exil, et la mort et le temps  
 Ont en vain décimé tes amis de vingt ans;  
 Séduits par tes écrits, enchaînés par ta grâce,  
 Des amis inconnus viennent briguer leur place,  
 Ils renaîtront pour toi jusqu'à tes derniers jours;  
 Que dis-je? quand la mort, sous un verd mausolée,  
 Rendant un peu de terre à ton ombre exilée,  
 Couvrira de gazon le fils de la vallée,  
 Des amis? ta mémoire en gardera toujours;  
 Ils y viendront pleurer et cette grâce attique,  
 Et cet accent naïf, tendre, mélancolique,  
 Qui sans les demander fait ruisseler nos pleurs;  
 De leurs jeunes vertus tu nourriras la flamme;  
 Et se sentant meilleurs, ils diront: C'est son ame  
 Qui de ses doux écrits a passé dans nos cœurs!

Mais quelle est, diras-tu, cette voix inconnue  
 Qui sous mon propre toit m'accueille et me salue?  
 Aux rives de mon lac cet ami m'est-il né?  
 A-t-il respiré l'air de ma tiède vallée,  
 Ou foulé sous ses pas l'herbe que j'ai foulée  
 Au pied du Nivolay\* d'étoiles couronné?  
 De quel droit ose-t-il, étranger sur ces rives...?  
 ...Étranger? J'en appelle à tes vagues plaintives,  
 Beau lac dont j'ai souvent recueilli les accords,  
 Torrens aux flots glacés, j'en appelle à vos bords,  
 A vous, vallons de paix! à vous, simples demeures  
 Où l'hospitalité me fit bénir les heures!  
 Où ton nom si souvent par les tiens répété  
 Me donna sur ton cœur un droit de parenté.  
 J'habitai plus que toi ces fortunés rivages,

J'adorai, j'aime encor ces monts coiffés d'orages,  
 Où la simplicité des ames et des mœurs  
 Garde aux vieilles vertus l'asile de vos cœurs;  
 Où la jeune amitié m'accueillit dès l'aurore,  
 Où l'amitié plus mûre est aussi tendre encore,  
 Où l'amour disparu dans l'ombre du trépas  
 Laissa partout pour moi l'empreinte de ses pas,  
 Et colore à mes yeux vos flots et vos collines  
 Ou d'un deuil éternel ou de splendeurs divines!  
 Où j'ai trouvé plus tard cet unique trésor  
 Plus rare que l'encens, plus précieux que l'or,  
 Charme, ornement, repos, colonne de la vie!  
 Enfin où d'une sœur dort la cendre chérie!  
 Où mes neveux un jour, de ta gloire héritiers,  
 Trouveront nos deux noms unis dans leurs quartiers:  
 Voilà, voilà mes droits, plus chers que les tiens même.  
 On est toujours, crois-moi, du pays que l'on aime;  
 Mais si ton cœur jugeait ces titres mal acquis,  
 J'aimerais malgré toi la terre où tu naquis!...

\* Montagne de Savoie.

## HARMONIE V.

### Hymne au Christ.

*A. M. Manzoni.*

Verbe incréé! source féconde  
 De justice et de liberté!  
 Parole qui guéris le monde!  
 Rayon vivant de vérité!

Est-il vrai que ta voix d'âge en âge entendue,  
 Parcille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,  
 N'a plus pour nous guider que des sons impuissans?  
 Et qu'une voix plus souveraine,  
 La voix de la parole humaine,  
 Étouffe à jamais tes accents?

Mais la raison c'est toi! mais cette raison même  
 Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer?  
 Nuage, obscurité, doute, combat, système,  
 Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer!

Le monde n'était que ténèbres,  
 Les doctrines sans foi luttèrent comme des flots,  
 Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,  
 L'esprit humain flottait noyé dans ce cahos;  
 L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,  
 Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieus,  
 La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,  
 Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux!  
 Fouillez les cendres de Palmyre,  
 Fouillez les limons d'Osiris  
 Et ces panthéons où respire  
 L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits!  
 Tirez de la fange ou de l'herbe,  
 Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,  
 Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,  
 Et dites ce qu'était cette raison superbe  
 Quand elle adorait ces débris!

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,  
 Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés,  
 La gloire suffisait aux ames magnanimes,  
 Et les vertus les plus sublimes  
 N'étaient que des vices dorés!

Tu parais! ton verbe vole,  
 Comme autrefois la parole  
 Qu'entendit le noir cahos,  
 De la nuit tira l'aurore,  
 Des cieus sépara les flots,  
 Et du nombre fit éclore  
 L'harmonie et le repos!  
 Ta parole créatrice  
 Sépare vertus et vice,  
 Mensonges et vérité;

Le maître apprend la justice,  
L'esclave la liberté;  
L'indigent le sacrifice,  
Le riche la charité?  
Un Dieu créateur et père,  
En qui l'innocence espère,  
S'abaisse jusqu'aux mortels!  
La prière qu'il appelle  
S'élève à lui libre et belle  
Sans jamais souiller son aile  
Des holocaustes cruels!  
Nos iniquités, nos crimes,  
Nos désirs illégitimes,  
Voilà les seules victimes  
Qu'on immole à ses autels!  
L'immortalité se lève  
Et brille au-delà des temps;  
L'espérance, divin rêve,  
De l'exil que l'homme achève  
Abrège les courts instans;  
L'amour céleste soulève  
Nos fardeaux les plus pesans;  
Le siècle éternel commence,  
Le juste a sa conscience,  
Le remords son innocence;  
L'humble foi fait la science  
Des sages et des enfans!  
Et l'homme qu'elle console  
Dans cette seule parole  
Se repose deux mille ans!

Et l'esprit éclairé par tes lois immortelles,  
Dans la sphère morale où tu guidas nos yeux,  
Découvert tout à coup plus de vertus nouvelles  
Que, le jour où d'Herschell le verre audacieux  
Porta l'œil étonné dans les célestes routes,  
Le regard qui des nuits interroge les voûtes  
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieus!

\*

Non, jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,  
Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes,  
Jamais de cet Horeb, trône de Jéhova,  
Aux yeux des siècles n'éclata  
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde  
Que cette vérité qui jaillit sur le monde  
Des collines de Golgotha!

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,  
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore  
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,  
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,  
Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,  
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore,  
Et ne s'éteindra pas quand les cieus s'éteindront!

\*

Ils disent cependant que cet astre se voile,  
Que les clartés du siècle ont vaincu cette étoile;  
Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi!  
Que la raison est seule immortelle et divine,  
Que la rouille des temps a rongé ta doctrine,

Et que de jour en jour de ton temple en ruine  
Quelque pierre en tombant déracine ta foi!

O Christ! il est trop vrai! ton éclipse est bien sombre;  
La terre sur ton astre a projeté son ombre; [bruit.  
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand  
Vingt siècles écroulés y mêlent leur poussière,  
Fables et vérités, ténèbres et lumière  
Flottent confusément devant notre paupière,  
Et l'un dit: C'est le jour! et l'autre: C'est la nuit!

Comme un rayon du ciel qui perce les nuages,  
En traversant la fange et la nuit des vieux âges,  
Ta parole a subi nos profanations!  
L'œil impur des mortels souillerait le jour même!  
L'imposture a terni la vérité suprême,  
Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,  
Ont doré de ton nom le joug des nations!

Mais, pareil à l'éclair qui, tombant sur la terre,  
Remonte au firmament sans qu'une ombre l'altère,  
L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité!  
L'ignorance a terni tes lumières sublimes,  
La haine a confondu tes vertus et nos crimes,  
Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes:  
Elle est encor justice, amour et liberté!

Et l'aveugle raison demande quels miracles  
De cette loi vieillie attestent les oracles!  
Ah! le miracle est là permanent et sans fin!  
Que cette vérité par ces flots d'impostures,  
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,  
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures  
Ait passé deux mille ans et soit encor divin!

Que d'ombres, dites-vous! — Mais, ô flambeau des  
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages! [âges,  
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté!  
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère;  
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,  
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère  
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité!

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève;  
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,  
Système, opinions, dogmes, flux et reflux;  
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide  
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide;  
Quand il a balayé cette poussière aride  
Que reste-t-il du siècle? un mensonge de plus!

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,  
Luit au dessus de nous comme une ère éternelle;  
Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,  
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles,  
Deux mille ans, épuisant leurs sagesse frivoles,  
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,  
Et toute vérité date de ton berceau!

\*

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,  
De ses autels brisés et de son souvenir  
Comme un songe importun veut enfin te bannir;  
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,  
Et du haut d'un passé rayonnant de ta gloire  
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir!

Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlisent !  
 Fondement des états, tu fléchis, ils fléchissent !  
 Sève du genre humain, il tarit si tu meurs !  
 Racine de nos lois dans le sol enfoucée,  
 Partout où tu languis on voit languir les mœurs ;  
 Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,  
 Et tu revis partout, jusque dans la pensée,  
 Jusque dans la haine insensée  
 De tes ingrats blasphémateurs !

Phare élevé sur des rivages  
 Que le temps n'a pu foudroyer,  
 Les lumières de tous les âges  
 Se concentrent dans ton foyer !  
 Consacrant l'humaine mémoire,  
 Tu guides les yeux de l'histoire  
 Jusqu'à la source d'où tout sort !  
 Les sept jours n'ont plus de mystère,  
 Et l'homme sait pourquoi la terre  
 Lutte entre la vie et la mort !

Ton pouvoir n'est plus le caprice  
 Des démagogues ou des rois ;  
 Il est l'éternelle justice  
 Qui se réfléchit dans nos lois !  
 Ta vertu n'est plus ce problème ;  
 Rêve qui se nourrit soi-même  
 D'orgueil et d'immortalité !  
 Elle est l'holocauste sublime  
 D'une volonté magnanime  
 A l'éternelle volonté !

Ta vérité n'est plus ce prisme  
 Où des temps chaque erreur a lui,  
 L'éclair qui jaillit du sophisme  
 Et s'évanouit avec lui !  
 Rayon de l'aurore éternelle,  
 Pure, féconde, universelle,  
 Elle éclaire tous les vivans ;  
 Sublime égalité des âmes,  
 Pour les sages foudres et flammes,  
 Ombre et voile à l'œil des enfans !

Aliment qui contient la vie,  
 Chaleur dont le foyer est Dieu,  
 Germe qui croît et fructifie,  
 Ton verbe la sème en tout lieu !  
 Vérité palpable et pratique,  
 L'amour divin la communique  
 De l'œil à l'œil, du cœur au cœur !  
 Et sans proférer de paroles,  
 Des actions sont ses symboles,  
 Et des vertus sont sa splendeur !

Chaque instinct à ton joug nous lie,  
 L'homme naît, vit, meurt avec toi.  
 Chacun des anneaux de sa vie,  
 O Christ, est rivé par ta foi !  
 Souffrant, ses pleurs sont une offrande,  
 Heureux, son bonheur te demande  
 De bénir sa prospérité ;  
 Et le mourant que tu consoles  
 Franchit, armé de tes paroles,  
 L'ombre de l'immortalité !

Tu gardes quand l'homme succombe  
 Sa mémoire après le trépas,  
 Et tu rattaches à la tombe  
 Les liens brisés ici-bas ;  
 Les pleurs tombés de la paupière  
 Ne mouillent plus la froide pierre ;  
 Mais de ces larmes s'abreuvant,  
 La prière, union suprême,  
 Porte la paix au mort qu'elle aime,  
 Rapporte l'espoir au vivant !

Prix divin de tout sacrifice,  
 Tout bien se nourrit de ta foi !  
 De quelque mal qu'elle gémisses  
 L'humanité se tourne à toi !  
 Si je demande à chaque obole,  
 A chaque larme qui console,  
 A chaque généreux pardon,  
 A chaque vertu qu'on me nomme,  
 En quel nom consolez-vous l'homme ?  
 Ils me répondent : En son nom !

C'est toi dont la pitié plus tendre  
 Verse l'aumône à pleines mains,  
 Guide l'aveugle et vient attendre  
 Le voyageur sur les chemins !  
 C'est toi qui, dans l'asile immonde  
 Où les déshérités du monde  
 Viennent pour pleurer et souffrir,  
 Donne au vieillard de saintes filles,  
 A l'enfant sans nom des familles,  
 Au malade un lit pour mourir !

Tu vis dans toutes les reliques,  
 Temple debout ou renversé,  
 Autels, colonnes, basiliques,  
 Tout est à toi dans le passé !  
 Tout ce que l'homme élève encore,  
 Toute demeure où l'on adore,  
 Tout est à toi dans l'avenir !  
 Les siècles n'ont pas de poussière,  
 Les collines n'ont pas de pierre  
 Qui ne porte ton souvenir !

Enfin, vaste et puissante idée,  
 Plus forte que l'esprit humain,  
 Toute âme est pleine, est obsédée  
 De ton nom qu'elle évoque en vain !  
 Préférant ses doutes funèbres,  
 L'homme amasse en vain les ténèbres,  
 Partout ta splendeur le poursuit !  
 Et, comme au jour qui nous éclaire,  
 Le monde ne peut s'y soustraire  
 Qu'en se replongeant dans la nuit !

\*

Et tu meurs ? Et ta foi dans un lit de nuages  
 S'enfonce pour jamais sous l'horizon des âges,  
 Comme un de ses soleils que le ciel a perdus,  
 Dont l'astronome dit : C'était là qu'il n'est plus !  
 Et les fils de nos fils dans les lointaines ères  
 Feraient aussi leur fable avec tes saints mystères ?  
 Et parleraient un jour de l'homme de la croix  
 Comme des dieux menteurs disparus à ta voix,  
 De ces porteurs de foudre ou du vil caducée,

Rêves dont au réveil a rougi la pensée ?  
 Mais tous ces dieux, ô Christ ! n'avaient rien apporté  
 Qu'une ombre plus épaisse à notre obscurité !  
 Mais du délire humain lâche et honteux symbole,  
 Ils croulèrent d'eux-même au bruit de ta parole ;  
 Mais tu venais asseoir sur leur trône abattu  
 Le Dieu de vérité, de grâce et de vertu !  
 Leurs lois se trahissaient devant les lois chrétiennes !  
 Mais où sont les vertus qui démentent les tiennes ?  
 Pour éclipser ton jour quel jour nouveau paraît ?  
 Toi qui les remplaças, qui te remplacerait ?

\*

Ah ! qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine  
 Est une décadence — ou quelque nuit divine,  
 Quelque nuage faux prêt à se déchirer,  
 Où ta foi va monter et se transfigurer,  
 Comme aux jours de ta vie humaine et méconnue  
 Tu te transfiguras toi-même dans la nue,  
 Quand ta divinité, reprenant son essor,  
 Un jour sorti de toi revêtit le Thabor,  
 Dans ton vol glorieux te balança sans ailes,  
 Éblouit les regards des disciples fidèles,  
 Et, pour les consoler de ton prochain adieu,  
 Homme prêt à mourir, te montra déjà Dieu ?

\*

Oui ! de quelque faux nom que l'aveuir te nomme,  
 Nous te saluons Dieu ! car tu n'es pas un homme !  
 L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité  
 Ce germe tout divin de l'immortalité,  
 La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,  
 Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice !  
 Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,  
 Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,  
 Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,  
 Et dans le repentir la seconde innocence !  
 Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,  
 Et j'en crois des vertus qui se font adorer !

\*

Repos de notre ignorance,  
 Tes dogmes mystérieux  
 Sont un temple à l'espérance  
 Montant de la terre aux cieus !  
 Ta morale chaste et sainte  
 Embaume sa pure enceinte  
 De paix, de grâce et d'amour,  
 Et l'air que l'ame y respire  
 A le parfum du zéphyre  
 Qu'Éden exhalait un jour !

Dès que l'humaine nature  
 Se plie au joug de ta foi,  
 Elle s'élève et s'épure  
 Et se divinise en toi !  
 Toutes ses vaines pensées  
 Montent du cœur, élancées  
 Aussi haut que son destin ;  
 L'homme revient en arrière,  
 Fils égaré de lumière  
 Qui retrouve son chemin !

Les troubles du cœur s'apaisent,  
 L'ame n'est qu'un long soupir ;

Tous les vains désirs se taisent  
 Dans un immense désir !  
 La paix, volupté nouvelle,  
 Sens de la vie éternelle,  
 En a la sérénité !  
 Du chrétien la vie entière  
 N'est qu'une longue prière  
 Un hymne en action à l'immortalité !

Et les vertus les plus rudes  
 Du stoïque triomphant  
 Sont les humbles habitudes  
 De la femme et de l'enfant !  
 Et la terre transformée  
 N'est qu'une route semée  
 D'ombrages délicieux,  
 Où l'homme en l'homme a son frère !  
 Où l'homme à Dieu dit : Mon père !  
 Où chaque pas mène aux cieus !

\*

O toi qui fis lever cette seconde aurore,  
 Dont un second cahos vit l'harmonie éclore,  
 Parole qui portais avec la vérité  
 Justice et tolérance, amour et liberté !  
 Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,  
 Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !  
 Illumine sans fin de tes feux éclatans  
 Les siècles endormis dans le berceau des temps !  
 Et que ton nom, légué pour unique héritage,  
 De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,  
 Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,  
 Et le cœur d'espérance et d'immortalité !  
 Tant que l'humanité plaintive et désolée  
 Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,  
 Et tant que les vertus garderont leurs autels,  
 Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels !  
 Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,  
 O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !  
 Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux  
 S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieus ;  
 Et quand l'autel brisé que la foule abandonne  
 S'écroulerait sur moi !... temple que je chéris,  
 Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,  
 J'embrasserais encor ta dernière colonne,  
 Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

## HARMONIE VI.

Épître à M. de Sainte-Beuve,

EN RÉPONSE A DES VERS ADRESSÉS PAR LUI  
 A L'AUTEUR.

## CONVERSATION.

Oui, mon cœur s'en souvient de cette heure tran-  
 quille  
 Qu'à l'ombre d'un tilleul, loin des toits de la ville,



Nous passâmes ensemble au jardin des Chartreux ;  
Je vois encor d'ici le trouc large et noueux  
Et les mots qu'à ses pieds, de mon bâton d'étable ,  
En t'écoutant rêver , je traçais sur le sable.  
Nous parlâmes du cœur , comme deux vieux amis ,  
Au foyer l'un de l'autre à la campagne admis ,  
Heureux , après dix ans , du soir qui les rassemble ,  
A table , sans témoins , s'entretiennent ensemble ;  
Tandis que le flambeau par les heures rongé  
S'use pour éclairer l'entretien prolongé ,  
Et qu'un vin goutte à goutte épuisé dans le verre ,  
Rougit encor le fond de la coupe sincère.

J'avais pourtant noté d'un doigt réprobateur  
Tes vers trop tôt ravés à l'amour de l'auteur ,  
Tes vers , où l'hyperbole , effort de la faiblesse ,  
Enflait d'un sens forcé le vide ou la mollesse ;  
Tes vers , fruits imparfaits d'un arbre trop hâté  
Qui les laisse tomber au souffle de l'été ,  
Mais à qui sa racine étendue et profonde ,  
Et le ciel amoureux qui lui prodigue l'onde ,  
Assurent , pour orner ses rameaux paternels ,  
Une sève plus forte et des jours éternels !  
Ces vers en vain frappés d'un pénible anathème ,  
Mon cœur , plus indulgent , les excuse et les aime ;  
Sous ces mètres rompus qui boitent en marchant ,  
Sous ces fausses couleurs au contraste tranchant ,  
Sous ce vernis trop vif qui fatigue la vue ,  
Sous cette vérité trop rampante et trop nue ,  
On y sent ce qu'à l'art l'homme demande en vain ,  
Ce foyer créateur où couve un feu divin ,  
Feu dont les passions alimentent la flamme ,  
Chaleur que l'ame exhale et communique à l'ame !  
Devant le sentiment le goût est désarmé ,  
Et mon cœur ne retient que ce qui l'a charmé !  
Comme au sein d'une nuit où ton regard expire ,  
Si quelque feu lointain sur un mont vient à luire ,  
L'œil volant de lui-même à la vive clarté ,  
Franchit , sans y toucher , des champs d'obscurité ,  
Ets'attachant dans l'ombre au seul point qui rayonne ,  
Oublie , en l'admirant , la nuit qui l'environne !  
Et tu veux aujourd'hui qu'ouvrant mon cœur au tien ,  
Je renoue en ces vers notre intime entretien ?  
Tu demandes de moi les haltes de ma vie ?  
Le compte de mes jours ? Mes jours ?... je les oublie ,  
Comme le voyageur , quand il a dénoué  
Sa ceinture de cuir , et qu'il a secoué  
De ses souliers poudreux la boue et la poussière ,  
Redoutant de porter un regard en arrière ,  
Dédaigne de compter tous les pas qu'il a faits  
Pour arriver enfin à son foyer de paix !  
Ainsi dans mon esprit ma route est effacée :  
Je n'en rappelle rien à ma triste pensée  
Que la source où j'ai bu dans le creux de ma main ,  
L'arbre qui répandit l'ombre sur mon chemin ,  
La fleur que sur ses bords ma main avait choisie  
Afin d'en respirer jusqu'au soir l'ambrosie ,  
Et qui , dès le matin , cédant à la chaleur ,  
Se pencha languissante et mourut sur mon cœur !  
  
Et de ma vie obscure , hélas ! qu'aurais je à dire ?  
Elle fut... ce qu'elle est pour tout ce qui respire ;  
Un rêve du matin qui commence éclatant  
Par de divins amours dans un palais flottant ,

Se poursuit dans le ciel , et finit sur la terre  
Par du pain et des pleurs sur un lit de misère !  
Ami , voilà la vie universelle , hélas !  
Et la mienne ; et pourtant je ne l'accuse pas !  
Juste envers le destin dont la coupe est diverse ,  
Je le bénis du miel que dans la mienne il verse.  
D'autres n'ont que l'absynthe ! Et moi , grâce au Sei-  
J'ai ce que leur misère appelle le bonheur : [gneur ,  
Un toit large et brillant sur un champ plein de gerbes ,  
Des prés où l'aigillon fait oudoyer mes herbes ,  
Des bois dont le murmure et l'ombre sont à moi ,  
Des troupeaux mugissans qui paissent sous ma loi ,  
Une femme , un enfant , trésors dont je m'enivre ,  
L'une par qui l'on vit , l'autre qui fait revivre ;  
Un foyer où jamais l'indigent éconduit  
N'entre sans déposer son bâton pour la nuit ,  
Où l'hospitalité , la main ouverte et pleine ,  
Peut donner sans peser le pain de la semaine ,  
Ou verser à l'ami qui visite mon toit  
Un vin qui réjouit la lèvre qui le boit !  
Que dirai-je de plus ? la douce solitude ,  
Le jour semblable au jour lié par l'habitude ,  
Une harpe , humble écho d'espérance et de foi .  
Et qui chante au dehors , quand mon cœur chante  
en moi ;

Le repos , la prière , un cœur exempt d'alarmes ,  
Et la paix du Seigneur , joyeuse dans les larmes !  
D'un seul de tous ces dons qui ne serait jaloux ?  
Mais combien manque-t-il à qui les reçut tous ?  
De quelque jus divin que Dieu nous la remplisse ,  
Toute l'eau de la vie a le goût du calice :  
La joie a son ennui , le plaisir sa langueur ,  
L'erreur du malheureux c'est de croire au bonheur !  
Que sert de jeter l'ancre , et de dire à sa barque :  
« Arrêtons-nous ! voilà le port que je te marque !  
» Tu dormiras ici comme une île des mers  
» Que ne peut soulever l'effort des flots amers ! »  
Tandis que nous parlons , une vague éternelle  
S'enfle sous le navire et l'emporte avec elle ;  
Sur les mers de ce monde il n'est jamais de port ,  
Et le naufrage seul nous jette sur le bord !

Jeune encor j'ai sondé ces ténèbres profondes ;  
La vie est un degré de l'échelle des mondes  
Que nous devons franchir pour arriver ailleurs !  
Souvent les pieds meurtris , le front blanc de sueurs ,  
Comme un homme essoufflé qui monte un sentier  
Se repose un moment , vaincu de lassitude ; [rude  
Sur cette marche même , hélas ! qu'il faut franchir ,  
Ou pour reprendre haleine ou pour se rafraîchir ,  
Ou s'arrête , on s'assied , on voit passer la foule ,  
Qui sur l'étroit degré se coudoie et se foule ,  
On reconnaît de l'œil et du cœur ses amis ,  
Les uns , par le courage et l'espoir affermis ,  
Montant d'un pas léger , que rien ne peut suspendre ,  
Les autres chancelans et prêts à redescendre !  
C'est parmi ces derniers que mon œil te trouva .  
Tu tombais ! Je criai ! Le Seigneur te sauva !  
Tu repris ton élan vers la céleste porte !  
Honneur en soit rendu , non à cette voix morte ,  
Mais au Dieu qui donna la vie à mes accens ,  
Qui met le trait sur l'arc , et la flamme à l'encens ,  
Fait un écho vivant de nos lèvres muettes ,  
Et dans nos cœurs fêlés verse ses eaux parfaites !

Ton cœur était l'or pur caché dans le filon ,  
 Qui n'attend pour briller que l'heure et le rayon ;  
 La perle au fond des mers , sous l'écaïlle captive  
 Qu'un pêcheur dans ses rets amène sur la rive :  
 L'or ne doit point de grâce aux sondes du mineur ,  
 Ni la perle aux filets , mais tous deux au Seigneur ,  
 Dont le regard divin scrute la terre et l'onde ,  
 Et dirige lui seul le filet ou la sonde !  
 Ainsi , sa vérité t'attendait à son jour ,  
 Et sa voix dans ta voix va parler à ton tour !  
 Oui , dût un froid mépris répondre à notre lyre ;  
 Dût notre vérité se nommer un délire ;  
 Dût notre âge , enivré des seuls soins d'ici-bas ,  
 Sourire , en nous disant : « Je ne vous connais pas ! »  
 Semblables devant l'homme à ces hardis prophètes  
 Que la dérision conviait à ses fêtes ,  
 Et qui sur leurs tyrans lançant l'Esprit divin ,  
 Gravaient trois mots obscurs sur les murs du festin ,  
 Répétons-lui toujours que l'univers est vide ,  
 Que la vie est un flot que chasse un vent rapide ,  
 Et qui doit nous porter à l'immortalité ,  
 Ou se fondre en écume , en bruit , en vanité ;  
 Que tout but ici-bas est trompeur ou fragile ,  
 Tout espoir abusé , tout mouvement stérile ;  
 Que les rêves de l'homme et ses ambitions ,  
 La sagesse , les arts , le bras des nations ,  
 Les efforts réunis des siècles et du monde  
 Ne peuvent retarder la mort d'une seconde ,  
 Faire avancer le jour d'une heure dans les airs ;  
 Ou rebrousser le vent et l'écume des mers !  
 Que l'homme n'a reçu du seul maître suprême  
 De puissance et d'empire ici que sur lui-même ,  
 Et qu'en dépit du siècle il n'a dans ce bas lieu  
 Qu'une œuvre : la vertu ; qu'une espérance : Dieu !  
 Ce sort est assez beau pour un peu de poussière ;  
 Il devrait consoler même un fils de lumière ,  
 De ne pouvoir changer les sentiers radieux  
 De ces astres lointains , poussière aussi des cieux .

Et puisse alors celui que notre langue adore ,  
 Comme un souffle vivant anime un bois sonore ,  
 Prêtant l'ame et la vie à nos pieux concerts ,  
 De son souffle incréé diviniser nos vers ,  
 Nos vers morts et formés de syllabes muettes ,  
 Si Dieu ne retentit dans la voix des poètes !  
 Leur donner ce qu'il a , puissance et vérité ,  
 Et ce que l'homme entend par immortalité !  
 C'est-à-dire un écho qui dure une seconde  
 Sur cet atome obscur que nous nommons un monde ,  
 Semblable , hélas ! à peine au retentissement  
 Qui , le soir , sous les bois se prolonge un moment ,  
 Quand le pâtre brisant son chalumeau sonore ,  
 Du son qu'il n'entend plus l'air ému vibre encore !  
 Et même de ce prix ne soyons point jaloux !  
 Chantons , pour soulager ce qui gémit en nous !  
 Quand la source à la mer a versé son eau pure ,  
 Qu'importe si l'abîme étouffe son murmure ?  
 Qu'importe si les vents dispersent sur les mers  
 Le cri qu'a jeté l'aigle en traversant les airs ,  
 Quand l'oiseau , s'élevant des rochers du rivage ,  
 Plane dans le rayon au dessus du nuage ,  
 Qu'il n'entend plus la vague , et qu'il voit sous ses yeux  
 Ces abîmes d'azur qui sont pour nous les cieux !

## HARMONIE VII.

### Le Tombeau d'une Mère.

Un jour , les yeux lassés de veilles et de larmes ,  
 Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes ,  
 Je disais à l'aurore : En vain tu vas briller ;  
 La nature trahit nos yeux par ses merveilles ,  
 Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles ,  
 Ne sourit que pour nous railler !

Rien n'est vrai , rien n'est faux ; tout est songe et men-  
 Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge . [songe ,  
 Nos seules vérités , hommes , sont nos douleurs !  
 Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie ,  
 Étincelle dont l'ame est à peine éblouie  
 Qu'elle va s'allumer ailleurs !

Plus nous ouvrons les yeux , plus la nuit est profonde :  
 Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde ,  
 Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé ,  
 Et tout flotte et tout tombe ainsi que la poussière  
 Que fait en tourbillons dans l'aride carrière  
 Lever le pied d'un insensé !

Je disais ; et mes yeux voyaient avec envie  
 Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie  
 Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil ;  
 Au sillon , au rocher j'attachais ma paupière ,  
 Et ce regard disait ? A la brute , à la pierre ,  
 Au moins , que ne suis-je pareil ?

Et ce regard , errant comme l'œil du pilote  
 Qui demande sa route à l'abîme qui flotte ,  
 S'arrêta tout à coup fixé sur un tombeau !  
 Tombeau , cher entretien d'une douleur amère ,  
 Où le gazon sacré qui recouvre ma mère  
 Grandit sous les pleurs du hameau !

Là , quand l'ange voilé sous les traits d'une femme  
 Dans le Dieu sa lumière eut exhalé son ame ,  
 Comme on souffle une lampe à l'approche du jour ,  
 A l'ombre des autels qu'elle aimait à toute heure ,  
 Je lui creusai moi-même une étroite demeure ,  
 Une porte à l'autre séjour !

Là dort dans son espoir celle dont le sourire  
 Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire ,  
 Ce cœur source du mien , ce sein qui m'a conçu ,  
 Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses ,  
 Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses ,  
 Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée !  
 D'une vie à bien faire uniquement passée .  
 D'innocence , d'amour , d'espoir , de pureté ,  
 Tant d'aspirations vers son Dieu répétées ,  
 Tant de foi dans la mort , tant de vertus jetées  
 En gage à l'immortalité !

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,  
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,  
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,  
Tant de soupirs brûlans vers une autre patrie,  
Et tant de patience à porter une vie  
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela pourquoi ? Pour qu'un creux dans le sable  
Absorbât pour jamais cet être intarissable !  
Pour que ces vils sillons en fussent engraisés !  
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte  
Grandit, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte !  
Un peu de cendre était assez !

Non, non ; pour éclairer trois pas sur la poussière  
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,  
Cette ame au long regard, à l'héroïque effort !  
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,  
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe,  
Et plus évident que la mort !

Et mon œil, convaincu de ce grand témoignage,  
Se releva de terre et sortit du nuage,  
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau !  
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !  
En vain la vie est dure et la mort est amère,  
Qui peut douter sur son tombeau ?

---

### HARMONIE VIII.

#### *Le Génie dans l'obscurité.*

*M. M. Peiboul,*

A NIMES.

Le souffle inspirateur qui fait de l'ame humaine  
Un instrument mélodieux,  
Dédaigne des palais la pompe souveraine :  
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine  
Des palais rayonnans des cieus ?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,  
Sur la cabane des pasteurs,  
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,  
Et couve en souriant un glorieux mystère  
Dans un berceau mouillé de pleurs !

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître  
Réchauffe de son seul amour ;  
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,  
Qui pleure les chevreaux que ses pas menaient paître,  
Et qui sera Virgile un jour !

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile  
Sur l'onde, au hasard des courans,

Que l'éclair du Sina visite entre cent mille,  
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile  
Pour la tombe de ses tyrans !

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière  
Mûrit pour l'immortalité  
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,  
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,  
La gloire dans l'obscurité !

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,  
Qui vient tous les cent ans, nouveau,  
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,  
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,  
Mais dont nul ne sait le berceau !

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie,  
Viennne d'en haut te réveiller,  
Souviens-toi de Jacob ! Les songes du génie  
Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie  
Qu'une pierre pour oreiller !

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,  
Que j'échangerais volontiers  
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde  
Pour une heure du temps où je n'avais au monde  
Que ma vigne et que mes figuiers !

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon ame,  
Et que nul or ne peut payer,  
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme  
Que ma mère allumait ainsi qu'une humble femme  
Éclairait son étroit foyer !

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre  
Que nous préparait son amour,  
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre,  
Riche des simples fruits que le champ faisait naître,  
Et d'un pain qui suffit au jour !

---

### HARMONIE IX.

#### *Pourquoi mon ame est-elle triste ?*

Pourquoi gémis-tu sans cesse,  
O mon ame, réponds-moi !  
D'où vient ce poids de tristesse  
Qui pèse aujourd'hui sur toi ?  
Au tombeau qui nous dévore,  
Pleurant, tu n'as pas encore  
Conduit tes derniers amis !  
L'astre serein de ta vie  
S'élève encore ; et l'envie  
Cherche pourquoi tu gémis !

La terre encore a des plages,  
Le ciel encore a des jours,

La gloire encor des orages ,  
Le cœur encor des amours ;  
La nature offre à tes veilles  
Des mystères , des merveilles ,  
Qu'aucun œil n'a profané ,  
Et flétrissant tout d'avance  
Dans les champs de l'espérance  
Ta main n'a pas tout glané !

Et qu'est-ce que la terre ? Une prison flottante ,  
Une demeure étroite , un navire , une tente  
Que son Dieu dans l'espace a dressé pour un jour ,  
Et dont le vent du ciel en trois pas fait le tour !  
Des plaines , des vallons , des mers et des collines  
Où tout sort de la poudre et retourne en ruines ,  
Et dont la masse à peine est à l'immensité  
Ce que l'heure qui sonne est à l'éternité !  
Fange en palais pétrie , hélas ! mais toujours fange ,  
Où tout est monotone et cependant tout change !

Et qu'est-ce que la vie ? Un réveil d'un moment !  
De naître et de mourir un court étonnement !  
Un mot qu'avec mépris l'Être éternel prononce !  
Labyrinthe sans clef ! question sans réponse !  
Songe qui s'évapore , étincelle qui fuit !  
Éclair qui sort de l'ombre et rentre dans la nuit ,  
Minute que le temps prête et retire à l'homme ,  
Chose qui ne vaut pas le mot dont on la nomme !

Et qu'est-ce que la gloire ? Un vain son répété ,  
Une dérision de notre vanité !  
Un nom qui retentit sur des lèvres mortelles ,  
Vain , trompeur , inconstant , périssable comme elles ,  
Et qui , tantôt croissant et tantôt affaibli ,  
Passe de bouche en bouche à l'éternel oubli !  
Nectar empoisonné dont notre orgueil s'enivre ,  
Qui fait mourir deux fois ce qui veut toujours vivre !

Et qu'est-ce que l'amour ? Ah ! prêt à le nommer ,  
Ma bouche en le niant craindrait de blasphémer !  
Lui seul est au-dessus de tout mot qui l'exprime !  
Éclair brillant et pur du feu qui nous anime ,  
Étincelle ravie au grand foyer des cieux !  
Char de feu qui , vivans , nous porte au rang des dieux !  
Rayon ! foudre des sens ! inextinguible flamme  
Qui fond deux cœurs mortels et n'en fait plus qu'une  
Il est !... il serait tout , s'il ne devait finir ! [ame !  
Si le cœur d'un mortel le pouvait contenir ,  
Ou si , semblable au feu dont Dieu fit son emblème ,  
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même !

Mais quand ces biens que l'homme envie  
Déborderaient dans un seul cœur ,  
La mort seule au bout de la vie  
Fait un supplice du bonheur !  
Le flot du temps qui nous entraîne  
N'attend pas que la joie humaine  
Fleurisse long-temps sur son cours !  
Race éphémère et fugitive  
Que peux-tu semer sur la rive  
De ce torrent qui fuit toujours !

Il fuit , et ses rives fanées  
M'annoncent déjà qu'il est tard !  
Il fuit , et mes vertes années

Disparaissent de mon regard ;  
Chaque projet , chaque espérance  
Ressemble à ce liège qu'on lance  
Sur la trace des matelots ,  
Qui ne s'éloigne et ne surnage  
Que pour mesurer le sillage  
Du navire qui fend les flots !

Où suis-je ? Est-ce moi ? Je m'éveille  
D'un songe qui n'est pas fini !  
Tout était promesse et merveille  
Dans un avenir infini !  
J'étais jeune !... Hélas ! mes années  
Sur ma tête tombent fanées  
Et ne fleuriront jamais !  
Mon cœur était plein !... il est vide !  
Mon sein fécond !... il est aride !  
J'aimais !... où sont ceux que j'aimais ?

Mes jours que le deuil décolore  
Glissent avant d'être comptés ;  
Mon cœur , hélas ! palpite encore  
De ses dernières voluptés !  
Sous mes pas la terre est couverte  
De plus d'une palme encor verte ,  
Mais qui survit à mes désirs :  
Tant d'objets chers à ma paupière  
Sont encor là , sur la poussière  
Tièdes de mes brûlans soupirs !

Je vois passer , je vois sourire  
La femme aux perfides appas ,  
Qui m'enivra d'un long délire ,  
Dont mes lèvres baisaient les pas !  
Ses blonds cheveux flottent encore ,  
Les fraîches couleurs de l'aurore  
Teignent toujours son front charmant ,  
Et dans l'azur de sa paupière  
Brille encore assez de lumière  
Pour fasciner l'œil d'un amant !

La foule qui s'ouvre à mesure  
La flatte encor d'un long coup d'œil ,  
Et la poursuit d'un doux murmure  
Dont s'enivre son jeune orgueil ;  
Et moi ! je souris et je passe ,  
Sans effort de mon cœur j'efface  
Ce songe de félicité ,  
Et je dis , la pitié dans l'ame :  
Amour ! se peut-il que ta flamme  
Meure encore avant la beauté ?

Hélas ! dans une longue vie  
Que reste-t-il après l'amour ?  
Dans notre paupière éblouie  
Ce qu'il reste après un beau jour !  
Ce qu'il reste à la voile vide  
Quand le dernier vent qui la ride  
S'abat sur le flot assoupi ,  
Ce qu'il reste au chaume sauvage ,  
Lorsque les ailes de l'orage  
Sur la terre ont vidé l'épi !

Et pourtant il faut vivre encore ,  
Dormir , s'éveiller tour à tour ,  
Et traîner d'aurore en aurore



Ce fardeau renaissant du jour !  
 Quand on a bu jusqu'à la lie  
 La coupe écumante de vie ,  
 Ah ! la briser serait un bien !  
 Espérer , attendre , c'est vivre !  
 Que sert de compter et de suivre  
 Des jours qui n'apportent plus rien ?

Voilà pourquoi mon ame est lasse  
 Du vide affreux qui la remplit ;  
 Pourquoi mon cœur change de place  
 Comme un malade dans son lit ;  
 Pourquoi mon errante pensée ,  
 Comme une colombe blessée ,  
 Ne se repose en aucun lieu ;  
 Pourquoi j'ai détourné la vue  
 De cette terre ingrate et nue ;  
 Et j'ai dit à la fin : Mon Dieu !

Comme un souffle d'un vent d'orage  
 Soulevant l'humble passereau  
 L'emporte au-dessus du nuage ,  
 Loin du toit qui fut son berceau ;  
 Sans même que son aile tremble ,  
 L'aquilon le soutient ; il semble  
 Bercé sur les vagues des airs ;  
 Ainsi cette seule pensée  
 Emporta mon ame oppressée  
 Jusqu'à la source des éclairs !

C'est Dieu , pensais je , qui m'emporte ,  
 L'infini s'ouvre sous mes pas !  
 Que mon aile naissante est forte !  
 Quels cieus ne tenterons-nous pas ?  
 La foi même , un pied sur la terre ,  
 Monte de mystère en mystère ,  
 Jusqu'ou l'on monte sans mourir !  
 J'irai , plein de sa soif sublime ,  
 Me désaltérer dans l'abîme  
 Que je ne verrai plus tarir !

J'ai cherché le Dieu que j'adore  
 Partout où l'instinct m'a conduit ,  
 Sous les voiles d'or de l'aurore ,  
 Chez les étoiles de la nuit ;  
 Le firmament n'a point de voûtes ,  
 Les feux , les vents n'ont point de routes  
 Où mon œil n'ait plongé cent fois :  
 Toujours présente à ma mémoire ,  
 Partout où se montrait sa gloire ,  
 Il entendait monter ma voix !

Je l'ai cherché dans les merveilles ,  
 OÈuvre parlante de ses mains ,  
 Dans la solitude et les veilles ,  
 Et dans les songes des humains !  
 L'épi , le brin d'herbe , l'insecte  
 Me disaient : Adore et respecte !  
 Sa sagesse a passé par là !  
 Et ces catastrophes fatales ,  
 Dont l'histoire enfle ses annales ,  
 Me criaient plus haut : Le voilà !

A chaque éclair , à chaque étoile  
 Que je découvrais dans les cieus ,

Je croyais voir tomber le voile  
 Qui le dérobaît à mes yeux.  
 Je disais : Un mystère encore !  
 Voici son ombre , son aurore ,  
 Mon ame ! il va paraître enfin !  
 Et toujours , ô triste pensée !  
 Toujours quelque lettre effacée  
 Manquait , hélas ! au nom divin.

Et maintenant , dans ma misère ,  
 Je n'en sais pas plus que l'enfant  
 Qui balbutie après sa mère  
 Ce nom sublime et triomphant ;  
 Je n'en sais pas plus que l'aurore ,  
 Qui de son regard vient d'éclorre ,  
 Et le cherche en vain en tout lieu ,  
 Pas plus que toute la nature ,  
 Qui le raconte et le murmure ,  
 Et demande : Où donc est mon Dieu ?

Voilà pourquoi mon ame est triste ,  
 Comme une mer brisant la nuit sur un écueil ,  
 Comme la harpe du Psalmiste ,  
 Quand il pleure au bord d'un cercueil !  
 Comme l'Horeb voilé sous un nuage sombre ,  
 Comme un ciel sans étoile , ou comme un jour sans om-  
 Ou comme ce vieillard qu'on ne put consoler , [bre,  
 Qui , le cœur débordant d'une douleur farouche ,  
 Ne pouvait plus tarir la plainte sur sa bouche ,  
 Et disait : Laissez-moi parler \* !

Mais que dis-je , Est-ce toi ? vérité , jour suprême !  
 Qui te caches sous ta splendeur ?  
 Ou n'est-ce pas mon œil qui s'est voilé lui-même  
 Sous les nuages de mon cœur ?

Ces enfans prosternés aux marches de ton temple ,  
 Ces humbles femmes , ces vieillards ,  
 Leur ame te possède et leur œil te contemple ,  
 Ta gloire éclate à leurs regards !

Et moi , je plonge en vain sous tant d'ombres funèbres ,  
 Ta splendeur te dérobaît à moi !  
 Ah ! le regard qui cherche a donc plus de ténèbres  
 Que l'œil abaissé devant toi !

Dieu de la lumière ,  
 Entends ma prière ,  
 Frappe ma paupière ,  
 Comme le rocher !  
 Que le jour se fasse ,  
 Car mon ame est lasse ,  
 Seigneur , de chercher !  
 Astre que j'adore ,  
 Ce jour que j'implore  
 N'est point dans l'aurore ,  
 N'est pas dans les cieus !  
 Vérité suprême !  
 Jour mystérieux !  
 De l'heure où l'on t'aime ,  
 Il est en nous-même ,  
 Il est dans nos yeux !

\* Job , chap. xxi.

## HARMONIE X.

## La Retraite.

*Réponse à M. Victor Hugo.*

Je sommeillais sans rêve,  
Comme Écho dans mes bois ;  
Mais qu'une voix s'élève,  
Soudain la mienne achève ;  
Un son me rend la voix.

Que celle qui m'éveille  
A de touchans concerts !  
Jamais à mon oreille  
Harpe ou lyre pareille  
N'enchantait ces déserts ,

Depuis l'heure charmante  
Où le servant d'amour,  
Sa harpe sous sa mante,  
Venait pour une amante  
Soupirer sous la tour.

C'est la voix fraîche et pure  
D'un enfant des cités,  
Qui, las de leur murmure,  
Demande à la nature  
Des jours plus abrités ;

Un toit où se repose  
L'ombre des bois épais,  
Un ruisseau qui l'arrose,  
Et le buisson de rose  
Où l'oiseau chante auprès !

L'uniforme habitude  
Qui lie au jour le jour,  
Point de gloire ou d'étude,  
Rien que la solitude,  
La prière et l'amour !

Ah ! ton rêve est un rêve,  
Ami, ce rien est tout !  
Ta vie a trop de sève ;  
Mais attends, l'âge enlève  
L'ivresse et le dégoût !

Plus, hélas ! sur la terre,  
L'homme compte de jours,  
Plus la route est sévère,  
Et plus le cœur resserre  
Sa vie et ses amours !

Fuis ces champs de bataille  
Où l'insecte pensant  
S'agite et se travaille

Autour d'un brin de paille  
Qu'écrase le passant !

Je sais sur la colline  
Une blanche maison ;  
Un rocher la domine,  
Un buisson d'aubépine  
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève  
Bruit qui fasse penser ;  
Jusqu'à ce qu'il s'achève  
On peut mener son rêve  
Et le recommencer.

Le clocher du village  
Surmonte ce séjour,  
Sa voix comme un hommage  
Monte au premier nuage  
Que colore le jour !

Signal de la prière,  
Elle part du saint lieu,  
Appelant la première  
L'enfant de la chaumière  
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule  
Le long des églantiers,  
Vous voyez l'humble foule  
Qui serpente et s'écoule  
Dans les pieux sentiers ;

C'est la pauvre orpheline  
Pour qui le jour est court,  
Qui déroule et termine  
Pendant qu'elle chemine  
Son fuseau déjà lourd ;

C'est l'aveugle que guide  
Le mur accoutumé,  
Le mendiant timide  
Et dont la main dévide  
Son rosaire enfumé ;

C'est l'enfant qui caresse  
En passant chaque fleur,  
Le vieillard qui se presse :  
L'enfance et la vieillesse  
Sont amis du Seigneur !

La fenêtre est tournée  
Vers le champ des tombeaux,  
Où l'herbe moutonnée  
Couvre après la journée  
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance  
Ce voile du sommeil ;  
Là tout fut innocence,  
Là tout dit : Espérance !  
Tout parle de réveil !

Mon œil, quand il y tombe,  
Voit l'amoureux oiseau

Voler de tombe en tombe,  
Ainsi que la colombe  
Qui porta le rameau ,

Ou quelque pauvre veuve,  
Aux longs rayons du soir,  
Sur une pierre neuve ,  
Signe de son épreuve ,  
S'agenouiller , s'asseoir ;

Et l'espoir sur la bouche ,  
Contempler du tombeau ,  
Sous les cyprès qu'il touche ,  
Le soleil qui se couche  
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie  
Veillent là près des morts ,  
Et l'ame recueillie  
Des vagues de la vie  
Croit y toucher les bords !

---

## HARMONIE XI.

### Cantate pour les Enfants

#### D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

#### RÉCITATIF.

Le temple de Sion était dans le silence ;  
Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu :  
Les foyers odorans que l'encensoir balance  
S'éteignaient ; et l'encens, comme un nuage immense,  
S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.  
Les docteurs de la loi , les chefs de la prière,  
Étaient assis dans leur orgueil ;  
Sous leurs sourcils pensifs, ils cachaient leur paupière,  
Ou lançaient sur la foule un superbe coup d'œil.  
Leur voix interrogeait la timide jeunesse,  
Les rides de leur front témoignaient leur sagesse.  
Respirant du Sina l'antique majesté,  
De leurs cheveux blanchis, de leur barbe touffue  
On croyait voir glisser sur leur poitrine nue  
La lumière et la charité ;  
Comme des neiges des montagnes  
Descendent , ô Sâron , sur tes humbles campagnes  
Le jour et la fertilité !

Un enfant devant eux s'avança, plein de grâce ;  
La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,  
Puis se refermait sur sa trace :

Il semblait éclairer l'espace  
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait !

Des ombres de sa chevelure  
Son front sortait, comme un rayon  
Échappé de la nue obscure  
Éclaire un sévère horizon.

Ce front pur et mélancolique  
S'avavançait sur l'œil inspiré ;  
Tel qu'un majestueux portique  
S'avance sur un seuil sacré !

L'éclair céleste de son ame  
S'adoucissait dans son œil pur ,  
Comme une étoile dont la flamme  
Sort plus douce des flots d'azur.

Il parla ; les sages doutèrent  
De leur orgueilleuse raison ,  
Et les colonnes l'écoutèrent ,  
Les colonnes de Salomon !

PREMIÈRE VOIX.

O merveilleuse histoire , ô prodiges étranges ,  
Que la mère à ses fils se plaît à raconter !

DEUXIÈME VOIX.

Que disait cet enfant ?

PREMIÈRE VOIX.

Interrogez les anges ,

Eux seuls pourraient le répéter.

DEUXIÈME VOIX.

D'où sortait ce Joas ?

PREMIÈRE VOIX.

De l'ombre de la vie ,

De l'exil, du silence et de la pauvreté.

DEUXIÈME VOIX.

Comment disparut-il de la foule ravie ?

PREMIÈRE VOIX.

Il rentra dans l'obscurité ;

Dans les humbles travaux d'une vie inconnue ,

Comme l'aurore sous la nue ,

Il se cacha vingt ans dans son humilité.

On ne le revit plus qu'à la fin du mystère ,

Enseignant le ciel à la terre ,

Sur le sable ou sur l'eau semant la vérité ;

Puis traînant son supplice au sommet du Calvaire ,

De l'homme qu'il aimait , victime volontaire ,

Revêtir l'iniquité ,

Arroser de son sang sa semence prospère ,

Et payer à son père ,

Le monde racheté.

LE CHŒUR.

Du sage et de l'enfant c'est le maître sublime ;

C'est le flambeau qui nous luit ,

C'est l'ame qui nous anime ,

Le chemin qui nous conduit.

PREMIÈRE VOIX.

Il disait à celui dont la main nous repousse :

« Laissez-les venir à moi. »

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà qu'une main mystérieuse et douce

Tout petits jusqu'à lui nous mène par la foi.

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : « Faites-vous des trésors que la rouille

Ne puisse pas ronger sous d'impuissans verroux. »

## DEUXIÈME VOIX.

Et voilà que des mains que ce mot seul dépouille,  
S'ouvrent devant lui seul et s'épanchent sur nous.

## PREMIÈRE VOIX.

Il disait : « Espérez et fiez-vous au Père ;  
L'hirondelle n'a point de palais sur la terre,  
Elle trouve au sommet de la tour solitaire  
Une tuile pour ses petits.

Le passereau n'a pas semé la graine amère,  
Mais de tous ses enfans la Providence est mère,  
L'une a le toit du riche et l'autre a ses épis. »

## LE CHŒUR.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,  
Le toit de l'étranger nous prête ses abris ;  
Le passereau de l'Évangile,  
Nous ne moissonnons point et nous sommes nourris.

## DEUXIÈME VOIX.

Que disait-il encor ?

## PREMIÈRE VOIX.

« Voyez sur la verdure  
Éclater le lis du vallon !  
Pour se composer sa parure  
Il n'a filé de lin, ni tissu de toison ;  
Et pourtant sa tunique est plus riche et plus pure  
Que les robes de Salomon. »

## LE CHŒUR.

Nous sommes le lis des vallées,  
Les tièdes laines des brebis  
Par nous n'ont point été filées,  
Et sa main invisible a tissé nos habits.

## DEUXIÈME VOIX.

Et nous, enfans, que peut notre reconnaissance ?  
Nos toits sont sans trésors, et notre âge impuissant ;  
Nous n'avons que nos mains à lever en silence  
Vers cette Providence  
D'où vient la récompense,  
D'où le bienfait descend !

## PREMIÈRE VOIX

Et que pourraient de plus les rois et leur puissance ?  
Pour nos modestes bienfaiteurs  
Priez donc, élevez la voix de l'innocence :  
La prière s'épure en passant par vos cœurs.

## DEUXIÈME VOIX.

Heureux l'homme pour qui la prière attendrie  
S'élève des lèvres d'autrui !  
Il obtient par la voix de l'orphelin qui prie  
Plus qu'il n'a fait pour lui.

## PREMIÈRE VOIX.

La prière est le don sans tache et sans souillure  
Que devant l'autel du Très-Haut  
L'homme doit présenter dans une argile pure  
Et dans des vases sans défaut.  
Comment offrir ce don dans ce métal profane  
Que sa sainteté nous défend ?

Du cristal ou de l'or que notre encens émane,  
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant.

## PREMIÈRE VOIX.

Le vœu souvent perdu de nos cœurs s'évapore,  
Mais ce vœu de nos cœurs par d'autres présenté,  
Est comme un faible son dans un temple sonore,  
Qui d'échos en échos, croissant et répété,  
S'élève et retentit jusqu'à l'éternité.

## DEUXIÈME VOIX.

Prions donc, élevons la voix de l'innocence,  
La prière s'épure en passant par nos cœurs :  
Les anges porteront à la Toute-Puissance  
Nos bénédictions et l'encens de nos pleurs.  
Prions donc, élevons la voix de l'innocence :  
La prière s'épure en passant par nos cœurs.

## PRIÈRE.

O toi dont l'oreille s'incline  
Au nid du pauvre passereau,  
Au brin d'herbe de la colline  
Qui soupire après un peu d'eau.

Providence qui les console,  
Toi qui sais de quelle humble main  
S'échappe la secrète obole  
Dont le pauvre achète son pain.

Toi qui tiens dans ta main diverse  
L'abondance et la nudité,  
Afin que de leur doux commerce  
Naissent justice et charité,

Charge-toi seule, ô Providence !  
De connaître nos bienfaiteurs,  
Et de puiser leur récompense  
Dans les trésors de tes faveurs.

Notre cœur, qui pour eux t'implore,  
A l'ignorance est condamné ;  
Car toujours leur main gauche ignore  
Ce que leur main droite a donné.

Mais que le bienfait qui se cache  
Sous l'humble manteau de la foi,  
A leurs mains pieuses s'attache  
Et les trahisse devant toi.

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,  
Que leurs soupirs les plus voilés  
Soient exaucés dans ta clémence  
Avant de t'être révélés.

Que leurs mères dans leur vieillesse  
Ne meurent qu'après des jours pleins,  
Et que les fils de leur jeunesse  
Ne restent jamais orphelins.

Mais que leur race se succède  
Comme les chênes de Membré,  
Dont aux ans le vieux tronc ne cède  
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines,  
Dans les sources de Siloé,  
Où nul flot ne sort des fontaines  
Qu'après que d'autres ont coulé.



## LIVRE QUATRIÈME.

### HARMONIE I.

#### Gymne de la Mort.

Élève-toi, mon ame, au-dessus de toi-même,  
Voici l'épreuve de ta foi!  
Que l'impie assistant à ton heure suprême  
Ne dise pas : Voyez, il tremble comme moi!  
La voilà, cette heure suivie  
Par l'aube de l'éternité,  
Cette heure qui juge la vie  
Et sonne l'immortalité ;

Et tu pâlerais devant elle ?  
Ame à l'espérance infidèle !  
Tu démentirais tant de jours,  
Tant de nuits, passés à te dire :  
Je vis, je languis, je soupire ?  
Ah ! mourons pour vivre toujours !

Oui, tu meurs ! déjà ta dépouille  
De la terre subit les lois,  
Et de la fange qui te souille  
Déjà tu ne sens plus le poids ;  
Sentir ce vil poids c'était vivre !  
Et le moment qui te délivre,  
Les hommes l'appellent mourir !  
Tel un esclave libre à peine  
Croit qu'on emporte avec sa chaîne  
Ses bras qu'il ne sent plus souffrir !

Ah ! laisse aux sens, à la matière,  
Ces illusions du tombeau !  
Toi, crois-en à ta vie entière,  
A la foi qui fut ton flambeau !  
Crois-en à cette soif sublime,  
A ce pressentiment intime  
Qui se sent survivre après toi !  
Meurs, mon ame, avec assurance ;  
L'amour, la vertu, l'espérance,  
En savent plus qu'un jour d'effroi !

Qu'était-ce que ta vie ? Exil, ennui, souffrance,  
Un holocauste à l'espérance,  
Un long acte de foi chaque jour répété !  
Tandis que l'insensé buvait à plein calice,  
Tu versais à tes pieds ta coupe en sacrifice,  
Et tu disais : J'ai soif, mais d'immortalité !

Tu vas boire à la source vive  
D'où coulent les temps et les jours,

Océan sans fond et sans rive,  
Toujours plein, débordant toujours !  
L'astre que tu vas voir éclore  
Ne mesure plus par aurore  
La vie, hélas ! prête à tarir,  
Comme l'astre de nos demeures  
Qui n'ajoute au présent des heures  
Qu'en retranchant à l'avenir !

Oublie un monde qui s'efface,  
Oublie une obscure prison,  
Que ton regard privé d'espace  
Découvre enfin son horizon !  
Vois-tu ces voûtes azurées  
Dont les arches démesurées  
S'entr'ouvrent pour s'étendre encor ?  
Bientôt leur courbe incalculable  
Te sera ce qu'un grain de sable  
Est au vol brûlant du condor !

Tu vas voir la céleste armée  
Déployer ses orbes sans fin,  
Comme une poussière animée  
Qu'agite le souffle divin !  
Ces doux soleils dont ta paupière  
Devinait de loin la lumière  
Vont s'épanouir sous tes yeux,  
Et chacun d'eux dans son langage  
Va te saluer au passage  
Du grand nom que chantent les cieux !

Tu leur demanderas les rêves  
Que ton cœur élançait vers eux,  
Pendant ces nuits où tu te lèves  
Pour te pénétrer de leurs feux !  
Tu leur demanderas les traces  
Des êtres chéris dont les places  
Restèrent vides ici-bas,  
Et tu sauras sur quelle flamme  
Leur ame arrachée à ton ame  
En montant imprima ses pas !

Tu verras quels êtres habitent  
Ces palais flottans de l'éther  
Qui nagent, volent, ou palpitent,  
Enfans de la flamme ou de l'air,  
Chœurs qui chantent, voix qui bénissent,  
Miroirs de feu qui réfléchissent,  
Ailes qui voilent Jéhova !  
Poudre vivante de ce temple,  
Dont chaque atome le contemple,  
L'adore et lui crie : Hosanna !

Dans ce pur océan de vie  
Bouillonnant de joie et d'amour,  
La mort va te plonger ravie

Comme une étincelle au grand jour !  
 Son flux vers l'éternelle aurore  
 Va te porter, obscure encore ,  
 Jusqu'à l'astre qui toujours luit ,  
 Comme un flot que la mer soulève  
 Roule aux bords où le jour se lève  
 Sa brillante écume , et s'enfuit !

Détestais-tu la tyrannie ,  
 Adorais-tu la liberté ,  
 De l'oppression impunie  
 Ton œil était-il révolté ;  
 Avais-tu soif de la justice ,  
 Horreur du mal, honte du vice ;  
 Versais-tu des larmes de sang  
 Quand l'imposture ou la bassesse  
 Livraient l'innocente faiblesse  
 Aux serres du crime puissant ;

Sentais-tu la lutte éternelle  
 Du bonheur et de la vertu ,  
 Et la lutte encor plus cruelle  
 Du cœur par le cœur combattu :  
 Rougissais-tu de ce nom d'homme  
 Dont le ciel rit, quand l'orgueil nomme  
 Cette machine à deux ressorts ,  
 L'un de boue et l'autre de flamme ,  
 Trop avili s'il n'est qu'une ame ,  
 Trop sublime s'il n'est qu'un corps ;

Pleurais-tu quand la calomnie  
 Souillait la gloire de poison ,  
 Ou quand les ailes du génie  
 Se brisaient contre sa prison ;  
 Pleurais-tu lorsque Philomèle ,  
 Couvant ses petits sous son aile ,  
 Tombait sous l'ongle du vautour ;  
 Quand la faux tranchait une rose ,  
 Ou que la vierge à peine éclosse  
 Mourait à son premier amour ;

Et sentais-tu ce vide immense  
 Et cet inexorable ennui ,  
 Et ce néant de l'existence ,  
 Cercle étroit qui tourne sur lui :  
 Même en t'enivrant de délices  
 Buvais-tu le fond des calices ;  
 Heureuse encor n'avais-tu pas  
 Et ces amertumes sans causes ,  
 Et ces désirs brûlans de choses  
 Qui n'ont que leurs noms ici-bas ?

Triomphe donc, ame exilée ;  
 Tu vas dans un monde meilleur ,  
 Où toute larme est consolée ,  
 Où tout désir est le bonheur !  
 Où l'être qui se purifie  
 N'emporte rien de cette vie  
 Que ce qu'il a d'égal aux dieux ,  
 Comme la cime encore obscure  
 Dont l'ombre décroît, à mesure  
 Que le jour monte dans les cieus.

Là sont tant de larmes versées  
 Pendant ton exil sous les cieus ,

Tant de prières élançées  
 Du fond d'un cœur tendre et pieux !  
 Là tant de soupirs de tristesse ,  
 Tant de beaux songes de jeunesse !  
 Là les amis qui t'ont quitté ,  
 Épiant ta dernière haleine ,  
 Te tendent leur main déjà pleine  
 Des dons de l'immortalité !

Ne vois-tu pas des étincelles  
 Dans les ombres poindre et flotter ?  
 N'entends-tu pas frémir les ailes  
 De l'esprit qui va t'emporter ?  
 Bientôt, nageant de nue en nue ,  
 Tu vas te sentir revêtue  
 Des rayons du divin séjour ,  
 Comme une onde qui s'évapore  
 Contracte en montant vers l'aurore  
 La chaleur et l'éclat du jour !

Encore une heure de souffrance ,  
 Encore un douloureux adieu !  
 Puis endors-toi dans l'espérance  
 Pour te réveiller dans ton Dieu !  
 Tel sur la foi de ses étoiles  
 Le pilote pliant ses voiles  
 Pressent la terre sans la voir ,  
 S'endort en rêvant les rivages  
 Et trouve en s'éveillant des plages  
 Plus sereines que son espoir.

---

## HARMONIE II.

---

### Invocation pour les Grecs.

1826.

---

N'es-tu plus le Dieu des armées ?  
 N'es-tu plus le Dieu des combats ?  
 Ils périssent , Seigneur , si tu ne réponds pas !  
 L'ombre du cimetière est déjà sur leurs pas !  
 Aux livides lucurs des cités enflammées ,  
 Vois-tu ces bandes désarmées ,  
 Ces enfans , ces vieillards , ces vierges alarmées ?  
 Ils flottent au hasard de l'outrage au trépas ,  
 Ils regardent la mer, ils te tendent les bras ;  
 N'es-tu plus le Dieu des armées ?  
 N'es-tu plus le Dieu des combats ?

Jadis tu te levais ! tes tribus palpitantes  
 Criaient : Seigneur ! Seigneur ! ou jamais, ou demain !  
 Tu sortais tout armé , tu combattais ! soudain  
 L'Assyrien frappé tombait sans voir ta main ,  
 D'un souffle de la peur tu balayais ses tentes ,  
 Ses ossemens blanchis nous traçaient le chemin !  
 Où sont-ils ? où sont-ils ces sublimes spectacles

Qu'ont vus les flots de Gad et les monts de Séirs ?  
 Et quoi ! la terre a des martyrs,  
 Et le ciel n'a plus de miracles ?

Cependant tout un peuple a crié : Sauve-moi !  
 Nous tombons en ton nom, nous périssons pour toi !

Les monts l'ont entendu ! les échos de l'Attique  
 De caverne en caverne ont répété ses cris,  
 Athènes a tressailli sous sa poussière antique,  
 Sparte les a roulés de débris en débris !  
 Les mers l'ont entendu ! Les vagues sur leurs plages,  
 Les vaisseaux qui passaient, les mâts l'ont entendu !  
 Le lion sur l'Œta, l'aigle au sein des nuages ;  
 Et toi seul, ô mon Dieu ! tu n'as pas répondu !

Ils t'ont prié, Seigneur, de la nuit à l'aurore,  
 Sous tous les noms divins où l'univers t'adore ;  
 Ils ont brisé pour toi leurs dieux, ces dieux mortels,  
 Ils ont pétri, Seigneur, avec l'eau des collines,  
 La poudre des tombeaux, les cendres des ruines,  
 Pour te fabriquer des autels !

Des autels à Délos ! des autels sur Égine !  
 Des autels à Platée, à Leuctre, à Marathon !  
 Des autels sur la grève où pleure Salamine !  
 Des autels sur le cap où méditait Platon !

Les prêtres ont conduit le long de leurs rivages  
 Des femmes, des vieillards qui t'invoquaient en  
 Des enfans jetant des fleurs [chœurs,  
 Devant les saintes images,  
 Et des veuves en deuil qui cachaient leurs visages  
 Dans leurs mains pleines de pleurs !

Le bois de leurs vaisseaux, leurs rochers, leurs mu-  
 Les ont livrés vivans à leurs persécuteurs, [ railles  
 Leurs têtes ont roulé sous les pieds des vainqueurs,  
 Comme des boulets morts sur les champs de batailles ;  
 Les bourreaux ont plongé la main dans leurs entrail-  
 Mais ni le fer brûlant, Seigneur, ni les tenailles, [les ;  
 N'ont pu t'arracher de leurs cœurs !

Et que disent, Seigneur, ces nations armées,  
 Contre ce nom sacré que tu ne venges pas :  
 Tu n'es plus le Dieu des armées !  
 Tu n'es plus le Dieu des combats !

HARMONIE III.

La Voix humaine.

A Madame de B \*\*\*

Oui, je le crois quand je t'écoute,  
 L'harmonie est l'ame des cieux !  
 Et ces mondes flottans où s'élancent nos yeux

Sont suspendus sans chaîne à leur brillante voûte,  
 Régés dans leur mesure et guidés dans leur route  
 Par des accords mélodieux !

L'antiquité l'a dit : et souvent son génie  
 Entendit dans la nuit leur lointaine harmonie ;  
 Je l'entends près de toi ; ces astres du matin,  
 Qui sèment de leurs lis les sentiers de l'aurore,  
 Saturne, enveloppé de son anneau lointain,  
 Vénus, que sous leurs pas les ombres font éclore,  
 Ces phases, ces aspects, ces chœurs, ces nœuds di-  
 Ces globes attirés, ces sphères cadencées, [ vers,  
 Ces évolutions des soleils dans les airs  
 Sont les notes de feu par Dieu même tracées  
 De ces mystérieux concerts.

Et pourquoi l'harmonie à ces globes de flamme  
 Ne peut-elle imposer ses ravissantes lois ?  
 Quand tu peux, à ton gré, d'un accord de ta voix  
 Ralentir ou presser les mouvemens de l'ame,  
 Comme la corde d'or qui vibre sous tes doigts !

Quand tes chants dans les airs s'exhalant en mesure,  
 Coulent de soupir en soupir,  
 Comme des flots brillans d'une urne qui murmure,  
 Sans s'altérer et sans tarir !

Quand tes accords, liés en notes accouplées,  
 Comme une chaîne d'or, par ses chaînons égaux,  
 Se déroulent sans fin en cadences perlées,  
 Sans qu'on puisse en briser les flexibles anneaux ;

Quand tes accords, vibrés en sons courts et rapides,  
 Tombent de tes lèvres limpides,  
 Comme autant de grains de cristal  
 Ou comme des perles solides,  
 Qui résonnent sur le métal !

Quand l'amour dans ta voix soupire,  
 Quand la haine y gémit des coups qu'elle a frappés,  
 Quand frémit le courroux, quand la langue expire,  
 Quand la douleur s'y brise en sons entrecoupés,  
 Quand ta voix s'amollit et lutte avec la lyre,  
 Ou que l'enthousiasme, empruntant tes accens,  
 Emporte jusqu'aux cieux, sur l'aile du délire,  
 Mille ames qui n'ont plus qu'un sens !

Notre oreille enchaînée au son qui la captive,  
 Voudrait éterniser la note fugitive ;  
 Et l'ame palpitante, asservie à tes chants,  
 Cette ame que ta voix possède tout entière,  
 T'obéit comme la poussière  
 Obéit, dans l'orage, aux caprices des vents !

Comment l'air modulé par la fibre sonore  
 Peut-il créer en nous ces sublimes transports ?  
 Pourquoi le cœur suit-il un son qui s'évapore ?  
 Ah ! c'est qu'il est une ame au fond de ces accords !  
 C'est que cette ame répandue  
 Dans chacun des accens par ta voix modulé,  
 Par la voix de nos cœurs est soudain répondue,  
 Avant que le doux son soit encore écoulé ;  
 Et que, semblable au son qui dans un temple éveille  
 Mille échos assoupis qui parlent à la fois,  
 Ton ame dont l'écho vibre dans chaque oreille,

Va créer une ame pareille  
Partout où retentit ta voix !

Ah ! quand des nuits d'été l'ombre enfin rembruni  
Vient assoupir l'oreille et reposer les yeux,  
Lorsque le rossignol enivré d'harmonie  
Dort, et rend le silence aux bois mélodieux ;  
Quand des astres du ciel, seul et fuyant la foule,  
L'astre qui fait rêver se dégage à demi,  
Et que l'œil amoureux suit le fleuve qui roule  
Un disque renversé dans son flot endormi ;  
Viens chanter sous le dôme où le cygne prélude,  
Viens chanter aux lueurs des célestes flambeaux,  
Viens chanter pour la solitude :  
Consacrés à la nuit, les chants seront plus beaux !  
Pour la foule et le jour ta voix est trop sublime,  
Réserve à la douleur tes airs les plus touchans,  
N'exhale qu'à ton Dieu le souffle qui t'anime :  
La plainte et la prière ont inventé les chants !

A ces sons plus puissans que la froide parole,  
Daus l'œil humide encor tu vois les pleurs tarir,  
Le regret s'attendrit, la douleur se console,  
L'espérance descend, l'amertume s'envole,  
Le cœur long-temps fermé s'ouvre par un soupir ;  
L'athée à son insu soulève sa paupière,  
La bouche d'où jamais ne jaillit la prière  
Murmure un nom divin pour la première fois,  
Et des anges des nuits les voix mystérieuses,  
Et les brûlans soupirs de ces ames pieuses  
Qu'ici-bas de la vie enchaîné encor le poids,  
Sur des ailes mélodieuses  
Au ciel qu'ouvrent les chants montent avec la voix !

#### HARMONIE IV.

### Le premier jour de l'Année.

Des momens les heures sont nées,  
Et les heures forment les jours,  
Et les jours forment les années  
Dont le siècle grossit son cours !

Mais toi seul, ô mon Dieu, par siècles tu mesures  
Ce temps qui sous tes mains coule éternellement !  
L'homme compte par jours ; tes courtes créatures  
Pour naître et pour mourir ont assez d'un moment !

Combien de fois déjà les ai-je vus renaître  
Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir ?  
Combien en compterai-je encore ? Un seul peut-être ;  
Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir !

Cependant les mortels avec indifférence  
Laissent glisser les jours, les heures, les momens ;

L'ombre seule marque en silence  
Sur le cadran rempli les pas muets du temps !  
On l'oublie ; et voilà que les heures fidèles  
Sur l'airain ont sonné minuit,  
Et qu'une année entière a replié ses ailes  
Dans l'ombre d'une seule nuit !

De toutes les heures qu'affronte  
L'orgueilleux oublié du trépas,  
Et qui sur l'airain qui les compte  
En fuyant impriment leurs pas,  
Aucune à l'oreille insensible  
Ne sonne d'un glas plus terrible  
Que ce dernier coup de minuit,  
Qui, comme une borne fatale,  
Marque d'un suprême intervalle  
Le temps qui commence et qui fuit !

Les autres s'éloignent et glissent  
Comme des pieds sur les gazons,  
Sans que leurs bruits nous avertissent  
Des pas nombreux que nous faisons ;  
Mais cette minute accomplie  
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie  
Porte le murmure et l'effroi !  
Elle frémit à notre oreille,  
Et loin de l'homme qu'elle éveille  
S'envole et lui dit : Compte-moi !

Compte-moi ! car Dieu m'a comptée  
Pour sa gloire et pour ton bonheur !  
Compte-moi ! je te fus prêtée,  
Et tu me devras au Seigneur !  
Compte-moi ! car l'heure sonnée  
Emporte avec elle une année,  
En amène une autre demain !  
Compte-moi ! car le temps me presse !  
Compte-moi ! car je fuis sans cesse  
Et ne reviens jamais en vain !

Seigneur ! père des temps, maître des destinées !  
Qui comptes comme un jour nos mille et mille années,  
Et qui vois du sommet de ton éternité  
Les jours qui ne sont plus, ceux qui n'ont pas été !  
Toi qui sais d'un regard, avant qu'il ait eu l'être,  
Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître !  
Que m'apporte, ô mon Dieu, dans ses douteuses mains,  
Ce temps qui fait l'espoir ou l'effroi des humains ?  
A mes jours mélangés cette année ajoutée  
Par la grâce et l'amour a-t-elle été comptée ?  
Faut-il la saluer comme un présent de toi,  
Ou lui dire en tremblant : Passe et fuis loin de moi !  
Les autres tour à tour ont passé les mains pleines  
De désirs, de regrets, de larmes et de peines,  
D'apparences sans corps trompant l'ame et les yeux,  
De délices d'un jour et d'éternels adieux,  
De fruits empoisonnés dont l'écorce perfide  
Ne laissait dans mon cœur qu'une poussière aride !  
Mon cœur leur demandait ce qu'elles n'avaient pas,  
Et ma bouche à la fin disait toujours : Hélas !  
Et qu'attendre de plus des siècles et du monde ?  
Je fondais sur le sable et je semais sur l'onde.  
Il est temps, ô mon Dieu ! que mon cœur détrompé,  
Et de ta seule image à jamais occupé,  
Te consacre à toi seul ces rapides années



Par mille autres désirs si long-temps profanés ,  
 Et de tenter enfin si des jours pleins de toi  
 Dont la lyre et l'autel seraient le seul emploi ,  
 Dont l'étude et l'amour de tes saintes merveilles  
 Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,  
 Et dont l'humble prière, en marquant les instans,  
 Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,  
 S'enfuiraient loin de moi d'un vol aussi rapide  
 Et laisseront mon ame aussi vaine, aussi vide,  
 Que ce temps qui ne laisse en achevant son cours  
 Rien, qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours!

Bénis donc cette grande aurore  
 Qui m'éclaire un nouveau chemin,  
 Bénis en la faisant éclore  
 L'heure que tu tiens dans ta main!  
 Si nos ans ont aussi leur germe,  
 Dans cette heure qui le renferme  
 Bénis la suite de mes ans!  
 Comme sur tes tables propices  
 Tu consacrais dans leurs prémices  
 La terre et les fruits de nos champs!

Que chaque instant, chaque minute  
 Te prie et te loue avec moi!  
 Que le sablier dans sa chute  
 Entraîne ma pensée à toi!  
 Qu'un soupir à chaque seconde  
 De mon cœur s'élève et réponde;  
 Que chaque aurore en remontant,  
 Chaque nuit en pliant son aile,  
 Te dise: Toute heure est fidèle,  
 Compte ta gloire en les comptant!

Mais si des jours que tu fais naître  
 Chaque instant me reporte à toi,  
 Toi, dont la pensée est mon être,  
 Souviens-toi sans cesse de moi!  
 Donne-moi ce que le pilote  
 Sur l'abîme où sa barque flotte  
 Te demande pour aujourd'hui!  
 Un flot calme, un vent dans sa voile,  
 Toujours sur sa tête une étoile,  
 Une espérance devant lui!

Presse à ton gré, ralentis l'ombre  
 Qui mesure nos courts instans!  
 Ajoute ou retranche le nombre  
 Que ton doigt impose à nos ans!  
 Ne l'augmente pas d'une aurore!  
 Le grain sait quand il doit éclore,  
 L'épi sait quand il faut mûrir!  
 Un jour le flétrirait peut-être.  
 Seul tu savais l'heure de naître,  
 Seul tu sais l'heure de mourir!

Qu'enfin sur l'éternelle plage  
 Où l'on comprend le mot Toujours,  
 Je touche, porté sans orage  
 Par le flux expirant des jours!  
 Comme un homme que le flot pousse  
 Vient d'un pied toucher sans secousse  
 La marche solide du port,

Et de l'autre, loin de la rive,  
 Repousse à l'onde qui dérive  
 L'esquif qui l'a conduit au bord!

---

## HARMONIE V.

---

### La Tristesse.

---

L'ame triste est pareille  
 Au doux ciel de la nuit,  
 Quand l'astre qui sommeille  
 De la voûte vermeille  
 A fait tomber le bruit;

Plus pure et plus sonore,  
 On y voit sur ses pas  
 Mille étoiles éclore,  
 Qu'à l'éclatante aurore  
 On n'y soupçonnait pas!

Des îles de lumière  
 Plus brillante qu'ici,  
 Et des mondes derrière,  
 Et des flots de lumière  
 Qui sont mondes aussi!

On entend dans l'espace  
 Les chœurs mystérieux,  
 Ou du ciel qui rend grâce,  
 Ou de l'ange qui passe,  
 Ou de l'homme pieux!

Et, pures étincelles  
 De nos ames de feu,  
 Les prières mortelles  
 Sur leurs brûlantes ailes  
 Nous soulèvent un peu!

Tristesse qui m'inonde,  
 Coule donc de mes yeux,  
 Coule comme cette onde  
 Où la terre féconde  
 Voit un présent des cieux!

Et n'accuse point l'heure  
 Qui te ramène à Dieu!  
 Soit qu'il naisse ou qu'il meure,  
 Il faut que l'homme pleure  
 Ou l'exil, ou l'adieu!



## HARMONIE VI.

## Au Rossignol.

Quand ta voix céleste prélude  
Aux silences des belles nuits,  
Barde ailé de ma solitude,  
Tu ne sais pas que je te suis.

Tu ne sais pas que mon oreille,  
Suspendue à ta douce voix,  
De l'harmonieuse merveille  
S'enivre long-temps sous les bois!

Tu ne sais pas que mon haleine  
Sur mes lèvres n'ose passer,  
Que mon pied muet foule à peine  
La feuille qu'il craint de froisser!

Et qu'enfin un autre poète  
Dont la lyre a moins de secrets,  
Dans son ame envie et répète  
Ton hymne nocturne aux forêts!

Mais si l'astre des nuits se penche  
Aux bords des monts pour t'écouter,  
Tu te caches de branche en branche  
Au rayon qui vient y flotter.

Et si la source qui repousse  
L'humble caillou qui l'arrêtait,  
Élève une voix sous la mousse,  
La tienne se trouble et se tait!

Ah! ta voix touchante ou sublime  
Est trop pure pour ce bas lieu!  
Cette musique qui t'anime  
Est un instinct qui monte à Dieu!

Tes gazouillemens, ton murmure,  
Sont un mélange harmonieux  
Des plus doux bruits de la nature,  
Des plus vagues soupirs des cieus!

Ta voix, qui peut-être s'ignore,  
Est la voix du bleu firmament,  
De l'arbre, de l'autre sonore,  
Du vallon sous l'ombre dormant!

Tu prends les sons que tu recueilles  
Dans les gazouillemens des flots,  
Dans les frémissemens des feuilles,  
Dans les bruits mourans des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte  
Du rocher nu dans le bassin,

Et qui résonne sous sa voûte  
En ridant l'azur de son sein;

Dans les voluptueuses plaintes  
Qui sortent la nuit des rameaux,  
Dans les voix des vagues éteintes  
Sur le sable, ou dans les roseaux!

Et de ces doux sons où se mêle  
L'instinct céleste qui t'instruit,  
Dieu fit ta voix, ô Philomèle!  
Et tu fais ton hymne à la nuit!

Ah! ces douces scènes nocturnes,  
Ces pieux mystères du soir,  
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes  
Comme l'urne d'un encensoir,

Ces feuilles où tremblent des larmes,  
Ces fraîches haleines des bois,  
O nature! avaient trop de charmes  
Pour n'avoir pas aussi leur voix!

Et cette voix mystérieuse,  
Qu'écoutent les anges et moi,  
Ce soupir de la nuit pieuse,  
Oiseau mélodieux, c'est toi!

Oh! mêle ta voix à la mienne;  
La même oreille nous entend;  
Mais ta prière aérienne  
Monte mieux au ciel qui l'attend!

Elle est l'écho d'une nature  
Qui n'est qu'amour et pureté,  
Le brûlant et divin murmure,  
L'hymne flottant des nuits d'été!

Et nous, dans cette voix sans charmes,  
Qui gémit en sortant du cœur,  
On sent toujours trembler des larmes,  
Ou retentir une douleur!

## HARMONIE VII.

## Hymne de l'Ange de la Terre,

APRÈS LA DESTRUCTION DU GLOBE.

Est-ce toi, terre inanimée?  
Est-ce toi que j'ai vue, hélas! il n'est qu'un jour,  
Des doigts de Jéhova t'élançant enflammée  
Comme une étincelle allumée  
Au foyer de vie et d'amour?

Les étoiles tes sœurs pâlirent  
De honte et de ravissement ;  
Tu passas dans le ciel et les astres jaillirent,  
Et les vagues d'azur sous ton poids s'assouplirent  
Pour bercer ton globe écumant !

Sur ton front qui venait d'éclorre  
Ta lune et ton soleil combattaient de clarté,  
Plus pur que ton midi, plus doux que ton aurore,  
Le regard de ton Dieu te vêtissait encore  
De vie et d'immortalité !

Quels destins tu portais ! — Étouffés dans leur germe,  
Que d'êtres immortels ton sein devait nourrir !  
Où sont-ils ? Est-il vrai ? ce peu de cendre enferme  
Ce qui ne dut jamais mourir ?

Et d'une étoile, hélas ! tu n'es plus que la cendre,  
Que le noyau d'un fruit que le ver a rongé,  
Qu'un rocher qui va se fendre  
Dans le feu qui l'a jugé !

Ab ! pleurez avec moi, planètes ses compagnes,  
Étoiles qui semiez ses tentes de mille yeux,  
Soleils dont les rayons vêtissaient ses campagnes,  
Nuages qui jetiez l'ombre sur ses montagnes,  
Pleurez ! la mort est dans les cieus !

Quand tu flottais comme un navire  
Dans l'écume de feu de l'aurore ou du soir,  
Quand tes mers, se gonflant comme un sein qui res-  
Venaient lécher du flot le bord qui les attire [pire,  
Et polir sous tes caps leur onduleux miroir !  
Miroir où tes tableaux que ridait le zéphire  
Brillaient et s'effaçaient comme un léger sourire  
Que l'œil voudrait fixer et ne fait qu'entrevoir !

Quand tes cimes portaient le palais des nuages,  
Et que, fendant soudain leur cintre divisé,  
Les rayons se mêlant aux lueurs des orages,  
Sur les flancs des rochers sauvages  
Ruiselaient de plages en plages,  
Comme un éclair perçant sous un dôme brisé ;  
Quand ce jour faux et teint d'une couleur qui change,  
Flottant au gré de l'aquilon,  
Comme un reflet de feu des ailes d'un archange,  
Glissait en colorant ton magique horizon,  
Et frappant tour à tour ta crête ou tes abîmes,  
Faisait étinceler tes neiges sur tes cimes,  
Tes cascades pleuvant dans leurs gouffres poudreux,  
Tes hameaux blanchissant sur un fond ténébreux,  
Tes fleuves engouffrés sous leur arche arrondie,  
Et tes mers écumant comme un vaste incendie,  
Et les toits des cités resplendissant de feux !

Oh ! qui pouvait te voir sans palpiter d'extase,  
Sans tomber à genoux devant ton créateur ?  
Oh ! qui pourrait te voir sans qu'un poids ne l'écrase,  
Un poids comme le mien, de honte et de malheur ?

Que d'êtres animait ton ame intarissable,  
Depuis l'humble fourmi dans ses cités de sable  
Jusqu'à l'aigle du ciel qui dormait sur le vent !  
Dans tes jeux infinis que de force et de grâce,  
Depuis le cygne blanc qui vogue sur la trace

Du cygne sur l'onde glissant ;  
Depuis le doux ramier dont le cou s'entrelace  
Au cou du ramier gémissant ;  
Depuis le paon superbe où l'aube peint sa roue ;  
Depuis le lévrier dont les flancs sont la proue ;  
Depuis le fier coursier au cœur obéissant,  
Jusqu'au lourd éléphant, tour vivante et mobile  
Que la voix d'un enfant par l'amour rend docile ;  
Jusqu'au lion frémissant  
Qui d'un ongle courbé creuse en vain la poussière,  
Fait dans ses sourds naseaux rugir l'air menaçant,  
Et de son cou gonflé secouant la crinière,  
Renvoie obliquement l'éclair de la lumière  
Et n'a dans sa paupière  
Que des feux et du sang !

Et quelle vaste intelligence  
S'élevait par degrés de la terre au Seigneur,  
Depuis l'instinct grossier de la brute existence,  
Depuis l'aveugle soif du terrestre bonheur,  
Jusqu'à l'ame qui loué, et qui prie, et qui pense,  
Jusqu'au soupir d'un cœur  
Qu'emporte d'un seul trait l'immortelle espérance  
Au sein de son auteur !

O race aveugle ! ô race à sa perte obstinée !  
Hommes qui n'avez rien conquis que le trépas !  
Qu'avez-vous à faire ici-bas ?  
Jouir, aimer, bénir, c'était leur destinée !  
L'ange enviait leur sort, il ne leur suffit pas !

Et le voilà, cet enfant de lumière !  
Et le voilà, cet héritier des cieus !  
Pas un souffle, un soupir ! muet comme la pierre !  
Et toute cette poussière  
Se crut une fois des dieux !

Il dit ; et remontant aux voûtes éternelles,  
Il secoua de loin la poudre de ses ailes,  
Pour la revoir encore une fois s'abaissa,  
Puis son ombre divine à jamais s'effaça.

HARMONIE VIII.

Le Solitaire.

HYMNE.

L'aube sur le rocher lance un trait de lumière,  
L'oiseau chante avant moi : Béni soit le Seigneur !  
Ce nom est plus tôt dans mon cœur  
Que le jour n'est dans ma paupière !

Je disais autrefois : Que ferai-je aujourd'hui ?  
Et la gloire, et l'amour, et mes vaines pensées

Disputaient au réveil mes heures insensées ;  
Mais le cœur me disait : Tous les jours sont à lui !

Tous mes jours maintenant sont à lui dès l'aurore,  
Ils sont à lui jusqu'au sommeil,  
Celui dans qui mon cœur se lève à mon réveil,  
Mon cœur en s'endormant, en lui se couche encore !

Je ne me souviens plus quel sens avaient ces mots,  
Amour qu'use le temps, gloire qu'un jour efface,  
Espoir qui nous trahit, volupté qui nous lasse ;  
Ils n'ont pas dans mon ame imprimé plus de trace  
Que le nuage sur les flots !

Ils sont à mon oreille une langue étrangère  
Qu'on entend résonner et qu'on ne comprend pas ;  
Et j'ai même oublié l'impression légère  
Qu'ils faisaient sur mon cœur quand j'étais d'ici-bas !

Ah ! qu'une seule idée à sa source élançée  
Fait franchir de distance à l'ame qui la suit !  
Qu'un seul rayon d'en haut éclaire de pensée !  
Le jour diffère moins des ombres de la nuit,  
Et le couchant, Seigneur, est moins loin de l'aurore,  
Que l'ame qui t'adore  
De l'ame qui te fuit !

Depuis que des mortels abandonnant la scène,  
J'ai rejeté le pain dont leurs cœurs sont nourris,  
Mes cheveux ont blanchi comme le tronc du chêne,  
En rides sur mon front mes jours se sont écrits !  
Et les ans, lourds amaux ajoutés à ma chaîne,  
Ont courbé sous leur poids mes membres amaigris.  
Mais je n'ai pas compté combien de fois la terre  
A respiré d'en haut le souffle du printemps !

Combien de fois sur mon roc solitaire  
L'aigle a changé sa plume et le chêne ses glands !  
A mon ame, ô mon Dieu, de toi seul possédée,  
Que sert un temps écrit ? que sert un jour compté ?  
Tous les temps n'ont qu'un jour à qui n'a qu'une idée,  
Celui qui vit en toi date en éternité !

Le silence et la solitude  
De leur rouille ont usé mes sens,  
Mon oreille des sons a perdu l'habitude,  
Ma bouche pour parler cherche en vain des accens ;  
Mon corps courbé par la prière,  
Insensible aux soleils, aux hivers endurci,  
Est aussi rude que la pierre  
Que mes pieds nus foulent ici !

Mais le sens qui t'adore a grandi dans mon ame,  
C'est le seul désormais dont ma vie ait besoin ;  
Il voit, il sent, il touche, il entend, il proclame  
Les choses de plus haut et son Dieu de plus loin !  
Pour s'élever à toi mon aile est plus rapide,  
Mon esprit plus muet en toi s'anéantit !  
Ainsi plus le temple est vide,  
Plus l'écho sacré retentit !



## HARMONIE IX.

### Cantique.

ÉTERNITÉ DE LA NATURE, BRIÈVETÉ DE L'HOMME.

Roulez dans vos sentiers de flamme,  
Astres, rois de l'immensité !  
Insultez, écrasez mon ame  
Par votre presque éternité !  
Et vous, comètes vagabondes,  
Du divin océan des mondes  
Débordement prodigieux,  
Sortez des limites tracées  
Et révélez d'autres pensées  
De celui qui pensa les cieux !

Triomphe, immortelle nature !  
A qui la main pleine de jours  
Prête des forces sans mesure,  
Des temps qui renaissent toujours !  
La mort retrempe ta puissance,  
Donne, ravis, rends l'existence  
A tout ce qui la puise en toi ;  
Insecte éclos de ton sourire,  
Je nais, je regarde et j'expire,  
Marche et ne pense plus à moi !

Vieil océan, dans tes rivages  
Flotte comme un ciel écumant,  
Plus orageux que les nuages,  
Plus lumineux qu'un firmament !  
Pendant que les empires naissent,  
Grandissent, tombent, disparaissent  
Avec leurs générations,  
Dresse tes bouillonnantes crêtes,  
Bats ta rive ! et dis aux tempêtes :  
Où sont les nids des nations ?

Toi qui n'es pas lasse d'éclorre  
Depuis la naissance des jours,  
Lève-toi, rayonnante aurore,  
Couche-toi, lève-toi toujours !  
Réfléchissez ses feux sublimes,  
Neige éclatante de ces cimes,  
Où le jour descend comme un roi !  
Brillez, brillez pour me confondre,  
Vous qu'un rayon du jour peut foudre,  
Vous subsisterez plus que moi !

Et toi qui t'abaisse et t'élève  
Comme la poudre des chemins,  
Comme les vagues sur la grève,  
Race innombrable des humains,  
Surviv au temps qui me consume,  
Engloutis-moi dans ton écume,



Je sens moi-même mon néant ;  
 Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie ?  
 Ce qu'est une goutte de pluie  
 Dans les bassins de l'océan !

Vous mourez pour renaître encore ,  
 Vous fourmillez dans vos sillons !  
 Un souffle du soir à l'aurore  
 Renouvelle vos tourbillons !  
 Une existence évanouie  
 Ne fait pas baisser d'une vie  
 Le flot de l'être toujours plein ;  
 Il ne vous manque quand j'expire ,  
 Pas plus qu'à l'homme qui respire  
 Ne manque un souffle de son sein !

Vous allez balayer ma cendre ;  
 L'homme ou l'insecte en renaîtra !  
 Mon nom brûlant de se répandre  
 Dans le nom commun se perdra ;  
 Il fut ! voilà tout ! bientôt même  
 L'oubli couvre ce mot suprême ,  
 Un siècle ou deux l'auront vaincu !  
 Mais vous ne pouvez, ô nature !  
 Effacer une créature ;  
 Je meurs ! qu'importe ? j'ai vécu !

Dieu m'a vu ! le regard de vie  
 S'est abaissé sur mon néant ,  
 Votre existence rajeunie  
 A des siècles, j'eus mon instant !  
 Mais dans la minute qui passe  
 L'infini de temps et d'espace  
 Dans mon regard s'est répété !  
 Et j'ai vu dans ce point de l'être  
 La même image m'apparaître  
 Que vous dans votre immensité !

Distances incommensurables ,  
 Abîmes des monts et des cieux ,  
 Vos mystères inépuisables  
 Se sont révélés à mes yeux !  
 J'ai roulé dans mes vœux sublimes  
 Plus de vagues que tes abîmes  
 N'en roulent, ô mer en courroux !  
 Et vous, soleils aux yeux de flamme ,  
 Le regard brûlant de mon âme  
 S'est élevé plus haut que vous !

De l'être universel, unique ,  
 La splendeur dans mon ombre a lui ,  
 Et j'ai bourdonné mon cantique  
 De joie et d'amour devant lui !  
 Et sa rayonnante pensée  
 Dans la mienneté s'est retracée ,  
 Et sa parole m'a connu !  
 Et j'ai monté devant sa face ,  
 Et la nature m'a dit : Passe ;  
 Ton sort est sublime , il t'a vu !

Vivez donc vos jours sans mesure !  
 Terre et ciel ! céleste flambeau !  
 Montagnes, mers, et toi, nature ,  
 Souris long-temps sur mon tombeau !

Effacé du livre de vie ,  
 Que le néant même m'oublie !  
 J'admire et ne suis point jaloux !  
 Ma pensée a vécu d'avance ,  
 Et meurt avec une espérance  
 Plus impérissable que vous !

HARMONIE X.

Le premier Regret.

ÉLÉGIE.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente  
 Déroule ses flots bleus, aux pieds de l'oranger  
 Il est, près du sentier, sous la haie odorante ,  
 Une pierre petite, étroite, indifférente  
 Aux pas distraits de l'étranger !

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes ,  
 Un nom que nul écho n'a jamais répété !  
 Quelquefois seulement le passant arrêté ,  
 Lisant l'âge et la date en écartant les herbes ,  
 Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,  
 Dit : Elle avait seize ans ! c'est bien tôt pour mourir !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
 Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;  
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
 Je veux rêver et non pleurer !

Dit : Elle avait seize ans ! — Oui, seize ans ! et cet  
 N'avait jamais brillé sur un front plus charmant ! [âge  
 Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage  
 Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !  
 Moi seul, je la revois, telle que la pensée  
 Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée ;  
 Vivante ! comme à l'heure où les yeux sur les miens,  
 Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens ,  
 Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue ,  
 Et l'ombre de la voile errante sur sa joue ,  
 Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,  
 De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,  
 Me montrait dans le ciel la lune épanouie ,  
 Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie ,  
 Et l'écume argentée ; et me disait : Pourquoi  
 Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?  
 Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,  
 Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames ,  
 Ces monts dont les sommets tremblent au fond des  
 Ces golfes couronnés de bois silencieux, [cieux,  
 Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues,  
 N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues !  
 Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé ?

Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?  
Et toi, fils du matin ! dis, à ces nuits si belles  
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles ?  
Puis regardant sa mère assise auprès de nous  
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
Je veux rêver et non pleurer !

Que son œil était pur et sa lèvre candide !  
Que son ciel inondait son âme de clarté !  
Le beau lac de Némé qu'aucun souffle ne ride  
A moins de transparence et de limpidité !  
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées,  
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,  
Ne voilaient son regard d'innocence rempli,  
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli ;  
Tout folâtrait en elle ; et ce jeune sourire  
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,  
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,  
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant !  
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,  
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage !  
Son pas insouciant, indécis, balancé,  
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,  
Ou courait pour courir ; et sa voix argentine,  
Écho limpide et pur de son âme enfantine,  
Musique de cette âme où tout semblait chanter,  
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
Je veux rêver et non pleurer !

Mon image en son cœur se grava la première,  
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière ;  
Elle ne regarda plus rien après ce jour ;  
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour !  
Elle me confondait avec sa propre vie,  
Voyait tout dans mon âme ; et je faisais partie  
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,  
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux,  
Elle ne pensait plus au temps, à la distance,  
L'heure seule absorbait toute son existence ;  
Avant moi cette vie était sans souvenir,  
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir !  
Elle se confiait à la douce nature  
Qui souriait sur nous ; à la prière pure  
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,  
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs ;  
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,  
Et, comme un humble enfant, je suivais son exem-  
Et sa voix me disait tout bas : Prie avec moi ! [ple,  
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
Je veux rêver et non pleurer !

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive  
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,

Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir  
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir !  
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,  
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,  
Orne sans le ternir le liquide miroir,  
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir ;  
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,  
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,  
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,  
La plume à blancs flocons y tombe, et la ternit,  
Comme si le vautour, ennemi de sa race,  
De sa mort sur les flots avait semé la trace,  
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté  
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté !  
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme ;  
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme  
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir.  
Elle n'attendit pas un second avenir,  
Elle ne languit pas de doute en espérance,  
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance ;  
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,  
Dans sa première larme elle noya son cœur ! [qu'elle,  
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau  
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,  
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,  
Et s'endormit aussi ; mais hélas ! loin du soir !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
Je veux rêver et non pleurer !

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,  
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile ;  
Et le rapide oubli, second linceul des morts,  
A couvert le sentier qui menait vers ces bords ;  
Nul ne visite plus cette pierre effacée,  
Nul n'y songe et n'y prie !... excepté ma pensée,  
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,  
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus !  
Et que, les yeux flottans sur de chères empreintes,  
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes !  
Elle fut la première, et sa douce lueur  
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
Je veux rêver et non pleurer !

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,  
Est le seul monument que lui fit la nature ;  
Battu des vents de mer, du soleil calciné,  
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,  
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage ;  
La poudre du chemin y blanchit son feuillage,  
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés  
Par la dent des chevreux sont toujours retranchés ;  
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige,  
Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiège  
L'effeuille, avant qu'elle ait répandu son odeur,  
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur !  
Un oiseau de tendresse et de mélancolie  
S'y posa pour chanter sur le rameau qui plie !

Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,  
N'est-il pas une terre où tout doit reflourir... ?  
Remontez, remontez à ces heures passées !  
Vos tristes souvenirs m'aident à soupiner !  
Allez où va mon ame ! Allez, ô mes pensées,  
Mon cœur est plein, je veux pleurer !

HARMONIE XI.

*Novissima Verba,*

ou

MON AME EST TRISTE JUSQU'A LA MORT.

La nuit roule en silence autour de nos demeures  
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures ;  
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,  
Et la brise n'a plus même un gémissement,  
Une plainte, qui dise à mon ame aussi sombre :  
Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'om-  
Je n'entends au dehors que le lugubre bruit [ bre !  
Du balancier qui dit : Le temps marche et te fuit !  
Au dedans, que le pouls, balancier de la vie,  
Dont les coups inégaux, dans ma tempe engourdie,  
M'annoncent sourdement que le doigt de la mort  
De la machine humaine a pressé le ressort,  
Et que, semblable au char qu'un coursier précipite,  
C'est pour mieux se briser qu'il s'éclance plus vite !

\*

Et c'est donc là le terme ! — Ah! s'il faut une fois  
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix,  
C'est alors ! c'est avant qu'une terre glacée  
Engloutisse avec lui sa dernière pensée !  
C'est à cette heure même, où prête à s'exhaler,  
Toute ame a son secret qu'elle veut révéler,  
Son mot à dire au monde, à la mort, à la vie,  
Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,  
Elle n'ait disparu, comme un feu de la nuit,  
Qui ne laisse après soi ni lumière ni bruit !  
Que laissons-nous, ô vie ! hélas ! quand tu t'envoles ?  
Rien, que ce léger bruit des dernières paroles,  
Court écho de nos pas, pareil au bruit plaintif  
Que fait en palpitant la voile de l'esquif,  
Au murmure d'une eau courante et fugitive,  
Qui gémit sur sa pente, et se plaint à sa rive ;  
Ah ! donnons-nous du moins ce charme consolant  
D'entendre murmurer ce souffle en l'exhalant !  
Parlons ! puisqu'un vain son que suit un long silence  
Est le seul monument de toute une existence,  
La pierre qui constate une vie ici-bas !  
Comme ces marbres noirs qu'on élève au trépas,

Dans ces champs, du cercueil solitaire domaine,  
Qui marquent d'une date une poussière humaine,  
Et disent à notre œil de néant convaincu :  
Un homme a passé là ! cette argile a vécu !

\*

Paroles, faible écho qui trompez le génie !  
Enfancement sans fruit ! douloureuse agonie  
De l'ame consumée en efforts impuissans,  
Qui veut se reproduire au moins dans ses accens,  
Et qui, lorsqu'elle croit contempler son image  
Vous voit évanouir en fumée, en nuage !  
Ah ! du moins aujourd'hui servez mieux ma douleur !  
Condensez-vous, semblable à l'ardente vapeur  
Qui, s'élevant le soir des sommets de la terre,  
Se condense en nuée et jaillit en tonnerre ;  
Comme l'eau des torrens, parole, amasse-toi,  
Afin de révéler ce qui s'agite en moi !  
Pour dire à cet abîme appelé vie ou tombe,  
A la nuit d'où je sors, à celle où je retombe,  
A ce je ne sais quoi qui m'envie un instant ;  
Pour lui dire à mon tour, sans savoir s'il m'entend :  
Et moi je passe aussi parmi l'immense foule  
D'êtres créés, détruits, qui devant toi s'écoule ;  
J'ai vu, pensé, senti, souffert, et je m'en vais,  
Ébloui d'un éclair qui s'éteint pour jamais ;  
Et saluant d'un cri d'horreur ou d'espérance  
La rive que je quitte et celle où je m'élançai,  
Comme un homme jugé, condamné sans retour  
A se précipiter du sommet d'une tour,  
Au moment formidable où son pied perd la cime,  
D'un cri de désespoir remplit du moins l'abîme !

\*

J'ai vécu ; c'est-à-dire à moi-même inconnu  
Ma mère en gémissant m'a jeté faible et nu ;  
J'ai compté dans le ciel le coucher et l'aurore  
D'un astre qui descend pour remonter encore,  
Et dont l'homme qui s'use à les compter en vain  
Attend, toujours trompé, toujours un lendemain ;  
Mon ame a, quelques jours, animé de sa vie  
Un peu de cette fange à ces sillons ravie,  
Qui répugnait à vivre et tendait à la mort,  
Faisait pour se dissoudre un éternel effort,  
Et que par la douleur je retenais à peine ;  
La douleur ! nœud fatal, mystérieuse chaîne,  
Qui dans l'homme étonné réunit pour un jour  
Deux natures luttant dans un contraire amour,  
Et dont chacune à part serait digne d'envie,  
L'une dans son néant et l'autre dans sa vie,  
Si la vie et la mort ne sont pas même, hélas ! [ pas !  
Deux mots créés par l'homme et que Dieu n'entend  
Maintenant ce lien que chacun d'eux accuse,  
Prêt à se rompre enfin sous la douleur qui l'use,  
Laisse s'évanouir comme un rêve léger  
L'explicable tout qui veut se partager ;  
Je ne tenterai pas d'en renouer la trame,  
J'abandonne à leur chance et mes sens et mon ame :  
Qu'ils aillent où Dieu sait, chacun de leur côté !  
Adieu, monde fuyant ! nature, humanité,  
Vaine forme de l'être, ombre d'un météore, [ core !  
Nous nous connaissons trop pour nous tromper en-

\*

Oui, je te connais trop, ô vie! et j'ai goûté  
Tous tes flots d'amertume et de félicité,  
Depuis les deux flocons de la brillante écume  
Qui nage aux bords dorés de ta coupe qui fume,  
Quand l'enfant enivré lui sourit, et croit voir  
Une immortalité dans l'aurore et le soir;  
Ou que, brisant ses bords contre sa dent avide,  
Le jeune homme d'un trait la savoure et la vide  
Jusqu'à la lie épaisse et fade que le temps  
Dépose au fond du vase et mêle aux flots restans,  
Quand de sa main tremblante un vieillard la soulève  
Et par seule habitude en répugnant l'achève;  
Tu n'es qu'un faux sentier qui retourne à la mort!  
Un fleuve qui se perd au sable dont il sort,  
Une dérision d'un être habile à nuire,  
Qui s'amuse sans but à créer pour détruire,  
Et qui de nous tromper se fait un divin jeu!  
Ou plutôt, n'es-tu pas une échelle de feu  
Dont l'échelon brûlant s'attache au pied qui monte,  
Et qu'il faut cependant que tout mortel affronte?

\*

Que tu sais bien dorer ton magique lointain!  
Qu'il est beau l'horizon de ton riant matin!  
Quand le premier amour et la fraîche espérance  
Nous entrouvrent l'espace où notre ame s'élançait,  
N'emportant avec soi qu'innocence et beauté,  
Et que d'un seul objet notre cœur enchanté  
Dit comme Roméo; « Non, ce n'est pas l'aurore!  
« Aimons toujours! l'oiseau ne chante pas encore! »  
Tout le bonheur de l'homme est dans ce seul instant;  
Le sentier de nos jours n'est vert qu'en le montant!  
De ce point de la vie où l'on en sent le terme  
On voit s'évanouir tout ce qu'elle renferme;  
L'espérance reprend son vol vers l'orient;  
On trouve au fond de tout le vide et le néant;  
Avant d'avoir goûté l'ame se rassasie;  
Jusque dans cet amour qui peut créer la vie  
On entend une voix: Vous créez pour mourir!  
Et le baiser de feu sent un frisson courir!  
Quand le bonheur n'a plus ni lointain ni mystère,  
Quand le nuage d'or laisse à nu cette terre,  
Quand la vie une fois a perdu son erreur,  
Quand elle ne ment plus, c'en est fait du bonheur!

\*

Amour, être de l'être! amour, ame de l'ame!  
Nul homme plus que moi ne vécut de ta flamme!  
Nul brûlant de ta soif sans jamais l'épuiser  
N'eût sacrifié plus pour l'immortaliser!  
Nul ne désira plus dans l'autre ame qu'il aime  
De concentrer sa vie en se perdant soi-même,  
Et dans un monde à part, de toi seul habité,  
De se faire à lui seul sa propre éternité!  
Femmes! anges mortels! création divine!  
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine!  
Je le dis à cette heure, heure de vérité,  
Comme je l'aurais dit, quand devant la beauté  
Mon cœur épanoui qui se sentait éclore  
Fondait comme une neige aux rayons de l'aurore!

Je ne regrette rien de ce monde que vous!  
Ce que la vie humaine a d'amer et de doux,  
Ce qui la fait brûler, ce qui trahit en elle  
Je ne sais quel parfum de la vie immortelle,  
C'est vous seules! Par vous toute joie est amour!  
Ombre des biens parfaits du céleste séjour,  
Vous êtes ici-bas la goutte sans mélange  
Que Dieu laissa tomber de la coupe de l'ange!  
L'étoile qui brillant dans une vaste nuit  
Dit seule à nos regards qu'un autre monde luit!  
Le seul garant enfin que le bonheur suprême,  
Ce bonheur que l'amour puise dans l'amour même,  
N'est pas un songe vain créé pour nous tenter,  
Qu'il existe, ou plutôt qu'il pourrait exister  
Si, brûlant à jamais du feu qui nous dévore,  
Vous et l'être adoré dont l'ame vous adore,  
L'innocence, l'amour, le désir, la beauté,  
Pouvaient ravir aux Dieux leur immortalité!

\*

Quand vous vous desséchez sur le cœur qui vous aime,  
Ou que ce cœur flétri se dessèche lui-même,  
Quand le foyer divin qui brûle encore en vous  
Ne peut plus rallumer sa flamme éteinte en vous;  
Que nul sein ne bat plus quand le nôtre soupire,  
Que nul front ne rougit sous notre œil qu'il attire,  
Et que la conscience avec un cri d'effroi  
Nous dit: Ce n'est plus toi qu'elles aiment en toi!  
Alors, comme un esprit exilé de sa sphère  
Se résigne en pleurant aux ombres de la terre,  
Détachant de vos pas nos yeux voilés de pleurs,  
Aux faux biens d'ici-bas nous dévouons nos cœurs;  
Les uns, sacrifiant leur vie à leur mémoire,  
Adorent un écho qu'ils appellent la gloire;  
Ceux-ci de la faveur assiègent les sentiers  
Et veulent au néant arriver les premiers!  
Ceux-là, des voluptés vidant la coupe infâme,  
Pour mourir tout vivans assoupissent leur ame;  
D'autres, accumulant pour enfouir encor,  
Recueillent dans la fange une poussière d'or;  
Mais mon œil a percé ces ombres de la vie;  
Aucun de ces faux biens que le vulgaire envie,  
Gloire, puissance, orgueil, éprouvés tour à tour,  
N'ont pesé dans mon cœur un soupir de l'amour,  
D'un de ses souvenirs même effacé la trace,  
Ni de mon ame une heure agitée la surface,  
Pas plus que le nuage ou l'ombre des rameaux  
Ne ride en s'y peignant la surface des eaux.  
Après l'amour éteint si je vécus encore,  
C'est pour la vérité, soif aussi qui dévore!

\*

Ombre de nos désirs, trompeuse vérité,  
Que de nuits sans sommeil ne m'as-tu pas coûté?  
A moi, comme aux esprits fameux de tous les âges  
Que l'ignorance humaine, hélas! appela sages,  
Tandis qu'au fond du cœur riant de leur vertu,  
Ils disaient en mourant: Science, que sais-tu?  
Ah! si ton pur rayon descendait sur la terre,  
Nous tomberions frappés comme par le tonnerre!  
Mais ce désir est faux comme tous nos désirs;



C'est un soupir de plus parmi nos vains soupirs !  
La tombe est de l'amour le fond lugubre et sombre ,  
La vérité toujours a nos erreurs pour ombre ,  
Chaque jour prend pour elle un rêve de l'esprit  
Qu'un autre jour salue, adore et puis maudit!

\*

Avez-vous vu , le soir d'un jour mêlé d'orage ,  
Le soleil qui descend de nuage en nuage ,  
A mesure qu'il baisse et retire le jour ,  
De ses reflets de feu les dorer tour à tour ?  
L'œil les voit s'enflammer sous son disque qui passe ,  
Et dans ce voile ardent croit adorer sa trace ;  
Le voilà ! dites-vous , dans la blanche toison  
Que le souffle du soir balance à l'horizon !  
Le voici dans les feux dont cette pourpre éclate !  
Non , non , c'est lui qui teint ces flocons d'écarlate !  
Non , c'est lui qui , trahi par ce flux de clarté ,  
A fendu d'un rayon ce nuage argenté !  
Voile impuissant ! le jour sous l'obstacle étincelle !  
C'est lui ! la nue est pleine et la pourpre en ruisselle ,  
Et tandis que votre œil à cette ombre attaché  
Croit posséder enfin l'astre déjà couché ,  
La nue à vos regards fond et se décolore ;  
Ce n'est qu'une vapeur qui flotte et s'évapore ;  
Vous le cherchez plus loin , déjà , déjà trop tard !  
Le soleil est toujours au-delà du regard !  
Et le suivant en vain de nuage en nuage ,  
Non , ce n'est jamais lui , c'est toujours son image !  
Voilà la vérité ! Chaque siècle à son tour  
Croit soulever son voile et marcher à son jour ,  
Mais celle qu'aujourd'hui notre ignorance adore  
Demain n'est qu'un nuage : une autre est près d'éclorre !  
A mesure qu'il marche et la proclame en vain ,  
La vérité qui fuit trompe l'espoir humain ,  
Et l'homme qui la voit dans ses reflets sans nombre  
En croyant l'embrasser n'embrasse que son ombre ,  
Mais les siècles déçus sans jamais se lasser  
Effacent leur chemin pour le recommencer !

La vérité complète est le miroir du monde ;  
Du jour qui sort de lui Dieu le frappe et l'inonde ;  
Il s'y voit face à face , et seul il peut s'y voir.  
Quand l'homme ose toucher à ce divin miroir ,  
Il se brise en éclats sous la main des plus sages ,  
Et ses fragmens épars sont le jouet des âges !  
Chaque siècle, chaque homme, assemblant ces débris,  
Dit : Je réunirai ces lueurs des esprits ,  
Et dans un seul foyer concentrant la lumière ,  
La nature à mes yeux paraîtra tout entière !  
Il dit, il croit , il tente , il rassemble en tous lieux  
Les lumineux fragmens d'un tout mystérieux ,  
D'un espoir sans limite en rêvant il s'embrase ,  
Des systèmes humains il élargit la base ,  
Il encadre au hasard , dans cette immensité ,  
Système , opinion , mensonge , vérité !  
Puis , quand il croit avoir ouvert assez d'espace  
Pour que dans son foyer l'infini se retrace ,  
Il y plonge ébloui ses avides regards ,  
Un jour foudroyant sort de ces morceaux épars !  
Mais son œil , partageant l'illusion commune ,  
Voit mille vérités où Dieu n'en a mis qu'une !  
Ce foyer , où le tout ne peut jamais entrer ,  
Disperse les lueurs qu'il devait concentrer ;

Comme nos vains pensers l'un l'autre se détruisent ,  
Ses rayons divergens se croisent et se brisent ;  
L'homme brise à son tour son miroir en éclats ,  
Et dit, en blasphémant : Vérité , tu n'es pas !

\*

Non , tu n'es pas en nous ! tu n'es que dans nos songes !  
Le fantôme changeant de nos propres mensonges !  
Le reflet fugitif de quelque astre lointain ,  
Que l'homme croit saisir et qui fond sous sa main !  
L'écho vide et moqueur des mille voix de l'homme ,  
Qui nous répond toujours par le mot qu'on te nomme !  
Ta poursuite insensée est sa dernière erreur !  
Mais ce vain désir même a tari dans mon cœur ,  
Je ne cherche plus rien à tes clartés funèbres ,  
Je m'abandonne en paix à ces flots de ténèbres ,  
Comme le nautonier , quand le pôle est perdu ,  
Quand sur l'étoile même un voile est étendu ,  
Laisant flotter la barre au gré des vagues sombres ,  
Croise les bras et siffle , et se résigne aux ombres ,  
Sûr de trouver partout la ruine et la mort ,  
Indifférent au moins par quel vent , sur quel bord !

\*

Ah ! si vous paraissiez sans ombre et sans emblème ,  
Source de la lumière , et toi lumière même ,  
Ame de l'infini , qui resplendit de toi !  
Si , frappés seulement d'un rayon de ta foi ,  
Nous te réfléchissions dans notre intelligence ,  
Comme une mer obscure où nage un disque immense ,  
Tout s'évanouirait devant ce pur soleil ,  
Comme l'ombre au matin , comme un songe au réveil :  
Tout s'évaporerait sous le rayon de flamme ,  
La matière , et l'esprit , et les formes , et l'âme ,  
Tout serait pour nos yeux à ta pure clarté  
Ce qu'est la pâle image à la réalité !  
La vie , à ton aspect , ne serait plus la vie ,  
Elle s'élèverait triomphante et ravie ;  
Ou , si ta volonté comprimait son transport ,  
Elle ne serait plus qu'une éternelle mort !  
Malgré le voile épais qui te cache à ma vue ,  
Voilà , voilà mon mal ! c'est ta soif qui me tue :  
Mon ame n'est vers toi qu'un éternel soupir ,  
Une veille , que rien ne peut plus assoupir ;  
Je meurs de ne pouvoir nommer ce que j'adore ,  
Et si tu m'apparais ! tu vois , je meurs encore !

\*

Et de mon impuissance à la fin convaincu ,  
Me voilà ! demandant si j'ai jamais vécu ,  
Touchant au terme obscur de mes courtes années ,  
Comptant mes pas perdus et mes heures sonnées ,  
Aussi surpris de vivre , aussi vide , aussi nu .  
Que le jour où l'on dit : Un enfant m'est venu !  
Prêt à rentrer sous l'herbe , à tarir , à me taire ,  
Comme le filet d'eau qui , surgi de la terre ,  
Y rentre de nouveau par la terre englouti  
A quelques pas du sol dont il était sorti !  
Seulement , cette eau fuit sans savoir qu'elle coule ;  
Ce sable ne sait pas où la vague le roule ;  
Ils n'ont ni sentiment , ni murmure , ni pleurs ,  
Et moi , je vis assez pour sentir que je meurs !  
Mourir ! ah ! ce seul mot fait horreur de la vie !

L'éternité vaut-elle une heure d'agonie ?  
 La douleur nous précède, et nous enfante au jour,  
 La douleur à la mort nous enfante à son tour !  
 Je ne mesure plus le temps qu'elle me laisse,  
 Comme je mesurais, dans ma verte jeunesse,  
 En ajoutant aux jours de longs jours à venir ;  
 Mais, en les retranchant de mon court avenir,  
 Je dis : Un jour de plus, un jour de moins ; l'aurore  
 Me retranche un de ceux qui me restaient encore ;  
 Je ne les attends plus, comme dans mon matin,  
 Pleins, brillants, et dorés des rayons du lointain,  
 Mais ternes, mais pâlis, décolorés et vides  
 Comme une urne fêlée et dont les flancs arides  
 Laisseraient fuir l'eau du ciel que l'homme y cherche en  
 Passé sans souvenir, présent sans lendemain ; [vain ;  
 Et je sais que le jour est semblable à la veille,  
 Et le matin n'a plus de voix qui me réveille,  
 Et j'envie au tombeau le long sommeil qu'il dort,  
 Et mon ame est déjà triste comme la mort !

\*

Triste comme la mort ! Et la mort souffre-t-elle ?  
 Le néant se plaint-il à la nuit éternelle ?  
 Ah ! plus triste cent fois que cet heureux néant  
 Qui n'a point à mourir et ne meurt pas vivant,  
 Mon ame est une mort qui se sent et se souffre ;  
 Immortelle agonie ! abîme, immense gouffre,  
 Où la pensée en vain cherchant à s'engloutir  
 En se précipitant ne peut s'anéantir !  
 Un songe sans réveil ! une nuit sans aurore,  
 Un feu sans aliment qui brûle et se dévore !...  
 Une cendre brûlante où rien n'est allumé,  
 Mais où tout ce qu'on jette est soudain consumé ;  
 Un délire sans terme, une angoisse éternelle !  
 Mon ame avec effroi regarde derrière elle,  
 Et voit son peu de jours, passés, et déjà froids  
 Comme la feuille sèche autour du tronc des bois ;  
 Je regarde en avant et je ne vois que doute  
 Et ténèbres, couvrant le terme de la route !  
 Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi ;  
 C'était moi qui souffrais, ce n'est déjà plus moi !  
 Chaque parole emporte un lambeau de ma vie ;  
 L'homme ainsi s'évapore et passe ; et quand j'appuie  
 Sur l'instabilité de cet être fuyant,  
 A ses tortures près tout semblable au néant,  
 Sur ce moi fugitif, insoluble problème,  
 Qui ne se connaît pas et doute de soi-même,  
 Insecte d'un soleil par un rayon produit,  
 Qui regarde une aurore et rentre dans sa nuit,  
 Et que sentant en moi la stérile puissance  
 D'embrasser l'infini dans mon intelligence,  
 J'ouvre un regard de Dieu sur la nature et moi,  
 Que je demande à tout : Pourquoi ? pourquoi ? pour-  
 Et que, pour seul éclair et pour seule réponse, [quoi ?  
 Dans mon second néant je sens que je m'enfoncé,  
 Que je m'évanouis en regrets superflus,  
 Qu'encore une demande et je ne serai plus !!!  
 Alors je suis tenté de prendre l'existence  
 Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance,  
 De lui parler sa langue ! et semblable au mourant  
 Qui trompe l'agonie et rit en expirant,  
 D'abîmer ma raison dans un dernier délire  
 Et de finir aussi par un éclat de rire !

\*

Ou de dire : Vivons ! et dans la volupté  
 Noyons ce peu d'instans au néant disputé !  
 Le soir vient ! dérobons quelques heures encore  
 Au temps qui nous les jette et qui nous les dévore ;  
 Enivrons-nous du moins de ce poison humain  
 Que la mort nous présente en nous cachant sa main !  
 Jusqu'aux bords de la tombe il croit encor des roses,  
 De naissantes beautés pour le désir écloses,  
 Dont le cœur feint l'amour, dont l'œil sait l'imiter,  
 Et que l'orgueil ou l'or font encor palpiter !  
 Plongeons-nous tout entiers dans ces mers de délices ;  
 Puis, au premier dégoût trouvé dans ces calices,  
 Avant l'heure où les sens de l'ivresse lassés  
 Font monter l'amertume et disent : C'est assez !  
 Voilà la coupe pleine où de son ambrosie  
 Sous les traits du sommeil la mort éteint la vie !  
 Buons ; voilà le flot qui ne fera qu'un pli  
 Et nous recouvrira d'un éternel oubli,  
 Glissons-y ; dérobons sa proie à l'existence,  
 A la mort sa douleur, au destin sa vengeance,  
 Ces langueurs que la vie au fond laisse croupir,  
 Et jusqu'au sentiment de son dernier soupir ;  
 Et fût-il un réveil même à ce dernier somme,  
 Défions le destin de faire pis qu'un homme !

\*

Mais cette lâche idée où je m'appuie en vain,  
 N'est qu'un roseau pliant qui fléchit sous ma main !  
 Elle éclaire un moment le fond du précipice,  
 Mais comme l'incendie éclaire l'édifice,  
 Comme le feu du ciel dans le nuage errant  
 Éclaire l'horizon, mais en le déchirant !  
 Ou comme la lueur lugubre et solitaire  
 De la lampe des morts qui veille sous la terre,  
 Éclaire le cadavre aride et desséché  
 Et le ver du sépulcre à sa proie attaché.

Non ! dans ce noir cahos, dans ce vide sans terme,  
 Mon ame sent en elle un point d'appui plus ferme,  
 La conscience ! instinct d'une autre vérité,  
 Qui guide par sa force et non par sa clarté,  
 Comme on guide l'aveugle en sa sombre carrière,  
 Par la voix, par la main, et non par la lumière.  
 Noble instinct ! conscience ! ô vérité du cœur !  
 D'un astre encor voilé prophétique chaleur !  
 Tu m'annonces toi seule en tes mille langages  
 Quelque chose qui luit derrière ces nuages !  
 Dans quelque obscurité que tu plonges mes pas,  
 Même au fond de ma nuit tu ne t'égaras pas !  
 Quand ma raison s'éteint ton flambeau luit encore !  
 Tu dis ce qu'elle tait ; tu sais ce qu'elle ignore ;  
 Quand je n'espère plus, l'espérance est ta voix ;  
 Quand je ne crois plus rien, tu parles et je crois !

\*

Et ma main hardiment brise et jette loin d'elle  
 La coupe des plaisirs, et la coupe mortelle ;  
 Et mon ame qui veut vivre et souffrir encor,  
 Reprend vers la lumière un généreux essor,  
 Et se fait dans l'abîme où la douleur la noie  
 De l'excès de sa peine une secrète joie ;

Comme le voyageur parti dès le matin ,  
 Qui ne voit pas encor le terme du chemin ,  
 Trouve le ciel brûlant, le jour long, le sol rude ,  
 Mais fiers de ses sueurs et de sa lassitude ,  
 Dit en voyant grandir les ombres des cyprès :  
 J'ai marché si long-temps que je dois être près !  
 A ce risque fatal, je vis, je me confie :  
 Et dût ce noble instinct, sublime duperie ,  
 Sacrifier en vain l'existence à la mort,  
 J'aime à jouer ainsi mon ame avec le sort !  
 A dire, en répandant au seuil d'un autre monde  
 Mon cœur comme un parfum et mes jours comme une  
 Voyons si la vertu n'est qu'une sainte erreur. [onde :  
 L'espérance un dé faux qui trompe la douleur,  
 Et si, dans cette lutte où son regard n'anime ,  
 Le Dieu serait ingrat quand l'homme est magnanime ?

Alors, semblable à l'ange envoyé du Très-Haut  
 Qui vint sur son fumier prendre Job eu défaut,  
 Et qui, trouvant son cœur plus fort que ses murmu-  
 Versa l'huile du ciel sur ses mille blessures ; [res,  
 Le souvenir de Dieu descend, et vient à moi,  
 Murmure à mon oreille, et me dit : Lève-toi !  
 Et ravissant mon ame à son lit de souffrance,  
 Sous les regards de Dieu l'emporte et la balance ;  
 Et je vois l'infini poindre et se réfléchir  
 Jusqu'aux mers de soleils que la nuit fait blanchir ;  
 Il répand ses rayons, et voilà la nature ;  
 Les concentre, et c'est Dieu ; lui seul est sa mesure :  
 Il puise sans compter les êtres et les jours  
 Dans un être et des temps qui débordent toujours ;  
 Puis les rappelle à soi comme une mer immense  
 Qui retire sa vague et de nouveau la lance ,  
 Et la vie et la mort sont sans cesse et sans fin  
 Ce flux et ce reflux de l'océan divin !  
 Leur grandeur est égale et n'est pas mesurée  
 Par leur vile matière ou leur courte durée ;  
 Un monde est un atome à son immensité,  
 Un moment est un siècle à son éternité ;  
 Et je suis, moi, poussière à ses pieds dispersée ,  
 Autant que les soleils, car je suis sa pensée !  
 Et chacun d'eux reçoit la loi qu'il lui prescrit,  
 La matière en matière et l'esprit en esprit !  
 Gravier est la loi de ces globes de flamme ;  
 Souffrir pour expier est le destin de l'ame ;  
 Et je combats en vain l'arrêt mystérieux ,  
 Et la vie et la mort, tout l'annonce à mes yeux.  
 L'une et l'autre ne sont qu'un divin sacrifice ,  
 Le monde a pour salut l'instrument d'un supplice ;  
 Sur ce rocher sanglant où l'arbre en fut planté  
 Les temps ont vu mûrir le fruit de vérité ;  
 Et quand l'homme modèle et le Dieu du mystère ,  
 Après avoir parlé, voulut quitter la terre ,  
 Il ne couronna pas son front pâle et souffrant  
 Des roses que Platon respirait en mourant ;  
 Il ne fit point descendre une échelle de flamme  
 Pour monter triomphant par les degrés de l'ame !  
 Son échelle céleste, à lui, fut une croix,  
 Et son dernier soupir, et sa dernière voix  
 Une plainte à son Père, un pourquoi sans réponse ,  
 Tout semblable à celui que ma bouche prononce !...  
 Car il ne lui restait que le doute à souffrir,  
 Cette mort de l'esprit qui doit aussi mourir !...

\*

Ou bien de ces hauteurs rappelant ma pensée,  
 Ma mémoire rauime une trace effacée ,  
 Et de mon cœur trompé rapprochant le lointain ,  
 A mes soirs pâlis rend l'éclat du matin ,  
 Et de ceux que j'aimais l'image évanouie  
 Se lève dans mon ame ; et je revis ma vie !  
 . . . . .

\*

Un jour, c'était aux bords où les mers du midi  
 Arrosent l'aloès de leur flot attiédi ,  
 Au pied du mont brûlant dont la cendre féconde  
 Des doux vallons d'Enna fait le jardin du monde ;  
 C'était aux premiers jours de mon précoce été ,  
 Quand le cœur porte en soi son immortalité ,  
 Quand nulle feuille encor par l'orage jaunie  
 N'a tombé sous nos pas de l'arbre de la vie ,  
 Quand chaque battement qui soulève le cœur  
 Est un immense élan vers un vague bonheur,  
 Que l'air dans notre sein n'a pas assez de place ,  
 Le jour assez de feu, le ciel assez d'espace ,  
 Et que le cœur plus fort que ses émotions  
 Respire hardiment le vent des passions,  
 Comme au réveil des flots la voile du navire  
 Appelle l'ouragan, palpite, et le respire !  
 Et je ne connaissais de ce monde enchanté  
 Que le cœur d'une mère et l'œil d'une beauté ;  
 Et j'aimais ; et l'amour, sans consumer mon ame ,  
 Dans une ame de feu réfléchissait sa flamme ,  
 Comme ce mont brûlant que nous voyons fumer  
 Embrasait cette mer, mais sans la consumer !  
 Et notre amour était beau comme l'espérance ,  
 Long comme l'avenir, pur comme l'innocence.

\*

Et son nom ? — Eh ! qu'importe un nom ! Elle n'est  
 Qu'un souvenir planant dans un lointain confus, [plus  
 Dans les plis de mon cœur que une image cachée ,  
 Ou dans mon œil aride une larme séchée !

Et nous étions assis à l'heure du réveil,  
 Elle et moi, seuls, devant la mer et le soleil,  
 Sur les pieds tortueux des châtaigniers sauvages  
 Qui couronnent l'Etna de leurs derniers feuillages ;  
 Et le jour se levait aussi dans notre cœur,  
 Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur ;  
 Les brises qui du pin touchaient les larges faites,  
 Y prenaient une voix et chantaient sur nos têtes ;  
 Par l'aurore attiédies les purs souffles des airs  
 En vagues de parfum montaient du lit des mers ,  
 Et jusqu'à ces hauteurs apportaient par bouffées  
 Des flots sur les rochers les clameurs étouffées,  
 Des chants confus d'oiseaux, et des roucoulemens,  
 Des cliquetis d'insecte ou des bourdonnements,  
 Mille bruits dont partout la solitude est pleine ,  
 Que l'oreille retrouve et perd à chaque haleine ,  
 Témoignages de vie et de félicité,  
 Qui disaient : Tout est vie, amour et volupté !  
 Et je n'entendais rien que ma voix et la sienne ,  
 La sienne, écho vivant qui renvoyait la mienne !



Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,  
Se confondaient en une et ne formaient qu'un son !

\*

Et nos yeux descendaient d'étages en étages,  
Des rochers aux forêts, des forêts aux rivages,  
Du rivage à la mer, dont l'écume d'abord  
D'une frange ondoyante y dessinait le bord,  
Puis, étendant sans fin son bleu semé de voiles,  
Semblait un second ciel tout blanchissant d'étoiles ;  
Et les vaisseaux allaient et venaient sur les eaux,  
Rasant le flot de l'aile ainsi que des oiseaux,  
Et quelques uns, glissant le long des hautes plages,  
Mélaient leurs mâts tremblans aux arbres des rivages,  
Et jusqu'à ces sommets on entendait monter  
Les voix des matelots que le flot fait chanter !  
Et l'horizon noyé dans des vapeurs vermeilles  
S'égarant jusqu'aux bords de ce miroir si pur,  
Remontaient dans le ciel de l'azur à l'azur,  
Puis venaient, éblouis, se reposer encore  
Dans un regard plus doux que la mer et l'aurore,  
Dans les yeux enivrés d'un être ombre du mien,  
Où mon délire encor se redoublait du sien !  
Et nous étions en paix avec cette nature,  
Et nous aimions ces prés, ce ciel, ce doux murmure,  
Ces arbres, ces rochers, ces astres, cette mer ;  
Et toute notre vie était un seul aimer !  
Et notre ame, limpide et calme comme l'onde,  
Dans la joie et la paix réfléchissait le monde ;  
Et les traits concentrés dans ce brillant milieu  
Y formaient une image, et l'image était... Dieu !  
Et cette idée, ainsi dans nos cœurs imprimée,  
N'en jaillissait point tiède, inerte, inanimée,  
Comme l'orbe éclatant du céleste soleil,  
Qui flotte terne et froid dans l'océan vermeil,  
Mais vivante et brûlante, et consumant notre ame,  
Comme sort du bûcher une odorante flamme !  
Et nos cœurs embrasés, en soupirs s'exhalaient,  
Et nous voulions lui dire... et nos cœurs seuls parlaient ;  
Et qui m'eût dit alors qu'un jour la grande image  
De ce Dieu pâlerait sous l'ombre du nuage,  
Qu'il faudrait le chercher en moi, comme aujourd'hui,  
Et que le désespoir pouvait douter de lui ?  
J'aurais ri dans mon cœur de ma crainte insensée,  
Ou j'aurais eu pitié de ma propre pensée !  
Et les jours ont passé courts comme le bonheur,  
Et les ans ont brisé l'image dans mon cœur,  
Tout s'est évanoui !... mais le souvenir reste  
De l'apparition matinale et céleste ;  
Et comme ces mortels des temps mystérieux  
Que visitaient jadis des envoyés des cieux,  
Quand leurs yeux avaient vu la divine lumière,  
S'attendaient à la mort et fermaient leur paupière,  
Au rayon pâissant, de mon soir obscurci,  
Je dis : J'ai vu mon Dieu ; je puis mourir aussi !  
Mais celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage  
N'a pas fait le miroir pour y briser l'image !

\*

Et sûr de l'avenir, je remonte au passé ;  
Quel est sur ce coteau du matin caressé,  
Aux bords de ces flots bleus qu'un jour du matin dore,

Ce toit champêtre et seul d'où rejaillit l'aurore ?  
La fleur du citronnier l'embaume, et le cyprès  
L'enveloppe au couchant d'un rempart sombre et  
frais,

Et la vigne y couvrant de blanches colonnades,  
Court en festons joyeux d'arcades en arcades !  
La colombe au cou noir roucoule sur les toits,  
Et sur les flots dormans se répand une voix,  
Une voix qui cadence une langue divine,  
Et d'un accent si doux que l'amour s'y devine.  
Le portique au soleil est ouvert ; une enfant  
Au front pur, aux yeux bleus, y guide en triom-  
Un lévrier folâtre aussi blanc que la neige, <sup>[phant</sup>  
Dont le regard aimant la flatte et la protège ;  
De la plage voisine ils prennent le sentier  
Qui serpente à travers le myrte et l'églantier ;  
Une barque non loin, vide et légère encore,  
Ouvre déjà sa voile aux brises de l'aurore,  
Et berçant sur leurs bancs les oisifs matelots,  
Semble attendre son maître, et bondit sur les flots !

## HARMONIE XII.

FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE BIBLIQUE.

### La Mort de Jonathas,

FILS DE SAUL.

La scène représente un champ de bataille jonché de  
morts. Il est nuit.

#### SCÈNE IV.

JONATHAS *blessé, soutenu par un vieillard, son  
écuyer, entre par le côté opposé de la scène*; ES-  
DRAS, *écuyer de Jonathas.*

JONATHAS, *avançant avec peine.*

Où sommes-nous, Esdras ? où conduis-tu mes pas ?  
Laisse-moi ! — Tous tes soins ne me sauveront pas !  
Mon sang coule à longs flots. — Mes yeux s'appesan-  
tissent,

Et mes genoux sans force à chaque pas fléchissent.

ESDRAS, *s'efforçant de le conduire plus loin.*

Rappelez, ô mon fils ! un reste de chaleur !  
Ne tombez pas vivant dans les mains du vainqueur !  
Encore quelques pas !

JONATHAS, *essayant en vain de marcher.*

Ma force m'abandonne !

Sous la main du trépas mon cœur serré frissonne !  
C'en est fait ! je succombe !

ESDRAS, *désespéré.*

O mortelle douleur !



Il tombe ! et je n'ai pu prévenir son malheur,  
A mon maître expirant donner des soins utiles,  
Ni d'un fardeau si cher charger mes bras débiles !  
Ah ! malheureux vieillard ! loin de le secourir,  
Hélas ! à ses côtés tu ne peux que mourir !

JONATHAS avec effort.

Écoute, cher Esdras, ma dernière prière :  
Si cette nuit fatale... épargne au moins mon père,  
Raconte-lui ma mort; dis-lui que Jonathas  
N'est pas tombé sans gloire en ses premiers combats.  
Dis-lui que pour David j'implore sa clémence,  
Que le Seigneur sur moi venge son innocence,  
Que je meurs sans me plaindre, et qu'en le bénissant,  
Pour son peuple et pour lui j'ai versé tout mon sang !

ESDRAS, baigné de larmes.

Quoi ! je verrais mourir celui que j'ai vu naître !  
Ai-je donc tant vécu pour survivre à mon maître ?  
O douleur ! — Mais le ciel peut prolonger vos jours !  
Si l'aurore vers nous ramenait du secours ?  
Si quelque fugitif, aidant mon bras débile,  
Vous portait avec moi vers un plus sûr asile ?  
J'écoute. — Mais partout un silence de mort !...

JONATHAS.

Va ! je n'attends plus rien des hommes ni du sort ;  
Si seulement, ah Dieu ! si je pouvais encore  
Étancher d'un peu d'eau la soif qui me dévore !

ESDRAS, parcourant la scène.

Hélas ! j'en cherche en vain. Dans ces arides lieux,  
Nulle fontaine, ô ciel ! ne réjouit mes yeux ;  
D'aucune source au loin je n'entends le murmure ;  
Pas une goutte d'eau sur la pâle verdure !

JONATHAS.

Eh bien ! tiens, prends mon casque, et là, dans le  
Descends et remplis-le des ondes du Cédron. [rallou  
ESDRAS, prenant le casque et s'éloignant.  
Faut-il le laisser seul ! O tardive vieillesse !  
O Dieu ! rends à mes pas la force et la vitesse.

### SCÈNE V.

JONATHAS.

Dérobez-moi, Seigneur, aux yeux des Philistins !  
Ne laissez pas tomber mes restes dans leurs mains !  
Ne livrez pas mes os à la terre étrangère !  
Laissez au moins ma cendre à mon malheureux père !  
Mon père ! Ah ! qu'ai-je dit ? Dans ce moment, hélas !  
Il tombe ! il meurt peut-être en nommant Jonathas ?  
Où donc était David ?... Micol ! sœur adorée !  
Combien tu pleureras ma mort prématurée !...  
Le Seigneur l'a voulu ! béni soit le Seigneur !...  
Esdras ! Il ne vient pas... Une molle langueur  
Efface par degrés ma mémoire et mes peines ;  
Un calme inattendu se répand dans mes veines ;  
Mes yeux appesantis succombent au sommeil ! [veill..  
Esdras viendra trop tard... Seigneur ! sois mon ré-  
(Il s'endort, étendu au pied d'un arbre.)

### SCÈNE VI.

JONATHAS endormi ; SAUL fugitif arrivant lente-  
ment sur la scène sans voir son fils.

SAUL

Où fuir ?... où retrouver dans ces ombres funestes  
De mes guerriers détruits les déplorables restes ?

Sous le fer ennemi sont-ils donc tombés tous ?  
Et moi, qui les bravais, seul j'échappe à leurs coups !...

(Il cherche à reconnaître le lieu où il se trouve.)

Où suis-je ?... c'est le camp ! voici ces mêmes tentes,  
Muettes maintenant, naguère si bruyantes !...  
Peuple qu'entre mes mains le ciel avait remis,  
C'est donc là ce retour que je t'avais promis ?  
Qu'un moment a changé ton héros et ton maître !  
D'une heure à l'autre, ô ciel ! qui peut le reconnaître ?  
Où sont tous tes enfans, dont les cris belliqueux  
Réjouissaient mon camp ? — Je te reviens sans eux !  
Seul je vis ! — et le ciel, constant à me poursuivre,  
M'arrache le triomphe et me condamne à vivre !  
Et je vivrais ! — O honte ! et je viendrais m'offrir  
A la pitié d'un peuple ardent à m'avilir ?  
A l'orgueilleux dédain des fils du sanctuaire ?  
Lâches, qu'enhardirait l'excès de ma misère,  
Et qui sur mes malheurs mesurant leur affront,  
D'un reste de bandeau dépouilleraient mon front !  
Non, non ; plutôt cent fois de ma main forcenée,  
Moi-même, en roi du moins, faire ma destinée,  
Et puisque Dieu l'emporte, et qu'il est le plus fort,  
Chercher contre sa haine un abri dans la mort !

(Il tire son épée.)

Frappons ! — Mais Jonathas peut-être vit encore ?  
Faut-il l'abandonner au rival qui l'abhorre ?  
Comment ce faible enfant, de traîtres entouré,  
Sortirait-il du piège à ses pas préparé ?  
Que recueillera-t-il de mon triste héritage ?  
Un trône s'écroulant, la honte et l'esclavage !  
Non, non ; bravons pour lui les derniers coups du sort !  
Vivons, puisqu'il le faut, pour prévenir sa mort !  
Malgré le ciel encor conservons l'espérance !  
Aux destins, jusqu'au bout, opposons ma constance,  
Et s'il me faut tomber, eh bien ! tombant en roi,  
Que toute ma maison s'engloutisse avec moi !  
(Saul cherche une issue et s'approche du sycamore au  
pied duquel son fils est étendu et endormi.)

Mais où porter mes pas ? — où le chercher ? — L'aurore  
Sur ces sommets sanglans ne brille point encore !  
Qui sait si ses rayons ne me montreront pas [thas !  
Parmi des morts ?.. Grand Dieu ! sauve au moins Jona-  
JONATHAS, à ce mot se réveillant, à demi-voix.  
Où suis-je ? — Quelle voix m'a nommé ?

SAUL, étonné.

Qui soupire ?

Parle ! qui que tu sois, que fais-tu là ?

(Il s'approche précipitamment de l'arbre.)

JONATHAS.

J'expire !

SAUL.

Quels accens !...

JONATHAS.

C'est Saül !...

SAUL, éperdu.

Est-il vrai ? Jonathas !

JONATHAS.

C'est moi !

SAUL, se précipitant sur son fils.

Je te retrouve !

JONATHAS.

Et je meurs dans vos bras !

Mais avant de fermer mes yeux à la lumière,  
Que le ciel soit loué, j'ai pu bénir mon père !

SAUL.

Que vois-je ! ô malheureux, il nage dans son sang !  
C'est donc ainsi, grand Dieu ! que ta main me le rend !  
Quel monstre l'a frappé ? N'est-il plus d'espérance ?  
Faut-il mourir aussi ?

JONATHAS.

Vivez pour ma vengeance !

Vivez ; n'espérez pas de conserver mes jours ;  
L'instant où je vous parle en achève le cours !  
Accordez-moi du moins une dernière grâce ;  
Que d'un fils expirant David prenne la place :  
Dieu le chérit, et Dieu rejette votre fils ;  
Respectons ses décrets ! je meurs et les bénis !

SAUL.

Quoi ! ce nom détesté dans ta bouche est encore ?  
Dieu le chérit !... Eh bien ! c'est pourquoi je l'abhor-  
C'est pour lui que de Dieu les décrets inhumains [re !  
Ont brisé cette nuit mon sceptre dans mes mains !  
C'est pour lui que tu meurs, c'est pour lui que je  
tombe,

C'est lui qui doit fonder son trône sur ta tombe !  
Et tu veux !... Ah ! plutôt dans son sein abhorré  
Que ne puis-je plonger ce fer désespéré,  
L'en retirer fumant pour l'y plonger encore,  
Voir couler dans le tien tout ce sang que j'abhorre ;  
Et lorsque sous mes coups son sang aurait coulé,  
Me frapper à mon tour et mourir consolé !

*(Un moment de silence.)*

— Mais je ne verrai pas son supplice ! — Le lâche  
Laisse tout faire au ciel : il triomphe et se cache !  
Il craint ce bras débile ! il attend pour venir  
Qu'un trait de ma perte aille le prévenir !  
Qu'il vienne, il en est temps, saisir cette couronne  
Qui tombe de mon front et que son Dieu lui donne !  
Qu'il vienne rechercher parmi ces flots de sang  
Ce sceptre abandonné, ce trône qui l'attend !  
Le voici ! — Viens régner sur ces champs de carnage :  
Viens recueillir de moi cet horrible héritage ;  
Prends ma place, perfide ! et sur ces tristes bords  
Règne sur des déserts, des débris et des morts !

JONATHAS.

Malheureux père ! au nom de mon heure suprême,  
Épargnez-moi ! — Vivez et rentrez en vous même ;  
N'irritez pas un Dieu si sévère pour nous,  
Et par le repentir désarmez son courroux !

SAUL.

Et que me peut ton Dieu ? que me fait sa colère ?  
A son courroux enfin que reste-t-il à faire ?  
Près du corps déchiré de mon fils expirant  
Il m'entraîne, il me voit, il doit être content !  
— Va ! tant que j'espérai de conserver ta vie,  
J'ai craint ce Dieu, mon fils ; tu meurs, je le défie !  
Sa cruauté ne peut accroître mon tourment !  
Je tombe sous ses coups, mais en le blasphémant !

JONATHAS.

O ciel ! à nos malheurs n'ajoutez pas ce crime !  
— Contentez-vous, ô Dieu ! d'une seule victime ;  
Que mon sang vous apaise, et que mon père !...

SAUL, furieux.

Non !

Non ! je ne veux de toi ni bienfait ni pardon !  
Dieu cruel ! Dieu de sang ! je te brave et t'outrage !

Tout ton pouvoir ne peut avilir mon courage !  
Tu l'emporte, il est vrai : mais lorsque tu m'abats,  
Je me relève encor pour insulter ton bras !  
Je ne me repens pas des crimes de ma vie ;  
C'est toi qui les commis et qui les justifie !  
C'est toi qui, de mes jours constant persécuteur,  
As semé sous mes pas les pièges du malheur !  
Et si l'excès des maux a produit l'injustice,  
Tu fus de mes forfaits la cause et le complice !  
— Tu les punis pourtant ! — Tu les punis en moi !  
Mais je les vois ailleurs récompensés par toi !  
Ce qui fut crime en l'un chez un autre est justice !  
La vertu n'est qu'un nom ! ta loi n'est qu'une caprice ;  
Et ton pouvoir cruel n'a formé les humains  
Que pour persécuter l'ouvrage de tes mains !  
Eh bien ! par mon supplice exerce ta puissance !  
Assouvis tes regards, jouis de ma souffrance !  
Jouis ! mais hâte-toi de l'épuiser sur moi ;  
Le néant où je cours va m'arracher à toi !

JONATHAS, d'une voix éteinte.

O blasphème ! — Épargnez, Dieu élément !... O mon  
Que cet égarement rend ma mort plus amère ! [père !  
— Ne vous souvenez pas, Seigneur, de ces discours ! —  
Seigneur, votre justice a compté tous nos jours !  
Nos destins sont écrits dans vos lois éternelles,  
Nos mérites pesés dans vos mains immortelles !  
L'homme, œuvre de ces mains, pourra-t-il murmu-  
Osera-t-il juger ce qu'il doit adorer ? [rer ?  
Ah ! si la nuit des sens ici nous presse encore,  
La mort ouvre nos yeux à l'éternelle aurore !  
Je la sens ! ô Saül ! quelle immense clarté !  
Mon père ! jour divin ! céleste vérité !  
Que ces rayons sacrés consolent ma paupière !...  
Que le Seigneur m'est doux à mon heure dernière !...  
Mon ame dans son sein s'exhale sans effort !  
Mon père !... adieu... Seigneur, recevez...  
*(Il meurt.)*

SAUL, contemplant le corps de son fils.

Il est mort !..

Il est mort !... la voilà, cette longue espérance,  
Ces destins éternels promis à ma puissance !  
Oracles imposteurs ! à mon peuple, à mon fils,  
A toute ma grandeur, malheureux, je survivis !...  
Comme un astre tombant, qui brille et qui s'efface,  
J'ai vu briller et fuir tout l'espoir de ma race !  
Et moi !... vieilli, défait, et pleurant sur des morts,  
Vaincu, je reste seul !... seul avec mes remords !...  
Mourons donc ! Venez tous jouir de mon supplice.  
Vous, ombres qu'immola ma sanglante injustice !  
Dans le sang de mon fils voyez couler mon sang !  
Mais je ne vous vois pas à ce dernier instant ?  
Manes persécuteurs, auteurs de ma misère !  
Quoi ! vous m'abandonnez à mon heure dernière ?  
Quoi ! vous ne venez pas vous disputer mon corps ?  
Quoi donc ? connaîtrait-on la pitié chez les morts ?  
Eh bien ! ma propre main vous apaise et vous venge !  
Recevez tout mon sang ! enivrez-vous !...

*(Il entend les pas de guerriers, les cris des vainqueurs.)*

Qu'entends-je ?

Mon nom !... Vous me cherchez ? barbares ennemis !  
Vous me trouverez là, sur le corps de mon fils !

Qui n'est tombé que mort n'est pas tombé sans gloire!  
Les voici! Hâtons-nous, frappons, mourons!

(Il se perce de son épée sur le corps de Jonathas.)

SCÈNE VII.

DAVID arrivant; des guerriers poussent un cri en se précipitant sur la scène.

Victoire!

HARMONIE XIII.

A l'Esprit saint,

CANTIQUE.

Tu ne dors pas, souffle de vie,  
Puisque l'univers vit toujours!  
Ta sainte haleine vivifie  
Les premiers et les derniers jours!  
C'est toi qui répondis au Verbe qui te nomme!  
Quand le cahos muet tressaillit comme un homme  
Que d'une voix puissante on éveille en sursaut;  
C'est toi qui t'agitas dans l'inerte matière,  
Répétas dans les cieus la parole première,  
Et comme un bleu tapis déroulas la lumière  
Sous les pas du Très-Haut!

Tu fis aimer, tu fis comprendre  
Ce que la parole avait dit;  
Tu fis monter, tu fis descendre  
Le Verbe qui se répandit;  
Tu condensas les airs, tu balanças les nues,  
Tu sondas des soleils les routes inconnues,  
Tu fis tourner le ciel sur l'immortel essieu;  
Tel qu'un guide avancé dans une voie obscure,  
Tu donnas forme et vie à toute créature,  
Et, pour tracer sa route à l'aveugle nature,  
Tu marchas devant Dieu!

Mais tu ne gardas pas sans cesse  
Les mêmes formes à ses yeux!  
Tu les pris toutes, ô Sagesse,  
Afin de glorifier mieux!  
Tantôt brise et rayons, tantôt foudre et tempêtes,  
Son terrible ou plaintif des harpes des prophètes,  
Colonne qu'Israël voit marcher devant soi,  
Parabole touchante, ou sanglant sacrifice,  
Sueur des oliviers la veille du supplice,  
Grâce et vertu coulant de ce divin calice;  
C'est toi! c'est toujours toi!

Le genre humain n'est qu'un seul être  
Formé de générations,

Comme un seul homme on le voit naître,  
Ton souffle est dans ses passions!  
Jeune, son ame immense, orageuse, et profonde,  
Déborde à flots d'écume et ravage le monde,  
Tu sèmes ses flocons de climats en climats;  
Ton accent belliqueux a l'éclat du tonnerre,  
Ton pas retentissant secoue au loin la terre,  
Et le dieu qui te lance est le dieu de la guerre  
Servi par le trépas!

Tu revêts la forme sanglante  
D'un héros, d'un peuple, d'un roi!  
Tu foules la terre tremblante  
Qui passe et se tait devant toi!  
Mais quand le sang glacé dans ses veines s'arrête,  
Le genre humain, qui sent que son heure s'apprête,  
S'élève de la vie à l'immortalité;  
Tu marches devant lui, sous l'ombre d'une idée,  
D'un immense désir la terre est possédée,  
Et dans les flots d'erreur dont elle est inondée,  
Cherche une vérité!

Alors tu descends! tu respirez  
Dans ses sages, flambeaux mortels,  
Dans ces mélodieuses lyres  
Qui soupirent près des autels!  
La pensée est ton feu! la parole est ton glaive!  
L'esprit humain flottant s'abaisse et se relève,  
Comme au roulis des mers le mât des matelots!  
Mais tu choisis surtout les bardes dans la foule,  
Dans leurs chants immortels l'inspiration coule,  
Cette onde harmonieuse est le fleuve qui roule,  
Le plus d'or dans ses flots!

Où sont-ils, ame surhumaine,  
Ces instrumens de tes desseins?  
Où sont-ils, dès que ton haleine  
A cessé d'embraser leurs seins?  
Ils meurent les premiers!... Foyer qui se consume,  
Flots qui rongent la rive et fondent en écume,  
Arbres brisés du vent sous qui l'herbe a ployé!  
En néant avant nous ils viennent se résoudre;  
Tu jettes leur orgueil et leur nom dans la poudre,  
Et ton doigt les éteint, comme il éteint la foudre  
Quand elle a foudroyé!

Il se fait un vaste silence!  
L'esprit dans ses ombres se perd,  
Le doute étouffe l'espérance  
Et croit que le ciel est désert!  
Puis tel qu'un chêne obscur, long-temps avant l'orage,  
Dont frémit tout à coup l'immobile feuillage,  
Et dont l'oiseau s'enfuit sans entendre aucun son;  
Le monde où nul éclair ne te précède encore  
D'un inquiet ennui se trouble et se dévore,  
Et comme à son insu, de l'esprit qu'il ignore  
Sent le divin frisson!

Et le ciel se couvre; et la terre  
Croit qu'un astre s'est approché,  
Et nul ne comprend ce mystère,  
Car ton maître est un Dieu caché!  
Mais moi, je te comprends, car je baisse la tête!  
J'entends venir de loin la céleste tempête,

Et d'un effroi stupide impassible témoin ,  
 Quand de l'antique jour les clartés s'affaiblissent ,  
 Que des lois et des mœurs les colonnes fléchissent ,  
 Que la terre se trouble et que les cieus pâlisent ,  
 Je dis : Il n'est pas loiu !

Les voilà ces heures divines !  
 Les voilà ! mes yeux, ouvrez-vous !  
 La poussière de nos ruines  
 S'élève entre le jour et nous !

De quel vent soufflera l'esprit que l'homme appelle ?  
 L'ame avec plus de soif jamais l'attendit-elle ?  
 Jamais passé sur nous croula-t-il plus entier ?  
 Jamais l'homme vit-il à l'horizon des âges  
 Gronder sur l'avenir de plus sombres orages ?  
 Et te prépara-t-il entre plus de nuages  
 Un plus divin sentier ?

Fends la nue , et suscite un homme ,  
 Un homme palpitant de toi !  
 Que son front rayonnant le nomme  
 Aux regards qui cherchent ta foi !  
 D'un autre Sinaï fais flamboyer la cime ,  
 Retrempe au feu du ciel la parole sublime ,  
 Ce glaive de l'esprit émoussé par le temps !  
 De ce glaive vivant arme une main mortelle ,  
 Parais , descends , travaille , agite , et renouvelle ,  
 Et ranime de l'œil , et du vent de ton aile  
 Tes derniers combattans !

Que la mer des erreurs s'amasse !  
 Qu'elle soulève son limon

Pour engloutir l'heureuse race  
 De ceux qui marchent en ton nom !  
 Sur la mer en courroux que ta droite s'étende !  
 Que ton souffle nous creuse une route , et suspende  
 Ces flots qui sous nos pas s'ouvrent comme un tom-  
 Que le gouffre trompé sur lui-même s'éroule ! [beau!  
 Que l'écume des temps dans ses abîmes roule ,  
 Et que le genre humain la traverse et s'écoule  
 Vers un désert nouveau !

Je le vois , mon regard devance  
 Le pas des siècles plus heureux !  
 La colonne de l'espérance  
 Marche et m'éclaire de ses feux !  
 Tu souffleras plus pur sur des plages nouvelles !  
 Ton aigle pour toujours n'a pas plié ses ailes ,  
 La nature à son Dieu garde encor de l'encens ,  
 Il est encor des pleurs sous de saintes paupières ,  
 Du ciel dans les soupirs , dans les cœurs des prières ,  
 Et sur ces harpes d'or qui chantent les dernières  
 Quelques divins accens !

Oh ! puisse-je, souffle suprême ,  
 Instrument de promission ,  
 Sous ton ombre frémir moi-même ,  
 Comme une harpe de Sion !  
 Puisse je , écho mourant des paroles de vie ,  
 De l'hymne universel être une voix choisie ,  
 Et quand j'aurai chanté mon cantique au Seigneur ,  
 Plein de l'esprit divin qui fait aimer et croire ,  
 Ne laisser ici-bas pour trace et pour mémoire ,  
 Qu'une voix dans le temple , un son qui dise : Gloïfe  
 Au souffle créateur !

FIN DES HARMONIES.



## DISCOURS

PRONONCÉ LE 1<sup>er</sup> AVRIL 1830, PAR M. DE LAMARTINE, POUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN REMPLACEMENT DE M. LE COMTE DARU.

MESSIEURS,

Appelé par votre indulgence bien plus que par mes faibles titres à l'honneur dont je viens jouir aujourd'hui, à voir un nom qui vous emprunte tout et qui vous rend si peu, inscrit parmi les noms du siècle dont vous êtes l'ornement et l'élite, j'ai tardé longtemps à venir prendre acte de cette part d'illustration que vous m'avez décernée, à vous apporter le tribut de ma reconnaissance et de mon bonheur. Mon bonheur ! j'en avais alors. La distinction dont vos suffrages m'honoraient, cette gloire des lettres dont votre choix est la récompense ou le présage, cet éclat d'estime et de bienveillance que répand sur une famille, sur une patrie tout entière, l'élection d'un de ses enfans ; toutes ces joies de l'esprit, de la famille, de la patrie, étaient doublées pour moi ! Elles se réfléchissaient dans un autre cœur. Ce temps n'est plus. Aucun des jours d'une longue vie ne peut rendre à l'homme ce que lui enlève ce jour fatal où, dans les yeux de ses amis, il lit ce qu'aucune bouche n'oserait lui prononcer : Tu n'as plus de mère ! Toutes les délicieuses mémoires du passé, toutes les tendres espérances de l'avenir s'évanouissent à ce mot ; il étend sur sa vie une ombre de mort, un voile de deuil que la gloire elle-même ne pourrait plus soulever. Ces joies, ces succès, ces couronnes, qu'en fera-t-il ? Il ne peut plus les rapporter qu'à un tombeau.

Ainsi la Providence, qui se voile sous nos joies comme sous nos douleurs, nous attend avec un arrêt de mort à l'heure de nos vains triomphes. Et mieux que ces insultes jalouses que les anciens mêlaient à leurs honneurs

pour en tempérer l'ivresse, au moment où notre cœur s'élève, où notre félicité déborde, elle nous atteint avec un mot qui corrompt tout, qui détruit tout, et nous dit plus haut : Tu n'es rien, tu n'es qu'un homme, le jouet de la mort, le fils de ce qui n'est déjà plus.

Tandis que je me préparais à apporter ici à la mémoire d'un homme qui m'était inconnu le tribut de vos funèbres hommages et de ceux de la France, tandis que je cherchais dans vos cœurs, dans les souvenirs de son inconsolable famille, des regrets et des éloges, une source intarissable de larmes s'ouvrait dans mon propre cœur ; et cette douleur que j'avais à peindre, c'était à moi de la sentir et de l'étouffer.

Pardonnez-moi donc, messieurs, si je réponds si faiblement à ce que vous aviez le droit d'attendre du successeur de M. le comte Daru, à ce que demandait de moi la mémoire de cet homme que de son vivant même on appela l'homme probe. Je parle, dans ce temple de la parole, une langue qui n'est pas la mienne ; je parle d'une douleur publique, abîmé dans ma propre douleur ; mais je parle d'un homme dont le nom seul est une illustration pour sa mémoire, et dont la vie se loue elle-même dans la conscience des hommes de bien.

Poète, philosophe, orateur, historien, administrateur, homme d'état, tant de titres vous étonnent d'abord. Tant de titres m'ont étonné moi-même. Vous cherchez le secret de cette universalité dans l'homme même ? il est dans son temps : l'histoire de notre talent est presque toujours celle de notre vie.

Il naquit, il fut jeté sur la scène du monde à une de ces rares époques où la société dis-

soute n'est plus rien, où l'homme est tout; époques funestes au monde, glorieuses pour l'individu; temps d'orage qui fortifient le caractère quand il n'en est pas brisé; tempêtes civiles qui élèvent l'homme quand elles ne l'engloutissent pas. Dans les jours d'ordre et de règle, la scène pour chacun est étroite, le sentier tracé, la vie écrite pour ainsi dire d'avance. Nous naissons dans la classe pour laquelle la fortune nous a marqués; la société presse ses rangs à droite et à gauche. Il faut suivre ceux qui nous précèdent, poussés par ceux qui nous suivent dans un lit social déjà creusé devant nous; nous y marchons d'un pas plus ou moins ferme, avec la seule distinction de nos forces ou de nos faiblesses individuelles; nous arrivons au terme; si nous en valons la peine, on nous nomme, on nous caractérise en deux mots. Et voilà la page de notre vie dans un siècle. Changez le nom, et cette même page sera l'histoire de cent autres hommes. Mais dans ces drames désordonnés et sanglants qui se remuent à la chute ou à la régénération des empires; quand l'ordre ancien s'est écroulé et que l'ordre nouveau n'est pas encore enfanté; dans ces sublimes et affreux interrègnes de la raison et du droit, que la pensée n'ose contempler et sur lesquels l'histoire même jette un voile, de peur que l'humanité n'ait à rougir à son réveil, tout change: la scène est envahie, les hommes ne sont plus des acteurs, ils sont des hommes; ils s'abordent, ils se mesurent corps à corps, ils ne se parlent plus la langue convenue de leurs rôles, ils se parlent la langue véhémence et spontanée de leurs intérêts, de leurs nécessités, de leurs passions, de leurs fureurs. Héroïsmes, bassesses, talens, génie, stupidité même, tout sert; toute arme est bonne. Tout a son règne, son influence, son jour; l'un tombe parce qu'il porte l'autre; nul n'est à sa place, ou du moins nul n'y demeure. Le même homme, soulevé par l'instabilité du flot populaire, aborde tour à tour les situations les plus diverses, les emplois les plus opposés; la fortune se joue des talens comme des caractères. Il faut des harangues pour la place publique, des plans pour le conseil, des hymnes pour les triomphes, des

lumières pour la législation, des mains habiles pour amasser l'or, des mains probes pour le toucher. On cherche un homme, son mérite le désigne: point d'excuses, point de refus; le péril n'en accepte pas. On lui impose au hasard les fardeaux les plus disproportionnés à ses forces, les plus répugnans à ses goûts; et si, parmi ces victimes de la faveur populaire, il se rencontre un homme doué d'autant de vertu que de courage, d'autant d'activité que de forces, toujours propre au rôle qu'on lui assigne, si ce rôle n'a rien que d'honorable, toujours supérieur au fardeau qu'on lui impose, s'il consent à l'accepter, toujours prêt au dévouement, si la conscience le commande, l'esprit de cet homme s'élargit, ses talens s'élèvent, ses facultés se multiplient; chaque fardeau lui crée une force, chaque emploi un mérite, chaque dévouement une vertu; il devient supérieur par circonstance, universel par nécessité; et à l'heure où le pouvoir qui peut seul succéder à l'anarchie, le despotisme, fort aussi de sa nécessité, se présente, et cherche des appuis dans ce que la révolution a laissé d'intact et de pur, il voit cet homme, il s'en empare, il l'élève, il se dit: Ce n'est plus l'homme de la foule, c'est l'homme de l'ordre, l'homme du pouvoir, l'homme de la réparation. Il est à moi: cet homme est M. Daru. Le secret de son universalité se trouve écrit dans sa destinée; le secret de ses forces et de son génie vous sera révélé dans ses fonctions et dans ses ouvrages.

Né à Montpellier en 1767, d'une famille honorable et distinguée, M. Daru reçut une éducation analogue à sa naissance, et fut destiné à l'état militaire. La révolution le surprit jeune encore; elle apparaissait comme l'aurore d'une régénération morale et politique: on ignorait alors que les peuples ne se régénèrent point par des théories, mais par la vertu ou par la mort, et la hache sanglante des révolutions n'avait point été pesée dans les calculs de l'espérance. M. Daru passa sous les drapeaux le temps où la France s'y réfugiait tout entière; employé au ministère de la guerre, il en sortit volontairement au 18 fructidor, voulant bien servir son pays dans ses

périls ; dans ses passions ou dans ses crimes, jamais. Dix mois de prison lui firent payer à son prix ce jour de courage et de vertu. Ordonnateur en chef des armées, secrétaire général du ministère de la guerre, commissaire pour l'exécution de la convention de Marengo, déjà son nom s'unissait au récit de nos victoires ; déjà il portait l'ordre, la lumière et la probité dans cette administration des armées, jusque là confuse comme le pillage, imprévoyante comme le hasard ; déjà l'homme dont le coup d'œil était un jugement l'avait distingué dans la foule, et avait reconnu en lui cette patience et cette énergie qu'avec sa brutalité de génie il comparait au bœuf et au lion. Bientôt nous le retrouvons tribun. Ce mot sonne mal avec le nom de M. Daru. Il n'avait du tribun que le nom. Sorti de l'école de l'anarchie, homme d'un esprit ferme et d'un cœur droit, il comprenait mieux à cette époque le pouvoir que la liberté : le pouvoir était la nécessité du moment ; et c'est, n'en doutons pas, dans cette horreur de la licence qu'il faut chercher le principe de son dévouement à un homme qui fut le pouvoir incarné, parce qu'il fut la volonté inflexible. Entre la dictature et l'anarchie, M. Daru, comme la France, n'avait pas à choisir. Pour remonter de la licence à la liberté, les peuples n'ont d'autre chemin que la tyrannie.

Intendant général de la grande armée et des pays conquis, secrétaire d'état en 1811, ministre de l'administration de la guerre en 1813, il déploya partout ce courage d'esprit, cette fertilité de ressources, cette inflexibilité de devoirs qui le firent toujours admirer, souvent bénir, et, disons-le, quelquefois redouter des provinces où il organisait la conquête. Ministère terrible pour un cœur généreux, que celui de servir d'organe à la victoire, de demander aux peuples vaincus ou le salaire de leur liberté ou la rançon de leur défaite ! Le caractère de M. Daru passa par cette rude épreuve comme par celle du feu sans en être atteint, et, dans des fonctions où Rome employait ses plus inexorables proconsuls, où les nations tremblantes ne s'attendent qu'à rencontrer des Verrès, elles

reconnurent avec estime, quoique avec douleur, des mains probes, un esprit élevé et un cœur d'honnête homme.

Parmi tant de fonctions diverses où la pensée a peine à trouver une lacune, comment l'administrateur trouva-t-il le temps de la philosophie, de l'histoire, de la poésie ? dans des momens toujours employés ; dans des heures dérobées par minutes, non à ses devoirs, mais au plaisir, à la nuit, au sommeil ; dans une ame toujours active, pour qui le travail était le repos du travail.

La traduction d'Horace, des traductions de Cicéron, un poème sur Washington, un poème sur les Alpes, un autre sur la Fronde, une épître à Delille, la traduction de Casti, des discours en vers, des discours à l'Académie, des travaux sur la librairie, sur les liquidations, l'histoire de Bretagne, l'histoire de Venise ; enfin un poème sur l'astronomie, qui n'est publié que d'hier, et qui promet d'éclairer son tombeau du rayon le plus tardif, mais le plus éclatant de sa gloire ; tels furent ce qu'un tel homme appelait ses loisirs. Presque tous ses ouvrages, vous les connaissez, messieurs ! Il aimait à vous apporter les essais de son esprit, et trouvait dans vos suffrages l'avant-goût de ce jugement du public qu'il voulait conquérir comme il avait conquis sa fortune, avec labeur et loyauté. Parmi les discours qu'il prononça dans cette enceinte, on aime à distinguer surtout sa réponse au duc Matthieu de Montmorency, ravi si tôt aux espérances du pays et à la confiance du trône, et qui vous apportait pour titres l'ame de Fénelon, dont il avait reçu la mission sacrée. Quoique assis sur des bancs opposés, M. Daru l'honorait ; car toutes les vertus se comprennent. Dans sa réponse, il lui parla de sa piété céleste et de son infatigable charité ; seul homme en effet à qui l'on pût parler en face de ses vertus, car elles n'étaient un secret que pour lui-même. Il n'est plus ! Une voix plus heureuse s'est élevée sur sa tombe, et a consacré parmi vous cette vie, dont la fin ressembla moins à une mort qu'au mystique sommeil du juste ; mais je n'ai pu prononcer ce beau nom, ce nom qui retentira à jamais dans mon



cœur comme dans un sanctuaire, sans m'arrêter un instant, sans saluer au moins d'une larme et d'un respect cette vertu qui brilla dans nos jours d'orage comme un arc-en-ciel de réconciliation et de paix, qui ne se mêla aux partis que pour les adoucir, aux lettres que pour les élever, à la politique que pour l'ennoblir. Plus heureux ou plus malheureux que la plupart d'entre vous, j'unis des regrets personnels à ceux de la France et de l'Europe, les regrets d'une chère et illustre amitié. Les dernières lignes qu'ait tracées sa main mourante, ces lignes interrompues par la mort même, m'étaient adressées; plus qu'à un autre ce souvenir m'appartient; j'y serai fidèle! Mon titre le plus cher à mes yeux sera d'avoir été aimé d'un tel homme, et ma plus douce consolation de m'attacher à sa mémoire et de la vénérer à jamais.

L'œuvre de prédilection de M. Daru était cette traduction d'Horace, commencée dans les cachots de la terreur, poursuivie et achevée enfin dans les camps, dans les palais, à travers toutes les vicissitudes d'une vie si pleine et si agitée.

Horace était le poète de l'époque, comme le Dante semble le poète de la nôtre; car chaque époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces génies immortels qui sont toujours aussi des hommes de circonstance; elle s'y réfléchit elle-même, elle y retrouve sa propre image et trahit ainsi sa nature par ses prédilections. L'époque ressemblait à celle d'Auguste; l'Europe sortait des rudes épreuves d'une révolution qu'elle ne comprenait pas encore; il fallait détourner les yeux d'un passé souillé de sang et de boue; ne s'étonner de rien, *nil admirari*, ni des changemens de maîtres, ni des changemens de rôle; ni des murmures, ni des adulations, ni des servilités populaires; il fallait glisser sur tout pour ne rien heurter, ne jeter sur les choses qu'un regard superficiel et dédaigneux, de peur d'arriver à l'horreur ou au mépris, et ne prêcher aux hommes que cette sagesse insouciant et facile, cet épicurisme de la raison, qui ne donne point de remords à la servitude, point d'ombrage à la tyrannie, qui venge de tout par le léger sourire de l'iro-

nie, amuse l'indifférence, console la faiblesse, excuse la lâcheté, et dont le vice s'accommode comme la vertu. Voilà Horace, l'ami de Brutus, l'ami de Mécène; l'homme qui jette son bouclier à Philippes, et qui chante la fermeté stoïque, le *justum ac tenacem*, entre les délices de Tibur et les complaisances de Rome. Un tel poète devait plaire à un tel moment; le pouvoir inquiet de l'époque devait voir avec une joie secrète les esprits détournés des pensées fortes, des résolutions graves, se porter sur cette philosophie complaisante et molle, qui prend le destin en patience et les hommes en plaisanterie; les tyrans, et les peuples eux-mêmes, aussi affamés d'adulations que les tyrans, ont toujours aimé les poètes de cette école. Ce n'est pas pour eux que s'ouvrent les cachots de Ferrare, que s'élèvent les échafauds de Roucher et d'André Chénier, que Syracuse a des carrières et que Florence a des exils. Ils chantent, couronnés de grâces insouciantes, dans les banquets des maîtres du monde ou dans les saturnales populaires; une sympathie secrète les attache à toutes les tyrannies; car ces poètes amollissent les hommes, pendant que les sophistes les corrompent et que les tyrans les enchaînent.

Telle ne fut point la pensée de M. Daru en nous rendant Horace: Horace était l'ami de son âme; il voulut le rendre l'ami de son siècle; mais il entreprit l'œuvre la plus difficile, je dirais presque l'œuvre la plus impossible de l'esprit humain. On ne traduit personne: l'individualité d'une langue et d'un style est aussi incommunicable que toute autre individualité. La pensée tout au plus se transvase d'une langue à l'autre: mais la forme de la pensée, mais sa couleur, mais son harmonie s'échappent: et qui peut dire ce que la forme est à la pensée, ce que la couleur est à l'image? Mais si ce qu'on prétend traduire n'est pas même une pensée, si ce n'est qu'une impression fugitive, un rêve inachevé de l'imagination ou de l'âme du poète, un son vague et inarticulé de sa lyre, une grâce nue et insaisissable de son esprit, que restera-t-il sous la main du traducteur? quelques mots vides et lourds, pareils à ces



monnaies d'un métal terne et pesant, contre lesquelles vous échangez la drachme d'or resplendissante de son empreinte et de son éclat; et d'ailleurs, dans la poésie d'un autre âge, il y a toujours une partie déjà morte, un sens des temps, des mœurs, des lieux, des cultes, des opinions, que nous n'entendons plus, et qui ne peut plus nous toucher! Otez à une poésie sa date, sa foi, son originalité enfin, qu'en restera-t-il? ce qui reste d'une statue des dieux dont la divinité s'est retirée, un morceau de marbre plus ou moins bien taillé! La révolution que le christianisme a dû produire dans la poésie, cette révolution dont les progrès sont sensibles dans le Dante, dans Milton, dans le Tasse, dans Pétrarque, dans *Athalie*, a été lente à agir sur nous: nos cœurs étaient chrétiens, et nos lèvres étaient païennes; de là, froideur et désaccord entre notre poésie et le cœur humain; mais cette révolution se manifesta enfin; elle nous détache d'une muse sans individualité, d'une philosophie sans espérance et sans règle, d'une mythologie sans foi; elle nous demande quelque chose de grave et de mystérieux comme la destinée humaine, d'élevé comme nos espérances, d'infini comme nos désirs, de sévère comme nos devoirs, de profond et de tendre comme nos pensées et nos affections! elle nous demande enfin ce que le père de toute poésie moderne a si bien défini: *Il parlar che nell' anima si sente!* ce langage qui s'entend, qui se parle, qui retentit dans l'âme humaine, l'écho vivant de nos sentimens les plus intimes! la mélodie de notre pensée!

La chute d'un empire dont M. Daru avait été une des colonnes, tourna ses regards vers les enseignemens de l'histoire! Il fut tenté de l'écrire: il choisit Venise; le choix seul était du génie. Venise, avec son berceau caché dans les lagunes de l'Adriatique, avec ses institutions mystérieuses, sa liberté tyrannique, ses conquêtes orientales, son commerce armé, son despotisme électif, ses mœurs corrompues et son régime inquisitorial, ressemble à un de ces monumens gothiques, moitié arabes, moitié chrétiens, qu'elle éleva elle-même, et dont on admire

l'étrange et colossale architecture, sans pouvoir en assigner l'origine et la fin; c'est l'Alhambra de l'histoire! ou plutôt ce n'est pas une histoire, c'est le roman du moyen-âge! c'est un de ces récits fabuleux de l'Orient, où les merveilles s'enchaînent aux merveilles dans la bouche des conteurs arabes, jusqu'à ce que les palais et les temples, les héros et les pompes, tout disparaisse par le même enchantement qui les avait évoqués, et tout s'écroule dans le tombeau silencieux de l'Océan. Ainsi s'est écroulée cette reine de la mer dans ses propres flots! Venise est à elle-même son tombeau! tombeau digne d'elle et qui raconte à lui seul de puissantes et lamentables destinées! L'étranger va le chercher dans ses ruines, et chaque pas qui retentit sur ses pavés, chaque herbe qui croît entre ses débris, chaque pierre qui tombe de ses palais dans ses canaux à moitié comblés, réveillent en lui, avec une impression de terreur mystérieuse, des images de gloire, de volupté, et de néant! M. Daru s'est élevé souvent à la hauteur de ce sujet: son style a quelque chose de la sincérité et de la gravité antique, de cette solennité des premiers temps, où l'historien exerçait une sorte de sacerdoce des traditions; cette gravité lui sied. Ce n'est pas une chose légère et plaisante que cet enseignement du passé pour instruire l'avenir! nous aimons à retrouver dans le ton de l'historien quelque chose d'animé comme les impressions qu'il éveille, de sublime et de triste comme ces destinées des empires qui sortent du néant pour y retomber après un peu de poussière et de bruit!

Après ce monument du moyen âge, M. Daru voulut en élever un à sa patrie; il écrivit l'histoire de Bretagne; mais ici les souvenirs et les couleurs manquaient: il en est des provinces comme des hommes, elles ont leurs destinées indépendantes de leur importance relative: une lagune de l'Adriatique, un rocher de la Méditerranée, une montagne de la Judée ou de l'Attique, éveillent puissamment la sympathie des générations, tandis que d'immenses et populeuses provinces n'ont que leur nom dans la mémoire des siècles; c'est la physionomie des nations

comme celle des individus qui les fait saillir dans la foule, et qui les grave dans nos souvenirs; la gloire, les revers, les orages politiques impriment cette physionomie aux peuples; ce sont les rides des nations! La Bretagne n'en avait pas encore; l'on regrette que le regard de l'historien n'ait pas plongé plus avant dans les antiquités de la Bretagne; on regrette surtout que sa plume s'arrête à la page la plus historique de son récit, à cette page qui semble arrachée à l'histoire des temps héroïques, où la foi du chrétien se confondait avec la fidélité du soldat, où des provinces entières se levaient d'elles-mêmes aux seuls noms de Dieu et du roi, et, ne puisant leurs forces que dans leur désespoir, renouvelaient dans un coin de l'Armorique les prodiges de l'antique patriotisme, et montraient à l'Europe vaincue ou muette que rien n'est plus invincible qu'un sentiment généreux dans le cœur de l'homme, qu'il s'appelle dévouement ou liberté! et que si la religion et la royauté ne devaient pas avoir leur Salamine, elles avaient du moins leurs Thermopyles sur la terre des Clisson et des Duguesclin!

Ces grands ouvrages furent entremêlés de compositions moins sévères, de poésies pleines de sens et de grâces, de rapports qui sont restés des ouvrages sur de hautes matières d'administration; on y distingue ces rapports annuels sur les prisons adressés à l'héritier du trône, qui ne trouve point d'infortunes trop abjectes pour le regard d'un roi, point de misères au-dessous de la charité du chrétien, et qui, comme ses aïeux au jour de leur sacre, ose toucher du doigt ces plaies honteuses de l'humanité pour les soulager ou pour les guérir.

Élevé à la pairie, M. Daru parla à la Chambre avec cette élévation de talent, cette maturité d'expérience, et cette raideur de conviction, fruit d'une longue et forte éducation politique; le temps et le bienfait de la restauration lui avaient appris à tempérer les doctrines sévères du pouvoir, d'un esprit de modération et de liberté dont il n'avait pas reçu les inspirations sous les tentes du conquérant où sous les faisceaux du dictateur.

Il siégeait sur les bancs de l'opposition, mais d'une opposition pleine de droiture et de loyauté: nous ne sommes point ici pour juger des opinions; les opinions n'ont d'autre juge que la conscience et le temps! Comme ces cultes divers qui ont leurs autels sous un même temple, nous devons les respecter sans fléchir devant elles, et les comprendre sans les partager! Personne ne sut mieux que M. Daru distinguer les affections de l'homme privé des devoirs de l'homme politique. Ses souvenirs furent de la reconnaissance, et jamais de la faction! Il apprécia l'immense bienfait d'une restauration qui lui coûtait un ami, mais qui régénérait l'Europe; ce n'est point à nous de réprocher des sentimens dont nous nous glorifierions nous-mêmes envers la famille de nos rois, d'avoir deux poids et deux mesures, et de condamner, dans des hommes comblés de confiance et de grandeur par un autre homme, des sympathies que nous ne pourrions flétrir sans flétrir en même temps ce qu'il y a de plus noble et de plus désintéressé dans le cœur humain, la mémoire du bienfait, la pitié pour la chute, et l'innocente fidélité des souvenirs!

Telles étaient, messieurs, les destinées de M. Daru, encore pleines de promesses et d'espérances, quand la mort vint clore à jamais cette vie laborieuse et lui imposer le repos avant la fatigue! Ainsi nous passons! ainsi une génération s'effeuille, pour ainsi dire, devant nous, et tombe homme à homme dans l'oubli ou dans l'immortalité! Encore quelques noms illustres, encore quelques éloges éclatans, et celle dont l'agitation et le bruit ont fatigué le monde et retentiront dans de longs âges, dormira tout entière dans le repos et dans le silence. Quand ce moment est arrivé, quand les passions et les opinions contemporaines sont ensevelies avec la poussière des générations éteintes; quand l'amour et la haine, quand le bienfait et l'injure ne retentissent plus dans les cœurs des hommes nouveaux, alors la postérité se lève et juge: l'heure est venue pour cette grande renommée du dix-huitième siècle, de ce siècle qui, né dans la corruption de la régence, grandissant à l'ombre d'un règne qui se tra-

hissait lui-même, jouant indifféremment avec les armes du sophisme ou de la raison, s'apant les fondemens de toutes les institutions avant de les avoir étayés, s'assoupissait dans tous les délires de l'espérance à la voix de ses poètes et de ses sages, et se réveillait au bruit de ses institutions croulantes, aux lueurs de ses incendies, aux cris de ses victimes et de ses bourreaux. Son nom, que nous cherchons encore, sera difficile à trouver ! De sa naissance à sa fin, il y a de tout en lui, depuis la pitié jusqu'à l'horreur, depuis l'admiration jusqu'au mépris ! Mais, quelle que soit l'épithète glorieuse ou vengeresse dont les générations futures le marquent parmi les siècles, nous pouvons le dire ici, sans crainte d'être démentis par l'avenir : Ce ne fut point un siècle de pensée, ce fut un siècle d'action ; la philosophie moqueuse n'y fit point un de ces pas immenses qui portent l'intelligence humaine sous un nouvel horizon ; les arts n'y furent point inspirés ; car ils ne regardèrent jamais le ciel, d'où toute inspiration descend ; la poésie y négligea sa lyre, pour n'y saisir qu'un froid pinceau ; elle étouffa sur ses lèvres le grand nom, le nom de Dieu, qui doit retentir au moins dans l'ame des poètes, ces instrumens animés du grand concert de la création ! La science seule y grandit, parce que la science vit de faits et non d'idées ; l'éloquence seule y fut forte, parce que l'éloquence est encore de l'action. La voix de Mirabeau y retentit, mais c'est de la tribune ; Mirabeau, un de ces hommes gigantesques qui apparaissent à la chute des empires, et qui, comme Samson, semblent pouvoir à leur gré soutenir seuls les colonnes de l'édifice, ou les entraîner dans leur chute. Mais Mirabeau lui-même n'y serait qu'une renommée vulgaire, s'il n'eût été le premier des orateurs et des tribuns.

Et nous, qui jugeons les autres, bientôt on nous jugera nous-mêmes ; bientôt un impartial avenir nous demandera nos titres à cette part de renommée, que nous croyons immenses, et qu'il connaîtra seul ; bientôt il fera le redoutable inventaire de nos opinions, que nous nommons des principes ; de nos préventions, que nous appelons de la justice ;

de notre bruit, que nous prenons pour de la gloire. Et déjà nous nous jugeons nous-mêmes ; déjà, invoquant nos préjugés pour arbitres, nos affections pour juges, nous prononçons, au gré de nos passions encore brûlantes, l'apothéose ou l'arrêt d'un siècle dont nous n'avons vu que la sanglante aurore ; siècle de ténèbres pour les uns, siècle de lumière pour les autres, siècle à controverse pour tous !

Ne partageons, messieurs, ni ce mépris, ni cet orgueil ! Ne croyons point que cette vérité, qui appartient à tous les temps et à tous les hommes, ait attendu notre heure pour se lever sans nuage sur notre berceau ! N'oublions point que toute vérité est fille d'une autre, *fille du temps*, comme ont dit les sages, et que la civilisation tout entière est suspendue à cette chaîne de traditions dont la chaîne d'or, qui portait le monde, n'était qu'une éclatante figure : mais aussi ne nous calomnions pas nous-mêmes ! le jour de la justice se lèvera assez tôt ! assez tôt la postérité dira, en pesant nos mémoires : Ils furent (ce que nous sommes en effet) les hommes d'une double époque dans un siècle de transition !

Quant à moi, messieurs, si, atteint quelquefois de ce dégoût de mon temps, maladie éternelle de tout ce qui pense, j'étais tenté d'être injuste envers mon siècle, je jetterais un regard sur les hommes devant qui s'élève aujourd'hui ma voix ! Je contemplerais, dans cette enceinte même, ici l'Homère du christianisme, assis non loin de son Platon ; là, cet orateur philosophe, que la pensée et la parole, que la monarchie et la liberté revendiquent comme leur plus loyal et leur plus profond interprète ; ici ce généreux citoyen qui le premier osa tenter la colère de la tyrannie, quand tout flattait ou se taisait ! Homme digne des temps antiques, si les temps antiques furent ceux de la simplicité, de la vertu, de la candeur, du génie, du dévouement, qui ne se compte pour rien, et de la gloire, qui s'ignore elle-même ! Sa parole, comme un glaive libérateur, trancha ce nœud de servitude qui enchaînait la France à l'oppression, et retentira long-temps dans notre



histoire, comme le premier soupir de restauration et de liberté, sorti du cœur d'un homme de bien, son plus digne temple et son plus éloquent organe! Ce Pline français, chez qui le génie n'est que l'œil de la science, et dont la vaste et puissante intelligence semble avoir été créée par la nature, pour la surprendre dans ses mystères, comme pour la décrire dans sa majesté! Ce digne chef de notre premier corps politique, dont la sagesse se confondra dans l'avenir avec la sagesse de nos législations, qu'il a préparées! Ces maîtres de nos deux scènes, les uns habiles héritiers de nos chefs-d'œuvre, qu'ils perpétuent, les autres hardis novateurs cherchant le vrai dans la seule nature, et la lumière dans leur seul génie; ces dignes princes de l'Église, qui consacrent les lettres de la sainteté de leur vertu; enfin ce jeune et brillant Quintilien, qui, dans l'ombre de nos écoles, s'est élevé à lui seul une tribune retentissante, et dont l'éloquence, dépassant cette tribune même, s'élève à la hauteur de tous les sujets, à la rivalité de tous les talents! Que si, franchissant les bornes de cette enceinte, mon regard se porte sur la génération qui s'avance, je le dirai, messieurs! je le dirai avec une intime et puissante conviction, dussé-je être accusé d'exagérer l'espérance, et de flatter l'avenir, heureux ceux qui viennent après nous! tout annonce pour eux un grand siècle, une des époques caractéristiques de l'humanité. Le fleuve a franchi sa cataracte, le flot s'apaise, le bruit s'éloigne, l'esprit humain coule dans un lit plus large, il coule libre et fort; il n'a plus à craindre que sa propre fougue, il ne peut être souillé que de son propre limon. Une intention droite l'emporte et le dirige; une soif immense de perfectionnement, de morale et de vérité le dévore; un sens nouveau, un sens salutaire ou terrible lui a été donné pour l'assouvir. Ce sens qui a été révélé à l'humanité dans sa vieillesse, comme pour la consoler et la rajeunir, c'est la presse; cette faculté nouvelle qui s'ignore, s'épouvante encore d'elle-même; elle jette dans une civilisation toute faite le même désordre qu'un sens de plus jetterait d'abord dans l'organisation hu-

maine; mais le temps, ses propres excès, mais l'épreuve seule infallible des législations en régleront l'usage, sans en retrancher les fruits; et quel que soit le doute effrayant dont elle travaille encore les plus fermes intelligences, je ne puis croire que nous devions maudire une puissance de plus accordée à la pensée de l'homme par une Providence plus généreuse et plus prévoyante que nous, étouffer un de ses plus beaux dons, et lui rejeter son bienfait.

Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la vie; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers regards l'ont mûrie avant l'âge; on dirait qu'un siècle la sépare des générations qui la précèdent. Elle sent la dignité de la vocation humaine, vocation relevée et élargie par des institutions où toutes les libertés de l'homme ont leur jeu, où toutes ses forces ont leur emploi, où toutes ses vertus ont leur prix. Les lettres s'imprègnent de cette moralité des mœurs et des lois. La philosophie, rougissant d'avoir brigué la mort et revendiqué le néant, retrouve ses titres dans le spiritualisme, et redevient divine en reconnaissant son Dieu. Le spiritualisme lui-même remonte d'un cours insensible vers la philosophie révélée; il s'incline devant le dogme, mystérieuse expression de vérités surhumaines, et confesse enfin que, pour être juste, comme pour être vraie, la philosophie ne peut faire abstraction de la plus pure et de la plus large émanation de lumière qui ait été départie à l'homme: le christianisme! L'histoire s'étend et s'éclaire; elle écrit l'homme tout entier; elle voit les idées sous les faits, et suit les progrès du genre humain dans la marche sourde et lente de la pensée, plus que dans ces journées sanglantes qui élèvent ou précipitent la fortune d'un homme, sans rien changer au sort de l'humanité. La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait fait long-temps, parmi nous, une habile torture de la langue, un jeu stérile de l'esprit, se souvient de son origine et de sa fin. Elle renaît fille de l'enthousiasme et de l'inspiration, expression idéale et mystérieuse de ce que l'âme a de plus éthéré et de plus inexprima-



ble, sens harmonieux des douleurs ou des voluptés de l'esprit. Après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle l'élève sur ses ailes plus fortes, jusqu'à la vérité aussi poétique que ses songes, et cherche des images plus neuves, pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité. Un souffle religieux travaille la pensée humaine; mais cette religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent, ni des faveurs qui la corrompent; elle ne demande que ce qu'elle accorde elle-même, que ce qui fait son essence et sa gloire, indépendance et conviction. La politique n'est plus cet art honteux de corrompre ou de tromper pour asservir. Le christianisme avait jeté aussi en elle un germe divin de moralité, d'égalité et de vertu, qu'il a fallu des siècles pour faire éclore. On le voit poindre d'âge en âge, dans les soupirs des peuples et dans les vœux des bons rois, comme une pensée vivace du genre humain, toujours combattue, jamais étouffée; déjà le génie bienfaisant de Fénelon la révèle au pouvoir, comme la sainte loi de la charité politique, comme l'évangile des rois. Elle survit aux rigueurs du despotisme, comme aux saturnales de l'anarchie; elle triomphe des faibles qui la nient, comme des insensés qui la profanent. La morale, la raison et la liberté sortent enfin des vagues des théories, essaient des formes, et prennent une vie et un corps dans des institutions où l'ordre et la liberté se garantissent, où la monarchie, qui les protège, grandit à nos yeux du seul titre que nous revendiquions pour elle, la tutrice des droits et des progrès du genre humain.

Voilà les prémices du siècle qui s'ouvre! S'il n'oublie point les sanglantes leçons du passé; s'il se souvient de l'anarchie et de la servitude, ces deux fléaux vengeurs qui attendent, pour les punir, les fautes des rois ou les excès des peuples; s'il ne demande point aux institutions humaines plus que l'imperfection de notre nature ne comporte, il remplira sa glorieuse destinée; il répondra

à ce sentiment sympathique dont les hommes d'espérance aiment à le saluer dès aujourd'hui. Ce siècle datera de notre double restauration, restauration de la liberté par le trône, et du trône par la liberté. Il portera le nom ou de ce roi législateur qui consacra les progrès du temps dans la Charte, ou de ce roi honnête homme dont la parole est une charte, et qui maintiendra à sa postérité ce don perpétuel de sa famille. N'oublions pas que notre avenir est lié indissolublement à celui de nos rois; qu'on ne peut séparer l'arbre de sa racine sans dessécher les rameaux, et que la monarchie a tout porté parmi nous, jusqu'aux fruits parfaits de la liberté. L'histoire nous dit que les peuples se personnifient, pour ainsi dire, dans certaines races royales, dans les dynasties qui les représentent; qu'ils déclinent quand ces races déclinent; qu'ils se relèvent quand elles se régèrent; qu'ils périssent quand elles succombent; et que certaines familles de rois sont comme ces dieux domestiques, qu'on ne pouvait enlever du seuil de nos ancêtres sans que le foyer lui-même fût ravagé ou détruit.

Et vous, messieurs, vous ouvrirez successivement vos rangs au talent, au génie, à la vertu, à toutes les prééminences de ces époques; déjà d'illustres et pures renommées vous attendent; vous n'en laisserez aucune sur le seuil! Sans acception d'écoles ou de partis, vous vous placerez, comme la vérité, au-dessus des systèmes. Tous les systèmes sont faux; le génie seul est vrai, parce que la nature seule est infallible. Il fait un pas et l'abîme est franchi! il marche et le mouvement est prouvé! Vous voudrez que ce corps illustre, comme le prisme dont les nuances diverses forment l'éclatante harmonie, réunisse toutes les célébrités contemporaines, et concentre tous les rayons de cette immortalité nationale dont vous êtes le foyer et l'emblème! et vous glorifierez ainsi le Roi qui vous protège, le grand homme qui vous fonda, la France qui se reconnaît et qui s'honore en vous!

FIN.

# TABLE.

AVERTISSEMENT.	page iii		
<b>HARMONIES.</b>			
<b>LIVRE I.</b>			
I. Invocation.	113		
II. L'Hymne de la nuit.	114		
III. Hymne du matin.	115		
IV. La Lampe du temple, ou l'Ame présente à Dieu.	118		
V. Bénédiction de Dieu dans la solitude.	<i>Ib.</i>		
VI. Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve.	120		
VII. Hymne de l'enfant à son réveil.	121		
VIII. Hymne du soir dans les temples.	122		
IX. Une Larme, ou Consolation.	124		
X. Poésie, ou Paysage dans le golfe de Gènes.	<i>Ib.</i>		
<b>LIVRE II.</b>			
I. Pensée des Morts.	127		
II. L'Occident.	129		
III. La perte de l'Anio.	130		
IV. L'Infini dans les Cieux.	131		
V. La Source dans les bois D***.	133		
VI. Impressions du matin et du soir.	135		
VII. Hymne à la douleur.	136		
VIII. Jéhova, ou l'Idée de Dieu.	<i>Ib.</i>		
IX. Le Chêne.	138		
X. L'Humanité.	139		
XI. L'Idée de Dieu.	141		
XII. Souvenir d'enfance, ou la Vie cachée.	142		
XIII. Désir.	145		
		<b>LIVRE III.</b>	
		I. Encore un hymne.	146
		II. Milly, ou la Terre natale.	147
		III. Le Cri de l'ame.	149
		IV. Le Retour.	150
		V. Hymne au Christ.	151
		VI. Epître à M. de Sainte-Beuve.	154
		VII. Le Tombeau d'une mère.	156
		VIII. Le Génie dans l'obscurité.	157
		IX. Pourquoi mon ame est-elle triste ?	<i>Ib.</i>
		X. La Retraite.	160
		XI. Cantate pour les enfans d'une maison de charité.	161
		<b>LIVRE IV.</b>	
		I. Hymne de la Mort.	163
		II. Invocation pour les Grecs.	164
		III. La Voix humaine.	165
		IV. Le Premier jour de l'année.	166
		V. La Tristesse.	167
		VI. Au Rossignol.	168
		VII. Hymne de l'Ange de la Terre, après la destruction du globe	<i>Ib.</i>
		VIII. Le Solitaire.	169
		IX. Cantique.	170
		X. Le premier Regret.	171
		XI. Novissima verba, ou Mon ame est triste jusqu'à la mort.	173
		XII. La Mort de Jonathas.	178
		XIII. A l'Esprit Saint.	181
		DISCOURS.	183

FIN DE LA TABLE.

59426014

